Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Le] philosophe anglois, ou Histoire de monsieur Cleveland [Document électronique]. T. 5-6 / par l'abbé Prévost

LIVRE 11

p1

La joie ne cherchant qu' à se répandre, il auroit été
difficile à tant de coeurs satisfaits de contenir
leurs transports ; et quand ils y auroient pû réussir,
rien ne les obligeoit à se faire cette

p2

violence. L' opinion que j' avois fait prendre à M De
L et à ma belle-soeur, du caractère de Milord
Clarendon, leur fit prévenir volontairement les
questions ausquelles ils devoient s' attendre sur la
situation de nos affaires, et sur les motifs de leur
voyage. Cet illustre ami reçut leur confidence avec
ardeur, et leur fit connoître qu' elle venoit moins de
sa curiosité que de son amitié et de son zèle. Il ne
leur refusa point ses conseils. Quoiqu' étranger, leur
dit-il, les dégoûts que j' ai reçus de la cour
d' Angleterre, et la conduite que j' ai tenue
constamment depuis mon séjour en France, me mettent
à couvert ici de toutes sortes de soupçons. Je puis
vous servir sans appréhender qu' on m' observe et qu' on
se défie de mes motifs. Si je me forme une juste idée
de votre situation, il ne peut vous rester que deux
inquiétudes : l' une, qui regarde la santé de M
Cleveland et sa réconciliation avec son épouse ;
l' autre, sur votre passage en Angleterre, auquel vos
ennemis pourroient mettre encore des obstacles. Le
premier de ces deux soins, continua-t-il, en
s' adressant à ma soeur, ne sçauroit vous causer
désormais autant d' embarras que de plaisir, et je

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

prévois

p3

que ce qui va rétablir le repos de M Cleveland, achevera promptement de guérir ses blessures. C' est votre ouvrage, ajoûta-t-il, et j' apprendrai de vous-même de quelle maniere vous me croyez capable d' y contribuer ; mais voici ce que j' ai à vous proposer contre vos autres craintes. Le duc de Monmouth est à Rouen. La mort funeste de madame l' a forcé de s' éloigner de Paris, par des raisons qu' il est inutile d' approfondir. Il m' honore de son amitié, et je sais de lui-même, que ne pouvant plus supporter la France, dans le désespoir où il est d' un malheur auquel il se reproche d' avoir contribué, il n' attend, pour retourner en Angleterre, que l' arrivée d' un courrier qu' il a dépêché à Londres. Vous pouvez passer la mer avec lui. Je vous ménagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l' état de sa maison ; et son caractère vous met à l' abri de toutes les recherches qui pourroient vous chagriner.
Cette ouverture ne souffroit point d' autre objection que celle de ma santé, dont M De L n' osoit assez répondre pour la croire sitôt à l' épreuve d' un voyage long et pénible. Mais comme il n' étoit pas question de partir au même moment, et

p4

qu' on pouvoit espérer que mes forces augmenteroient de jour en jour, Milord Clarendon le fit convenir aisément que nous devions accepter le parti qu' il nous proposoit dans cette espérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding et pour ma soeur, qui étoient toujours résolues de se mettre en chemin le jour suivant pour Paris. Elles communiquerent tous leurs projets au comte. Il ne leur y fit changer que le dessein, sur lequel Madame Riding insistoit encore, de se faire accompagner de Cécile. Vous n' avez pas besoin de sa présence, leur dit-il, pour toucher le coeur d' un pere si tendre. Il suffit que vous lui annonciez tous les biens qu' il ignore, et qui ne peuvent plus lui échapper. Fanny parut persuadée comme lui, qu' il n' étoit pas nécessaire de me présenter ma fille, sur-tout lorsqu' on lui imposoit à elle-même la loi de demeurer à Rouen ; et dans ce moment, peut-être, elle consulta plus son intérêt que le mien.
Quoiqu' il en soit, c' étoit entre les personnes du monde à qui j' étois le plus cher, que se tenoit ce conseil, et que s' étoient formées toutes ces

délibérations. Qui s' imagineroit que la prudence et la tendresse

p5

n' eussent réuni toutes leurs lumieres, que pour s' engager dans le parti le plus contraire à leur attente, et le plus funeste à tous leurs desirs ! Tandis que Madame Riding et ma soeur partoient, pleines d' espérance, et que leur zèle s' animoit dans les bras de Fanny et de ma fille, qui les conduisoient à leur voiture en les mouillant de leurs larmes, et en leur recommandant, comme au ciel, tout ce qu' elles croyoient avoir à desirer ; le duc de Monmouth, agité de ses chagrins, se promenoit dans la plaine, sous prétexte d' une partie de chasse, qui l' occupoit moins que ses rêveries. Il étoit à si peu de distance du château, lorsque les dames se faisoient leurs derniers adieux, qu' ayant distingué le comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma belle-soeur, il s' approcha au galop pour le saluer. Son arrivée n' empêcha point les deux dames de partir au même instant ; mais le comte qui le voyoit familièrement tous les jours, le pressa de descendre, pour se remettre un moment de la fatigue de son exercice, et lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vûe de mon épouse et de ma fille, il crut cette rencontre favorable

p6

pour le dessein qu' il avoit médité. Son premier compliment eut quelque rapport à ses vûes ; il présenta M De L et les dames au duc, comme des personnes de distinction, qui méritoient son estime, et qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C' étoit l' engager à pousser plus loin la conversation, et lui procurer un amusement plus conforme à son goût que la chasse. Il ne fallut point de nouvelles instances pour le faire consentir à la proposition du comte. Ses discours furent une continuelle exagération de son bonheur et des charmes de la mere et de la fille. Il se rendit sans peine à la priere qu' on lui fit de dîner au château ; et l' air de satisfaction qui ne l' abandonna pas pendant le reste du jour, fit juger au comte que sa tristesse n' étoit pas difficile à surmonter.
Fanny et sa fille, quoiqu' occupées par d' autres soins, crurent devoir à notre intérêt commun la complaisance qu' elles eurent de soutenir son entretien et ses flatteries. Milord Clarendon le remercia de

la disposition qu' il avoit paru prendre à nous servir, et le pria dans la même vûe, de revenir chez lui aussi souvent qu' il

p7

pourroit espérer d' y passer le jour sans ennui. Cette offre fut acceptée si avidement, que tant d' ardeur devint suspecte à mon épouse. Quelque fond qu' elle pût faire sur la vertu du comte de Clarendon, et sur le zèle de M De L, elle les connoissoit à peine, et la raison sert quelquefois moins que le tems à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une situation si mal assurée ; et tremblante pour Cécile, sur laquelle les regards du duc s' étoient attachés aussi souvent que sur elle-même, elle jugea que le dessein qu' il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du sort contre notre repos.
Il étoit vrai que le duc avoit emporté les semences d' une dangereuse passion, et que ne pensant point à la combattre, il étoit parti dans la résolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais par un caprice extraordinaire de l' amour, les vrais sentimens de son coeur n' étoient pas décidés. Il balançoit entre les charmes de la mere et de la fille, et l' expérience d' un jour n' ayant pas suffi pour déterminer son penchant, il avoit remis à se rendre compte de ses propres dispositions, dans les visites

p8

qu' il méditoit. Cette incertitude n' auroit pas supposé beaucoup d' ardeur dans un autre ; mais le duc de Monmouth ne forma jamais de desirs modérés : jeune, présomptueux, ardent jusqu' à l' impétuosité, comblé d' ailleurs de tous les dons de la nature et de la fortune, enfin tel que l' histoire le représente, il ne se proposoit rien qui ne devînt aussitôt pour son esprit une loi invariable, et dans son coeur une passion violente. Le caractère dont il étoit revêtu, dans un âge sur lequel on ne se repose pas ordinairement des affaires importantes, et le rôle brillant qu' il venoit de faire à la cour de France, augmentoient encore son impatience et sa fierté naturelle. Dès le même jour, il chargea ses gens d' approfondir tout ce qui regardoit la situation et les projets des deux dames. Ayant découvert sans peine une partie de nos embarras, il en devint plus hardi dans ses espérances, et l' utilité même que nous pouvions tirer de sa protection pour rentrer dans notre patrie, lui fit croire que ses bienfaits

seroient comptés, et serviroient à faire goûter sa personne.
Cependant il s' apperçut dès le jour suivant qu' on ne lui offroit point toutes les

p9

facilités ausquelles il s' attendoit. Les allarmes de Fanny n' ayant fait qu' augmenter par ses réflexions, elle prit le parti de feindre une indisposition qui l' empêchoit de paroître ; et la bienséance obligeant sa fille de ne pas s' éloigner d' elle, il fut impossible au duc de se procurer l' occasion de les voir. Elles continuerent de refuser ses visites, sous le même prétexte ; sa présomption ne lui permit pas d' y soupçonner de l' artifice. Il ne cessa point de venir réguliérement chez Milord Clarendon, et faisant mystere de ses sentimens, il se réduisit à faire assurer les dames qu' elles pouvoient tout attendre de ses services.
Le besoin qu' elles en avoient n' étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les momens à s' entretenir du voyage de ma soeur, et toutes leurs forces à souhaiter son retour. Les difficultés de son entreprise ne leur causoient pas plus de chagrin que sa longueur, et mille fois, dans leur impatience, ces deux coeurs passionnés auroient voulu courir sur ses traces pour hâter leur bonheur et le mien. Ciel ! Par quelle rigueur le retardiez-vous encore ! D' indignes obstacles devoient-ils résister un moment à toutes les

p10

faveurs dont vous étiez résolu de nous combler ? Avois-je besoin de ces rigoureuses préparations pour goûter vos bienfaits ; ou vouliez-vous m' avertir encore que si le bonheur touche de si près à la peine, il faut toujours penser que la douleur n' est pas plus éloignée du plaisir ?
Madame Riding s' étant occupée sur la route à se faire raconter, par ma belle-soeur, cette longue partie de mes aventures qui s' étoit passée depuis notre séparation, jugea, sur la connoissance qu' elle reçut de mes dispositions et de l' état de mes forces, qu' il falloit garder des ménagemens pour venir jusqu' à moi. Elle proposa à Madame Bridge d' aller descendre au château de M De L qui étoit à peu de distance de Saint-Cloud, et dont ses anciennes liaisons lui

avoient fait connoître les avenues. Son dessein étoit de se faire précéder par ma soeur, qui seroit venue me préparer à la voir en m' annonçant sa visite ; sans compter que les lumieres qu' elle espéroit de recueillir si proche de ma maison, pourroient rendre à ma soeur même sa commission beaucoup plus aisée. Elles exécuterent ce projet, et ce qu' elles apprirent en arrivant, leur fit remercier le ciel de le leur avoir inspiré.

p11

Un de leurs gens, que ma soeur dépêcha aussitôt à Drink, leur rapporta, de la part de ce fidéle anglois, que malgré ma foiblesse, dont je n' étois pas encore assez revenu pour le rassurer, j' avois voulu recevoir Gelin qui s' étoit présenté à ma porte, et que j' étois depuis long-tems à l' écouter et à l' entretenir. Drink ne doutant pas que ma soeur ne fût aussi allarmée que lui du seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même tems que s' il n' avoit pû résister à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu' il avoit cru nécessaires à ma sûreté. Il n' avoit accordé l' entrée de ma chambre à mon ennemi, qu' après lui avoir proposé de lui lier les mains ; et quelque humiliante que cette proposition fût pour Gelin, il y avoit consenti. D' ailleurs, mes domestiques faisoient la garde à ma porte, avec la résolution de le punir sur le champ de leurs propres mains, s' il s' échappoit à la moindre insulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces mesures avant que de l' introduire, et leur soin principal avoit été de me les cacher. Gelin (car il étoit vrai qu' il étoit renfermé avec moi depuis deux heures) avoit souffert que ses mains fussent liées par Drink, sans autre précaution que

p12

de sauver une partie de sa honte, en les tenant sous les manches de son habit, qui étoient assez longues pour les couvrir. Je ne m' apperçus point de la contrainte où il étoit, et cette intéressante entrevûe dont on attend le récit avec un juste empressement, finit sans que j' y eusse fait la moindre attention. C' est pour entrer dans les sentimens de ma soeur que j' attribue au ciel le parti qu' elle avoit pris de s' arrêter chez M De L avec Madame Riding ; car elle m' a protesté cent fois qu' elle n' auroit point été

maîtresse de sa raison à la vûe de mon assassin et du meurtrier de son mari. Qui sait en effet de quoi ses premiers transports l' auroient rendue capable ? Mais se trouvant rassurée par le témoignage de Drink, elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je serois libre, ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes s' il étoit arrivé quelque chose qui demandât plus de diligence.
Mais je n' avois besoin du secours de personne, et les peines qui me restoient à souffrir, venoient moins de mes craintes ou de mes dangers, que de la confusion de mes sentimens et de l' impétuosité de

p13

mes desirs. J' avois reçu la veille, c' est-à-dire, le jour que ma soeur étoit partie de Rouen, la derniere lettre qu' elle m' avoit écrite de Quevilly. Ce n' étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la premiere ardeur de sa joie, elle avoit si peu mesuré ses expressions, qu' entraîné moi-même par la force de ses termes, autant que par les réflexions que j' ai déja représentées, je m' étois livré sans ménagement à l' excès d' un transport que je ne pouvois plus modérer. ô dieu, les heureux momens ! La lettre de ma soeur étoit tombée de mes mains. Mille sensations délicieuses, un renouvellement de vie et de chaleur, des ravissemens de joie, un goût de vertu et d' amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait si long-tems mon désespoir, s' étoient fait sentir à mon coeur dans le même instant. J' étois demeuré comme immobile dans le sentiment de mon bonheur ; et trop foible pour tant de plaisir, j' avois appréhendé long-tems d' y succomber, et qu' un excès de joie ne fît en un moment ce que la douleur n' avoit pû faire dans le cours de tant d' années malheureuses.
Ma soeur n' entroit pas néanmoins dans

p14

un détail qui ne laissât rien à éclaircir. Elle m' assuroit de l' innocence de mon épouse. Elle me la représentoit vertueuse, fidelle, plus tendre et plus aimable que jamais ; transportée du desir de me revoir, et payant de ses larmes chaque moment d' un cruel délai qui la faisoit mourir d' impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais espérer ; des miracles, disoit-elle, des faveurs du ciel qu' elle avoit peine elle-même à se persuader, quoiqu' elle

possédât déja ce qu' elle m' annonçoit, et que les trésors qui m' étoient destinés fussent réellement entre ses mains. Elle ne me demandoit qu' un jour pour me rendre le plus heureux de tous les maris et de tous les peres ; enfin, devant arriver chez moi au moment que je m' y attendrois le moins, elle me recommandoit le soin de ma santé, et l' usage de ma philosophie, pour soutenir des excès de biens dont tout ce qu' elle m' écrivoit n' étoit qu' une foible image. Aussi sûr que je l' étois de sa sagesse et de son amitié, je ne pouvois refuser ma confiance à de si hautes promesses ; et sans porter mes vûes plus loin que le retour de Fanny, j' y trouvois de quoi justifier ses plus fortes expressions : mais en me prêtant

p15

avidement à des apparences si flatteuses, il me restoit des obscurités qui revenoient me tourmenter malgré moi, et qui laissoient encore quelques nuages dans mon imagination.
Madame Lallin s' étoit rendue à chaillot : elle ne s' étoit point contentée d' interroger les domestiques ; mais quoiqu' elle se fût adressée à la supérieure, qu' elle supposoit mieux informée, elle avoit eu le chagrin de n' en pouvoir tirer d' autre éclaircissement que celui que j' avois reçu de Drink. Ma soeur avoit jugé avec beaucoup de prudence qu' elle ne devoit communiquer à personne le secret de son voyage ; et n' ayant parlé que du dessein où elle étoit avec Fanny, de passer promptement en Angleterre, elle avoit laissé toutes les religieuses dans l' opinion qu' elle avoit pris directement la route de Londres. Cette réponse qui fut confirmée à Madame Lallin, sans la moindre explication, auroit augmenté le trouble que m' avoit causé le premier rapport de Drink, si je n' eusse considéré que ma soeur paroissant suivre toutes les démarches de Fanny, il étoit également impossible, et qu' elle ignorât son départ, et que l' ayant appris, elle continuât de me flatter de plus en plus par

p16

ses lettres. Chaque jour j' en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroissoient être l' effet continuel de ses recherches, et qui supposoient toujours qu' elle ne perdoit pas de vûe la conduite de mon épouse. à la vérité, j' avois peine à comprendre

d' où lui venoient toutes les lumieres qu' elle me communiquoit ; mais la plûpart de ses lettres m' étant apportées par un de mes domestiques qui feignoit d' arriver de Rouen, je me figurois qu' elle se servoit de la même occasion pour écrire régulièrement à chaillot. Comme j' en recevois peu qui ne continssent quelques circonstances de la passion et des artifices de Gelin, je résolus de satisfaire la curiosité que j' avois toujours eue de l' entretenir ; et lorsque la derniere lettre de ma soeur eut écarté tous les restes de mes soupçons, je n' en eus que plus d' ardeur pour en découvrir la malheureuse source.
Je fis appeller Madame Lallin. Voyez cette lettre, lui dis-je, et félicitez-moi du changement de mon sort ; car je sçais la confiance que je dois à ma soeur, et dans quelque lieu que soit Fanny, je n' attens plus que des jours heureux. Oui, repris-je, en voyant qu' elle me regardoit

p17

d' un air interdit, Fanny est innocente, j' ai soupçonné injustement sa vertu, je lui rends mon estime et ma tendresse. Heureux ! Continuai-je avec un soupir dont je retenois la moitié, si je puis lui faire oublier des peines dont j' ignore encore les causes. Mais je veux les connoître, et ce n' est pas assez de lui rendre justice aujourd' hui, si je ne sçais à quel démon je dois attribuer ses infortunes et les miennes. On les rejette sur Gelin, ajoûtai-je en la regardant d' un oeil fixe. Il a prouvé par des marques trop funestes que c' est lui seul que je dois accuser. Cependant je ne serai point content si je n' en obtiens l' aveu de sa bouche, et ce n' est pas traiter mon assassin avec trop de rigueur, que de mettre sa grace à ce prix. J' allois prier Madame Lallin de chercher avec moi quelles mesures j' avois à prendre pour me procurer la satisfaction que je desirois ; mais après quelques momens d' agitation, que j' attribuai d' abord à l' intérêt qu' elle prenoit à mon bonheur, je la vis tomber sans connoissance.
Je dois protester, pour mon honneur et pour le sien, que je n' avois pas le moindre pressentiment de ce qui causoit son trouble. Si j' avois mis quelque fermeté

p18

dans mon discours, c' étoit peut-être un effet du conseil de ma soeur, qui m' exhortoit dans sa lettre à

rappeller mes principes de philosophie, pour goûter ma joie sans indécence et sans transports. J' avois fait cette réflexion avant que de faire appeller Madame Lallin, et j' étois entré d' autant plus volontiers dans la pensée de ma soeur, que l' usage de son conseil me paroissoit bien plus aisé dans les faveurs de la fortune que dans ses disgraces. Ainsi je m' étois efforcé de réprimer jusqu' à mes soupirs. Mais l' altération de Madame Lallin venoit d' une cause qu' elle m' avoit cachée, et dont je ne pouvois avoir le moindre soupçon. Ma soeur lui avoit écrit par le même courrier qui m' avoit apporté sa derniere lettre, et ne lui déguisant point qu' elle étoit forcée, par des raisons invincibles, de lui attribuer tous les désastres de ma famille, elle l' exhortoit à réparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le sort, et à ne rien négliger du moins pour se rendre utile au rétablissement de notre repos. En ouvrant les yeux sur le passé, Madame Lallin n' avoit pas douté que je n' eusse reçu les mêmes impressions de ma soeur. Elle étoit venue en tremblant, lorsque je

l' avois fait appeller, et l' esprit déja trop troublé pour soutenir long-tems un discours dont sa prévention lui faisoit prendre chaque mot pour un reproche, elle avoit enfin succombé aux agitations de la douleur et de la crainte. Comme je n' avois pas encore les mêmes lumieres, et que la prudence de ma soeur avoit fait tourner tous mes ressentimens contre Gelin, je regardai ce qui venoit d' arriver à mes yeux comme un accident passager, et j' y fis remédier sans en être allarmé.
Mon seul regret fut de voir différer, par ce contre-tems, les mesures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J' appris que Madame Lallin s' étoit mise au lit, et qu' elle ne se croyoit point en état d' en sortir avant la fin du jour. Mon empressement ne fit qu' augmenter. La visite que je reçus fort à propos de M Audiger, ce même chanoine qui avoit ouvert l' entrée de ma maison à Gelin, me fit naître l' envie de l' employer à cette commission. Il prévint mes desirs en m' offrant civilement ses services ; je les acceptai. Celui que j' ai à vous demander, lui dis-je, ne convient pas moins à votre profession, qu' au zèle que

vous marquez pour mes intérêts. Vous connoissez Gelin, l' auteur de tous mes maux. L' incomparable bonté de madame m' a rendu maître de son sort. Je lui pardonne, et je pense à lui accorder la liberté. Il la recevra à ce moment de vos mains, si vous voulez vous charger de l' exécution de mes volontés. Mais des raisons, auxquelles tout le bonheur de ma vie est attaché, me font souhaiter de l' entretenir sans témoins. Je priai là-dessus M Audiger de voir les chefs de la justice, qui avoient reçu les ordres de madame, et de convenir avec eux de quelle maniere je pouvois être satisfait. Il se rendit sur le champ à Saint-Cloud. Quelques formalités nécessaires, que toute mon impatience ne put faire abréger, retarderent jusqu' au lendemain le succès de ses soins. J' en ressentois de l' inquiétude, lorsque Drink vint m' avertir, d' un air troublé, que Gelin demandoit à me parler, et s' obstinoit à demeurer à ma porte.
Je devois être préparé à cette étrange visite, et je la desirois effectivement comme une chose aussi importante à ma vie qu' à mon honneur. Cependant le nom d' un ennemi si cruel, autant peut-être

que l' importance des explications que j' attendois de sa bouche, me causa une émotion dont toute ma résistance ne fut point capable de me défendre.
Drink, qui s' en apperçut, me conseilla de faire chasser honteusement un effronté, dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je. C' est moi-même qui ai desiré de le voir, et quoique j' aye peine à comprendre pourquoi il se présente seul à ma porte, je veux qu' il soit introduit. Mes gens n' oserent me contredire ; mais le soin de ma sûreté leur fit prendre des précautions dont je confesse que je ne m' apperçus par aucune marque. Mon ennemi entra d' un air ferme, mais plus modeste que je ne m' y attendois. Son visage étoit pâle, ses joues enfoncées ; et quoiqu' il affectât de baisser la vûe, je remarquai que ses yeux n' avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteuil. Il le refusa ; et comme il paroissoit attendre que mes gens fussent sortis, je leur fis signe de se retirer.
J' étois prêt d' ouvrir la bouche, et sans avoir dessein de l' humilier par des reproches trop amers, je cherchois des expressions

assez fermes pour le contenir dans une juste modération, lorsque s' approchant de mon lit, et mettant un genouil à terre, il me prévint par un discours qui me surprit autant que son action. ô Cleveland ! S' écria-t-il d' une voix foible et attendrie, ô ! Le meilleur et le plus malheureux de tous les hommes, que demandez-vous de moi qui ne soit au-dessous de mon repentir, et trop doux mille fois pour mon châtiment ? Parlez, expliquez-vous, car la vie que vous m' accordez n' est plus à moi ; et si je vous rends graces de l' avoir sauvée de la honte du supplice, ce n' est pas pour la conserver sans vos ordres, ni pour l' employer à d' autre usage qu' à vous servir. Il s' arrêta en jettant sur moi un regard timide, comme s' il eût cherché dans mes yeux de quelle maniere je recevois cet aveu de ses remords.
J' apperçus même quelques larmes qui s' entresuivoient au long de ses joues. Vous devez être sans défiance, reprit-il en baissant la tête d' un air humilié, et lorsque j' ai obtenu de vos amis la liberté de paroître ici seul et sans gardes, vous vous figurez bien qu' ils ont cru pouvoir se reposer sur les témoignages qu' ils ont exigé de mon changement.

p23

Oh ! Que je trouve de douceur à vous confesser mes crimes ! De quel poids funeste je me viens décharger ! Mais vous ne les connoissez pas tous. Je suis prêt à vous déclarer le plus odieux, si vous voulez l' entendre.
Il s' arrêta encore, pour s' assûrer que je consentois à l' écouter. J' étois dans un trouble que je ne représenterai jamais tel que j' ai été capable de l' éprouver. Quelque douceur que le ciel ait mis dans mon caractère, et quelque penchant même que l' humiliation volontaire de mon ennemi me fit sentir à la pitié, j' étois retenu, comme malgré moi, par l' image de toutes mes peines, que sa présence sembloit réunir devant mes yeux. Plus je commençois à me flatter qu' elles touchoient à leur fin, plus je ressentois d' indignation à la vûe de celui qui les avoit rendu si longues et si insupportables. Quoi ! J' écouterai sans horreur un perfide, qui m' a vû misérable sans pitié ? Mon coeur s' attendrira pour son bourreau ? Je serai sensible à des remords qui naissent après la consommation du crime ? Eh ! Suis-je bien sûr, disois-je, que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans

p24

le sein avec plus de facilité et de certitude, ne soit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle imposture ? Qui m' apprendra tout d' un coup à distinguer le coeur d' un traître au travers de tant de nuages, sous lesquels il peut s' envelopper ? Cette confusion de pensées, qui croissoit encore par celle de mes sentimens, me communiquoit un air si sombre et si distrait, que Gelin, embarrassé de sa situation, tomba dans le même silence, et l' on n' auroit pas démêlé aisément pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatiguante. Enfin, les raisons qui m' avoient fait souhaiter de le voir, eurent la force de surmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis, que s' il étoit capable du repentir qu' il témoignoit, c' étoit une sorte de vertu qu' il devoit conserver plus constamment que celle qu' il avoit souillée par tant de crimes. Je ne demande point, lui dis-je, à connoître ceux que j' ignore. Qu' ils demeurent à jamais ignorés ; et pour votre propre soulagement, que la mémoire en périsse jusques dans votre coeur ! Mais s' il entre parmi vos remords quelque ombre de justice et de pitié, apprenez-moi par quel

p25

charme vous avez fait oublier son devoir à la malheureuse Fanny ? Dites-moi quel poison a corrompu son innocence ? Il m' interrompit avec chaleur : de quoi l' accusez-vous, s' écria-t-il, et me ferez-vous compter encore parmi mes crimes celui d' avoir ruiné sa vertu ? Ah ! Si le plus noir de ceux que j' ai à me reprocher est d' avoir eu le dessein et l' espérance de la séduire, il a toujours été le plus infructueux, et c' étoit à cette honteuse confession que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d' autrui. Quels qu' ils soient, le ciel connoît que s' ils ont altéré quelque chose au caractère de votre épouse, ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laissez-vous pas tromper par des impostures, et me persuaderez-vous jamais qu' une femme si supérieure à toutes les foiblesses de son sexe ait été capable d' oublier son devoir ?
Cette méprise, dans laquelle je n' avois pas eu dessein de le faire tomber, me parut si naturelle et de si bonne foi, qu' elle eut plus de force que ses protestations et ses sermens pour me disposer à croire sa confession sincère. Je ne voulus pas même le laisser dans l' erreur où mes expressions

p26

l' avoient jetté. C' est à vous seul, lui dis-je, que je suis en droit de reprocher les fautes de mon épouse, comme c' est de vous que je puis en apprendre toute l' étendue. Je ne lui en impute point d' autre que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenses sont celles dont vous l' avez rendue complice ; avec cette différence entr' elle et vous, que le repentir d' une femme coupable ne suffit pas pour la satisfaction d' un mari outragé. C' étoit m' expliquer assez clairement pour lui faire comprendre de quoi je le soupçonnois. Il se leva, comme pressé d' un mouvement intérieur qui se déclaroit par les agitations de son visage, et se plaçant dans le fauteuil que j' avois fait approcher pour lui, il me conjura de l' écouter.
Dans l' horrible abîme où je suis, me dit-il, coupable et déshonoré à mes propres yeux, qu' il m' est doux de pouvoir témoigner encore que mon coeur regrette du moins la vertu ! Je ne l' ai pas abandonnée volontairement : elle m' a toujours fait sentir que j' étois fait pour elle ; et croyez-moi, lorsque je le confesse à ma honte, je ne lui ai pas fait un seul outrage

p27

dont elle n' ait été vengée sur le champ par mes remords. Mais tel est mon malheureux naturel, qu' une passion qui s' allume une fois dans mon sang, agit sur moi avec la même force, et que n' étant point capable de résister à l' une ou à l' autre impression, c' est toujours la plus vive et la plus présente qui me détermine à la suivre.
Il paroissoit se disposer à me faire toute l' histoire de sa passion ; mais dans l' impatience d' entendre les seules circonstances qui pouvoient m' intéresser, je le pressai de se borner au récit de sa fuite avec mon épouse. Après s' être recueilli un moment, il leva les yeux au ciel. Je vois bien, me dit-il, quel est le motif qui vous presse, et quand je me rappelle en effet notre départ de Saint-Hélene, je conçois que je n' étois pas le seul misérable. Mais vous étiez rempli d' une passion, ajoûta-t-il, qui vous rendoit moins sensible à votre perte ; et moi qui n' avois qu' à gémir du présent, et qui ne voyois dans l' avenir que de foibles sujets d' espérance, en vous ravissant l' objet de tous mes desirs je n' emportois que la matiere de mes peines, et la cause qui devoit servir perpétuellement à les augmenter. Que dites-vous de ma passion,

p28

interrompis-je, et quel adoucissement vous figurez-vous que j' aie pû trouver à mon malheur ? Cette question l' embarrassa. Mais, répondit-il en baissant les yeux, vous paroissiez aimer Madame Lallin ; et peut-être n' aurois-je jamais eu tant d' indulgence pour mes propres foiblesses, si je n' eusse cru que votre épouse vous étoit devenue fort indifférente.
Arrêtez, interrompis-je, aussi choqué que surpris de ce téméraire reproche ; voilà donc le repentir et la sincérité que vous m' avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahisons d' un prétexte, et vous m' attribuez des perfidies pour excuser les vôtres ? J' aimois Madame Lallin ! J' avois perdu quelque chose de ma tendresse pour Fanny ! ô noire imposture ! Mais je veux savoir si vous eûtes la cruelle adresse de faire prendre ces fausses impressions à Fanny. Hélas ! Ajoûtai-je, en pénétrant tout d' un coup ce qui ne s' étoit jamais présenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeste noeud de mon infortune. Je vois tout ce que ma soeur m' annonce avec tant d' obscurité dans ses lettres. Vous avez trompé mon épouse. Vous vous êtes fait un jeu barbare

p29

de sa bonté et de son innocence. Vous lui avez persuadé que j' avois cessé de l' aimer. Ah ! Je connois la délicatesse de son coeur. Elle n' aura pû supporter l' idée d' une rivale. Elle aura souffert mille tourmens mortels, sans avoir la hardiesse de se soulager par un soupir ; et dans l' excès de son désespoir, elle aura pris le parti de venir cacher ses douleurs dans le couvent de chaillot.
Je ne raisonnois encore que sur les lettres de ma soeur, qui ne me parloit point ouvertement de Madame Lallin, et sur la connoissance que j' avois du caractère de Fanny. Mais l' innocence de cette chere épouse étant décidée dans le fond de mon coeur, tout ce qui pouvoit s' y rapporter prenoit pour moi la force d' une preuve, et j' étois déja au point de souhaiter bien moins des éclaircissemens pour la satisfaction de ma tendresse, que pour l' honneur de ma raison.
Achevez, cruel Gelin, repris-je en m' attendrissant jusqu' aux larmes ! Et soit aveuglement, soit malignité qui vous ait fait former de si détestables desseins, apprenez-moi quels funestes fruits vous en avez tirés. Dans quel redoublement d' horreur me

p30

jettez-vous, reprit-il en me regardant d' un oeil consterné, et comment puis-je supporter un moment la vûe du ciel et la vôtre, si je perds le seul prétexte qui avoit encore la force de soulager mes remords ? Traitez-moi de cruel et de perfide, je reconnois que j' ai mérité ces deux titres : mais je me suis toujours cru à couvert du reproche d' avoir troublé la paix de votre mariage, et je vous confesserai hardiment, qu' en me précipitant aveuglément dans mille sortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvante par la pensée que vous m' en aviez ouvert le chemin. J' attesterois le ciel, si j' osois prononcer son nom. Il commença là-dessus à m' expliquer de quelle maniere, et dans quel tems sa passion s' étoit formée. C' étoit à mon retour de Pouhatan, et lorsque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient fait croire que j' avois donné à cette dame la tendresse que je devois à mon épouse. Quand il lui seroit resté quelques doutes, le triste état de Fanny auroit achevé de les dissiper. L' oeil d' une femme n' étant guères sujet à se tromper dans une observation si intéressante, il avoit cru mon inconstance avérée par ses plaintes et par ses larmes.

p31

C' étoit l' abattement et la langueur où il l' avoit vûe, qui avoient servi autant que ses charmes à lui amollir le coeur ; et lorsqu' il s' étoit déterminé à lui rendre les soins de l' amour, il n' avoit pû s' imaginer aucune loi qui lui défendît d' aspirer à la possession d' un bien que j' abandonnois. Ne sçavoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j' avois la liberté de rompre, aussi long-tems qu' il ne seroit pas scellé par les cérémonies protestantes ? Devoit-il craindre beaucoup de m' offenser, lorsque me supposant une inclination nouvelle qui devoit me faire desirer cette séparation au fond du coeur, il travailloit à m' en faciliter les moyens ? Il m' eût fait, s' il l' eût osé, l' ouverture de son entreprise et de ses desseins. Il m' eût cru capable d' agir avec lui de concert, pour faire naître quelque prétexte honnête, que j' aurois saisi avidement, et qui n' auroit pas mieux établi son bonheur que le mien. Cependant s' il s' étoit hazardé dans cette supposition à sonder les sentimens de Fanny, il avoit bientôt découvert combien il devoit rabattre de ses espérances. Avec la honte et le dépit de se croire méprisée, il avoit trouvé dans le fond de son

coeur les racines d' une si forte passion, qu' il avoit tremblé de la grandeur et des difficultés de son entreprise. Comme il ne pouvoit réussir que par la ruine de cet obstacle, il me confessoit que s' étant rempli de cette pensée, il avoit tourné de ce côté-là tous ses efforts. Peut-être s' étoit-il emporté au-delà des bornes. Il se souvenoit d' avoir grossi quelquefois les apparences, et d' avoir même employé quelques artifices qu' il ne prétendoit pas justifier ; mais ils étoient partis tous de la même source ; c' est-à-dire, de l' opinion de mon infidélité presqu' autant que de la violence de son amour. Je ne fus pas le maître de l' écouter plus long-tems sans l' interrompre. Dans l' ignorance où j' étois encore de tous les détails qui se trouvent répandus dans ma narration, je lui demandai avec une inquiétude dont toutes les promesses de ma soeur ne pouvoient me défendre, s' il s' étoit apperçu souvent du succès de ses artifices, et jusqu' à quel point sa cruelle adresse en avoit imposé à la crédule Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah ! Me dit-il, puisque je ne suis ici que pour réparer mes crimes, pourquoi n' ai-je pas commencé par les

tristes fruits que j' en ai recueillis ? Je devois ce soin à votre repos. Hélas ! Fiez-vous à l' aveu que la vérité m' arrache : il ne m' est pas échappé un mot depuis tant d' années ; pas un dessein ni une pensée qui n' ait porté avec soi mon supplice et sa punition. Vous abuseriez aujourd' hui trop cruellement de mon humiliation, si vous me forciez ici de vous rappeller tous mes tourmens. Mais figurez-vous quels ils devoient être, avec la funeste passion que j' avois dans le coeur, lorsqu' au lieu de tirer quelque satisfaction de mes soins, j' avois sans cesse le mortel tourment de leur voir produire les deux plus horribles effets que j' eusse à redouter ; le malheur de ce que j' aimois uniquement, et l' augmentation de ces mêmes sentimens que je cherchois à détruire. ô, Cleveland ! S' écria-t-il ici avec une impétuosité de coeur qu' il ne put retenir ; ô ! Trop heureux objet d' une constance si inébranlable et d' une tendresse si pure, qu' avez-vous fait, si vous avez jamais offensé par vos soupçons la plus aimable et la plus vertueuse de toutes les femmes ? Mais s' il est vrai que vous l' ayez toujours aimée, reprit-il dans le même

transport, où est-elle donc, et comment n' êtes-vous

p34

pas à ses pieds pour y mourir de joie et d' amour ?
Quoi ! Vous êtes arrêté par quelque défiance de sa
vertu ou de sa tendresse, homme trop favorisé du
ciel ! Hé ! Sçavez-vous les douleurs et les larmes que
vous lui avez coûté, continuoit-il, en jettant sur moi
des regards où l' envie paroissoit se peindre avec
l' étonnement ? Sçavez-vous qu' elle n' a respiré que
pour vous ? Qu' elle a voulu mourir mille fois pour
finir une vie qu' elle ne peut supporter sans vous ?
Qu' elle n' a le coeur rempli que de votre image, et la
bouche que de votre nom ? Vous ne sçavez donc pas que
le plus précieux de tous les trésors est à vous, et
que tout le pouvoir de la terre et du ciel s' uniroit
en vain pour vous le ravir un moment ? ô froideur
incroyable ! ô lenteur d' un homme qui paroît ne sentir
ni connoître le prix du bien inestimable qui est entre
ses mains ! Il s' arrêta en revenant de ce transport,
et quoiqu' il eût baissé aussi-tôt les yeux, comme s' il
eût ressenti quelque honte de s' être laissé emporter
par la force de son imagination, ou par celle de ses
sentimens, je vis quelques larmes qui couloient au
long de ses joues, sans qu' il s' en apperçût.

p35

L' ardeur de ses exclamations n' avoit pû manquer
d' échauffer mon sang, et d' enflammer plus que jamais
tous mes desirs. Cependant un reste de l' impression
que sa présence avoit faite sur moi, et le
renouvellement de tant d' anciennes traces qui ne
pouvoient s' être effacées dans un espace si court,
empêcha mes sentimens de s' élever avec un certain
degré de force que je n' aurois peut-être pas été
capable de modérer. Je lui fis reprendre son discours,
en l' y rappellant par une question qui parut
l' embarrasser un moment. Avec l' opinion, lui dis-je,
que vous prétendez avoir eue de mon infidélité,
comment ne vous est-il point arrivé de vous ouvrir à
mon frere, qui vous aimoit assez pour recevoir cette
confidence, et qui étoit trop vertueux pour ne pas
condamner ma conduite ? Il me répondit, après avoir
rêvé un moment, qu' il avoit eu cette pensée plusieurs
fois ; mais qu' avec la crainte de chagriner mon frere,
il avoit été retenu par ses propres vûes, sur
lesquelles il auroit appréhendé de lui donner
quelques lumieres.
Cette sincérité m' ayant disposé de nouveau à

l' écouter, il reprit son discours

p36

avec les mêmes marques de confusion. Diverses circonstances qu' il joignit au détail qu' on a déja lû de ses perfidies, n' ajoûteront rien à l' idée que le discours de Fanny en a fait prendre ; mais elles portent l' explication de quelques événemens qu' on a pû trouver obscurs. Le funeste dessein qu' il s' étoit proposé, de me perdre dans l' estime de mon épouse, fit place à celui de l' engager à la fuite. S' étant apperçu que le prétendu triomphe de sa rivale blessoit presqu' autant sa fierté que sa tendresse, il s' étoit attaché à donner toute sa force à ce motif ; et ce fut en effet de tous ses artifices celui qui lui réussit le plus heureusement. Fanny, dans ses agitations, ne parloit que de se dérober au commerce des hommes, et de chercher un asyle à son innocence, loin de l' ingratitude et de la perfidie ; il la soutint si adroitement dans ces idées, que ses délibérations n' eurent jamais d' autre objet ; et lorsqu' elle fut réduite au dernier désespoir par tous les degrés qui eurent la force de l' y conduire, elle ne trouva pour toute ressource dans son imagination, que le parti de la retraite et de la solitude, dont elle s' étoit entretenue perpétuellement. C' étoit bien

p37

une imprudence, et l' effet de cette simplicité de coeur, dans laquelle elle avoit toujours vécu, que de s' arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d' expérience du monde lui auroit fait connoître le danger ; mais dans une grande tristesse, rien ne se présente à l' esprit sous des traits si spécieux que la douceur d' être livré à soi-même au fond d' un désert ou d' un abîme, et la raison s' arrête peu à former des difficultés contre ce qui flatte si agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien espérer de plus favorable à son projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon épouse l' eût toujours forcé de se contenir, il ne douta point que s' il l' engageoit une fois à se livrer à sa conduite, il ne vît bien-tôt la fin de cette contrainte. Sous prétexte de lui chercher l' asyle qu' elle desiroit, il pensoit à l' écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leurs démarches. Leur familiarité qui ne pouvoit manquer de se fortifier de jour en jour par l' habitude continuelle de se voir, sembloit lui promettre, tôt ou tard, une victoire facile ; et l' adresse avec laquelle il étoit capable

de ménager les occasions, pouvoit faire quelque jour à sa malheureuse esclave une nécessité absolue

p38

de recevoir sa main, et peut-être de la lui demander comme une grace.
Horrible peinture du précipice où l' honneur et la vertu peuvent être entraînés ! Gelin me confessa que, malgré le fond de respect qu' il n' avoit encore osé violer, et qui alloit jusqu' à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu' il avoit avec mon épouse, il ne l' eut pas plutôt arraché de ma chambre, au moment de leur fuite, qu' il se crut maître absolu de tout ce qu' à peine avoit-il jamais eu la hardiesse d' espérer. Cependant ne lui voyant que des redoublemens de tristesse dans le vaisseau, et se trouvant gêné par la probité du capitaine François et de sa femme, qui étoient moins propres à favoriser le crime qu' à rendre service à la vertu, il avoit recommencé à se défier de son entreprise. Ce fut alors que rappellant toutes les ressources de son esprit, il s' imagina que la solitude en effet étoit seule capable de lui assurer un empire absolu sur sa proie, et qu' il auroit des risques à courir aussi long-tems qu' elle pourroit recevoir d' autres secours que les siens. Les premiers lieux qui se présenterent sur la route, le Cap Verd, l' isle de

p39

Madere, toute isle sauvage ou déserte qui lui parut propre à l' exécution de son dessein, lui fit naître une forte envie de s' y arrêter. Il s' efforça d' en faire goûter la proposition à Fanny, et de lui en persuader la nécessité. Mais la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ses espérances, il en avoit conçu tant de rage, qu' il eût mis vingt fois le feu au vaisseau, s' il eût vû la moindre apparence de pouvoir se sauver avec elle, en faisant périr le capitaine et tout l' équipage.
Il me fit une relation qui me fit frémir, de l' artifice qui lui avoit manqué à Madere. Fanny, en faisant le même récit à ma belle-soeur, ignoroit encore par quels moyens il avoit pû se ménager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point arrivé plutôt qu' elle. Mais il m' apprit qu' après une tempête qui avoit exposé leur vaisseau à quelque danger, le capitaine ayant fait jetter l' ancre dans l' obscurité pour attendre que le jour lui fît reconnoître sa route, et tout le monde s' étant livré

d' autant plus volontiers au sommeil, que la violence de la mer ne l' avoit permis à personne pendant deux jours et deux

p40

nuits ; lui seul, à qui le trouble de son esprit ne laissoit pas un moment de repos, étoit demeuré sur le tillac à se promener dans les ténebres. Les premiers rayons du jour lui firent appercevoir à peu de distance une côte agréable, et cette vûe renouvella toute son ardeur pour abandonner le vaisseau avec Fanny. Cependant ses propositions ayant été rejettées au Cap Verd, il conçut qu' elles n' auroient pas plus de succès dans un autre lieu, s' il ne les revêtoit de quelque prétexte plus séduisant. Il profita du tems où tout l' équipage étoit encore endormi, pour se mettre dans la chaloupe avec deux matelots qu' il gagna par quelque présent, et s' étant rendu au rivage il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec sa pénétration ordinaire quel avantage il y avoit à tirer des circonstances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme et un homme plus âgé qu' elle, qui étoient à prendre le frais pendant le reste d' une belle nuit, pour se préparer à soutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l' occasion qu' il cherchoit de s' instruire, et trouvant dans la jeune personne, à qui il s' adressa, plus de vivacité et de finesse

p41

d' esprit qu' il ne devoit s' y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en sa faveur, pour lui ménager un secours dont il sentit tout d' un coup l' utilité. Mais quelles furent ses espérances, lorsque s' étant ouvert à demi, en tâchant de donner un tour honnête à ses desseins, il comprit par la maniere dont son ouverture fut reçue, que celle qui lui offroit ses services étoit la personne du monde qui pouvoit le seconder avec plus d' adresse. Pour faire naître sa confiance, elle ne lui cacha point qu' elle étoit comédienne espagnole, et célebre par des aventures dont elle faisoit gloire. Elle se nommoit, lui dit-elle, Donna Cortona. Sa passion n' avoit jamais été pour les richesses ; mais, par un caprice assez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réuni tous ses desirs à se distinguer par le nombre et par l' éclat de ses conquêtes, jusqu' à sacrifier souvent toute la douceur de sa vie pour séduire un coeur dont la défaite pouvoit augmenter sa réputation. Elle

s' étoit exposée par cette conduite à cent fâcheuses aventures, et celle qui l' avoit conduite à Madere n' étoit pas la moins embarrassante. Elle y étoit venue, comme elle le confessa secrettement

p42

à Gelin, avec un inquisiteur du saint-office, qui avoit conçu à Madrid une violente passion pour elle, et à qui elle s' étoit fait un point d' honneur de faire abandonner son emploi et sa profession pour la suivre. Quoique son amant se crût en sûreté dans l' isle de Madere, parce que la cour de Portugal n' étoit pas en bonne intelligence avec celle d' Espagne, il avoit pris le parti de se retirer à la campagne, dans une maison assez écartée pour dérober son aventure aux habitans de l' isle. Elle y vivoit avec lui depuis six mois ; et comme elle y étoit moins retenue par sa tendresse, que par l' idée chimérique de la réputation qu' elle s' étoit faite en Espagne, ce motif n' étoit pas assez puissant pour empêcher qu' elle n' y vécût avec beaucoup d' ennui.
Gelin jugea bien qu' une confidence si libre ne pouvoit venir que de la mauvaise opinion qu' on avoit de lui, et peut-être de la ressemblance qu' on supposoit entre son aventure et celle qu' on lui avoit racontée ; mais étant peu disposé à s' offenser de tout ce qui pouvoit être utile à ses projets, il échauffa le zéle qu' on marquoit à le servir, par quantité de raisons spécieuses,

p43

auxquelles il joignit l' offre d' une somme considérable. Le rôle que la comédienne avoit à jouer, fut préparé de concert, et le bon inquisiteur, qu' on avoit trouvé le moyen d' écarter pendant une partie de cette conversation, fut rappellé au conseil, pour servir à l' exécution d' une entreprise dont il devoit partager les fruits. Il s' y prêta d' autant plus volontiers, qu' il en espéroit de l' agrément dans sa solitude. Enfin, la difficulté n' étant qu' à faire consentir mon épouse à venir prendre quelques rafraîchissemens au rivage, Gelin se hâta de retourner au vaisseau pour l' engager à cette partie sans affectation, et le ciel, qui vouloit mettre la vertueuse Fanny à l' épreuve, permit qu' il y trouvât encore tout le monde enseveli dans le sommeil.
Si l' on se rappelle toutes les circonstances de cette

dangereuse aventure, on sera persuadé, comme moi, que mon épouse eut besoin de toutes les forces de sa vertu pour se défendre. Gelin la connoissoit jusqu' au fond du coeur. Sa cruelle adresse lui avoit fait pénétrer tout ce qui étoit capable d' effrayer ou d' attendrir cette ame constante, mais sensible et timide, et toutes les ruses de la malignité et de l' artifice étoient employées

p44

contre la simplicité et l' innocence. Fanny demeura victorieuse. ô ! Triomphe de la vertu et de l' amour ! Je passe sur des victoires plus faciles, et m' attachant moins à relever les crimes de Gelin, qu' à justifier ma chere épouse, je laisse, des aveux de ce perfide, tout ce qui ne peut servir qu' à le couvrir de honte.
Que ne me dit-il pas pour me faire regarder sa passion comme un de ces malheurs du sort, contre lesquels, ni la raison, ni la justice, ni l' honneur, ne fournissent point de secours assez puissans pour défendre la vertu, et qui conduisent d' autant plus nécessairement aux dernieres horreurs du crime, que chaque transport qui blesse le devoir ne peut être excusé que par ses excès ? J' écoutois tranquillement le récit de ses fureurs. Mais lorsqu' il y mêloit quelques circonstances où ses artifices avoient fait entrer mon épouse, il s' élevoit dans mon coeur des doutes et des inquiétudes si funestes, que tout mon sang en ressentoit l' effet comme celui d' un poison ; à peine avois-je assez de pouvoir sur moi-même pour suspendre mon attention et mon jugement jusqu' à la fin de son récit. Je me sentois prêt à pousser des

p45

cris, et plus d' une fois j' aurois trouvé de la douceur à percer le sein de mille coups, au cruel ennemi qui me retraçoit si vivement le sujet de mes peines. Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de son repentir ; et cette pensée, que son humiliation me rendoit toujours présente, adoucissoit par intervalles l' amertume et les ressentimens de mon coeur. J' étois encore plus touché du témoignage qu' il rendoit presqu' à chaque mot, aux sentimens et à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le soupçonner de déguisement, lorsqu' il me représentoit son propre embarras et ses propres craintes, et lorsqu' accusant sans cesse la

rigueur de son sort, il se plaignoit avec un ruisseau de larmes, d' avoir commis une multitude de crimes dont il n' avoit jamais recueilli le moindre fruit. La force qu' il donnoit à ses termes, pour m' exprimer l' idée qu' il avoit toujours eue du caractère et de la vertu de mon épouse, m' aidoit à comprendre comment il s' étoit toujours contenu dans ce profond respect dont il me répétoit à tous momens qu' il ne s' étoit jamais écarté. Je me consumois en l' adorant, me disoit-il, et mon

p46

propre étonnement est qu' une flamme si parfaite ait pû devenir la source de tant d' égaremens et de crimes. Enfin, m' ayant protesté, après un long récit, qu' il ne m' avoit rien déguisé, et n' ayant reçu de moi aucune question à laquelle il ne se fût hâté de satisfaire, il me laissa dans un état que je ne pourrois nommer incertain, si le seul témoignage d' un ennemi étoit capable de dissiper des doutes. à la vérité, celui de ma belle-soeur venoit s' y joindre, et quand je les aurois cru trop foibles chacun de leur côté, je devois du moins reconnoître qu' ils servoient à se confirmer mutuellement. Cependant un reste de pesanteur qui m' arrêtoit encore, empêcha mes sentimens de prendre leur cours avec toute l' ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny, le meurtre de mon frere, mes propres blessures, se trouvoient assez expliqués par les détails que je venois d' entendre, et ma jalousie même ne me fournissoit plus d' objections ; mais étoit-ce assez que mon honneur eût été épargné jusqu' à un certain point, et le devoir d' une femme ne peut-il être blessé que par des crimes ? Où étoit l' estime que j' avois droit

p47

d' attendre de la mienne, lorsqu' elle m' avoit cru capable d' oublier si facilement mes principes, et de violer tous les sermens qui m' attachoient à elle ? Et quand une fatale erreur l' auroit aveuglé jusqu' à me représenter encore plus criminel à son imagination, où étoit la confiance qu' elle devoit à mon frere et à ma belle-soeur, lorsqu' elle avoit choisi pour confident de ses peines, Gelin, un étranger qui n' avoit point d' autre lien avec nous que celui d' une amitié toute récente ? L' imprudence est le fruit

ordinaire des grandes passions ; mais va-t-elle jusqu' à faire négliger toutes les bienséances ? La fureur même, s' il falloit faire cette supposition pour excuser une partie de sa conduite, ne garde-t-elle aucune régle, et se plaît-elle à violer toutes sortes de loix, quand elle n' a pas besoin de tant de fausses démarches pour se satisfaire ?
L' effet de ces réflexions, qui se formérent en un moment dans mon esprit, ne fut point de faire renaître des soupçons dont les fondemens étoient heureusement dissipés. Mais en considérant que Fanny s' étoit livrée à ses préventions sans avoir pris une seule des voies qu' elle devoit

p48

choisir naturellement pour les éclaircir, ou même uniquement pour les justifier, je me sentis porté à croire que son coeur s' étant refroidi pour moi, elle avoit peut-être été moins affligée qu' offensée de la trahison qu' elle m' attribuoit, et que croyant sa vertu et son honneur assez sauvés par l' innocence de ses sentimens, elle avoit pris le parti de m' abandonner sans autres regrets que ceux de la honte et du dépit. Une longue absence, continuai-je de me dire à moi-même, n' aura pas manqué d' éteindre jusqu' aux derniers restes de sa tendresse. Je la retrouverai vertueuse, mais insensible à mon affection, et se figurant faire assez, si elle consent à se réconcilier avec moi, et à reprendre la conduite de ma maison. Enfin, j' ai perdu son coeur ; et que me revient-il de tous les soins que je prends pour m' assurer de sa vertu, si ce trésor qu' elle a conservé, n' est point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes !
Je me confirmai tellement dans ces idées, que les souvenirs mêmes qui m' avoient le plus attendri, tels que celui de la visite qu' elle m' avoit rendue avec madame, et des pleurs que je lui avois vûs

p49

verser en recevant mes reproches, ne se présentérent plus à mon esprit sous la même forme. En me rappellant sa posture et ses plaintes, j' y trouvois plus d' apparence de fierté, que de tendresse et de douleur. Il s' éleva un nouveau trouble dans mon ame après cette réflexion, et jettant les yeux sur Gelin, que j' avois traité jusqu' alors avec moins de ressentiment que de

dédain, je ne pus vaincre le mouvement qui m' agitoit : son honneur est échappé à vos artifices, lui dis-je d' un ton brusque et amer, mais vous ne m' en avez pas moins ravi son affection. Eh que m' importe que vous ne l' ayez pas obtenue, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur, s' il n' est pas moins certain que vous me l' avez fait perdre ?
Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d' étonnement, et me voyant prêt à continuer avec la même agitation, il me conjura, d' un air soumis et empressé, de lui laisser la liberté de me répondre. Hélas ! Me dit-il, quel sujet choisissez vous pour vos plaintes ? J' aurois crû que de toutes les circonstances de mon discours, celle qui devoit être la plus flatteuse pour votre coeur, étoit le soin que

p50

j' ai pris de vous répeter cent fois avec quelle constance et quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expression ! Reprit-il, en baissant la tête jusques sur son sein, pour vous representer tout le pouvoir que vous avez conservé sur la plus tendre et la plus fidelle de toutes les femmes ! Ne vous ai-je pas dit que mon désespoir, dans un tems d' yvresse et de fureur, a toujours été de n' avoir pû la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux justes sentimens qu' elle avoit pour vous ? Ah ! S' écria-t-il, en jettant sur moi un oeil d' envie, que vous étes heureux si votre bonheur dépend de l' amour ! Il continua de me dire que m' ayant confessé sans déguisement tout ce qu' il avoit crû nécessaire à mon repos autant qu' à la réparation de ses crimes, le sentiment d' une juste confusion l' avoit empêché de s' étendre sur ce qui n' auroit servi qu' à l' humilier, sans m' apporter plus de lumiéres : mais que me voyant encore dans un doute qu' il se croyoit obligé de détruire, il vouloit se traiter avec la derniere rigueur en achevant sa confession sans ménagement. Avec beaucoup d' étude et de connoissance

p51

du coeur humain, il avoit toujours conçu, poursuivit-il, que la nature a des ressorts infaillibles pour faire naître et pour enflammer les passions. C' étoit dans cette idée que s' effrayant peu de l' indifférence que Fanny avoit toujours eûë pour ses soins, il avoit compté qu' elle n' y résisteroit pas

lorsqu' il seroit près d' elle avec assez de liberté pour faire usage de tout son savoir. Il esperoit que n' ayant plus d' obstacle à combattre après l' avoir éloignée de moi, il la ménageroit suivant toutes les régles de son art, et qu' il n' y auroit ni raison ni sagesse qui pût la défendre de ses artifices. En effet, me dit-il, je suis persuadé que sur une ame commune, à qui je suppose un corps bien constitué, la victoire d' un homme qui sait attaquer n' est jamais incertaine. Les impressions du plaisir sont toujours dominantes ; et qui connoît assez le caractere et le temperament d' une femme pour lui présenter continuellement ce qui est capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de son coeur. Mais je parle des ames communes, ajouta-t-il, et je ne mettois encore votre épouse au-dessus d' elles que par les qualités extérieures qui ne changent

p52

rien au fond des sentimens. Avec le feu qui brilloit dans ses yeux, et la douce chaleur qui paroissoit animer tous ses mouvemens, je la croyois plus disposée que toute autre à recevoir les impressions que je lui préparois. Elle ne fut pas plûtôt déterminée à partir de Sainte Helene, que je commençai à mettre toute mon adresse en usage. J' observai d' abord à quoi elle étoit sensible ; et quoiqu' elle ne me permît jamais d' être seul avec elle, la présence du capitaine et de sa femme ne m' empêchoit pas de mettre continuellement ses goûts et ses inclinations à l' épreuve. Je ne fus pas rebuté par sa tristesse et par ses larmes, qui retarderent long-tems mon entreprise. Il y avoit toujours des intervalles que je savois saisir, et s' ils n' étoient point assez longs pour me donner l' espérance d' avancer beaucoup mon ouvrage, ils servoient du moins à me faire reconnoître plus tranquillement de quel côté je devois presser l' attaque. Figurez-vous, ajouta-t-il, que pendant plusieurs mois, qui étoient un espace beaucoup plus long que je ne l' avois crû nécessaire, je ne recueillis pas le moindre fruit de mes soins et de mes artifices. Elle ne voyoit que

p53

vous. Elle n' étoit possedée que de votre image. Sous quelque forme que vous pussiez vous présenter à son esprit, inconstant, perfide, passionné pour une

autre, vous l' occupiez seul, et je ne pouvois démêler dans ses agitations mêmes, si c' étoit de la haine ou de l' amour qu' elle rapportoit de tant de tristes méditations dont vous faisiez le sujet.
Ainsi, cet art sur lequel j' avois fait tant de fond, devint inutile pour mes vûës, et les cruelles circonstances où je me trouvai à La Corogne, me forcerent d' ailleurs de l' abandonner. Il me resta néanmoins l' esperance que notre séparation pourroit m' être d' une autre utilité. Comme j' étois fort éloigné de craindre qu' elle m' abandonnât tout-à-fait dans l' état où mes blessures m' avoient réduit, je me flattai qu' étant quelques semaines sans me voir, mon absence lui feroit sentir la nécessité de mes services, et que revenant peut-être d' elle-même à souhaiter de me revoir auprès d' elle, ce desir deviendroit la source de quelque sentiment favorable. Mais lorsque j' appris la nouvelle de son départ, et qu' elle avoit même eu la rigueur de ne pas charger de ses adieux le domestique

p54

qui demeura à me servir par ses ordres, je tombai dans des mouvemens de fureur qui furent long-tems ma disposition habituelle. Trahi si cruellement par l' amour, je renonçai, si j' ose faire cet aveu, à toutes les douceurs dont il m' avoit flatté, et me condamnant ainsi moi-même à n' en ressentir que les horreurs et les tourmens, je pris la honteuse résolution de n' en suivre aussi désormais que les plus furieux transports. Tel étoit mon projet lorsque je quittai La Corogne après la guérison de mes blessures. Je me remis sur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma personne, et d' indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin, malgré l' obstination du capitaine à me les cacher. Ce soin de se dérober à moi me parut un nouvel outrage, qui fit croître encore mon ressentiment. Je trouvai l' objet de tant de mortelles agitations dans le couvent de chaillot. Je ne manquai point d' inventions pour l' engager malgré elle à recevoir ma visite. Je ne pensois qu' à l' accabler de reproches, et à lui prodiguer des noms qui me sembloient ne pouvoir être assez outrageans pour l' ingratitude et la lâcheté dont je me croyois en droit de

p55

l' accuser. Mais sa présence dissipa toutes ces furieuses résolutions. Je ne me retrouvai capable que de l' aimer, et de verser des larmes au lieu de proferer des injures.
Le tour même de ses réponses me fit naître un nouvel espoir, qui servit quelque tems à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle étoit si vous aviez épousé Madame Lallin, et l' ardeur qu' elle me marqua pour en être éclaircie, me fit penser que s' il étoit arrivé en effet que vous eussiez pris ce parti, je n' aurois peut-être plus besoin d' autre secours que son propre ressentiment pour lui faire approuver mes soins. Cette réflexion me porta à lui offrir de m' employer ardemment à la satisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoissance que je pris encore pour un augure favorable. Je fis successivement le voyage d' Angleterre et de Bretagne. Quoique je n' eusse rien à conclure du peu de lumiere que je reçûs sur votre marche et sur le lieu de votre retraite, je suppléai à tout ce que j' ignorois, par des suppositions dont je me promis le même effet que de la vérité ; et si la crainte d' être démenti par votre présence au moment que je m' y attendrois

p56

le moins, m' empêcha d' assurer positivement votre mariage, je m' exprimai avec tant d' adresse, que je réüssis à faire naître toutes les idées que je n' osois ouvertement donner. L' effet qu' elles produisirent au premier moment, soûtint fort bien mes espérances, et je me crûs quelque tems à la veille d' obtenir du dépit, ce que j' avois désesperé de devoir jamais à l' amour. Mais quelle fut ma surprise, après l' avoir entenduë parler de vengeance, de voir qu' elle ne pensoit qu' à la tourner contre elle-même, et qu' elle étoit résolue, me dit-elle, d' ensevelir pour jamais dans un cloître sa honte et son infortune !
Les occasions ne manquent jamais à l' ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai fit tout paroître legitime à mes transports, et que je ne la quittai qu' avec le dessein formé d' employer la violence pour l' enlever, ma malheureuse étoile me fit rencontrer en sortant du couvent, deux personnes qui s' entretenoient ensemble sans précautions, et qui s' expliquant avec feu sur le malheur de leur sort, sembloient disposées à tout entreprendre pour se délivrer de la misere qui les pressoit. Les ayant observés un moment,

p57

je les crûs propres à me servir, dans un lieu où je n' avois aucune habitude. Je les abordai, et leur faisant connoître que je pénétrois leur situation, je leur offris de les recompenser liberalement s' ils avoient assez d' esprit et de courage pour se charger d' une entreprise qui demandoit ces deux qualités. L' empressement avec lequel ils reçurent ma proposition, me garantit qu' ils étoient tels que je les desirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre à nos délibérations, et les ayant fait expliquer davantage sur leurs qualités, j' appris qu' étant des officiers réformés, qui manquoient de toute espece de ressource, je pouvois faire fond sur leur fermeté et leur conduite.
Ils me demanderent avidement l' explication du service que j' attendois d' eux. Je leur ouvris mon coeur, et ne leur dissimulant pas que mon entreprise étoit la derniere ressource d' un désesperé, je leur promis dix mille francs, s' ils la faisoient réüssir. Les mesures furent prises au même moment. Sans être jamais entré dans le couvent, je m' étois occupé assez long-tems à en observer la situation pour la connoître parfaitement. Dans les conversations

p58

que j' avois euës avec votre épouse, j' avois sçû d' elle, sans affectation, que son appartement donnoit sur le jardin, et ma passion insensée m' avoit fait chercher à quelque distance un lieu d' où j' avois pris plaisir mille fois à regarder ses fenêtres. Il n' étoit question que d' escalader pendant la nuit, le mur qui regne au long du grand chemin. Le reste n' exposoit pas à beaucoup de péril trois hommes armés, qui n' avoient pas de résistance à craindre dans un couvent de religieuses. L' exécution de notre dessein ne fut remise qu' à la premiere nuit qui seroit assez obscure pour le favoriser. Je fis d' avance quelques libéralités à mes complices, et convenant du lieu où je pourrois les revoir, j' allai m' occuper du soin de préparer une chaise de poste, et tout ce qui étoit nécessaire pour ma fuite.
Il n' étoit point à craindre que des mesures si justes pussent manquer ; mais nous étions au tems de la pleine lune, et la multitude des passans qui sont nuit et jour sur le grand chemin, nous forçoit d' attendre que l' obscurité pût nous dérober à la vûë de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux officiers,

p59

et leur trouvant de l' esprit et de la politesse, je me liai assez étroitement avec eux pour les informer de mes vûes, avec moins de réserve que la premiere fois. L' un d' eux, homme d' un âge assez avancé, et qui n' avoit guéres été moins exercé que moi par la fortune, apprenant que j' avois le coeur plein d' une funeste passion pour une ingrate, me promit de me rendre un double service, et non-seulement de l' enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m' assurer, si je le souhaitois, la possession de son coeur. Je l' embrassai dans un transport de joie, mais avec moins d' espérance que de plaisir à me réprésenter l' image d' un bonheur impossible. Cependant il renouvella si sérieusement ses offres, et il répondit si fortement à mes objections, qu' il me disposa du moins à tenter ce qu' il me promettoit avec tant de hardiesse.
C' est ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce secret si certain pour forcer la résistance d' un coeur, étoit un sortilége qui demandoit beaucoup d' art et de soins dans sa composition. Il falloit me procurer d' abord quelques cheveux de votre épouse et quelques gouttes de son

p60

sang. La difficulté de ces deux conditions auroit seule été capable de me rebuter ; mais l' officier, qui ne paroissoit effraïé de rien, m' apprit lui-même de quelle maniere je devois m' y prendre, et me fit voir effectivement de la facilité à réüssir, si j' avois encore quelques accès à la grille de chaillot. Je suivis dès le lendemain ses conseils. Je fis demander à votre épouse la permission de la voir, sous des prétextes qui lui ôterent la pensée de me la refuser. J' avois composé une lettre que je feignis d' avoir reçû de Londres, et dans laquelle je lui dis qu' elle alloit trouver quelques éclaircissemens d' importance. Mais tirant mes ciseaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui dérobasse, je la lui présentai ensuite respectueusement au travers de la grille. Elle s' avança pour la recevoir ; et dans le moment qu' elle la prenoit, feignant de me souvenir de quelque chose que je souhaitois encore de lui cacher, j' avançai si brusquement les deux mains pour l' empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciseaux, je fis une blessure assez profonde à l' une des siennes. Le sang qui en sortit aussi-tôt moüilla la partie

p61

extérieure de la lettre, et tandis qu' elle s' occupoit de la douleur que cet accident lui causoit, je coupai le papier ensanglanté, sous prétexte d' empêcher que les caracteres ne fussent alterés.
Quelque précaution que je me fusse efforcé de garder, il m' avoit été impossible de régler assez le mouvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciseaux. Mon coeur saignoit autant que sa blessure, et tandis que je m' applaudissois du succès de mon artifice, j' aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois causé volontairement. Ne pouvant se défier de rien, elle ne se plaignit point, et la bonté avec laquelle elle reçut mes excuses, servit encore à faciliter la seconde partie de mon dessein. Sa douleur me donna la hardiesse de lui dire que j' avois un secret infaillible pour ces sortes d' accidents, et que quelques cheveux liés autour du doigt le plus voisin de la playe, ne manquoient jamais d' empêcher l' inflammation. Je lui offris là-dessus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refusa d' y consentir, mais ne doutant point de ma sincérité, elle prit mes ciseaux pour couper

p62

quelques-uns des siens. Je l' engageai à me permettre de les ajuster pour l' usage que je lui conseillois, et j' eus soin, sans qu' elle s' en apperçût, d' en retenir une partie.
Le reste ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l' officier avec les deux trésors que j' avois enlevés à l' innocence, et je les lui abandonnai pour d' horribles mysteres. Il me fit participer à tous ses crimes. J' aurois peine à me rappeller toutes les profanations et les impiétés dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement persuadé de la force de ses opérations magiques, j' avois peine à refuser une espece de confiance à des promesses qui étoient soûtenues par mille sermens, et par une expérience, disoit-il, qui ne l' avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j' allasse me presenter à chaillot, pour commencer à recueillir le fruit de son ouvrage. J' eus la témérité d' y aller, mais la honte de revenir sans avoir même obtenu la permission de voir celle qu' on me flattoit d' avoir déja attendrie.
Qui sait à quelles horreurs deux si étranges entreprises auroient abouti, si la main du ciel n' en

eût arrêté le cours ? Ne parle-t' on

p63

pas de philtres et de poisons, qui sans avoir la force peut-être d' agir sur le coeur, n' en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raison ? à quoi mon audacieuse fureur n' exposoit-elle pas votre épouse ? J' en aurois été puni le premier par mon désespoir, mais auroit-il réparé le plus funeste de tous les malheurs ? Quoiqu' il en soit, apprenez de quel péril le ciel l' a délivrée. Malgré le refus qu' elle avoit fait de me voir, l' officier me pressa de retourner à chaillot, en m' assurant toujours du succès qu' il m' avoit promis, et me faisant même regarder la difficulté qu' on avoit à me recevoir, comme l' effet du nouvel embarras où le coeur se trouve en changeant de situation, je me présentai plusieurs fois à la grille, sans y trouver plus de facilité à faire goûter ma visite. Je n' en pénétrois que trop la raison. Je n' avois plus de lumiéres ni de secours à donner sur des intérêts dont on étoit bien plus occupée que des miens. On ne m' avoit souffert jusqu' alors que dans l' esperance de me faire servir à des recherches qui n' avoient pas réussi, et j' étois détesté lorsqu' il n' y avoit plus de secours à tirer de moi.

p64

L' officier, comme irrité de me voir douter de ses promesses, me confessa bien qu' il falloit que le coeur de votre épouse fût étrangement prépossédé pour résister si long-temps à la force du charme ; mais ne se rendant point encore aux apparences, il entreprit de joindre à ses opérations précédentes quelque chose de si puissant, qu' elle ne balançeroit plus, me dit-il, à se déterminer. Il composa une liqueur qu' il me confia dans une phiole. Votre sort, me dit-il, est désormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire avaler cet elixir à ce que vous aimez. Il se dévoua aux plus affreux tourmens, si elle n' en ressentoit pas bien-tôt la vertu. Mais supposé, ajoûta-t' il, que l' occasion vous manque, vous êtes sûr du moins qu' aussi-tôt que nous l' aurons enlevée, nous serons les maîtres de la forcer à le prendre, et peu importe que le succès de vos desirs soit reculé de quelques jours, lorsque je vous le garantis certain. Toute la force d' un aveugle transport ne m' empêchoit pas de frémir à cet horrible discours. Mais enfin tourmenté

par l' amour, encore plus que par mes remords,
j' etouffois toutes les idées qui ne tendoient point à
me satisfaire.

p65

Le temps de la nuit étant devenu aussi favorable que
je le desirois, j' abandonnai toute autre espérance,
pour m' attacher à la résolution d' executer
l' enlevement. C' étoit le jour suivant que tous les
préparatifs devoient être achevés. Je ne pensois plus
qu' à réveiller dans mes complices le courage et la
fidélité qu' ils m' avoient promis. Nous étions convenus
de l' heure et du moment, lorsque le hasard m' ayant
conduit à Charenton, pour soulager mon trouble, j' y
appris non-seulement que vous étiez dans le voisinage
de Paris, mais que vous sollicitiez le consistoire
pour votre divorce, et que vous étiez à la veille de
vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle si
imprévue changea sur le champ toutes mes résolutions.
Dans quelques sentimens que votre épouse fût pour moi,
je ne doutai pas que la certitude de votre mariage
n' éteignît tout d' un coup ceux qu' elle vous avoit
conservés. L' espérance reprit des forces dans mon
coeur. Je volai sur le champ à chaillot, et prévoyant
les mêmes difficultés à faire recevoir ma visite, je
pris le parti d' écrire un billet, que je confiai au
chapelain, pour exciter la curiosité de me

p66

voir par les grandes découvertes que j' annonçois sans
les expliquer.
Mais de quelles chimeres m' étois-je flatté ? Si l' on
me reçut en effet, ce fut pour se livrer à tous les
excès de la douleur, aussi-tôt qu' on eût entendu les
nouvelles que j' apportois, et pour me traiter avec le
dernier mépris, lorsque j' eus la hardiesse de parler
de mes désirs. Quel effet des promesses insensées de
l' officier ! On m' imposa la loi éternelle de
m' éloigner, et de ne paroître jamais devant des yeux
qui ne me voyoient qu' avec horreur. L' effet suivit
aussi-tôt cette cruelle déclaration. Je fus abandonné
seul à mes transports. Ils furent terribles. Le hasard
m' ayant amené le chapelain, qui me confirma dans mon
désespoir, par une autre raison tirée des loix de son
église, qui ne permettoient pas même à votre épouse de
disposer de sa main pendant votre vie, je devins
capable de toutes les fureurs auxquelles je

m' abandonnai, et qu' il est inutile de vous répéter, puisqu' elles sont tombées sur vous.
J' avois entendu cette derniere partie de son discours, avec un renouvellement si terrible d' inquiétude et de crainte, que je

p67

me trouvai couvert d' une sueur froide à la fin de son récit. Cependant la joye de voir Fanny comme sauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber aussi-tôt dans un autre transport où je ne pus garder plus de modération. Approchez, dis-je à Gelin, qui parut lui-même étonné de l' air de satisfaction qui se répandit tout d' un coup sur mon visage ; écoutez-moi sans crainte. Vous m' avez causé des malheurs et des peines dont il n' y eut jamais d' exemples ; mais vous me rendez aujourd' hui si heureux, que je me sens porté à vous pardonner. Je crois votre repentir et vos satisfactions sinceres. Vivez tranquille, si la promesse que je vous fais d' oublier tous vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu' ils vous ont fait perdre.
Je conçois, repris-je plus tranquillement, que les passions violentes peuvent écarter un honnête-homme de son devoir. Si quelque chose m' étonne, en vous supposant du goût pour la vertu, c' est que vous ayez attendu si tard à vous reconnoître, et que vous ayez eu besoin de tomber au fond du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir qui n' auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup

p68

plus sûr ; mais de quelque nature que soit le vôtre, vous devez comprendre qu' il ne vous reste plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre reconciliation.
Je lui demandai là dessus à quoi il se destinoit, et s' il lui restoit quelque espérance de se mettre à couvert de la misere. Il ne me repondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L' immobilité avec laquelle il tenoit la vûe baissée, sembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confusion avoit la force d' arrêter. C' est mon désespoir, me dit-il enfin, que mes crimes soient tels qu' ils ne puissent être expiés par le repentir. En vain vous représenterois-je qu' étant délivré de la funeste passion qui m' avoit

troublé l' esprit, je ne sens plus que la honte de m' y être abandonné. Aussi le dessein qui m' a fait souhaiter de vous voir, n' étoit-il pas de me justifier ; et vous n' avez pas reconnu dans les aveux que je vous ai faits, le langage d' un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je suis satisfait, ajoûta-t-il en se levant, si vous me pardonnez ; et sans m' expliquer davantage aujourd' hui, je

p69

vais vous prouver au peril de ma vie, que je ne suis ni ingrat ni perfide, quand mon coeur est assez maître de lui-même pour suivre ses propres maximes. Quoique l' obscurité de ce discours, et l' agitation qui paroissoit dans ses mouvements, me fit concevoir qu' il méditoit quelque entreprise extraordinaire, je ne l' arrêtai point pour l' interroger. Il sortit de ma chambre. J' appellai aussi-tôt Drink, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Il les reçut, en priant Drink de venir m' assurer qu' il ne les acceptoit que pour me servir.
J' allois m' ensevelir dans les méditations que tant d' idées extraordinaires dont j' étois rempli, devoient naturellement m' inspirer, lorsque Drink, à qui je n' avois pas laissé le tems de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empressement. Il m' apprit que ma belle-soeur étoit chez M De L et qu' ayant envoyé un de ses gens pour s' informer de ma santé, elle attendoit impatiemment que Gelin m' eût quitté pour se rendre auprès de moi. Sa présence étant ce que je pouvois desirer de plus agréable, je lui envoyai sur le champ mon carosse, et

p70

n' attribuant le parti qu' elle avoit pris de s' arrêter chez M De L qu' à l' envie qu' elle avoit d' éviter la vûe de Gelin, je lui fis dire, pour la rassurer d' avance, que l' entretien que j' avois eu avec lui m' avoit extrêmement consolé. Drink n' avoit pû cacher dans ma maison que Madame Bridge y devoit arriver le soir ; et quand il l' auroit pû, rien ne l' obligeoit à ce soin. Cette nouvelle, qui fut portée à Madame Lallin, produisit sur elle un effet auquel j' étois fort éloigné de m' attendre.
à peine avois-je été seul un moment depuis le départ de Drink, qui étoit allé chercher ma soeur, qu' on me remit une lettre cachetée, en m' apprenant qu' elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s' etoit retirée dans son appartement après son incommodité, je me

figurai que n' étant point encore assez rétablie pour venir dans le mien, elle vouloit me communiquer par écrit quelques réflexions sur les circonstances dont j' étois occupé. Mais celui qui me remit sa lettre ajoûta, que s' étant fait amener une de ces voitures publiques qui se trouvent à tous momens à Saint Cloud, elle étoit partie sans autre équipage qu' une malle où elle avoit renfermé

p71

ses habits. Je me hâtai de lire les éclaircissemens qu' elle m' envoyoit. Ils étoient tournés d' une maniere si touchante, qu' un de mes regrets, en écrivant ces mémoires, est de n' avoir pû conserver une lettre qui en feroit un des plus beaux ornemens.
Elle commençoit par implorer le secours du ciel, dont elle sentoit, disoit-elle, qu' elle n' avoit jamais eû tant de besoin que dans la triste et malheureuse situation où sa mauvaise fortune la faisoit tomber. Ensuite, le prenant à témoin de tout ce qu' elle vouloit écrire pour la satisfaction de son propre coeur, elle me conjuroit d' entrer pour elle dans les sentimens de compassion qu' elle croyoit mériter. Elle me rappelloit les premiers tems de notre liaison, et confessant qu' elle avoit eu pour moi une vive tendresse, qui avoit duré avec la même ardeur jusqu' aux premieres lumieres qu' elle avoit eûs de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit si dans le tems même qu' elle s' étoit abandonnée à cette innocente inclination, j' avois jamais remarqué qu' elle eût été capable de la préferer à son devoir. Elle avoit quitté sa patrie, à la vérité, pour entreprendre

p72

avec moi un voyage qui ne convenoit point à son sexe ; mais les malheurs qu' elle avoit essuyés à Rouen, et les dangers ausquels elle étoit continuellement exposée par le ressentiment de son frere, lui en avoient fait une espece de loi. Elle me faisoit souvenir de la maniere dont elle s' en étoit expliquée avant notre départ, et elle me demandoit encore si je m' étois jamais apperçu qu' elle se fût écartée un moment des loix d' honneur et de bienséance qu' elle s' étoit imposées. Elle m' avoit suivi à La Havana, mais c' étoit moi-même qui l' étois allé chercher à Pouathan. Sensible à mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de sa vie la pensée que j' avois eue de l' attacher à mon épouse, et ne portant pas ses vûes plus loin que l' établissement que je lui avois accordé

dans ma maison, elle y avoit borné sa fortune et tous ses desirs. L' occasion même qui s' étoit présentée de s' enrichir par un mariage honorable, l' avoit peu tentée. Avec le goût que je lui avois inspiré pour les livres, et l' abondance qu' elle avoit trouvée dans ma maison, indépendamment même du plaisir de la reconnoissance qui l' attachoit à ma famille, et de celui

p73

d' une des plus douces sociétés du monde qu' elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit cru qu' il ne lui manquoit rien pour être heureuse. Comment se seroit-elle imaginé qu' une femme aussi jeune et aussi aimable que la mienne, à qui j' avois donné toutes les preuves de fidélité et de tendresse qu' on peut attendre d' un mari, la soupçonnât d' avoir fait quelque impression sur mon coeur ; elle qui n' avoit ni jeunesse ni beauté, et qui affectoit même dans toute sa conduite, un air de retraite et de sévérité qui convient si peu à l' amour ? Elle avouoit qu' avec de tels préservatifs, elle s' étoit livrée peut-être un peu trop librement aux douceurs de l' amitié, et que dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit souvent pensé combien le ciel l' auroit rendu heureuse en lui donnant un mari dont les inclinations s' accordoient si parfaitement avec les siennes. C' étoit l' unique atteinte qu' elle eût jamais donnée au bonheur d' autrui. Ni les bontés que j' avois eues pour elle, ni la facilité de me voir, ni l' ennui du célibat où elle vivoit depuis si long-tems, enfin son penchant même, et la douceur qu' elle trouvoit dans notre familiarité,

p74

n' avoient jamais fait entrer dans son coeur le moindre sentiment qui blessât son devoir. Avec une conduite si capable de la justifier, quelle avoit été sa douleur, en apprenant qu' elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma famille, et que tant d' affreuses aventures dont l' amitié lui avoit toujours fait partager le désespoir avec moi, étoient regardées comme son ouvrage ? Cette pensée lui avoit percé le coeur. C' étoit un coup mortel, dont l' évanouissement où je l' avois vû tomber, ne pouvoit être que l' effet le moins funeste, et qui la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse et les larmes. Ce qu' elle ajoûtoit sur ses résolutions étoit obscur :

mais le sentiment qui lui avoit dicté ses expressions étoit si amer, qu' au milieu même des transports de joie qui cherchoient à naître de tous côtés dans mon coeur, je ne pus refuser ma pitié aux témoignages d' une si vive affliction.
En effet, je ne me rappellois rien qui pût me faire douter de sa bonne foi et de son innocence. En jettant même les yeux sur le passé, j' étois forcé de reconnoître que si les hommes peuvent être accusés des rigueurs du sort, c' étoit sur moi seul

p75

que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car si je remontois à l' origine, j' avois attiré Madame Lallin dans ma maison. Elle vivoit tranquille à Powhatan. Je l' étois moi-même dans l' isle de Cube, avec la tendresse et la confiance de Fanny. Quelle puissance maligne m' avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m' étois abîmé ? Mais devois-je me reprocher aussi des événemens que je n' avois pû prévoir ? N' étois-je pas sûr du fond de mon coeur ? étoit-ce d' autres vûes que celles de l' honneur et de la reconnoissance qui m' avoient engagé dans ces fatales démarches ? De tant de suites funestes, en pouvoit-on nommer une qu' elles dussent produire naturellement, et dont la prudence m' obligeât de me défier ? Supposé même qu' il ne me fût jamais tombé dans l' esprit d' ouvrir l' entrée de ma maison à Madame Lallin, la passion de Gelin en eût-elle moins pris naissance ; et si ce prétexte lui eût manqué, n' en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ses remords ?
Non, dis-je au ciel, en y levant les yeux, je n' ai jamais rien souffert au fond de mon coeur qui ait mérité d' être puni comme un crime ; et si je n' accuse point

p76

ta justice dans les jugemens rigoureux qu' il t' a plu d' exercer sur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m' attirer tes vengeances. Mais ta sagesse a des profondeurs qu' il ne m' appartient point de pénetrer. Je n' attribue rien à ta colere, puisque je recommence à éprouver tes bontés. Daigne seulement confirmer tes présages ; et si c' est sans exception que tu me prépares tes faveurs, ne refuse pas de les étendre jusqu' à Madame Lallin, dont je crois le coeur aussi

droit que le mien.
Cette derniere idée, qui recevoit une force extrême de la disposition des circonstances, servit à soutenir mon esprit dans la situation où elle l' avoit fait entrer, et l' espérance que le ciel ne m' accorderoit point des faveurs imparfaites, me rassura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J' attendois l' arrivée de ma soeur comme le dernier moment de leur tyrannie, et quelque tour que ma fortune pût désormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m' allarmer sérieusement. Les doutes qui viennent de l' attente d' un sort heureux ne mettent point le coeur dans une situation fâcheuse. C' est une suspension

p77

de plaisir, qui cause moins de peine que d' ardeur et d' impatience. Cependant l' estime que je devois à Madame Lallin ne me permettant pas d' avoir une certaine indifférence pour son sort, je m' informai, avec un nouveau soin, des circonstances de son départ, et la route qu' elle avoit prise. Sa femme de chambre, qu' elle avoit même refusé de prendre avec elle, me raconta qu' après être revenue de son évanouissement, elle s' étoit abandonnée assez long-tems aux pleurs, sans prononcer un seul mot qui pût faire juger de la cause de ses peines. Elle s' étoit ensuite occupée à composer la lettre qu' elle avoit laissée pour moi, en s' arrêtant par intervalles, comme si elle eût été pressée de quelque maladie douloureuse. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverses questions à cette fille sur le chemin de plusieurs villes qu' elle avoit nommées, sans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu' elle vouloit prendre ; et lorsqu' elle étoit montée dans la voiture qu' elle avoit fait venir de Saint Cloud, elle avoit donné ordre au cocher de la conduire à Paris.
Comme il y avoit à peine une heure

p78

qu' elle étoit partie, je ne désespérai pas qu' en la faisant suivre par un de mes gens avec toute la vîtesse d' un cheval anglois fort léger, je ne pusse encore sçavoir dans quel dessein elle quittoit ma maison, et la faire engager peut-être à retourner sur ses pas. Je donnai cet ordre aussi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le courrier la

joignit au-dessous de chaillot. Sa confusion fut extrême lorsqu' elle s' entendit appeller par son nom, et que reconnoissant mon domestique, elle apprit qu' il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta son discours, qui n' étoit qu' une déclaration de la surprise que son départ m' avoit causée, et de pressantes instances pour la faire consentir à retourner sur le champ avec lui. Mais après l' avoir laissé quelques momens sans autre réponse qu' une abondance de soupirs et de larmes, elle le pria de retourner seul, et de me rapporter fidélement les dernieres paroles que je recevrois jamais de sa bouche. La colere du ciel, me fit-elle dire, l' avoit poursuivie avec plus de rigueur que moi, puisque je touchois heureusement à la fin de mes infortunes, et que les siennes, qui avoient duré depuis

sa naissance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant appris, par mon exemple et par mes leçons, à supporter les disgraces du sort, et à n' estimer que la vertu, elle ne regrettoit dans son malheur que la perte de mon amitié. Elle se flattoit néanmoins que je ne donnerois pas de mauvaise interprétation à son départ ; mais dans l' état de ses affaires et des miennes, il ne lui restoit point d' autre parti à choisir qu' une profonde retraite, où elle alloit s' ensevelir jusqu' au dernier moment de sa vie. Elle continua sa route, sans permettre à mon laquais de repliquer. Ma soeur étoit arrivée chez moi, lorsqu' il vint me rendre compte de sa commission, et mille intérêts plus pressans dont j' étois occupé, ne me permirent pas d' être aussi sensible à son récit que j' aurois pû l' être dans d' autres circonstances. Mais je dois cette justice à Madame Lallin, qu' elle ne se paroit pas d' une fausse douleur, ni d' une fausse vertu, et que la droiture de son coeur la rendoit peut-être aussi digne de pitié que ceux dont elle avoit causé les malheurs.
Quelle scène ai-je déja fait entrevoir,

et ne devois-je pas y conduire mes lecteurs par de plus longues préparations ? Ma soeur étoit arrivée. Mais cette tendre et vertueuse soeur, qui n' avoit encore pour garans de l' innocence de Fanny que les témoignages qu' elle en avoit reçus d' elle-même à

chaillot, n' étoit pas venue sans avoir recueilli tout ce qu' elle avoit jugé capable de les confirmer. La nécessité où elle s' étoit crue d' attendre le départ de Gelin, lui avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint Cloud, et son zéle y avoit trouvé de quoi se satisfaire. Au moment qu' elle y étoit allée elle-même, pour ne rien entreprendre avec imprudence, Monsieur Briand, ce même officier que madame avoit envoyé à Bayonne, arrivoit au château avec Monsieur et Madame Des Ogeres. Elle reconnut plus aisément le capitaine qui avoit servi à l' enlevement de Fanny, que l' officier de madame, avec lequel elle n' avoit jamais eu de liaison ; mais n' ignorant pas que cette princesse avoit dépêché quelqu' un à Bayonne pour l' éclaircissement de mes intérêts, et n' ayant point eu d' autre motif pour aller à Saint Cloud

p81

que l' espérance d' en apprendre quelque nouvelle, elle ne put douter, en voyant Monsieur Des Ogeres et sa femme, que le ciel ne lui fît trouver heureusement ce qu' elle attendoit.
Son impatience lui fit négliger toutes sortes de mesures. Elle se présenta pour les recevoir à la sortie de leur carrosse ; et s' étant fait reconnoître pour ma soeur, elle leur proposa de se rendre avec elle chez Monsieur De L où elle avoit laissé Madame Riding, et où il lui paroissoit important de démêler avec elle tout ce qu' elle se flattoit d' entendre bientôt de la bouche du capitaine. La mort de madame dispensoit Monsieur Briand de s' arrêter à Saint Cloud ; et se faisant un devoir d' accomplir religieusement ses dernieres volontés, il consentit à suivre ma soeur, dont il ne pouvoit douter que le conseil ne fût uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur voiture. La maison de Monsieur De L étoit à si peu de distance, que toutes ces démarches causerent peu de retardement. L' avidité de ma soeur à faire commencer ses explications à Monsieur Des Ogeres,

p82

ne peut être comparée qu' à la joie qu' elle ressentit de les entendre. Cet honnête homme, qui avoit conçu pour mon épouse tous les sentimens qu' il croyoit devoir à ses charmes et à sa vertu, ne se lassoit

point d' admirer une suite d' événemens qu' il n' avoit jamais compris. N' ayant eu de véritables lumieres que celles qu' il avoit reçues de Monsieur Briand, il n' avoit pas voulu se reposer sur un autre de la part qu' il y pouvoit prendre par son témoignage. Sa femme étoit entrée dans les mêmes sentimens ; et joignant l' espérance de revoir leur chere amie au desir de contribuer à son bonheur, ils s' étoient hâtés de se rendre à Paris avec l' officier de madame. L' inconnu qui les accompagnoit étoit Dom Thadeo, fils du gouverneur de La Corogne. Ce n' étoit pas au hazard que Monsieur Des Ogeres avoit consenti à le recevoir pour compagnon de sa route. Après s' être rétabli de ses blessures, ce jeune espagnol n' avoit pensé qu' à suivre les traces de mon épouse, et n' ignorant pas que c' étoit à Bayonne qu' il devoit chercher Monsieur Des Ogeres, il étoit allé lui demandé des nouvelles de ce qu' il

n' avoit pas cessé d' aimer uniquement. Fanny avoit déja quitté cette ville pour se rendre à Paris. Elle étoit en sûreté à chaillot, contre toutes les témérités de l' amour. Cependant, par ménagement pour sa tranquillité, autant que par estime pour un jeune homme qui avoit toujours marqué beaucoup de noblesse dans ses sentimens, Monsieur Des Ogeres avoit pris le parti de donner à Dom Thadeo quelques éclaircissemens qui avoient enfin servi à le guérir de sa passion. Il lui avoit déclaré que Fanny étoit mariée, et que si elle avoit paru sous un autre titre à La Corogne, c' étoit pour déguiser quelques malheurs dont elle n' étoit point encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d' éteindre l' amour dans le coeur du jeune espagnol ; mais ne démentant en rien l' élévation de ses premiers sentimens, il avoit changé cette passion en zéle pour le bonheur de ce qu' il avoit aimé. Sur les explications qu' il avoit tirées de Monsieur Des Ogeres, il avoit pris toutes sortes de mesures pour découvrir le lieu de ma retraite ; et s' étant fixé long-tems à Bayonne pour s' occuper plus librement de ce soin,

il paroissoit faire dépendre tout son repos de la fin de mes infortunes, et de celles de mon épouse. Il y étoit encore, et toujours brûlant du même desir,

lorsque Monsieur Briand y étoit arrivé par l' ordre de madame. Monsieur Des Ogeres ne lui ayant pas caché le secret de cette commission, il avoit marqué autant d' ardeur que lui pour se rendre à Paris ; et son témoignage ne pouvant être que glorieux et utile à Fanny, Monsieur Briand avoit jugé lui-même que ce seroit faire plaisir à madame, que de multiplier les éclaircissemens dans une affaire à laquelle elle paroissoit prendre un intérêt si sensible.
Dom Thadeo n' eut pas plutôt appris qu' il parloit à la belle-soeur de Fanny, que rappellant toute la politesse espagnole, il lui parla, avec ravissement, de ma famille, et de la part qu' il prenoit à notre bonheur. Le tems qu' ils eurent pour s' expliquer fut très-court ; mais les confirmations que ma soeur attendoit demandoient peu de détail, et Drink, en arrivant, la trouva disposée à partir.
Je la vis entrer d' un air si satisfait, que me livrant sans réserve à toute l' étendue de mes espérances, j' éprouvai, en un moment,

que la joie peut porter autant de trouble dans le sang que la douleur. Elle ne m' ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auxquelles je m' apperçus qu' elle se préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je en lui tendant la main ; et si vous m' apportez tous les biens que votre visage m' annonce, ne m' accablez pas d' un torrent de plaisir qui surpasse mes forces ; ou plutôt, repris-je, en baisant affectueusement sa main, que je tenois déja dans la mienne, ne me faites pas languir un moment ; apprenez-moi toutes les faveurs du ciel à la fois, et ne craignez pas de me causer des transports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joie. Une femme moins prudente auroit gardé peu de mesures après cette invitation ; mais ma soeur, assez contente de me trouver dans la situation qu' elle n' attribuoit encore qu' à ses lettres, continua de suivre le plan qu' elle s' étoit formé pour le succès de son entreprise. Vous avez raison, me dit-elle d' un ton tranquille, de regarder mon arrivée comme un heureux présage. J' ai bien moins d' incertitude sur le retour de tout notre bonheur, que d' embarras sur la maniere de vous expliquer

mille circonstances qui demandent de vous autant de tranquillité que d' attention. Vous me paroissez déja trop ému, continua-t-elle, et je voudrois qu' un homme qui a supporté si long-tems la douleur avec constance, fût capable de se modérer aussi dans la joie. Elle garda le silence quelques momens, pour me laisser le tems d' entrer dans ses vûes, et je fus fort surpris, en la regardant, de lui trouver l' air aussi sérieux que si elle n' eût eu que des choses indifférentes à m' annoncer. Vous me jettez, lui dis-je, dans une situation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous m' en avez flatté, repris-je en levant encore les yeux sur elle ? Et ne lui voyant pas plus d' empressement à s' expliquer, je la considérois avec étonnement, pour découvrir dans ses yeux ce qui pouvoit l' arrêter.
Elle sourit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n' ai pû vous flatter trop, et vous n' avez rien desiré que le ciel ne vous accorde avec des profusions de bonté : mais je demande de vous, pour prix de mon zéle et de mes soins, deux complaisances qui tourneront à ma propre utilité ; l' une, de m' apprendre, par votre exemple, quelle

est la méthode des grandes ames, pour modérer leurs transports ; l' autre, de m' avertir sincérement si vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puissiez vaincre. Vos leçons, ajoûta-t-elle, en affectant un air aisé, m' ont donné du goût pour la philosophie, et peut-être n' aurai-je jamais une si belle occasion de faire l' expérience que je desire. Je lui promis de ne rien négliger pour la satisfaire.
Elle me connoissoit assez pour s' assurer que je serois fidéle à ma promesse, et son dessein étoit non-seulement de partager mon attention par l' effort auquel elle vouloit m' engager, mais de sçavoir à chaque circonstance de son discours ce qui se passeroit dans mon coeur, pour régler ses ouvertures sur cette connoissance. Je ne balance plus, me dit-elle, à vous déclarer que tout ce que le ciel peut faire pour le bonheur d' un homme, il l' a fait dans l' espace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propose plus des conjectures ni des espérances. Vous êtes heureux. C' est à ne plus cesser de l' être qu' il faut tourner à présent tous vos soins.
Malgré l' engagement que je venois de prendre, et la violence que je me faisois

pour l' exécuter, je ne pus résister à tous les mouvemens qui s' éleverent en confusion dans mon coeur. Aux premiers mots d' une déclaration si formelle, j' avois cru sentir le cours de mon sang comme suspendu. Je poussai un profond soupir, pour m' aider moi-même à sortir d' une situation qui me parut dangereuse pour ma vie ; mais passant tout d' un coup à l' extrémité opposée, il me sembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines, devenoit si rapide et si tumultueux, que je n' en avois jamais ressenti de cette nature. C' étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans son cours, et qui le communiquoit à tous mes sens. Ma langue ébranlée, si j' ose parler ainsi, sans mon ordre, alloit prononcer tout ce qui auroit pû sortir de mon imagination troublée, lorsque ma soeur me rappella mes promesses, en me faisant un reproche de l' agitation où elle me voyoit.

Je confessai que ses plaintes étoient justes. Mais je ne vous ai promis, lui dis-je, que des efforts sincéres, et tout ce que vous avez à me reprocher, c' est d' en avoir fait d' inutiles ? Voulez-vous donc que je

demeure insensible au plus heureux de tous les événemens, ou que je m' expose à perdre tout d' un coup la vie à vos yeux, en étouffant tous mes sentimens dans mon coeur ? Je veux, répondit-elle, que vous les modériez, et sans vous défendre d' être homme, je vous demande, pour ma propre instruction, un véritable exemple de philosophie. Après l' épuisement qui venoit de se faire dans mes esprits, je me flattai qu' ils seroient plus faciles à régler, et je lui renouvellai ma promesse.

Elle reprit son discours ; mais craignant avec raison de ne me pas trouver plus de force, si elle commençoit par m' entretenir de la fidélité et de la tendresse de Fanny, elle donna le change à mes idées, en me demandant ce que je pensois du sort de Madame Riding, cette ancienne amie dont elle sçavoit que la mémoire m' étoit encore si chere. Quel souvenir me rappellez-vous, lui dis-je, et pourquoi m' entretenir de ce qui n' a point de rapport à ma joie ? Vous êtes-vous cru bien certain de sa mort, continua-t-elle sans me répondre, et n' avez-vous jamais eu quelque espérance de la revoir ? Je me tournai avec une vive surprise : seroit-il

p90

possible que le ciel l' eût conservée, interrompis-je, en me défiant déja d' une partie de la vérité ? Expliquez-vous donc. ô dieu ! Je reverrois Madame Riding ! Parlez. Ne vous faites pas un plaisir cruel de me tenir en suspens. Seroit-elle avec Fanny ? Ciel ! Si tu as fait pour moi ce miracle, j' adore éternellement ta bonté et ta puissance ! Elle est vivante, reprit ma soeur, elle étoit hier avec votre épouse, qui n' a pas été moins sensible que vous, au plaisir de la voir rendue à vos desirs. Vous la verrez aujourd' hui, si vous croyez que sa présence et son amitié puissent contribuer à votre satisfaction. Je veux la voir à ce moment, m' écriai-je en me levant de la moitié du corps ; où est-elle ? Faites-la paroître ? Que j' expire de joie en l' embrassant. Quoique la tendresse de l' amitié me fît ressentir les mouvemens les plus vifs, ma soeur observa fort bien qu' ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l' amour, et s' applaudissant d' avoir fait cette diversion à des transports qu' elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de suspendre le reste de ses explications, pour me procurer sur le champ le plaisir d' embrasser Madame Riding. Elle

p91

prévit même que le secours de cette fidelle amie serviroit à me faire recevoir toute la connoissance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m' opposai point à la proposition qu' elle me fit de l' aller prendre elle-même chez M De L où elle me confessa qu' elle l' avoit laissée, et je ne lui recommandai que de revenir avec la derniere diligence.
Il y auroit peut-être une affectation ridicule à représenter dans ce détail tous les progrès de mes lumieres et de mon bonheur, si je ne devois cette espéce de contraste à mes lecteurs, après leur avoir exposé aussi fidélement tous ceux de mes malheurs et de mes peines. D' ailleurs, en faisant profession d' avoir reçu de la nature un esprit et un coeur extraordinaires, je me suis comme engagé à les justifier par l' exposition de tous mes sentimens, et j' ai droit de revenir par degrés aux traits qui peuvent être honorables à mon caractère, comme je n' ai pas rougi de me faire voir à découvert par ceux qui ont pû faire connoître toutes mes foiblesses.
C' en est peut-être une encore que d' avoir versé des larmes de joie, lorsque je me trouvai seul dans l' absence de ma soeur, et d' avoir

p92

adressé au ciel mille exclamations interrompues, qui marquoient aussi peu de tranquillité dans ma raison, que dans tous mes sens. Ce délire passionné dura quelques momens, sans autre régle que les mouvemens de l' amour et de l' amitié, qui agissoient sur moi dans toute leur force. Cependant la précaution que ma soeur avoit prise de réveiller mes principes de sagesse et de constance, produisit insensiblement l' effet qu' elle avoit prévu. Je me remplis peu à peu de cette idée, et comprenant qu' en effet la raison ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joie, que contre ceux de la douleur, je résolus d' essayer du moins si elle auroit plus de succès dans ce nouvel exercice, que dans les efforts qu' elle avoit faits inutilement contre son premier ennemi.
Ma soeur me surprit au milieu de ces réflexions, et je m' apperçus que la tranquillité qu' elle découvrit sur mon visage, lui inspira plus de confiance en m' abordant. Elle avoit laissé Madame Riding dans mon antichambre, sous prétexte de lui donner un moment pour ajuster sa coëffure et ses habits ; mais au fond, dans

p93

la vûe d' observer ma situation avant que de me la présenter. Mes instances la firent retourner aussitôt pour la presser de paroître. Cette chere amie se montra effectivement à mes yeux, et quoiqu' assez changée pour les tenir quelque tems incertains, je la reçus entre mes bras, avec des lumieres bien plus infaillibles, que je tirois de la tendresse de mon coeur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment, et par quels termes n' exprimai-je point le ravissement de ma surprise et ma joie ! Elle ne répondoit à mes transports que par ses larmes. Mais ma soeur qui veilloit sans cesse sur tous mes mouvemens, la pria de finir un silence qui n' étoit propre qu' à en augmenter l' ardeur et la confusion. Elle l' arracha même de mes bras, où je continuois de la serrer encore, et elle nous exhorta tous deux à nous occuper sérieusement de nos affaires communes.
Eh ! Qu' ai-je à craindre désormais pour les miennes, s' écria ma tendre et fidelle amie ? Les voilà établies par des prodiges que le ciel ne peut plus démentir sans blesser sa justice. Mais, reprit-elle, en me regardant avec compassion, dans quel état je vous retrouve ! Et comment

p94

la providence abandonne-t-elle la bonté et l' innocence à la rigueur du sort, ou à la malignité des hommes ?
J' aurois peine à réprimer mes murmures, ajoûta-t-elle, si je ne regardois tous vos malheurs comme une préparation à des excès de plaisirs que vous n' avez pas encore goûtés. écartons tout ce qui est moins pressant que votre bonheur. On m' assure que votre santé, quoique foible encore, est tout-à-fait hors de danger. Les peines passées ne sont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.
Elle s' arrêta pour me laisser la liberté de lui répondre. Toute la curiosité que j' avois d' apprendre par quel miracle le ciel avoit pris soin de ses jours, ne m' empêcha point de céder le rang au sentiment dominant de mon coeur. Avez-vous vû Fanny, lui dis-je, avec un soupir qui venoit encore de l' impression de tous mes malheurs ? Vous a-t-elle reçue avec la tendresse qu' elle vous doit ? Ah ! Si elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une mere qu' elle a de si justes raisons d' aimer, que j' augurerois mal du retour qu' on me promet de son affection ! Mais si vous l' avez vûe, continuai-je, pourquoi n' est-elle

p95

pas ici avec vous ? Qui l' arrête, si elle est telle qu' on me flatte de la retrouver ? Vous a-t-elle prié du moins de me parler d' elle ? Vous a-t-elle dit que son coeur soit à moi, qu' elle rende justice au mien, qu' elle sente quelque regret des peines qu' elle m' a causées, hélas ! Qu' elle sente le prix de mon amour, et de tout ce qu' il m' a fait souffrir pour elle !
Ma soeur m' interrompit. Nous sommes chargées toutes deux, me dit-elle, de vous rendre compte de l' impatience mortelle qu' elle a de vous rejoindre, et nous craignons de ne pouvoir assez vous la représenter. C' est malgré elle et par la seule déférence qu' elle n' a pû refuser à nos conseils, qu' elle est demeurée à Rouen chez Milord Clarendon. Nous la remettrons plutôt que vous ne pensez entre vos bras : mais pour l' intérêt de son repos, comme pour le vôtre, nous voulons qu' il ne manque rien à la preuve de sa vertu, et nous lui laisserons à elle-même celle de son amour. Ce jour même, à ce moment, si vous le desirez, nous sommes prêtes à vous produire les témoins que madame a desiré d' entendre. Ils sont arrivés avec nous, et vous ne devez accuser que vous

p96

à présent, si vous manquez de lumiere.
Je marquai de l' ardeur pour les voir, et ma soeur qui les avoit prié effectivement de l' accompagner, se chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre personnes, parmi lesquelles je ne reconnus que M Briand. Les autres étoient M Des Ogeres et sa femme, avec Dom Thadeo. Leur présence m' inspirant plus de force, je prévins leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoissance que je devois à leur zéle. M Briand me répondit civilement, qu' il se croyoit trop heureux que madame l' eût choisi pour me rendre service, et s' applaudissant du succès de ses soins, il regrettoit seulement, me dit-il, que la mort eût privé cette excellente princesse du plaisir qu' elle auroit reçu de sa commission. Ensuite me présentant M et Madame Des Ogeres, il les exhorta tous deux à répéter ce qu' il avoit entendu plusieurs fois de leur bouche.
Si quelque chose a jamais flatté mon coeur, c' est l' ardeur et la joie avec laquelle Madame Des Ogeres se mit à raconter toutes les circonstances du tems qu' elle avoit passé avec mon épouse. Elle ne prononçoit son nom qu' avec transport. Ses

p97

charmes et sa vertu étoient pour elle comme un sujet inépuisable sur lequel elle revenoit sans cesse avec de nouveaux tours, et qu' elle nous présenta sous mille formes. Mais que ne me dit-elle point de sa tristesse, et du désespoir perpetuel auquel elle s' étoit condamnée en quittant Sainte Hélene ? Elle m' en fit une peinture si vive, que la compassion prenant le dessus sur tous mes sentimens, je me trouvai le visage moüillé de larmes que je ne sentois pas couler, et loin d' écouter un récit si tendre comme la justification d' une personne que j' avois accusée, je croyois tenir moi-même la place d' un criminel qui trouve sa sentence dans chaque mot qu' il entend, et qui se reconnoît coupable au fond du coeur, de tous les maux qu' on lui retrace. Enfin lorsque m' ayant représenté Fanny incertaine encore de mon mariage avec Madame Lallin, et cherchant par toutes sortes de voyes à s' en éclaircir, elle ajoûta, que sa résolution étoit de ne pas survivre à cette nouvelle, ou de se sacrifier par une autre sorte de mort, en s' ensevelissant pour jamais dans les horreurs de la solitude ; je l' arrêtai, comme saisi d' une espece de

fraïeur : je vous demande le tems de respirer, lui dis-je, et je vous tiens quitte d' un détail que je ne me sens plus le courage de soutenir. Vous devez me regarder comme un monstre, ajoûtai-je, d' une voix aussi languissante que mes forces, si vous me soupçonnez d' avoir causé volontairement tant de maux. Ah ! M' écriai-je, en ranimant mes esprits abattus, je n' attendrois pas qu' un autre m' en punît ; et mon désespoir auroit déja prévenu ma main même. Mais il y a toujours eû dans la disposition de mon sort, des obscurités et des caprices que j' ignore à quelle puissance je dois attribuer. Est-ce haîne du ciel, m' écriai-je encore, qui s' obstinoit à poursuivre un malheureux, et qui a pris plaisir à frapper du même coup, tout ce qui est cher à son coeur ?
Cependant, repris-je d' un air plus tranquille, je dois confesser qu' après des tourmens sans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce consolation. Je vois mon repos prêt à se rétablir. Puisse-t-il être aussi durable que je commence à le croire réel et plein de charmes ! Une partie de mon bonheur sera d' en devoir la confirmation à de si honnêtes gens, et je

le sentirai augmenter à chaque occasion que j' aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoissance. Madame Des Ogeres, qui étoit d' un caractere tendre et empressé, me répondit impatiemment qu' elle ne se croyoit point à la fin de son ouvrage ; et qu' aussi long-tems qu' elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit appris de ma soeur que mon épouse étoit à Rouen. Votre santé, me dit-elle, ne vous permet point d' entreprendre un voyage. C' est sur mon mari et sur moi que tombe le soin de vous ramener ce que nous vous avons malheureusement enlevé. Nous partirons dès aujourd' hui. Je la pressai en vain de prendre le reste du jour pour se reposer. Dom Thadeo, dont je ne connoissois encore ni le dessein ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même châleur, et paroissoit se disposer aussi à partir pour Rouen ; mais j' entendis M Des Ogeres qui lui représentoit honnêtement, qu' il pouvoit se dispenser de ce voyage, et que la bienséance lui défendoit même d' y penser. Sans pénétrer le sens de ce discours, j' en pris encore une meilleure opinion de la sagesse et de l' honneur

p100

d' un homme capable de cette sorte d' attention, et je ne fis point difficulté de confier à sa femme et à lui, la conduite de mon épouse.
Il m' étoit facile de remarquer à l' air de ma soeur et de Madame Riding, qu' il restoit entr' elles quelque mystere qu' elles balançoient encore à me découvrir. Elles se regardoient d' un oeil riant, avec des signes d' intelligence que d' autres regards, qui s' adressoient ensuite à moi, me faisoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture sur laquelle elles paroissoient mutuellement se consulter. Leur doute étoit en effet si elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. à la fin elles s' éloignerent de mon lit, et je leur entendis prononcer plusieurs fois son nom. Une tendre amitié, qui étoit le seul sentiment que je me crusse permis désormais pour cette chere personne, m' y fit prendre encore assez d' interêt pour souhaiter d' apprendre ce qui avoit quelque rapport à elle. Je priai les deux dames de se rapprocher de moi. Ma curiosité leur fit naître une occasion qu' elles auroient pû saisir, si les résolutions qu' elles venoient de prendre n' avoient été tout opposées.

p101

Mais en pesant les circonstances, elles avoient jugé qu' une explication de cette nature, où la singularité des évenemens leur faisoit penser que j' essuierois mille agitations et mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être remise à des tems plus paisibles ; elles se delivrerent de mes questions, en me répondant d' un air fort naturel, que Cécile étoit tranquille à Rouen chez Mylord Clarendon, avec Mr De L et sa mere.
Elles ne se trompoient pas sur le lieu de son séjour, qui n' avoit pas changé depuis leur départ ; mais Cecile et sa mere n' étoient pas aussi tranquilles à Rouen qu' on auroit dû l' attendre de la sainteté de leur asyle, et de la généreuse amitié de leur protecteur. Le duc de Monmouth, incapable de se faire long-tems violence, eut recours à l' adresse pour se procurer la satisfaction qu' on affectoit de lui refuser. Il gagna, par ses libéralités, quelques domestiques de la maison du comte, qui l' introduisirent dans l' appartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un tems où elle étoit fort éloignée de s' attendre à une visite si extraordinaire. Le hazard voulut qu' il ne trouvât que Rem

p102

avec elle. Cecile étoit passée dans un cabinet, et ce fut apparamment cette seule raison qui détermina tout d' un coup le penchant du duc pour la mere, après avoir balancé jusqu' alors entr' elle et sa fille. Il s' approcha d' elle assez respectueusement pour ne pas lui causer d' autre épouvante que celle de la surprise, et lui faisant des plaintes fort tendres de l' affectation qu' elle marquoit à le fuir, il s' expliqua si ouvertement sur sa passion, qu' elle auroit feint inutilement de ne pas l' entendre.
La crainte de Fanny n' étoit pas pour elle-même. Une déclaration qui sembloit mettre sa fille à couvert, la délivra de sa plus vive inquiétude. Elle prit moins l' air de la colere et du ressentiment, que celui de l' honneur et de la vertu, et faisant comprendre au duc, par une réponse simple et modeste, qu' il se livroit à des espérances inutiles, elle le pria d' interrompre un discours qui la mettoit dans la nécessité de l' éviter éternellement, et de refuser même ses services. Cette maniére de répondre auroit peut-être fait l' impression qu' elle se promettoit, sur un homme plus vertueux et plus sensé, mais le duc n' en jugeant que par l' expérience qu' il avoit

p103

du caractére ordinaire des femmes, et par une opinion de soi-même qui le rendoit le plus témeraire de tous les hommes, en tira des présages flateurs pour sa passion, et se crut sûr d' une conquête qu' on ne lui disputoit pas avec plus de bruit et de chaleur. S' il eut la politesse de se retirer, ce fut avec la confiance d' un présomptueux, qui se croit fort avancé dans ses vûes après les avoir fait connoître, et qui veut laisser à son mérite le tems d' agir sur un coeur, pour en recueillir, à la longue, des fruits plus sensibles à sa vanité.
En réflechissant néanmoins sur sa conduite, Fanny, toujours prompte à s' allarmer, donna une explication toute différente à la facilité qu' il avoit eûe à la quitter. Elle s' imagina que les sentimens qu' il marquoit pour elle, n' étoient qu' un voile sous lequel il vouloit couvrir sa passion pour Cecile, et que ne l' ayant pas trouvée dans son appartement, il s' étoit servi du premier prétexte pour déguiser ses véritables vues. Cette pensée la jetta dans une si vive défiance, que ne pensant qu' à prévenir des dangers qu' elle croyoit déja certains, elle s' ouvrit

à Madame De L en lui demandant son conseil.
C' étoit confirmer

p104

ses craintes que de les communiquer à une dame aussi timide qu' elle, et aussi inquiéte pour la sûreté de Cecile. Elles se persuaderent ensemble qu' elle ne pouvoit prendre des mesures trop promptes pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croissant encore par le silence de ma soeur qui avoit laissé passer quatre jours sans leur écrire, elles prirent la résolution de se rendre secrettement à Quevilly, sous prétexte d' une promenade, et d' y laisser Cecile dans la maison de Madame Riding, jusqu' à l' arrivée des nouvelles qu' elles attendoient de moi ou de ma soeur. La seule objection qui auroit été capable d' arrêter Fanny, étoit la peine qu' elle avoit à se séparer de sa fille ; d' autant plus que ne pouvant se faire connoître avec bienséance à Quevilly depuis qu' elle avoit embrassé la religion romaine, il falloit même renoncer au plaisir d' y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame De L diminua cette difficulté en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny se crut capable de supporter une séparation de quelques jours, lorsque la douleur de l' absence ne seroit accompagnée d' aucune inquiétude.

p105

Après s' être fixées à ce projet, elles ne penserent qu' à le faire goûter à M De L et même à Mylord Clarendon, avec qui l' honnêteté et la reconnoissance les obligeoit de garder des ménagemens. Il leur fut aisé de faire entrer dans leurs vûes M De L qui, sans se livrer aux mêmes craintes, eut la complaisance d' approuver tout ce qui pouvoit servir à leur tranquillité. à l' égard de Mylord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignés ; et sans toucher aux raisons qui portoient Madame De L et Cecile à s' absenter, elles eurent l' art de lui faire entendre qu' il leur en étoit survenu d' importantes, mais de courte durée.
Ces dernieres circonstances se passoient dans le tems que Monsieur et Madame Des Ogeres étoient en chemin pour se rendre à Rouen, et qu' ils touchoient même au terme de leur voyage, car ils arriverent dans cette ville le soir du même jour ; et s' ils eussent

pris le parti d' aller descendre chez le comte de Clarendon, ils y eussent trouvé mon épouse à son retour de Quevilly. Mais ayant appréhendé d' être incommodes au comte, malgré les lettres de recommandation qu' ils avoient reçûes

p106

de ma soeur, ils s' étoient déterminés à passer la nuit dans la ville, et à remettre leur visite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittés à S Cloud, et feignant d' aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux de quelle maniere ils pourroient s' y rejoindre. Cependant l' ardeur de revoir aussitôt qu' eux mon épouse, lui avoit fait former un autre dessein. Sans penser à se présenter à eux ni à Fanny avant qu' elle fût arrivée chez-moi, il s' étoit imaginé qu' en faisant secrettement le même voyage, il pourroit se procurer l' occasion de la voir sans être apperçû, et revenir assez tôt pour ne donner aucun soupçon de son entreprise. Il étoit parti en effet deux heures après eux, et suivant long-tems la même route, il ne l' avoit quittée qu' à quelque distance de Rouen, pour prendre celle de la maison du comte. Son dessein n' étoit pas d' y paroître ; mais dans l' espérance où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s' étoit proposé de se loger dans le village le moins éloigné de sa demeure, et d' y prendre toutes les lumieres qui pouvoient lui faciliter le plaisir qu' il desiroit.
La maison du comte ne tenoit à rien

p107

dans la plaine, et le bourg le plus voisin étoit Quevilly. Ce fut aussi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduisirent, avec le dessein d' y passer la nuit. Il étoit si tard à son arrivée, que ne pouvant rien entreprendre avant le jour suivant, il ne pensa qu' à s' instruire de la disposition de la maison du comte, et à prendre les informations dont il devoit faire usage le lendemain. Un lieu peuplé de protestans étoit un objet fort nouveau pour un espagnol. Sa curiosité lui fit faire toutes les questions qu' elle pouvoit lui inspirer ; et voyant, par le concours du peuple, qu' on s' assembloit au temple pour la priere du soir, il suivit le mouvement qui lui fit souhaiter d' assister à ce spectacle.
Madame De L, ancienne et zélée protestante, n' avoit

pas manqué de s' y rendre avec Cecile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-tems, comme deux personnes précieuses à cette petite société, et les liaisons qu' elles y avoient avec les principaux habitans du bourg, les y faisoient vivre avec la familiarité qui régne dans une même famille. Elles avoient une place distinguée à l' église. L' air brillant de Cecile servant encore

p108

mieux à la faire remarquer, Dom Thadeo ne jetta point les yeux du côté où elle étoit assise sans être porté aussi-tôt à la considerer de plus près. Il s' approcha d' elle, et comme fixé par le premier de ses regards, il perdit sur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environné. Le même charme qui avoit agi si puissamment sur son coeur par les yeux de Fanny, parut se renouveller et lui faire sentir toutes les mêmes impressions. Quoique la ressemblance ne fût pas parfaite entre la mere et la fille, il crut démêler dans le visage de cette jeune inconnue des traits dont il trouvoit le souvenir dans sa mémoire. Il s' efforçoit de se rappeller dans quel tems et dans quel lieu il pouvoit l' avoir vûe. étoit-ce en France ou en Espagne ? S' il avoit vû quelque part une figure si charmante, comment le tems lui en avoit-il fait perdre l' idée jusqu' à l' en faire douter ? Et s' il la voyoit pour la premiere fois, pourquoi réveilloit-elle dans son coeur des impressions qu' il croyoit avoir déja senties ? Sa surprise augmenta bien davantage, lorsque promenant ses regards sur elle à si peu de distance qu' il pouvoit tout observer,

p109

il crut reconnoître le diamant qu' elle portoit, et qu' il connoissoit assez pour ne pas s' y méprendre. C' étoit en effet celui que son pere avoit forcé Fanny d' accepter. Elle l' avoit donné à sa fille. Dom Thadeo n' ignoroit pas l' usage que son pere en avoit fait, et ses yeux s' ouvrirent tout d' un coup sur ce qui lui avoit paru d' abord obscur. Il s' imagina que c' étoit Fanny elle-même qu' il voyoit. Il la trouvoit à deux pas de la maison du comte de Clarendon, où il étoit sûr qu' elle faisoit sa demeure. Il la trouvoit dans un temple, et il avoit sçû en Espagne qu' elle étoit protestante. S' il ne se remettoit pas clairement tous ses traits, l' absence et la maladie qu' il avoit essuyé ne pouvoient-elles pas avoir fait quelque

changement dans ses propres yeux ? Il n' étoit plus arrêté que par la jeunesse extrême de Cecile. Son visage ne portoit qu' environ seize ans, et c' étoit même pour ceux qui en jugeoient à l' air mûr et composé qui étoit répandu sur toute sa personne ; car en considerant mieux ses graces tendres et naissantes, on voyoit aisément qu' elle ne pouvoit avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui avoit été mere à douze ans, en avoit alors

p110

vingt-six. Quoique l' air de fraîcheur et de jeunesse ne manque point à cet âge, il est difficile de ne pas reconnoître qu' il est plus éloigné de l' enfance. Dom Thadeo avoit une voye courte pour finir son embarras. Il la prit, en demandant à quelques habitans qui étoient autour de lui, le nom de la jeune personne qu' il admiroit. Comme ils ignoroient encore les changemens qui étoient arrivés dans sa condition, ils répondirent naturellement, suivant leurs anciennes lumieres, qu' elle étoit fille de Madame De L, avec qui il la voyoit ; et s' étendant sur son esprit et ses charmes, ils ajoûterent plusieurs choses qui pouvoient augmenter son admiration, mais qui détruisoient absolument toutes ses conjectures. Loin de s' en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune, qui lui offroit l' occasion de se livrer à une tendresse innocente ; et ne prenant plus Cecile que pour une jeune françoise dont la naissance et la fortune ne surpassoient pas la sienne, il remercia d' autant plus le ciel de cette heureuse rencontre, qu' étant à la veille de voir Fanny, dont il

p111

redoutoit encore la présence, il regardoit ses nouveaux sentimens comme un préservatif contre ses charmes. Toutes ces idées échauffant sa hardiesse naturelle, il ne pensa plus qu' à trouver les moyens de lier connoissance avec Madame De L ; et saisissant l' occasion qui se présenta à la fin de l' assemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle. Cette civilité n' eut rien de suspect pour Madame De L, dans un lieu où elle étoit sans crainte, et de la part d' un homme de fort bonne mine, qu' elle prit d' abord pour quelque protestant étranger, que le zéle de la religion amenoit à Quevilly. Elle reçut sa main. Il l' entretint, avec politesse, de la satisfaction qu' il avoit de lui être utile à quelque

chose ; et comprenant qu' elle seroit portée à le souffrir plus volontiers s' il lui faisoit entendre qu' il n' étoit pas sans connoissances et sans liaisons dans le voisinage, il lui raconta comment la nuit l' avoit obligé de s' arrêter dans le bourg, malgré l' espérance qu' il avoit eue d' arriver avant la fin du jour chez Milord Clarendon. Vous le connoissez, lui dit Madame De L avec surprise ? Il confessa qu' il ne connoissoit

p112

le comte que de nom, mais il parla de quelques dames qui étoient actuellement chez lui ; et nommant mon épouse comme une ancienne amie qu' il brûloit de revoir, il ajoûta qu' il avoit sçû de moi à Saint Cloud le lieu de sa demeure. L' étonnement de Madame De L ne faisant que redoubler, elle lui fit diverses questions, ausquelles il répondit avec tant de vrai-semblance, qu' elle ne fit pas difficulté, en arrivant chez elle, de lui accorder l' entrée de sa maison, et de lui offrir même à souper.
Cette offre le mit au comble de ses voeux. Il l' accepta avec ravissement. Quoique Madame De L ni Cecile ne lui eussent pas encore fait connoître ce qu' elles étoient à Fanny, et qu' il ne pût prendre leurs civilités que pour les égards qu' on observe en France avec les étrangers, il jugea, par leurs questions et par l' interêt qu' elles paroissoient prendre à ses réponses, que mon épouse étoit connue à Quevilly. Il eut lieu d' en douter encore moins, lorsque sans s' ouvrir davantage, les deux dames lui demanderent plus particulierement pendant le souper toutes les circonstances de la liaison qu' il avoit eue avec elle. Comme

p113

cet évenement faisoit une partie intéressante de sa propre histoire, il entra dans un détail qu' elles ignoroient encore, et qui attacha extrêmement l' attention de Cecile. Il ne dissimula point la passion violente qui avoit troublé long-tems son repos, et mis sa vie dans le dernier danger. Le miracle auquel il s' étoit crû redevable de sa guérison, le départ secret de Fanny, le désespoir qu' il en avoit ressenti, et qui avoit rénouvellé tous ses maux, les peines qu' il s' étoit données pour la retrouver, l' explication qu' il avoit reçûe de Monsieur Des Ogeres, et la violence qu' il avoit faite à son coeur pour étouffer une tendresse

inutile ; enfin, le fond d' estime et de zéle dans lequel il l' avoit changée, et qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France pour se rendre utile au bonheur de ce qu' il avoit aimé, composerent un long récit que la nature du sujet, et l' ardeur naturelle de Dom Thadeo rendirent fort tendre et fort animé. Cecile, émûe jusqu' au fond du coeur de tout ce qui lui rappelloit les malheureuses aventures et les douleurs de sa mere, ne cessa point d' avoir les yeux attachés sur lui ; et peut-être qu' ignorant les

p114

raisons qu' elle avoit de s' intéresser à son récit, tout autre eût pris, comme lui, ces marques d' attention pour celle d' une inclination naissante, qui avoit moins de rapport à son discours qu' à sa personne. Dom Thadeo eut assez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce sens, et la persuasion qu' il en eut fut si forte, qu' il se trahit aux yeux de Madame De L par des témoignages de joye dont elle comprit facilement la cause. Ce fut la seule raison qui l' empêcha de s' ouvrir davantage, et qui lui fit recommander secretement à Cecile de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille avant qu' il eût vû sa mere. Elle se reprocha même la facilité qu' elle avoit eûe à le recevoir ; et se défaisant civilement de lui après le souper, elle se contenta de lui dire qu' il trouveroit en effet Madame Cleveland chez Milord Clarendon, et que tous les honnêtes gens lui sçauroient bon gré de ce qu' il avoit entrepris pour le service d' une dame si aimable.
Avec le caractere qu' on a pû connoître à Dom Thadeo, il est aisé de comprendre qu' une passion née tout d' un coup avec cette force, parvint bientôt dans son coeur

p115

au dernier excès. Il ne s' étoit pas proposé de quitter le lendemain Quevilly ; et son dessein n' étant que de se procurer secretement la vûe de mon épouse, il avoit compté d' en trouver l' occasion en se promenant aux environs de sa demeure, d' où il lui étoit facile de retourner le soir, et même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit passé la nuit. Mais prenant tout d' un coup la résolution d' y demeurer bien plus long-tems, et ne connoissant plus de séjour qui lui fût si cher, il chercha, dès le soir, un prétexte pour s' y arrêter. Celui qu' il annonça fort

naturellement à ses hôtes, fut de prendre des informations sur le sort d' un prélat espagnol qui avoit abandonné depuis quelque tems Madrid avec une femme qu' il aimoit, et qu' on croyoit passé effectivement dans la communion protestante pour se procurer la liberté de l' épouser. Il eut soin de ne pas marquer d' autre motif que celui de l' amitié, et de supposer quelques autres vûes qui n' étoient point capables de le rendre suspect à des protestans. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le bourg ; sans compter que la curiosité qu' il avoit eûe en arrivant d' assister au prêche, avoit

p116

déja disposé les habitans à le voir de fort bon oeil. Cependant il ne perdit pas le dessein qui l' avoit amené ; et n' osant encore se promettre d' être reçû chez Madame De L à toutes les heures du jour, il employa une partie du suivant à voltiger autour du château du comte. Fanny ne se présenta point à sa vûe, mais il fut apperçû lui-même par le duc de Monmouth, qui venoit dîner chez le comte à l' heure dont il commençoit à se faire une habitude.
L' apparition d' un cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux sur le château, et qui s' arrêtoit assez long-tems pour faire juger qu' il n' étoit pas là sans dessein, auroit d' abord inspiré quelque défiance au duc, si la solitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n' eût écarté ses premiers soupçons. Ce qu' il en conserva néanmoins fut assez fort pour lui faire aborder Dom Thadeo, à qui il demanda fiérement pourquoi il marquoit tant de curiosité. L' espagnol ne fit pas une réponse moins hautaine, et dès le premier moment ces deux esprits fiers et emportés en seroient venus à quelque violence, si la honte d' insulter avec une suite nombreuse,

p117

un homme qui n' étoit accompagné de personne, n' eût fait prendre au duc un ton plus moderé.
Dom Thadeo ne s' occupa de sa recherche qu' aussi long-tems qu' il se crut obligé, par la bienséance, de retarder la visite qu' il méditoit chez Madame De L.
Il s' y présenta avec la confiance que devoient lui inspirer l' accueil qu' il y avoit reçû la veille, et les idées flatteuses dans lesquelles il en étoit sorti. On s' étoit trop avancé pour refuser de le

voir ; mais Madame De L conseilla à Cecile de ne pas paroitre, sans lui en expliquer néanmoins les raisons, dont elle étoit persuadée que Cecile ne s' étoit point apperçûe ; et lorsqu' après s' être dégagée de Dom Thadeo, elle demeura convaincue, par l' entretien même qu' elle venoit d' avoir avec lui, qu' il étoit passionnément amoureux, elle prit le parti d' écrire à mon épouse pour lui communiquer ce nouvel incident.
Sa lettre ne causa qu' une surprise médiocre à Fanny. Elle sçavoit déja de Monsieur et Madame Des Ogeres que Dom Thadeo étoit arrivé en France avec eux, et qu' il s' étoit réduit pour elle à des sentimens qui l' obligeoient à quelque reconnoissance.

p118

Si elle fut étonnée d' apprendre qu' il étoit à Quevilly, elle ne put s' imaginer qu' il y eût été conduit par quelque dessein qui regardât sa fille, puisqu' il n' avoit pû prévoir qu' il dût l' y rencontrer ; et n' entrant point dans les allarmes de Madame De L, elle lui marqua que Dom Thadeo étoit un homme de distinction et d' honneur, à qui elle devoit de la reconnoissance, et pour lequel elle lui demandoit de la considération et de l' amitié. Il est vrai que dans la crainte de troubler son repos, Madame De L ne l' avoit point informée de la passion de l' espagnol, et qu' elle avoit parue seulement la consulter sur la conduite qu' elle devoit tenir avec lui.
L' arrivée imprévue de Monsieur et Madame Des Ogeres avoit causé trop de satisfaction à la tendre Fanny, pour laisser place dans son coeur à des inquiétudes sans fondement. Elle s' étoit livrée aux embrassemens de ces deux fidéles amis, et sentant même, avant qu' ils se fûssent expliqués, de quelle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de son innocence, elle avoit mêlé aux premieres expressions de sa joye, quelques termes

p119

de reconnoissance qui avoient rapport à cette pensée. Monsieur Des Ogeres avoit augmenté ses transports, en lui apprenant que ce service même qu' elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le seul motif de son voyage, et que m' ayant vû à Saint Cloud, d' où il étoit parti avec mon consentement pour la venir prendre et la conduire auprès de moi, il avoit déja eu

le bonheur de tirer tout le fruit qu' il s' étoit promis de son entreprise. Quelles expressions et quelles idées pourront jamais répondre aux sentimens qui s' éleverent dans l' ame de Fanny ! Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le coeur employe pour exprimer ses plus vives tendresses ; les protecteurs de son honneur et de son innocence, ses guides, ses chers liberateurs, ce qu' elle avoit de plus précieux et de plus respectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embrasser, en donnant autant de larmes à sa joye, qu' elle en avoit jamais versées dans ses douleurs.
Elle n' auroit pas retardé son départ d' un moment, si elle avoit eu la liberté de suivre son impatience. Mais l' heureuse nouvelle qu' on lui apportoit, ayant eté communiquée

p120

aussi-tôt à Milord Clarendon, il y prit part avec tant d' affection et de zéle, qu' il s' offrit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De si généreuses marques d' amitié ne pouvoient-être reçûes avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour régler ses affaires domestiques, et M Des Ogeres se chargea de m' écrire les raisons de ce délai. Le duc de Montmouth fut le seul à qui elle pria le comte de cacher la route qu' elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu' il prétendoit adresser ses soins. L' absence de Cécile avoit paru le toucher peu, et n' ayant fait que redoubler les marques de sa passion, depuis qu' elle étoit à Quevilly, tout le monde s' étoit apperçu de ses véritables sentimens. Quoiqu' elle se crût désormais fort supérieure à toutes sortes de craintes, elle voulut lui déguiser sa marche, pour se délivrer éternellement de ses importunités.
Mais rien ne l' empêchant de rappeller Cécile auprès d' elle jusqu' au tems d' un départ auquel il falloit se préparer ensemble, elle se donna cette satisfaction le même jour. M et Madame Des Ogeres,

p121

à qui elle brûloit de faire connoître sa fille, l' accompagnerent à Quevilly. Dom Thadeo se trouva chez Madame De L à leur arrivée ; et quoiqu' un peu confus de rencontrer M Des Ogeres, dont il ne se croyoit pas si proche, il ne manqua ni d' ardeur, ni

d' éloquence pour exprimer la joie qu' il eut de voir Fanny, et l' intérêt qu' il prenoit à son bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cécile, et qui lui semblerent d' abord obscures, parce que c' étoit à M et à Madame Des Ogeres que Fanny les adressoit en lui présentant sa fille, on fut extrêmement surpris de le voir changer de couleur à mesure que cette matiere paroissoit s' éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere et la fille, avec une agitation et des marques de trouble, qui causerent de l' inquiétude à tout le monde, et dont Madame De L crut pénétrer seule le secret. Enfin la cause de ces mouvemens se dévoila tout d' un coup par un transport encore plus étrange. Dom Thadeo se précipita aux genoux de Fanny et de Cécile qui étoient encore debout, l' une auprès de l' autre, et saisissant le bas

p122

de leurs robes, qu' il baisa long-tems d' un air passionné, il fit craindre aux spectateurs qu' une émotion si violente ne lui fît perdre sur le champ la connoissance, ou même la vie.
On le força de se lever ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une disposition plus tranquille. Il joignit les mains au ciel, en lui adressant mille choses touchantes sur l' excès de son bonheur.
C' étoient des exclamations entrecoupées, qui sembloient partir d' un coeur prêt à suffoquer, et dont personne ne pénétroit encore le sens. On n' avoit pas de peine à juger que le principal sentiment qui l' agitoit, étoit de la joie ; mais dans la confusion de tant de mots interrompus qu' elle faisoit sortir de sa bouche, on attendoit, avec une espèce de crainte ; que son esprit et sa langue eussent retrouvé la liberté de s' expliquer.
Enfin, s' adressant à Fanny, devant laquelle il fléchit encore les genoux, mais d' un air beaucoup plus calme. ô gloire de ton sexe, lui dit-il, avec la pompe espagnole ! ô femme dont j' aurois crû les charmes et la vertu incomparables, si

p123

je n' en avois devant les yeux une image si ressemblante ! Je t' ai religieusement adorée quand j' ai crû le pouvoir sans crime. Mais si le devoir m' a fait surmonter une passion qui devoit être immortelle

par son ardeur, il m' engage lui-même aujourd' hui dans d' autres liens que tout le pouvoir du ciel et de la terre ne sauroit rompre. Comme l' air dont il accompagnoit ce discours étoit plein de douceur et de politesse, Fanny qui pénétra aisément ses intentions, et qui n' y trouva rien d' offensant pour sa fille, se contenta de l' interrompre en soûriant : vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, si rien ne vous empêche de penser à l' amour. Nous avons d' autres soins qui sont aujourd' hui plus importans, et qui demandent d' un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde ; mais tout parloit dans ses mouvemens ; et tirant avantage d' une déclaration qui avoit été reçue sans colére, il continua de prendre auprès de Cécile l' air d' un amant passionné.
Ce vertueux, mais trop fier et trop tendre espagnol, étoit destiné à creuser le tombeau d' autrui, par des excès de

p124

hardiesse et d' amour dont on ne peut accuser que son malheur, puisqu' ils causerent sa propre ruine. Dès la nuit suivante, il se précipita comme volontairement dans un embarras dont sa qualité d' étranger ne l' auroit pas tiré, sans le secours de Milord Clarendon et de Fanny. étant resté à Quevilly après le retour des dames, sa passion ne lui permit point d' y passer tranquillement la nuit. Il vint promener ses inquiétudes autour de la maison du comte, et se croyant obligé à peu de ménagement dans une campagne où il n' étoit pas connu, il négligea le soin de se dérober à la vue des passans, dont il ne s' imaginoit pas d' ailleurs qu' il pût être observé. Quelques gens du duc de Montmouth, qui l' avoient vû le matin avec leur maître, et qui avoient souffert impatiemment la fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrerent à peu de distance de la maison, et prenant cette occasion pour l' humilier, ils lui firent la même question que le duc ; mais d' un ton plus insultant, et qui leur convenoit par conséquent beaucoup moins. Dom Thadeo, qui crut les reconnoître pour des domestiques, les traita avec toute la hauteur

p125

d' un homme de distinction, qui se croit offensé par

des misérables. Ils s' échaufferent à leur tour, et se disposant à l' arrêter, ils s' approcherent de lui avec beaucoup d' injures et de menaces. Sa seule ressource fut de s' armer de deux pistolets dont il avoit eu la précaution de se munir, et ses deux coups furent si heureux qu' il se délivra de deux de ses ennemis. Il en restoit un autre pour lequel son épée auroit suffi, mais qui se déroba par une prompte fuite. Tout autre n' auroit pensé qu' à s' éloigner après un accident de cette nature ; mais Dom Thadeo soutenu par le témoignage d' un coeur sans reproche, continua de se promener tranquillement dans la plaine, jusqu' au moment où les domestiques qui restoient au duc, et ceux de Milord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, se présenterent armés de toutes sortes d' instrumens. La résistance fut inutile contre le nombre : le brave espagnol fut arrêté fort brusquement, et conduit chez milord, où toute l' assemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement surprise de le reconnoître.
Il marqua moins d' inquiétude que de

joie, à la vue de tant de personnes qui le regardoient avec étonnement. Mais le duc qui joignoit au ressentiment de ce qui venoit d' arriver, le souvenir de ce qui s' étoit passé le matin, ne put se remettre son visage sans se laisser emporter à quelques marques d' une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadeo lui répondit, auroit produit une scène encore plus funeste, si Milord Clarendon, informé en peu de mots par M Des Ogeres, de la naissance de l' espagnol et de ses liaisons avec ma famille, n' eût arrêté la premiere chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadeo d' expliquer lui-même son aventure, et n' y trouvant en effet que le procédé d' un galant-homme, il conjura le duc de prendre des sentimens plus modérés. Fanny le seconda par ses instances, et s' allarmant sur-tout de quelques mots de chaînes et de prison, qu' elle avoit entendu prononcer au duc ; elle le pressa de traiter avec moins de rigueur un homme qui méritoit plus de considération. C' étoit le servir mal. La jalousie, plus forte que le chagrin d' avoir perdu deux de ses domestiques, échauffa l' anglois jusqu' à lui faire tourner son ressentiment

contre mon épouse. Il lui reprocha publiquement le mépris qu' elle faisoit de ses soins, et l' intérêt qu' elle prenoit au sort d' un meurtrier, pour lequel il ne paroissoit pas qu' elle eût la même indifférence. Milord Clarendon vivement touché du chagrin que ce reproche pouvoit causer à Fanny, déclara sérieusement au duc, qu' un langage si vif n' étoit point familier dans sa maison, et lui répresentant avec force à quoi l' honneur et la politesse l' obligeoient, il lui fit entendre qu' il falloit consentir de bonne grace à ce qu' il n' auroit pas le pouvoir d' empêcher. Fanny d' ailleurs, moins irritée que réjouie des reproches du duc, lui fit une réponse badine, avec cette supériorité que la vertu donne sur tout ce qui n' est pas capable de la blesser, et loin de se relâcher dans ses instances, elle les renouvella avec tant d' ardeur, qu' elle lui fit une nécessité de se rendre.

Cet évenement dont j' aurois pu me dispenser d' interrompre ma narration s' il ne s' y rapportoit par ses suites, servit d' abord à faire avancer d' un jour le départ de Fanny, et de ceux qui s' étoient engagés à la conduire. Ce fut une autre marque

de reconnoissance et d' amitié qu' elle accorda volontairement à Dom Thadeo ; car malgré le consentement que le duc donnoit à sa liberté, il n' étoit pas certain que son aventure demeurât cachée à la justice, et son courage ne lui permettant pas de suivre le conseil que tout le monde lui donnoit de s' éloigner, il s' obstinoit à demeurer jusqu' au départ des dames, ausquelles il vouloit servir aussi d' escorte.

Ainsi, ce jour si long-tems attendu, desiré avec tant d' impatience et d' ardeur, hâté peut-être par les soupirs de tant de coeurs innocens, se leva enfin pour éclairer le plus heureux de tous les voyages, et le plus mémorable de tous les évenemens. J' étois toujours retenu au lit, mais beaucoup plus par les allarmes de ma soeur et de Madame Riding, que par la foiblesse de ma santé, ou par le danger de mes blessures. La joie et l' espérance qui étoient les seules passions dont je fusse occupé, avoient mis plus de changement dans mes forces, que tous les remedes de l' art, et dans certains momens je me croyois capable d' entreprendre le voyage de Rouen, pour prévenir Fanny, ou pour

p129

la rencontrer sur la route. Ma soeur qui s' en rapportoit moins à mon ardeur qu' au témoignage des chirurgiens, s' opposoit à toutes les propositions qui pouvoient trop m' agiter. Elle m' avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit sans son consentement ; et de concert avec Madame Riding, non-seulement elle avoit évité de me parler de Cécile, mais elle avoit suspendu sous divers prétextes, l' éclaircissement que j' avois demandé cent fois à cette dame sur le sort de ma fille, et sur l' heureux évenement qui nous avoit réunis. Je n' étois pas si aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne pressentisse quelque mystere sous tant de déguisemens ; mais plus je m' empressois pour le pénétrer, plus ma soeur se livroit à des alarmes qui lui faisoient redoubler ses ménagemens. La complaisance que je devois à ses soins, me fit prendre enfin le parti de renfermer mes plus ardens transports au fond de mon coeur ; comme ils ne portoient plus le caractere de la tristesse et de la crainte, je n' avois point de violence à me faire pour prendre un visage tranquille, ni pour me prêter à toutes les attentions

p130

qu' on marquoit pour ma santé. Cependant si quelque chose eût été capable de renouveller mes agitations, elles auroient pu l' être par les premieres circonstances d' une visite que je reçus du p recteur des jésuites. On me l' annonça sous ce nom. Ma soeur et Madame Riding, qui n' avoient pas de ce corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d' étrangers et de protestans, faisoit craindre de manquer de respect pour une société si puissante, avoient été les premieres à m' annoncer le p recteur ; c' est-à-dire, un homme qu' elles me croyoient fort intéressé à ménager. Ce fut aussi par leur conseil que je me déterminai à le recevoir.
Sa physionomie étoit sérieuse, mais douce et prévenante. Il commença par des excuses d' avoir différé trop long-tems à me rendre ce qu' il croyoit me devoir depuis qu' il connoissoit mon nom par les liaisons qu' il avoit eues avec mon épouse, et sur-tout depuis que le roi avoit fait l' honneur à sa compagnie de lui confier l' éducation de mes enfans. Mes regards que j' avois tâché d' adoucir en le recevant, changerent à ces deux déclarations.

p131

Heureusement que ma soeur ne s' étoit point écartée de ma chambre, et que s' appercevant de ce qui se passoit dans mon esprit, elle prévint assez tôt ma réponse pour diminuer l' indignation que j' allois faire éclater. On vous a caché, me dit-elle, quelques changemens qui ne sont d' aucune importance, et dont je remettois l' explication après votre rétablissement. Vos enfans sont au collége de Louis Le Grand, où nous avons eu soin de nous assurer qu' on a pour eux toutes sortes d' égards, et où votre épouse même ne s' est point affligée que le roi les ait fait conduire. C' est apparemment pour vous donner les mêmes assurances que ces peres vous rendent leur visite, et je sais, ajoûta-t-elle, qu' ils ont en effet d' excellentes méthodes pour l' éducation de la jeunesse.

Le recteur la remercia de ce compliment, par un discours fort poli, tandis que le trouble où j' étois encore, me faisoit prêter l' oreille à chaque mot pour en tirer plus de lumieres. Il se tourna de nouveau vers moi : le motif que madame attribue à ma visite, reprit-il, suffisoit sans doute pour m' en faire un devoir, et je ne puis trop confirmer l' opinion qu' elle a

du zèle de nos peres pour l' instruction des enfans qui sont confiés à leurs soins ; mais avec une raison si forte, j' en ai deux qui sont beaucoup plus pressantes. Il me pria là-dessus de lui confesser naturellement si j' avois eu quelque relation avec un particulier de sa société, qui avoit eu quelque crédit auprès de madame, et me nommant sans autre détour, le zélé directeur dont on a connu le caractere dans cette histoire, il me pressa de lui apprendre ce que je pensois de lui.

La crainte de me trahir par quelque ouverture imprudente, me fit prendre quelques momens pour réfléchir sur cette question. Fâché même de passer si vîte sur ce qui concernoit mes enfans, j' aurois laissé volontiers ce nouvel incident sans réponse, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter après diverses réfléxions, que tous ces mysteres ne se rapportassent l' un à l' autre par quelque lien commun, et n' ayant rien à craindre en confessant la vérité, j' expliquai ouvertement les justes sujets que ce directeur m' avoit donnés de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J' ajoutai même,

p133

dans l' amertume de mon coeur, que n' ayant aucune soumission à rendre à la cour ni à l' église de France, il étoit bien affligeant pour moi, soit que l' ordre vînt de la cour ou de l' église, de voir mes enfans à la discretion d' un si méchant homme, ou même au pouvoir d' une societé dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puisqu' il y étoit souffert. Votre prévention n' est pas injuste, interrompit le recteur, si vous n' avez jamais eu d' autre régle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajoûta-t-il, que vous changiez d' idées sur mes seules excuses. Je n' avois besoin aujourd' hui que de l' explication que vous venez de m' accorder, et je pars satisfait après l' avoir obtenue. S' étant levé ensuite pour se retirer, il me pria de trouver bon qu' il me revît dans peu de jours, et d' être jusqu' alors sans inquiétude pour mes enfans. Je l' aurois pressé de s' expliquer davantage, si l' espérance d' être instruit plus librement par ma soeur, ne m' eût fait souhaiter, au contraire, de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, aussi-tôt qu' il fut sorti.

p134

Quelle confiance, lui dis-je, m' est-il permis de prendre dans un inconnu, qui est peut-être mon ennemi, lorsque je trouve si peu de sincérité dans ceux qui font profession de m' aimer ? Il m' est donc arrivé quelque nouveau malheur que j' ignore, et je n' ai personne qui s' y soit assez intéressé pour me l' apprendre ? Elle parut moins embarrassée qu' affligée de ce reproche. Vous prenez si vivement, me répondit-elle, tout ce qui se rapporte à vos desirs et à vos craintes, que dans la foiblesse où vous êtes encore, on appréhende à tous momens de nuire à votre santé par quelque altération. Que d' heureuses nouvelles n' aurois-je point à vous communiquer, si je n' étois retenue continuellement par une raison si forte ? Mais à l' égard de vos enfans, ajoûta-t-elle, vous devez être aussi tranquille sur ma parole que sur celle du p recteur, et si vous aviez besoin d' un motif plus puissant, je vous dirois que votre épouse les a vûs plusieurs fois au collége, et qu' elle est contente elle-même de leur situation. Elle refusa de satisfaire autrement ma curiosité. à toutes les instances que je lui fis pour tirer

p135

d' elle plus de lumieres, elle me répondit en badinant, que si j' avois quelques restes de constance, il falloit les recueillir pour me préparer à l' arrivée de Fanny, qui ne pouvoit être fort éloignée, et qu' elle jugeroit par la modération de mes sentimens, si j' étois capable de soutenir un bonheur dont je ne connoissois encore que le prélude.
J' avalois comme à longs traits de si douces espérances, et quoiqu' en rapprochant toutes mes idées du présent, je ne découvrisse rien qui pût m' aider à pénétrer plus loin, j' avois assez de mes connoissances et des promesses d' une soeur si sage pour abandonner toute l' étendue de mon coeur à la joie. Il nageoit déja dans un torrent de plaisir, dont il n' y avoit plus ni défiance ni soupçon qui lui fît sentir les bornes ; et ce qu' on lui promettoit encore au-delà lui formoit comme un espace infini, dans lequel il se perdoit délicieusement. Je recommençois à me sentir tant de légereté et de vigueur, que voulant faire connoître à ceux qui s' alarmoient encore pour ma santé, que ce devoit être désormais leur moindre crainte, j' exigeai absolument qu' on m' aidât à me lever, et je me trouvai effectivement

p136

en état de marcher sans être soutenu. Ma pâleur même se dissipoit par dégrés. Je ne prenois point d' alimens dont l' effet ne se fît remarquer presqu' à l' instant par le changement de mon visage, et par l' accroissement sensible de mes forces. Ma soeur reçut, dans l' après-midi du même jour, la lettre de M De L, par laquelle il lui marquoit avec quelle joie Fanny avoit vû arriver Monsieur et Madame Des Ogeres. Elle se croyoit sûre, avec ce secours, de vaincre, disoit-il, toutes les difficultés qui lui restoient à combattre dans mon coeur. Qu' il le connoissoit mal ! Elle y regnoit déja avec un empire absolu.
Comme il nous apprenoit en même tems que Mylord Clarendon vouloit être du voyage, et que la complaisance qu' on lui devoit retarderoit le départ de deux jours, je ne désespérai pas de me trouver le lendemain assez fort pour aller au-devant d' eux, et pour faire du moins une partie du chemin. Ce dessein, que je communiquai à Madame Riding et à ma soeur, me fit naître l' envie d' essayer mes forces, en prenant l' air hors de ma maison vers le soir. Le tems étoit si doux, et toutes les

p137

apparences de mon rétablissement si favorables, que les chirurgiens mêmes y donnerent leur consentement. Je montai avec les deux dames dans une voiture légere ; et nous nous fîmes conduire à quelque distance de mon parc, vers une allée fort agréable qui se termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade, je proposai à mes compagnes de descendre sur le gazon pour y respirer l' air plus librement, et nous nous y assîmes ensemble, avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l' herbe ne me fût incommode.

Ma soeur, qui rapportoit toutes ses vûes à la crainte où elle étoit toujours de me voir tomber le lendemain dans les transports dont elle me connoissoit capable en recevant Fanny, s' efforçoit sans cesse de les prévenir par les réflexions qu' elle croyoit propres à les modérer. Qu' il y auroit de gloire pour vous, me dit-elle à la suite d' un entretien fort affectueux, et que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vû donner tant de marques dans l' infortune, si vous pouviez tirer assez de force des mêmes

p138

principes, pour vous défendre contre les excès de la joie ! Il me semble, ajoûta-t-elle, que s' il y a quelque solidité dans les maximes de la philosophie, elles doivent être d' un double usage ; et la vertu consistant, comme l' on dit, dans le milieu des vices, je ne sçais s' il en faudroit donner le nom à celle qui ne se sauveroit d' une des deux extrémités, que pour se précipiter dans l' autre. Cependant, reprit-elle, en cherchant à découvrir mes dispositions dans mes yeux ; je doute si la force naturelle de l' esprit s' étend jusques-là, et je panche du moins vers l' opinion de ceux qui croient les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces. Elle me demanda ensuite, avec d' autant plus d' adresse qu' elle sembloit marquer moins d' affectation, ce que je pensois de ce problême, et quelles lumieres j' avois tirées là-dessus de mon expérience et de mes études.

Je lui répondis, sans me défier de son dessein, que des deux sources qu' elle me nommoit, et d' où elle croyoit que j' avois pû tirer quelques lumieres, l' expérience me paroissoit la seule sur laquelle il y eût

p139

à former quelque jugement raisonnable. Je me fonde, lui dis-je, sur la mienne. Avec l' usage continuel de l' étude, j' ai cru long-tems que mon coeur n' avoit pas besoin d' autre secours pour se défendre contre toutes les passions qui peuvent troubler sa tranquillité ; et vous sçavez combien la fortune m' a donné d' occasions d' exercer les principes que j' avois puisés dans mes livres. Ils ne m' ont point mal servi dans mes premieres épreuves ; c' est-à-dire, aussi long-tems qu' il est resté dans mon ame quelque partie que la douleur n' avoit pas pénétrée, et d' où ils commandoient encore librement sur celles qu' elle avoit asservies. Mais leur force a diminué par degrés, à mesure que le sentiment de mes peines s' est étendu dans la place qu' ils occupoient ; et deux puissances ne pouvant regner avec le même empire, il a fallu que la plus foible ait cédé le rang qu' elle n' a pû conserver.
Je ne vous parle que de la douleur, continuai-je, parce que dans le cours de ma vie, j' ai peu connu de joie sans quelque mêlange d' affliction. Cependant, si je puis prendre un peu de confiance aujourd' hui à la nouvelle situation de ma fortune,

p140

j' augure bien de mes forces pour modérer les sentimens qu' elle m' inspire, et je me figure l' usage de la philosophie beaucoup plus aisé dans le bonheur que dans les disgraces. Qu' aurois-je à combattre ?
L' excès du plaisir. Mais ne sçais-je pas qu' il n' est que trop de remédes contre cette douce intempérance ; et pour un coeur aussi exercé que le mien, la seule crainte de perdre ce qu' il n' a jamais possédé tranquillement, n' est-elle pas un frein capable d' arrêter ses transports ?
J' allois joindre d' autres réflexions à ce discours, et malgré la confusion de tous les mouvemens de joie qui s' élevoient dans mon coeur, j' étois persuadé effectivement que le doute de ma soeur ne pouvoit être la matiere d' une question sérieuse, lorsque j' apperçus une berline, traînée par six puissans chevaux qui s' avançoient à grand train vers ma maison ; et reconnoissant la livrée de M De L, je ne pus douter que ce ne fût lui-même qui m' amenoit mon épouse. Je tendis la main vers ma soeur. Ma langue, dont je venois de me servir si librement, me refusa son office. à peine eus-je la force de prononcer ces deux

mots ;

p141

hélas, c' est Fanny ! Les deux dames se leverent aussitôt, pour s' assurer de ce qu' elles commençoient à croire aussi. Mais loin de pouvoir les imiter, je me trouvai si foible par l' épuisement soudain de tous mes esprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l' équipage avançoit avec tant de vîtesse, qu' il fut dans un instant vis-à-vis de l' allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l' occupoient. Ce n' étoit pas Fanny ; mais ne devine-t-on pas qui ce devoit être, lorsque ce n' étoit pas elle ? Qui pouvoit inspirer cet empressement de me voir, si ce n' est l' amour ou la nature ? C' étoit Cécile qui jetta des cris de joie lorsqu' elle m' eut apperçu. M De L étoit venu avec elle et Monsieur et Madame Des Ogeres, tandis que Madame De L et Fanny venoient dans le carrosse de Milord Clarendon, avec lui et Dom Thadeo.
Il faut se rappeller que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l' accident de Dom Thadeo, et qu' au lieu de deux jours que Milord Clarendon avoit demandés à mon épouse, elle l' avoit fait consentir à ne prendre que la nuit suivante pour les préparatifs de son départ.

p142

La complaisance qu' il eut de suivre ses volontés avoit été d' autant plus agréable pour elle, qu' en rendant service à Dom Thadeo malgré lui-même, elle se délivroit aussi de l' embarras d' entendre plus long-tems les discours passionnés du duc de Montmouth. Ce jeune seigneur avoit fait éclater trop d' emportement dans les circonstances que j' ai racontées, pour ne pas causer quelque frayeur à la timide Fanny. Elle jugeoit, avec raison, que toutes les passions sont à peu près de la même force dans le même caractère, et que celui qui est capable de s' oublier dans la colere, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ses transports d' amour. Le duc avoit même déja commencé à se prévaloir auprès d' elle du sacrifice qu' il lui avoit fait de son ressentiment, et s' expliquant avec fort peu de ménagement sur ses espérances, il avoit eu la hardiesse de lui déclarer qu' après l' effort qu' il s' étoit fait en sa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu plus d' indulgence pour des sentimens qu' il croyoit bien prouvés par une soumission de cette nature. La juste

réponse qu' elle avoit faite à cette témérité n' avoit pas empêché qu' en la quittant

p143

le soir, il n' eût hasardé des offres qui marquoient encore plus de présomption. Les lumieres qu' il s' étoit procurées sur ma situation l' avoient porté à croire qu' un fils naturel de Cromwel, qui avoit passé une partie de sa vie hors de l' Angleterre, ne pouvoit être fort bien ni avec sa patrie ni avec la fortune ; et n' ignorant pas non plus que Fanny étoit d' une naissance qui pouvoit lui faire souhaiter de paroître à Londres avec quelque éclat, il avoit cru que le desir qu' elle marquoit d' y retourner étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propositions qui devoient flatter la vanité d' une femme ordinaire. En un mot, il lui avoit offert une somme immense, et l' usage de la plus belle maison qu' il eût à Londres, sans autre condition que de souffrir ses soins, et de ne pas lui ôter l' espérance de lui plaire.
Il avoit pris des précautions pour lui faire secrettement cette offre. Sa surprise fut extrême, lorsqu' il entendit Fanny qui levoit la voix, non seulement pour le remercier de sa générosité, mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoissance à laquelle elle se croyoit obligée.

p144

Cette maniere ironique de se défendre l' avoit plus offensé qu' une marque de colere. Il s' étoit retiré avec un dépit si visible, que dans l' espérance de n' être plus forcée de le revoir, ni exposée par conséquent à le craindre, Fanny avoit pressé Milord Clarendon de partir à la pointe du jour, et de cacher même à ses domestiques la route qu' elle alloit prendre.
Elle avoit été obligée, par civilité pour Madame De L, de se priver du plaisir d' avoir sa fille avec elle ; mais les soins de M De L suffisant pour la rendre tranquille, elle n' en avoit pas fait le voyage avec moins de joie. Les deux carrosses s' étoient suivis sans intervalle pendant tout le jour, lorsqu' en approchant de ma maison, la pensée vint à Cécile de prévenir adroitement sa mere, et de lui dérober mes premieres caresses. Elle communiqua son dessein à M De L qui consentit volontiers à lui procurer cette satisfaction. Il ne s' imagina point que ma soeur, qui étoit chez moi depuis trois jours, eût poussé les

ménagemens jusqu' à me cacher ce qu' il lui sembloit qu' elle n' avoit pû trop tôt m' apprendre. En se rendant

p145

aux desirs de sa fille (c' est ainsi qu' il la nommoit toujours) il croyoit me procurer à moi-même une satisfaction dont mon coeur tiendroit compte à son amitié. Les prétextes étoient aisés pour faire passer son carrosse avant celui de Milord Clarendon. Il n' eut pas plutôt gagné l' avance, que faisant presser ses chevaux avec la derniere vîtesse, il acheva le reste du chemin dans un espace très-court.
Quoique la vûe et les transports de Cécile renouvellassent au fond de mon coeur des sentimens fort tendres, je respirai lorsque je la vis seule avec Madame Des Ogeres. Allarmé seulement de ne pas voir paroître Fanny, j' allois demander à ma soeur ce que j' en devois penser ; mais son embarras surpassoit le mien. Elle crut toucher, malgré elle au dénouement ; et loin de revenir de ses craintes, elle ne put voir l' ardeur avec laquelle Cécile se précipitoit hors du carrosse, sans se hâter de me prévenir par une courte exhortation. Rappellez toutes vos forces, me dit-elle, et préparez-vous au plus agréable de tous les évenemens. Cécile étoit dans mes bras avant que j' eusse pû répondre à

p146

ce discours. Elle me serroit avec un mouvement si passionné, en me nommant mille fois son pere, que je ne pus me défendre de quelque confusion. Je recevois néanmoins ses caresses, et je lui faisois connoître que j' y étois sensible ; mais surpris de les voir continuer avec la même ardeur, et comme gêné par la présence de Monsieur De L, je me dégageai de ses embrassemens, pour lui dire que j' acceptois avec joie le titre qu' elle m' accordoit, et que je le conserverois cherement toute ma vie. Elle recommença à me caresser sans aucun ménagement. Dans la posture où j' étois encore assis, elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour m' embrasser. Elle ne quittoit point cette situation. Elle serroit mes mains, elle les baisoit mille fois, et je les sentois toutes mouillées de ses larmes.
Monsieur De L l' aida à se lever. Laissez-nous le tems, lui dit-il, d' exprimer à Monsieur Cleveland combien nous sommes sensibles à son bonheur. Je m' imaginai qu' il commençoit à trouver de l' excès dans les caresses que je recevois de sa fille, et je le

regardai en rougissant. Vous ne vous plaindrez plus de la rigueur

p147

du ciel, reprit-il en s' adressant à moi ; et si vous n' êtes pas le plus heureux de tous les hommes, ce n' est pas sur la terre que vous devez espérer ce qui vous manque. On vous ramene une épouse qui réunit toutes les vertus à tous les charmes, et je vous présente une fille digne de sa mere et de vous. Je suis trop heureux moi-même, ajoûta-t-il, en m' embrassant, de vous avoir conservé un dépôt si précieux, et je ne vous demande, pour prix de mes soins, que la permission de partager avec vous le titre de pere.
Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les lumieres que je n' avois pas encore. Mais s' ils se placent dans l' ignorance profonde où j' étois du sort de ma fille, prévenu par une si longue habitude que Monsieur De L étoit son pere, et n' ayant jamais eu de raisons pour former là-dessus le moindre doute, ils sentiront que mon aveuglement étoit nécessaire, et que loin d' être éclairé par les mouvemens de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon coeur pour une fille charmante qui m' avoit fait sentir long-tems tous les transports de l' amour.
Ma soeur comprit aisément

p148

l' erreur de Monsieur De L et la mienne. Il agissoit dans la persuasion que j' étois informé du bonheur dont il s' empressoit de me féliciter ; et moi, qui ne voyois dans ses discours et dans les tendresses de Cécile que le témoignage du sensible intérêt qu' ils prenoient au retour de mon épouse, je me figurois tout au plus, en leur entendant mettre le nom de pere à tant d' usages, que par complaisance pour Fanny qui n' avoit point de fille, Monsieur De L lui avoit remis ses droits sur la sienne, et qu' il m' admettoit par la même raison au partage du titre qu' il devoit à la nature. Ma réponse fut conforme à cette pensée : vous m' accordez, lui dis-je, beaucoup plus que je n' aurois osé souhaiter. Le bonheur d' être assez riche pour faire un présent inestimable est encore surpassé par celui de le recevoir. J' accepte vos offres ; et vous sçavez, ajoûtai-je, que s' il y a quelque chose à changer dans mon coeur pour lui faire prendre des sentimens de pere, ce n' est pas la tendresse ni le zéle.

Cécile s' assit près de moi, et comme charmée de mes moindres attentions, elle me rendoit avec usure tout ce que je

p149

lui disois de tendre et d' obligeant. Je remarquois de l' embarras sur le visage de ma soeur ; elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C' étoit une priere qu' elle lui faisoit encore d' abandonner l' explication du mystère au hasard ou à la nature, persuadée que ce qui se développeroit ainsi, comme insensiblement, m' exposeroit à beaucoup moins d' agitation. Mais j' étois si éloigné du péril qu' elle appréhendoit pour moi, que cédant à l' impatience mortelle que j' avois de voir arriver Fanny, j' interrompis Cécile elle-même, pour sçavoir d' elle où elle l' avoit laissée. Monsieur De L m' assura qu' elle ne pouvoit tarder un quart-d' heure. ô dieu ! M' écriai-je ; et faisant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m' échapper avec la même impétuosité, je demeurai quelques momens comme sourd et insensible à ce qui se disoit autour de moi, par la violence des sentimens que j' empêchois d' éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même que je n' aurois pas tout l' empire que je m' étois promis sur mes sens. Je le confessai à ma soeur, que les mouvemens qu' elle venoit de voir avoient allarmée.

p150

Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens pas autant de force que je m' en étois flatté ; et si vous me demandez ce que je pense de moi-même à ce moment, je crains de ne pouvoir l' embrasser sans mourir. C' est pour elle-même, ajoûtai-je, que je veux me conserver ; car je connois son coeur : si elle est telle que vous me l' avez persuadé, si tous ses malheurs et les miens ne l' ont pas changée, elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée se fortifiant par le souvenir des plus heureuses années de notre amour, j' aimai mieux m' exposer encore au tourment de quelques jours de privation, qu' au danger de perdre la vie par l' excès présent de ma joie. C' est ici que je crains de donner une étrange idée du caractère de mon coeur, à ceux du moins qui n' ont point assez de force ni d' étendue de sentiment pour se représenter ce qui devoit s' y passer pendant ces réflexions.
Mais je comptois aussi trop peu sur moi-même, et je ne songeois pas que cette même activité de coeur, qui me

faisoit croire le danger si pressant, étoit capable de résister à des attaques plus violentes. D' ailleurs Monsieur De L, sans pénétrer

p151

mes craintes, et sans autre vûe que de m' apprendre ce qu' il croyoit capable de m' intéresser, fit une diversion imprévue à mes sentimens par le récit des persécutions que Fanny avoit essuyées du duc de Monmouth. Un accident si peu attendu dans les circonstances où j' étois, suspendit tout d' un coup mes agitations. Quoique je ne connusse point le duc, et que j' eusse même évité l' occasion de le voir chez madame, où il étoit continuellement, j' avois entendu parler mille fois de son caractère, et louer ses excellentes qualités, qui l' auroient rendu un des plus grands hommes de son siécle, si la présomption et la témérité n' en eussent terni l' éclat. Tout étoit à craindre d' un homme tel que je me le figurois, et je ne pus entendre qu' il avoit conçu des sentimens particuliers pour mon épouse, sans ressentir presqu' autant d' allarmes que de curiosité.
Ma défiance augmenta beaucoup, lorsqu' après m' avoir raconté combien son amour l' avoit rendu importun à Fanny, Monsieur De L me répéta ce que Milord Clarendon lui avoit appris de ses premieres aventures, et de la situation où il étoit à la cour d' Angleterre. Le duc de

p152

Monmouth avoit à peine seize ans, que cédant déja aux premiers mouvemens d' un naturel ambitieux et ennemi de la dépendance, il avoit mieux aimé renoncer au séjour de Londres, et aux faveurs qu' il y devoit attendre du roi son pere, que d' y vivre dans la nécessité de paroître à la cour avec la qualité de sujet. Ses terres étoient assez considérables pour lui rendre facile le projet qu' il forma. Ce fut de s' y retirer, sous prétexte d' amour pour la solitude, et d' y exiger de ses vassaux une obéïssance et des marques de respect si extraordinaires, qu' elles différoient peu de la soumission des esclaves. Son ambition se nourrit long-tems de cette vaine ombre de puissance et de grandeur. Il s' étoit composé une maison fort nombreuse, dont les principaux officiers portoient les mêmes titres que ceux de la couronne. Il avoit des gardes, un tribunal souverain de justice, qu' il eut la hardiesse de former sans la participation de la cour, et dont il fit exécuter plusieurs fois les décisions dans des causes fort

importantes. Enfin, si l' on excepte le sceptre, il ne se refusa aucune marque de la royauté.

p153

Le roi ne manqua point d' être informé de cette conduite ; mais il la regarda d' abord comme un caprice de jeunesse, pour lequel il eut tant d' indulgence, qu' il se fit quelquefois un plaisir de le flatter, en traitant le duc de prince souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d' état, de cour, de parlement, et tout ce qui pouvoit donner de la satisfaction au jeune ambitieux, en réalisant jusqu' à un certain point sa chimère. Cependant la durée de cette comédie la fit regarder à la fin d' un oeil plus sérieux. L' âge du duc commençoit à demander d' autres occupations que des jeux d' enfance. Il reçut ordre de se rendre à la cour, et le dessein du roi étoit de l' employer dans la guerre qu' il étoit prêt de déclarer à la Hollande. Une maladie lui servit de prétexte pour se dispenser d' obéïr. En vain son conseil, qui étoit heureusement composé de gens sages, quoiqu' ils eussent eu la complaisance de se prêter à toutes ses imaginations, lui représenta-t-il qu' en refusant les justes égards qu' il devoit à une puissance supérieure à la sienne, il alloit attirer quelque

p154

orage sur ses états. Il crut s' être abaissé beaucoup en feignant une maladie, parce que c' étoit avouer sa foiblesse que d' avoir recours à la dissimulation ; et dans le chagrin qu' il en ressentit, il examina long-tems si en réunissant toutes ses forces il ne pouvoit pas se mettre en état de rendre au roi son voisin menaces pour menaces, ou de prévenir les siennes en lui déclarant la guerre.
Ces extravagances demeurerent secrettes, et l' opinion de sa maladie fit perdre au roi la pensée de l' appeller près de lui. Mais ses idées d' indépendance n' ayant fait que s' étendre et se confirmer par cette facilité de la cour, il se précipita bientôt dans une si folle entreprise, qu' il causa lui-même la ruine de tous ses projets. L' amour devint son guide ; c' étoit en choisir un plus téméraire encore et plus imprudent que l' ambition. Il avoit dans ses états un gentilhomme fort riche, qui, pour vivre tranquillement avec lui, n' avoit pas refusé d' entrer dans ses caprices, sur-tout depuis que le roi son pere avoit paru s' en faire un divertissement. Peut-être rien n' avoit-il tant servi à soutenir les imaginations du

duc, que le nom et les

p155

richesses d' un sujet de cette considération. Il lui avoit confié un des premiers postes de sa cour ; et le traitant avec une familiarité qu' il n' avoit pas pour le reste de ses sujets, il sembloit qu' il n' y eût que la dignité souveraine qui mît entr' eux quelque intervalle. Ce n' étoit pas sans dessein qu' il se plaisoit ainsi à l' agrandir. Il lui connoissoit une fille aimable, qui devoit être quelque jour, par son héritage, un des plus riches partis de la province. Il se proposoit secrettement de l' épouser, pour affermir sa puissance par l' augmentation de ses revenus, et pour se rendre plus cher à ses sujets en prenant une alliance au milieu d' eux. Ce projet ne causa aucun trouble, tant qu' il ne fut inspiré que par l' ambition ; mais l' amour est moins tranquille. Le hasard fit voir au duc celle qu' il ne connoissoit encore que de nom ; il prit une vive passion pour elle ; et regardant cet événement comme une admirable disposition du ciel, qui réunissoit les intérêts de sa grandeur avec ceux de son amour, il la demanda ouvertement à son pere. Une proposition de cette nature, faite du ton d' un souverain qui veut être obéï, changea tellement la scène aux yeux de tout le monde, que la crainte

p156

refroidit non-seulement le pere, mais tous les conseillers et les courtisans du duc. Il falloit s' attendre à l' indignation de la cour qui n' auroit pas manqué de punir cette témérité. Le pere prit le parti de la fuite avec sa fille ; et l' état dont il vouloit sortir n' ayant pas beaucoup d' étendue, il s' étoit rendu, en peu de momens, sur la frontière, lorsqu' il se vit arrêté par le duc lui-même, qui l' avoit poursuivi avec autant de colere que de vîtesse. Un sujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu' il avoit de plus cher, lui parut digne de toutes sortes de supplices. Dans l' ardeur du premier transport, il l' eût puni sur le champ de sa propre main, s' il ne se fût laissé attendrir par les larmes de sa maîtresse. Mais profitant de la consternation où il la voyoit, il mit la grace de son pere à un prix qui lui coûta l' honneur. Elle se rendit aux instances qu' il lui fit de recevoir sa main, et ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d' irrégularité dans les cérémonies, que dans les autres circonstances. Tout ce qu' il y avoit de personnes sensées auprès du

duc, tremblerent de son audace ; et sous un roi moins indulgent,

p157

la punition en seroit peut-être retombée sur eux. Le duc, charmé de sa victoire, abandonna pendant quelques tems toutes ses idées d' ambition pour se livrer aux plaisirs de l' amour, tandis que le pere de sa maîtresse, craignant qu' avec le chagrin de voir sa fille déshonorée il n' eût le malheur de s' être attiré le ressentiment du roi, prit le chemin de Londres pour justifier sa conduite à la cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du duc fut regardée d' un autre oeil que les jeux puériles de son ambition. Le roi lui fit porter, par deux officiers de ses gardes, l' ordre de se rendre sur le champ à Londres. La nécessité d' obéïr étoit d' autant plus inévitable, que les maladies mêmes n' étoient point exceptées ; et pour lever toutes sortes de prétextes, les officiers étoient accompagnés de quelques gardes, et d' un carrosse du roi. Cet appareil irrita la fierté du duc jusqu' à le faire penser à la résistance ; mais n' ayant point trouvé dans ses gens l' ardeur qu' il souhaitoit à le servir, il prit le parti de céder à la force. Sa maîtresse, qui n' avoit plus d' autre choix à faire que celui de le suivre, consentit à faire le voyage avec lui. Il fut reçu

p158

du roi avec plus de bonté qu' on ne s' y étoit attendu. Ce prince rit beaucoup de ses essais de gouvernement, sans le soupçonner d' avoir eu d' autres vûes que celles de s' amuser dans la solitude. Il le ménagea moins sur la violence qu' il avoit faite à une fille de condition, dont le coeur méritoit du moins d' être attaqué par des voies plus douces. Mais apprenant qu' elle n' avoit point de regret d' être à lui, et qu' elle se faisoit même un bonheur d' en être aimée, ses reproches ne furent pas trop durs, et le seul châtiment qu' il lui imposa fut de demeurer à la cour. Cependant il lui parut si insupportable, que dans la répugnance qu' il avoit à se voir confondu dans la foule des courtisans, il prétexta diverses infirmités pour se procurer le droit de ne pas quitter sa maison. Il y menoit une vie délicieuse ; car il n' étoit pas moins sensible au plaisir qu' à l' ambition ; mais son idole étant néanmoins la grandeur et l' indépendance, il trouva le moyen, par le généreux usage qu' il faisoit de ses richesses, d' attirer chez

lui une partie de la cour, et de se faire une multitude de nouveaux esclaves qui dépendoient de ses moindres volontés. Sa

p159

naissance et ses bienfaits paroissant justifier leur attachement, ils faisoient gloire de leur assiduité et de leur soumission, quoiqu' il prît quelquefois plaisir à mettre leur zéle aux plus rudes épreuves. Le respect et l' obéïssance qu' il exigeoit d' eux pour sa maîtresse, étoit une autre sorte d' esclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à se soumettre, si elle n' avoit sçu le déguiser elle-même par des manieres plus douces et plus caressantes. Elle étoit naturellement voluptueuse ; et comptant pour rien la grandeur, si elle n' étoit accompagnée du plaisir, elle eut l' adresse d' inspirer d' assez tendres sentimens à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s' y porter autant par inclination pour elle, que par complaisance et par soumission pour le duc. C' étoit satisfaire tout à la fois sa passion dominante, et celle de son amant. Mais il en coûtoit quelque chose à sa fidélité, et ce qui lui avoit réussi d' abord heureusement devint la cause de son malheur.
Le duc, quoique trop fier pour être capable des soupçons ordinaires de la jalousie, ne put se déguiser à lui-même, quelques libertés que le hasard lui fit remarquer.

p160

Elles étoient légères, et peut-être pardonnables aux yeux d' un amant moins impétueux ; mais ne mettant point de différence entre les crimes qui blessoient sa fierté, il punit sur le champ sa maîtresse d' un coup d' épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement passa dans l' esprit du roi pour un excès de jalousie, qu' il crut devoir pardonner à la jeunesse et à l' amour. Il espéra même qu' étant dégagé des liens auxquels on avoit attribué son goût pour la retraite, il se rendroit de lui-même aux devoirs de sa naissance qui l' appelloient naturellement à la cour. Mais si son humeur changea, ce fut pour devenir plus mélancolique et plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ses mains dans le sang d' une personne qu' il adoroit, se convertit dans une tristesse profonde. Il perdit long-tems le sommeil et l' appétit. Il renonça même à tout ce qui avoit flatté jusqu' alors son ambition ; et passant plus d' une année à déplorer son malheur, il éloigna jusqu' aux plus chers confidens de ses

inclinations et de ses projets. Le comte de Clarendon gouvernoit alors l' Angleterre avec la confiance et l' estime du roi son maître. Son expérience

p161

et l' attention continuelle qu' il apportoit aux intérêts de l' état, lui avoient fait découvrir, depuis long-tems, dans le caractère autant que dans la conduite du duc, les semences de tous les projets qui ont éclaté dans la suite de sa vie. Il conseilla au roi de l' occuper, et ce fut à sa persuasion qu' il fut nommé à l' ambassade de France pour serrer les noeuds qui venoient de se former entre les deux couronnes. Sa vanité le rendit sensible à ce choix. Outre l' importance d' une commission dont on lui fit prévoir les suites, il se trouvoit délivré, par son absence, de la nécessité de s' humilier à la cour, et comme élevé à l' indépendance dans un pays étranger par les prérogatives d' une dignité qui ne l' assujettissoit à personne. Il parut à Versailles et à Paris avec un éclat dont l' Angleterre a donné peu d' exemples ; et sa figure soutenant son nom et sa dépense, il ne s' y fit pas moins de réputation par ses galanteries.
Il est rare qu' un ambitieux soit touché deux fois des traits de l' amour. S' il céde une fois à cette passion, il sent bientôt qu' elle est contraire à ses vûes dominantes, et tout ce qu' il donne ensuite aux

p162

foiblesses de la nature, mérite moins le nom de tendresse de coeur, que celui d' amusement. Mais le caractère du duc de Monmouth le rendoit capable tout à la fois de plusieurs grandes passions ; et par un caprice qui lui étoit encore plus propre, il cherchoit volontairement l' occasion de donner un exercice continuel à tous les penchans de son coeur. Madame étoit alors ce qu' il y avoit de plus grand et de plus aimable à la cour de France. Il fut éblouit par ses charmes, et l' ambition servit encore à échauffer sa tendresse. Le lien du sang étoit un prétexte qui fit naître bientôt la familiarité. D' ailleurs, la bonté de cette princesse rendoit l' accès si facile auprès d' elle, que l' espérance pouvoit naître aisément dans le coeur d' un présomptueux.
Milord Clarendon n' étoit pas mieux informé que le public, de l' intrigue et des progrès du duc ; mais il avoit sçu de quelques anglois, qui étoient attachés à Saint-Cloud, que ses visites fréquentes l' avoient rendu suspect à monsieur, et que les querelles qui

avoient éclaté plusieurs fois n' avoient point eu
d' autre origine. Il est certain que le duc avoit été
long-tems observé par ce prince, et que passant
souvent

p163

la nuit dans le parc, il y avoit été exposé à
quelques insultes qui n' avoient pas refroidi sa
passion. Ce fut un malheur pour madame, de n' avoir
personne auprès d' elle qui eût la hardiesse de
l' informer de ces circonstances. Elle étoit d' autant
plus à plaindre, qu' essuyant tous les jours les
reproches, et quelquefois même les outrages de la
jalousie, elle ne pouvoit se délivrer d' un mal dont
elle ignoroit la cause. Sa consolation, au contraire,
étoit de s' entretenir de ses peines avec le duc et
quelques autres anglois, à qui elle avoit raison de
croire que le lien de la patrie et de l' amitié devoit
y faire prendre plus d' intérêt, et ce qu' elle
regardoit ainsi comme l' adoucissement de son infortune
en devenoit la source perpétuelle par les nouveaux
soupçons auxquels elle donnoit lieu sans y penser.
Enfin le duc y mit le comble par une imprudence qui ne
peut être pardonnée même à l' amour. Désespéré un jour
d' apprendre que madame avoit passé toute la nuit en
pleurs, après une longue visite qu' elle avoit reçue de
monsieur, il se crut autorisé par sa qualité
d' ambassadeur à demander une audience particuliere à
ce prince, dans laquelle

p164

il lui fit des plaintes ameres au nom du roi son
maître, de la conduite qu' il tenoit avec une
princesse qui méritoit les adorations de l' univers.
Monsieur reconnut dans ce langage un coeur excité par
l' ardeur de sa passion. Il sçut se modérer, mais si
les bruits funestes que la malignité prit plaisir à
répandre après la mort de madame, eurent jamais
quelque fondement, c' est à cette malheureuse démarche
qu' il faut attribuer tous les excès auxquels on a
prétendu que la jalousie de monsieur s' étoit emportée.
Quelque ardeur qu' il y eût dans les sentimens du duc,
ils n' avoient point eu le tems de se fortifier par une
assez longue durée, pour lui coûter beaucoup à
surmonter. L' ambition d' ailleurs y ayant eu presque
autant de part que l' amour, il ne vit pas plutôt
madame au tombeau, qu' il perdit le souvenir de ses

charmes, et s' étant retiré à Rouen, par les raisons
que j' ai rapportées, il y trouva dans ceux de Fanny
de quoi guérir une plaie qui s' étoit déja fermée
d' elle-même. Milord Clarendon en faisant ce récit à
M De L ne lui avoit pas caché que c' étoit l' intérêt
qu' il prenoit à mon repos qui le faisoit entrer

p165

dans ce détail ; il prévoyoit que la nouvelle passion
du duc pourroit me devenir importune, et son amitié
le portoit à me faire connoître de quel ennemi j' avois
à me défier. Ce n' étoit pas même sans raison qu' il
lui donnoit déja ce titre. Il déclara à M De L que
je ne devois pas regarder d' un autre oeil un homme
qui s' étoit expliqué avec peu de ménagement sur ma
naissance, et qui pour justifier apparemment les
injures qu' il me préparoit, ne lui avoit parlé de moi
qu' avec la derniere hauteur. Mais j' aurois pû me
dispenser de cette explication, ajoûta Monsieur De
L en finissant, puisqu' en la recevant de milord,
elle ne supposoit pas qu' il dût faire le voyage avec
nous. Il ne m' a parlé avec cette confiance que pour
me mettre en état de vous instruire, et c' est un soin
qu' il prendra désormais lui-même.
Quoique je ne visse dans ce discours que des sujets de
crainte éloignés, et rien qui fût capable de troubler
la douceur de ma situation présente, je ne pus
entendre qu' un bonheur dont je n' avois pas encore
commencé à jouir, étoit déja menacé de quelque nuage,
sans retomber dans quelques

p166

plaintes de la rigueur du ciel et de la bisarrerie de
mon sort. Si cette pensée ne mit point trop d' amertume
dans mes sentimens, elle me fit naître mille
réfléxions, qui refroidirent beaucoup les transports
qui allarmoient ma soeur, et qui m' avoient paru
redoutables à moi-même. Je méditois sur tout ce que
je venois d' entendre, et quoique mon intention ne fût
fixée sur aucune circonstance particuliere de mes
craintes, je les parcourois toutes d' une vûe vague,
avec un air de distraction et de rêverie profonde. Ma
soeur me dit quelques paroles auxquelles je ne fis
point de réponse. Cécile m' accabloit de caresses, et
j' y étois comme insensible.
Cependant le bruit d' un carrosse qui s' avançoit à
grand train, nous fit croire que ce devoit être celui

de milord. Nos yeux le reconnurent bientôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever ; il m' auroit réussi, et mes forces suffisoient pour me soutenir sans secours ; mais les dames et M De L me forcerent absolument de demeurer assis. Le carrosse arriva pendant cette contestation. Je me sentois plus de fermeté que je ne m' en

p167

étois promis, et soit que les réflexions mélancoliques d' où je sortois eussent calmé le tumulte de mes esprits, soit que le ciel voulût m' épargner des agitations inutiles, je vis ouvrir la portiere du carrosse sans cet excès d' émotion auquel je m' étois moi-même attendu. M De L et Cécile s' étoient empressés pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma surprise de les voir demeurer comme immobiles à la portiere, et de n' appercevoir que Milord Clarendon qui descendoit en s' appuyant sur le bras de M De L ? L' air de son visage n' avoit rien qui m' annonçât de l' infortune, mais j' y crus remarquer quelque chose d' inquiet, lorsqu' il m' eut reconnu. Au lieu de répondre aux questions de Cécile, qui lui demandoit tristement ce qu' étoit devenue sa mere, il se contenta de la saluer avec un sourire, et se précipitant vers moi, il daigna se baisser jusqu' à terre, pour m' embrasser dans la situation où j' étois, sans vouloir me permettre de la quitter.
L' impatience que j' avois de l' entendre ne m' empêcha point de sentir vivement ces témoignages de bonté et d' amitié. Je lui rendis du fond du coeur, et en le serrant

p168

de toute ma force, ceux de ma reconnoissance et de mon attachement. Mais, lui dis-je aussitôt, comment êtes-vous seul ? Et où avez-vous laissé ce qu' on m' avoit fait espérer de revoir avec vous ? Il conçut, par l' air dont j' accompagnois cette question, qu' il ne pouvoit trop se hâter d' y satisfaire.
Rassurez-vous, me dit-il, et commencez par vous persuader sur ma parole, que vous n' avez plus à redouter d' obstacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. Votre épouse est en sûreté au château de Saint-Germain. Elle seroit ici, si j' avois voulu donner quelque chose au hasard, et si elle n' avoit consenti elle-même à différer son

arrivée de quelques heures. Ses raisons et les miennes ne sont pas les mêmes, et je ne veux point tarder à vous les apprendre.
C' est un coup du ciel, continua-t-il, après s' être assis près de moi, que le jour où tous vos desirs vont être satisfaits, soit en même tems celui qui vous venge de vos ennemis. Mon carrosse avoit passé Saint-Germain, lorsque M De L a pris le parti de presser la marche du sien, avec une vîtesse qui l' a dérobé tout d' un coup

p169

à ma vûe. Je me suis figuré qu' il vouloit se faire un mérite de vous présenter votre chere Cécile. La même pensée est venue à votre épouse, et nous avons loué cette galanterie. Mes chevaux continuoient d' avancer, lorsqu' au milieu du grand chemin et dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moindre surprise, quatre hommes à cheval, auxquels j' avois fait peu d' attention quoiqu' ils nous suivissent depuis S Germain, ont prié mon cocher d' arrêter. J' avois assez de monde à ma suite pour être sans crainte, et le ton d' ailleurs dont j' entendois faire cette priere n' étoit pas propre à m' alarmer. J' ai mis la tête à ma portiere, et voyant tous mes gens à cheval autour de moi, j' ai donné ordre moi-même à mon cocher d' arrêter un moment. L' un des quatre inconnus a mis pied à terre, et s' approchant de moi, il m' a dit à l' oreille, en affectant de se cacher le visage, que l' interêt d' une des deux dames que j' avois dans mon carrosse, lui causoit une vive inquiétude ; qu' il n' en avoit pas moins pour celle qui nous précédoit sous la conduite de M De L et que ne pouvant se partager pour servir d' escorte aux deux équipages, il me

p170

conseilloit, pour la sûreté de deux personnes qui m' étoient chéres, de retourner à S Germain, tandis qu' il alloit suivre Cécile avec une diligence et un zéle qui devoient me laisser sans crainte pour elle.
Il m' a quitté brusquement après ce discours, et remontant à cheval sans répondre à mes questions, il a pressé ses compagnons de le suivre avec toute la vîtesse de leurs chevaux.
Si je n' avois eu que ma personne à défendre, reprit le comte, mes résolutions n' auroient pas été incertaines ; mais dans les alarmes où je me suis

trouvé pour votre épouse, j' ai balancé quelques momens sur le parti que je devois prendre. Enfin quelque foiblesse qu' il y eût peut-être à m' en rapporter aux avis d' un inconnu, j' ai pris son conseil pour le parti le plus sûr ; et faisant retourner mes chevaux sur leurs pas, j' ai détaché seulement trois de mes gens, dont le courage et la fidélité me sont connues, avec ordre de suivre à toute bride le carrosse de M De L. Le gentilhomme espagnol qui est venu avec nous, n' a pû s' appercevoir de ce mouvement sans me presser de lui en apprendre la cause. Je ne lui en ai pas fait

p171

mystere, mais le voyant disposé à prendre le cheval du seul homme qui me restoit, pour se joindre à ceux que j' avois détachés, je lui ai représenté qu' ayant peut-être quelque risque à courir pour notre propre voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laisser votre épouse sans défense.
Avec quelques précautions que j' aye évité de m' expliquer ouvertement devant elle, il m' a été impossible de parler si bas à Dom Thadeo, qu' elle n' ait compris une partie de mon embarras. Ses alarmes en ont été un autre, dont je n' ai pû me délivrer, qu' en feignant une aventure qui n' avoit point de rapport à nous, et dont je l' ai assuré que je connoissois depuis long-tems les premieres circonstances. Le soin que l' inconnu avoit eu de lui cacher son visage, a beaucoup aidé à lui persuader que j' étois sincere. Elle a consenti à retourner à Saint Germain, où je l' ai laissée avec Madame De L, chez une dame de mes amies qui occupe un appartement au château. Elle s' est rendue d' autant plus facilement à mes instances, qu' ignorant encore si vous approuvez son retour, elle en ressentoit de l' inquiétude à

p172

mesure que nous approchions de Saint Cloud ; et l' espérance de recevoir là-dessus quelque certitude avant son arrivée, lui a fait souffrir moins impatiemment que je l' aye quittée avec Dom Thadeo, qui s' est obstiné à vouloir m' accompagner.
Le comte me regardant à cet endroit de son récit, me demanda si je connoissois un jeune homme qui se donnoit le nom de Gelin ? Oui, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Hélas ! Penseroit-il encore

à me causer de nouveaux tourmens ? Il n' en est pas capable, interrompit le comte, et vous avez au contraire peu d' amis plus fidelles. Reprenant son discours, il me raconta qu' étant partie de Saint Germain avec Dom Thadeo, tous deux remplis de l' idée d' une si étrange aventure, et dans une vive inquiétude pour Cécile, ils s' étoient mis en marche avec toute la diligence de six puissans chevaux. Comme c' étoit à l' entrée de la forêt de Chatoux qu' ils avoient reçû l' avis qui les avoit effrayés, ils ne l' avoient pas traversée sans y prendre des informations de tous les passans. Ils avoient seulement appris qu' on y avoit vû plusieurs

p173

cavaliers dans un désordre extraordinaire, et qu' on étoit persuadé à Chatoux qu' il s' étoit fait entr' eux un combat sanglant dans la forêt. Les vainqueurs avoient passé au travers de ce village avec ceux qu' ils avoient désarmés. On croyoit avoir remarqué qu' il y en avoit quelques-uns de mortellement blessés ; mais personne n' ayant eu la hardiesse de s' opposer à leur passage, on ignoroit le sujet de cette querelle, et le chemin que les combattans avoient pris. L' embarras du comte auroit redoublé, s' il n' eût apperçu ses gens qui revenoient à toute bride vers Saint Germain, et qui marquerent beaucoup de joye de le rencontrer. Les éclaircissemens furent prompts. Vous êtes heureux, dit l' un d' eux à son maître, d' avoir suivi le conseil qu' on vous a donné. Votre vie et celle de Madame Cleveland étoient en danger. Il raconta qu' ayant joint avec ses deux compagnons les quatre inconnus qui avoient conseillé au comte de retourner à Saint Germain, ils en avoient été accueillis avec beaucoup de joye, et que sans avoir eû le tems d' entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient apperçû cinq autres cavaliers qui se tenoient

p174

derriere les arbres dont le chemin est bordé, et qui paroissoient observer les passans. Les quatre inconnus s' étoient échauffés à cette vûe, et déclarant aux domestiques du comte qu' il étoit question des interêts de leur maître, ils s' étoient avancés fierement vers les autres, qu' ils avoient sommés de se retirer, en leur faisant quelque reproche

de leur dessein. Ce compliment avoit été reçû avec la même fierté. La querelle s' étoit échauffée par quelques injures, et l' on en étoit venu si brusquement aux mains, que les premiers coups avoient été funestes à quelques-uns des combattans. L' un des domestiques du comte se trouvoit légerement blessé ; mais le parti opposé ayant été le plus malheureux, il en étoit tombé deux presque sans vie, et les trois autres avoient pris la fuite. Les inconnus qui nous servoient si ardemment, parloient d' abandonner ces deux miserables à leur sort, et de les laisser mourrir dans le lieu où ils s' étoient attirés un si juste châtiment, lorsque l' un des deux avoit levé la voix pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité ; il avoit ajoûté que se sentant près de sa derniere heure, et desirant de se reconcilier

p175

avec ceux qu' il avoit mortellement offensés, il demandoit au nom du ciel qu' on prît la peine de le transporter à S Cloud, trop content si pour l' interêt de mon repos et celui de son salut éternel, il pouvoit me communiquer quelques secrets d' importance avant que d' expirer. Cette déclaration avoit reveillé le zéle des inconnus. Malgré l' embarras et le danger même auquel ils pouvoient s' exposer, en se chargeant de conduire pendant plus d' une lieue deux personnes qui perissoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une satisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heureusement l' un des deux blessés mourut, avant qu' ils eussent commencé à se mettre en état de faire le chemin. L' autre étoit d' une foiblesse qui faisoit appréhender pour lui le même sort ; cependant après avoir bandé sa playe ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriere un de leurs compagnons, et de lui faire traverser Chatoux dans cet état. Ils gagnerent assez heureusement Ruel, mais le mouvement ayant achevé de l' affoiblir, il confessa lui-même qu' il ne se sentoit point la force d' aller plus loin. On le mit entre les mains d' un chirurgien,

p176

qui en porta le même jugement, et qui désespera de sa vie s' il tardoit un moment à se faire panser. Comme la situation de Ruel est détournée, les inconnus se flatterent que si le bruit de leur combat venoit à se

répandre, ce ne seroit point dans un lieu si peu fréquenté que la justice commenceroit ses recherches. Leur chef fit réflexion aussi que le blessé ne pouvant être transporté jusqu' à Saint Cloud, et ma propre situation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu' il avoit à me faire, il l' engageroit peut-être à s' ouvrir à Mylord Clarendon. Ce fut dans cette pensée qu' après avoir prié d' abord les trois domestiques du comte de ne pas s' éloigner, il changea de sentiment pour les renvoyer à leur maître, en lui faisant dire par leur bouche qu' il pouvoit partir désormais sans danger, et qu' il le conjuroit même de se rendre promptement à Ruel, où sa présence étoit nécessaire à mes interêts.
En vain le comte auroit demandé à ses gens plus d' explication. Il n' étoit rien échappé aux quatre inconnus qui pût servir à faire juger de leur dessein, ni à découvrir leur nom. Le blessé avoit gardé

p177

de même un profond silence sur son entreprise, et les premiers reproches qui avoient engagé la querelle avoient été si vagues, qu' ils n' en avoient pû recueillir qu' un projet d' outrage et d' enlevement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer sa marche vers Ruel. C' étoit naturellement le chemin de Saint Cloud. Il fut conduit par ses gens dans le lieu où les inconnus étoient à l' attendre. Le premier qui s' offrit à lui, fut le même qu' il se souvint d' avoir vû à sa portiere, deux heures auparavant. Il le traita avec bonté, et le faisant monter dans son carrosse, il le pressa de lui expliquer des évenemens qui étoient pour lui autant de mysteres. La réponse de l' inconnu fut qu' il n' avoit pas moins d' impatience de les lui apprendre.
Il est difficile, lui dit-il, qu' ayant une liaison si étroite avec M Cleveland et sa famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin. Le comte n' avoit jamais eû une connoissance assez détaillée de mon histoire, pour reconnoître à ce nom l' auteur de toutes mes infortunes. En confessant naturellement qu' il l' entendoit pour la premiere fois, il s' apperçut, que cet

p178

aveu dissipoit un certain embarras qu' il avoit remarqué d' abord sur le visage de celui qui lui

parloit. C' étoit en effet Gelin, et ce qu' il va raconter paroîtroit incroyable, si je n' ajoûtois que la suite est capable de le justifier.
Si vous ne connoissez pas mon nom, reprit-il avec plus d' assurance, je dois vous apprendre que j' ai d' anciennes obligations à M Cleveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnoissance. Le malheur de mon sort, ou, si vous voulez, la force d' une passion déréglée, m' a fait oublier long-tems un devoir si juste ; mais c' est de mes fautes mêmes et de la bonté qu' il a eu de me les pardonner, que mon zéle tire aujourd' hui sa principale force ; et quand mon ami, ajoûta-t-il sans craindre de profaner ce nom, aura besoin de mon sang pour le soutien de ses interêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées s' il m' en reste une goutte qui ne soit pas répandue pour lui. étant prisonnier, continua-t-il, par une suite de disgraces dont il ne me sera jamais agréable de rappeller le souvenir, je reçûs dans ma prison la visite d' un homme d' église, qui ne se fit connoître à

moi que par le nom de l' ordre auquel il appartenoit. Son maintien étoit grave, et ses discours insinuans. Il plaignit mon malheur. Cette fausse compassion lui attira ma confiance. Dans la consternation où j' étois, je n' aurois refusé à personne l' ouverture de mes peines. Mais je m' apperçûs bien-tôt, par les voyes qu' il prit pour me consoler, qu' il étoit moins occupé de mon infortune que de ses propres ressentimens, et qu' il n' affectoit de marquer de l' inclination pour moi, que dans la vûe de me faire servir à quelque projet de vengeance. J' avoue à l' honneur du ciel, qui commençoit à me faire sentir son assistance, que le malheureux succès de mes desirs et l' humiliation dans laquelle j' étois tombée, joint aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me disposoient déja à reprendre la pratique et le goût de la vertu.
Le nouvel exemple de malignité que je crus appercevoir dans un autre, m' ouvrit encore mieux les yeux sur le malheur de ma situation, et loin de suivre le nouveau chemin qu' on m' ouvroit vers l' abîme du vice, je louai le ciel de l' occasion qu' il me donnoit de faire un généreux effort pour en sortir. Cependant

ayant reconnu que j' avois à faire à l' homme du monde

le plus vindicatif et le plus artificieux, il me parut nécessaire d' employer quelque adresse, pour tirer de lui l' aveu de tous ses desseins. Je réussis à le faire du moins expliquer nettement sur la haîne qu' il portoit à M Cleveland. Il me confessa qu' il n' avoit jamais senti de passion plus forte, et me supposant dans les mêmes sentimens, il me proposa de nous réunir pour la ruine d' un homme qu' il n' avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l' explication de ses projets après ma liberté. La seule peine qui me resta de cet entretien, fut de m' être livré d' abord avec quelque imprudence dans le récit sincere que j' avois fait des circonstances de mon malheur à un homme dont j' aurois dû reconnoître tout d' un coup la malignité. Je sentis avant son départ que s' il differoit à s' expliquer, c' est qu' il vouloit mettre à profit les lumieres qu' il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cleveland, qui étoit alors au couvent de chaillot. Il sçavoit d' ailleurs d' autres évenemens que j' ignorois, et que ceux qu' il apprenoit de moi, lui firent regarder sous un nouveau jour.
Sans avoir

p181

pû pénétrer le fond de ses pensées, je remarquai à quelques mots qui lui échapperent, qu' il fondoit déja sur toutes ces connoissances un plan qu' il vouloit méditer plus à loisir.
Il me rendit plusieurs visites avant ma liberté, mais sans s' ouvrir davantage, et tous ses soins tendoient à s' assurer de la disposition que j' avois à le servir. Enfin, la générosité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma prison. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoissance, je me hâtai de courir chez mon libérateur, et de m' acquitter du premier de mes devoirs. Je sortis de chez lui avec la résolution de remplir fidellement tous les autres ; et sans avoir cherché à me faire un mérite de mon zéle en lui parlant de son ennemi, je pensai à l' en délivrer par des démarches secrettes dont je ne demandois que le ciel pour témoin.
La premiere fut de rendre une visite au supérieur du c et de l' informer de toutes les horreurs que j' avois pû recueillir des entretiens de ma prison. Il frémit à mon récit, et lorsque m' ayant interrogé sur quelques mots qui m' étoient échappés,

p182

il apprit de moi-même que j' étois protestant, il parut humilié du droit qu' il s' imaginoit que j' allois prendre d' insulter à son ordre, et même à sa religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faisant connoître que j' étois du nombre de ces juges sensés, qui ne chargent point un corps des fautes d' un particulier, et qui ne se préviennent pas même sur la différence des religions, parce que de toutes celles qui sont connues, il n' y en a point d' assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la morale. Je connois peu votre ordre, lui dis-je, mais en général je suis persuadé que ceux qui gouvernent l' état ne vous accorderoient ni leur protection ni leur estime, s' ils vous connoissoient tels que vos ennemis vous représentent ; et quand vous auriez assez d' adresse pour être méchans et pour le déguiser, je suis persuadé encore que le seul interêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de souffrir dans un de vos membres ce qui tourneroit infailliblement à l' opprobre du corps. Un discours si moderé disposa le supérieur à m' accorder sa confiance. Il me confessa qu' il avoit depuis quelque tems des soupçons

qu' il n' avoit pû éclaircir, et que mille circonstances qui lui revenoient à l' esprit le portoient à juger mal de celui que j' accusois. Comme je n' avois pû éviter, dans mon récit, de nommer M et Madame Cleveland, il parut satisfait d' une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l' un et de l' autre avec mille témoignages d' estime ; et leur interêt fut un nouveau motif auquel il me parut presqu' aussi sensible qu' à l' honneur de son ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le service d' un honnête homme, et je ne vous demande pas un espace bien long pour l' usage que j' en veux faire.
J' ignore, continua Gelin, celui qu' il en fit effectivement ; mais l' ennemi de M Cleveland m' ayant fait pressentir quelque entreprise téméraire pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je brûlois d' envie de le rencontrer, dans l' espérance que me voyant libre, il ne feroit plus mystere de rien avec moi. Je le demandai en vain dans la même maison où j' avois entretenu son supérieur. Il étoit sorti dès le matin, et j' attendis inutilement son retour jusqu' à l' entrée de la nuit.

p184

Cependant comme j' avois raison de craindre, sur le souvenir que je conservois de ses derniers discours, qu' il ne se portât à quelque excès sans ma participation, je me hâtai le lendemain de me rendre à la porte de sa maison, et je m' y trouvai si matin, que si la bienséance ne me permettoit point de demander si-tôt à le voir, je me crus sûr du moins qu' il ne sortiroit pas sans que je l' apperçusse. La porte s' ouvrit, et le premier visage que je découvris fut le sien. Il sortoit seul, mais dans un déguisement qui m' auroit empêché de le reconnoître si je n' y eusse apporté toute mon attention. Au lieu de l' habit ordinaire de son ordre, il portoit l' habit court des ecclésiastiques séculiers, avec la perruque et toute la parure de cette espece de gens d' église qui se font nommer abbés. Ses yeux étoient étincelans, son pas brusque, et toute sa figure portoit les marques d' une violente agitation.
Il me reconnut néanmoins aussi-tôt que je me fus présenté à lui. Sa joye fut vive. Il la fit éclater en m' embrassant d' un air passionné. Qui s' attendoit, me dit-il, à vous retrouver si heureusement ? Mais éloignons-nous. On me fait un outrage,

p185

continua-t-il en me pressant de le suivre sans regarder derriere lui, dont on ne sera pas long-tems à se repentir. Mes supérieurs me chassent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n' est qu' à l' injure que je suis sensible ; car j' étois résolu de les quitter, et rien ne pouvoit être plus favorable à mes desseins. Il continua de me demander, sans me laisser le tems de lui répondre, si je connoissois quelque lieu sûr où nous pussions nous entretenir sans témoins. Je lui offris de le mener dans l' appartement que j' avois loué en arrivant à Paris. Il y consentit. Notre entretien ne roula en chemin que sur la joye qu' il avoit de me trouver en liberté.
Il ne se vit pas plutôt dans ma chambre, que prenant un air plus composé, il me demanda jusqu' à quel point l' on pouvoit compter sur mon courage et sur ma discretion. N' en exceptez rien, lui répondis-je, et croyez qu' après toutes les épreuves où j' ai passé, il y a peu d' entreprises où je puisse être arrêté par la crainte. Il n' est pas question seulement, reprit-il, d' humilier notre ennemi. J' ai des idées plus étendues ; et si j' ai bien jugé de

p186

vos sentimens par les aveux que vous m' avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L' attention avec laquelle j' affectois de l' écouter excitant de plus en plus sa confiance, il me dit que malgré le dessein où il avoit toujours été de m' associer à son entreprise, il avoit eu quelque peine à s' ouvrir entierement tandis que j' étois prisonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres interêts, que touchant néanmoins à l' exécution de ses projets, il avoit regretté que je ne pusse lui prêter ma main, et qu' il n' en avoit pas moins pensé à m' en faire partager les fruits ; que ses desirs auroient peut-être été mal remplis si ma captivité eût duré plus long-tems ; mais qu' étant libre j' allois entendre son plan, et confesser qu' il dépendoit de moi de le faire réussir dans toutes ses parties.
Je suis informé d' hier au soir, continua-t-il, par l' arrivée d' un homme de confiance qui a suivi Madame Cleveland en Normandie, et qui a observé toutes ses démarches, qu' elle doit revenir incessament à Saint Cloud. Si j' en juge par son impatience, depuis qu' elle se croit reconciliée avec son mari, et qu' elle a reconnu

p187

pour sa fille une jeune personne qui passoit pour celle d' un autre, son voyage ne sera pas remis plus loin qu' aujourd' hui ou demain. Il nous est facile de les enlever toutes deux sur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vûes, avant que de raisonner sur l' exécution, je suis résolu de passer avec notre proye dans quelque païs protestant, où la nécessité forcera Cécile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de satisfaire votre inclination pour sa mere.
Je ne pense point à vous faire valoir ici ma vertu. J' avoue au contraire qu' après ces excès où je me suis laissé emporter par une folle passion, j' eus besoin, dans cette conjoncture, d' un secours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoissance et l' honneur, dont j' avois promis au ciel de suivre les loix toute ma vie, auroient peut-être combattu foiblement contre les restes de ma fatale tendresse, si l' horreur dont je ne pus me défendre à cette affreuse proposition, ne m' eût soutenu contre la foiblesse même de mon coeur.
Heureusement que la chaleur avec laquelle ce scelerat me parloit l' empêcha de s' appercevoir

p188

de mon trouble. Il continua de me représenter les douceurs que nous devions attendre de la vengeance et de l' amour. Venant ensuite aux moyens, il me confessa que la nouvelle qu' il avoit reçûe du départ des deux dames étant plus prompte qu' il n' avoit pû le prévoir, il se trouvoit fort pressé par le tems. C' est dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu' il soit arrivé aujourd' hui du changement dans ma condition. J' en appréhende moins l' éclat. Mais n' ayant pas voulu s' ouvrir légerement, ajoûta-t-il, il n' avoit encore que quatre hommes dont les services lui fussent assûrés ; et comme il avoit appris que les dames devoient être accompagnées de Milord Clarendon, et de deux autres gentilshommes, qui auroient sans doute plusieurs domestiques à leur suite, il jugeoit que la victoire séroit douteuse, si nous ne prenions soin de nous rendre les plus forts par le nombre.
Je l' interrompis, pour prévenir toutes les propositions qui lui auroient pû paroître plus plausibles que la pensée qui me vint à l' esprit. Ne vous troublez pas d' un soin inutile, lui dis-je, et comptez

p189

que je vous trouverai tout d' un coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J' ai trois braves, qui le disputeront aux vôtres pour le courage et la fidélité. Ainsi, nous serons neuf, et capables, j' ose le dire, d' une entreprise plus difficile. J' étois sûr en effet de rejoindre aisément trois officiers dont j' avois déja reçû quelques services, et que j' avois récompensés assez liberalement pour en attendre d' autres. Mon dessein étoit de les faire servir, non à favoriser un lâche attentat, mais à le ruiner pour jamais, et à couvrir de honte un scélerat dont le ciel sembloit me réserver la punition. L' inégalité de quatre contre cinq me causoit peu d' embarras, parce qu' outre le fond que je faisois sur les trois officiers, je m' imaginois bien que Milord Clarendon auroit assez de gens à sa suite pour nous soûtenir.
Je me fis d' avance un plaisir inexprimable de la pensée que Madame Cleveland me verroit prendre, au péril de ma vie, la défense de sa fille et la sienne, et que Monsieur Cleveland seroit bientôt informé de ce que j' avois entrepris pour l' honneur de sa famille. Cette idée me fit rejetter absolument celle qui m' étoit venue d' abord

p190

d' employer les gardes de la marechaussée. C' eût été la voye la plus courte ; mais elle eût moins flatté le desir que j' avois de signaler mon repentir et mon zéle.
Mes offres furent acceptées si avidement, que je crus mon projet infaillible. J' aidai encore à l' erreur, en faisant connoître à mon complice que j' avois une somme considérable à sacrifier à ses desseins. Il m' en fit voir une qui surpassoit la mienne. Notre entreprise étant appuyée sur de si bons fondemens, il me proposa de voir ses associés, pour prendre nos mesures de concert. Je trouvai quatre hommes dont la figure et le caractere n' étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d' une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Rouen la veille, répondit aux questions que je lui fis sur son voyage, que l' ayant entrepris pour obliger notre chef, il s' étoit insinué parmi les domestiques de Milord Clarendon, sous prétexte de chercher à se placer, et qu' il avoit découvert adroitement tout ce qui se passoit dans la maison. Il n' étoit pas sûr du jour que les dames avoient

p191

choisi pour leur départ, mais il jugeoit, par leur impatience, qu' elles étoient déja peut-être en chemin, et il sçavoit que leur équipage ne devoit consister que dans deux carrosses, avec quelques domestiques à cheval.
Nos mesures furent simples. On régla, dans l' incertitude, que nous nous rendrions, dès le même jour, dans la forêt de Chatoux, qui paroissoit le lieu le plus favorable, et celui où les arrangemens qui nous restoient à prendre ne nous empêcheroient pas de nous assembler dans l' après-midi. Avec quelque diligence qu' on eût pressé la marche des deux carrosses, il n' étoit pas vrai-semblable qu' ils pussent passer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez-vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me disposer de mon côté à l' exécution de mes promesses ; et dans la vûe de prévenir toutes sortes de défiances, je distribuai quelques louis d' or aux associés, avec des exhortations capables d' animer leur courage.
Il ne m' a pas été plus difficile que je ne l' avois prévû de joindre les trois officiers dont je me croyois le secours assûré. Je

sçavois leur demeure ; et quoique forcés par leur mauvaise fortune de se prêter à des actions indignes de leur caractere, j' étois persuadé que j' avois plus de fond à faire sur leur fermeté que sur celle de quatre miserables, qui connoissoient à peine le nom de l' honneur. J' en ai jugé mieux encore par l' ardeur avec laquelle ils sont entrés dans mes vûes, lorsqu' ils ont compris qu' il étoit question d' une entreprise vertueuse, et que le motif de l' interêt étoit soutenu ici par celui de la générosité et de la justice.
J' avois assez d' argent pour nous procurer sur le champ des armes et des chevaux. Nos préparatifs ont été si prompts, que nous sommes arrivés dans la forêt avant midi. C' est là qu' en méditant avec mes compagnons sur le service le plus utile que nous pouvions vous rendre, j' ai pris le parti d' aller au-devant de vous jusqu' à Saint Germain, pour vous servir d' escorte contre toutes sortes de dangers. Quoique je vous y aye rencontré heureusement, il m' a parû d' autant moins nécessaire de vous avertir de mon dessein, que l' après midi étant peu avancée, et vos deux carrosses marchant avec beaucoup de vîtesse, je me flattois

encore que vous pourriez passer la forêt avant que vos ennemis fussent arrivés au rendez-vous. Je me suis contenté de vous suivre à quelque distance, et si vous aviez passé effectivement sans les rencontrer, je me proposois de vous quitter au-dessus de Ruel, et de retourner à eux pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs espérances. Mais ayant vû l' un de vos deux carrosses qui s' éloignoit rapidement, et qui ne paroissoit pas prêt à s' arrêter, j' ai commencé à craindre que ma troupe ne pouvant suivre l' un sans abandonner l' autre, le danger ne devînt inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précédoit. C' est ce qui m' a déterminé à rompre le silence, et à vous presser de retourner sur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me suivre, m' ont joint presqu' à l' instant. J' avançois dans la triste attente de trouver le crime commencé, et faisant déja préparer leurs armes à mes compagnons pour le punir ; mais la tranquillité où j' ai trouvé les cinq ravisseurs, m' a fait juger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier carrosse leur étoit échappé. Cependant mon ardeur

p194

naturelle, excitée par la course, et, si j' ose nommer une autre cause, par la vûe d' un objet trop cher encore, que j' avois apperçu dans votre carrosse, m' a fait aborder vos ennemis avec autant de fierté et d' emportement que s' ils eussent déja consommé leur entreprise. Mes reproches et la surprise de me voir arriver du côté de Saint-Germain, leur a fait deviner une partie de la vérité. J' ai cru entendre sortir de la bouche de leur chef, les termes de lâche et de perfide qui ont achevé de m' irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie et la mienne, lui ai-je répondu d' un air furieux, que je puis faire gloire de m' être joué d' un traître, et que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtiment qui ne peut te manquer par celles de la justice. Qu' on l' arrête, me suis-je écrié avec la même chaleur ! Ses associés, craignant que cette menace ne les regardât comme lui, et s' imaginant mon ordre plus sérieux qu' il n' étoit, ont présenté le pistolet pour se défendre. Leur insolence m' a fait perdre toutes mesures. Nous serons bravés par des infâmes, ai-je dit à ma troupe ! Et poussant vers eux sans précaution, j' ai essuyé le feu de leurs armes, dont un de vos gens a eu le malheur

p195

d' être légèrement blessé. Mais le perfide a été renversé d' un coup plus sûr. Un autre est tombé près de lui, et n' a survécu qu' un moment à sa chûte. Le reste a pris la fuite, et je me suis peu troublé de les voir échapper.
Gelin ajoûta de quel ton mon ennemi s' étoit adressé au ciel, pour implorer sa miséricorde en mourant, et dans quels termes il avoit demandé d' être conduit à Saint Cloud. Lorsque vous me connoîtrez mieux, dit-il ensuite au comte, peut-être penserez-vous que les noms de méchant et de perfide qui m' ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu' à lui ; mais j' ai sur lui cet avantage, que ce n' est pas la nécessité qui m' a forcé au repentir. Si M Cleveland, ajoûta-t-il, daigne entendre mon nom, et le récit de ce que j' ai fait heureusement pour son service, je me flatte qu' il y reconnoîtra le zéle et l' attachement que je lui ai promis.
Il proposa à Milord Clarendon de descendre, pour recevoir, de la bouche de mon ennemi des ouvertures importantes, que la foiblesse où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint-Cloud.

p196

Milord ne se fit pas presser. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guères de celui d' un homme expirant ; ce qui ne l' avoit pas empêché, dans la difficulté de trouver tout d' un coup un confesseur, de demander une plume, pour m' écrire ce qu' il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom aussi respectable que celui du comte, et l' offre que ce seigneur lui fit de se charger de ses dernieres volontés, parurent lui inspirer plus de confiance. Il souhaita de demeurer seul avec lui. Je suis trop heureux, lui dit-il avec la langueur de la mort, que l' occasion se présente de déposer dans le sein d' un homme d' honneur, ce que j' entreprenois peut-être inutilement d' écrire. Dites à Monsieur Cleveland, que s' il a le coeur disposé à pardonner, jamais ce noble sentiment, dans lequel je le conjure d' entrer en ma faveur, ne pourra trouver plus de matiere à s' exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à son dernier soupir, et celui qui se promettoit le plus de satisfaction à causer le malheur d' autrui. L' ardeur d' une noire vengeance m' a fait souhaiter de précipiter mon ennemi dans un abîme de maux. Ceux

p197

dont la justice du ciel l' a sauvé aujourd' hui, n' en étoient que le prélude ; et de peur qu' il ne me reste point assez de force pour vous apprendre ce qui demande incessamment d' être prévenu, je commence par vous confesser que si l' on ne se hâte d' y mettre obstacle, les deux petits Cleveland qu' on éleve au collége, y doivent être empoisonnés par mon ordre. J' y ai laissé après moi dans ce dessein un scélérat qui m' est dévoué, et que le desir du gain rend capable de toutes sortes de témérités. Je lui ai promis cent pistoles à la premiere nouvelle qu' il m' apportera de leur mort.
Mylord Clarendon n' ignoroit pas que mes enfans étoient au collége. Il fut effrayé d' un péril si pressant, et comptant pour rien tout ce qui l' étoit moins, il se saisit sur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au supérieur de cette maison, à quelles horreurs il étoit exposé dans ses murs. Il remit ce billet au plus fidéle de ses gens, avec ordre de le porter sur le champ à son adresse, et de demeurer près de mes deux fils, sans les perdre un moment de vûe, jusqu' à ce qu' il nous fût permis de

p198

prendre d' autres mesures. Il comptoit, avec raison, qu' un nom tel que le sien produiroit l' effet qu' il se promettoit de ce soin, et que donnant du moins de la vraisemblance à un avis de cette nature, il mettroit mes fils à couvert d' un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorsqu' il seroit une fois découvert.
L' air d' empressement avec lequel il écrivit sa lettre, parut jetter le criminel dans quelque embarras. Les approches de la mort ne le délivroient pas de la crainte d' être livré à la justice, et quelques mots qu' il laissa échapper découvrirent ses alarmes. Mais le comte ne voyant aucun intérêt à faire trembler un misérable qui touchoit à sa derniere heure, et que la seule force de ses remords rendoit sincère malgré lui, le rassura contre cette idée, en lui protestant qu' il recevoit ses confidences sous le sceau du secret. Il ne l' avoit pas même nommé dans sa lettre, et il ne crut pas qu' il fût plus nécessaire de lui demander le nom de son complice.
Cette promesse l' ayant rendu plus tranquille, il continua de faire la confession de ses crimes, dont le plus odieux, après celui qu' il venoit de révéler, étoit le dessein

p199

qu' il avoit formé de m' enlever mon épouse et ma fille. Il n' en vouloit point à ma vie, parce que la mort éteint les sentimens, et que me connoissant sensible, il ne pensoit à se venger qu' en multipliant mes peines.
Le comte, surpris d' une haine si animée, et ne trouvant rien dans sa mémoire qui pût servir à l' expliquer, lui marqua quelque envie d' en connoître la source. Dans le moment fatal où je suis, reprit-il, je n' ai rien à vous déguiser. La vanité et la mollesse ont causé tous mes désordres. J' ai été élevé dans un corps dont la vertu est le fondement, et ceux qui le composent seroient trop supérieurs aux autres hommes, s' ils exécutoient constamment ce que la sagesse et la piété de leur instituteur a réuni de perfection dans ses maximes. Mais après les plus heureux commencemens, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils se proposent la réformation, sert à corrompre leur propre coeur, et qu' étant forcés par la bienséance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d' autant plus méchans, que l' habitude qu' ils ont de régler leur extérieur est un moyen

p200

presque sûr de tromper les supérieurs qui les observent. Vous ne les verrez jamais livrés aux vices scandaleux ; mais en perdant la vertu qui anime le corps, ils s' en forment de favoris, auxquels ils trouvent mille moyens de s' abandonner en secret dans la route qui convient à leurs talens. Celle qu' on m' a fait prendre est une des plus dangereuses. On m' a mis dans la direction. Le goût que j' y ai pris m' a porté plus loin que les vûes de mes supérieurs. Des états communs de la vie où leurs ordres m' avoient borné, l' envie de me distinguer m' a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C' est la vanité qui m' en avoit inspiré le desir ; elle s' est fortifiée à mesure que le succès l' a nourrie ; et ce qui ne faisoit d' abord que la flatter s' est tourné en habitude, qui m' en a fait une passion comme invincible.
Je suis parvenu ainsi par degrés à m' ouvrir l' entrée des plus illustres maisons du royaume, et à m' y attirer une confiance sans réserve. Les attentions dont elle étoit accompagnée m' ont bientôt précipité dans un autre déréglement que celui de la vanité. à force de voir mes desirs prévenus et mes goûts satisfaits, je me suis accoutumé

p201

à une vie molle, et à la recherche de tout ce qui étoit capable de flatter mes sens. Les moindres incommodités qui pouvoient les blesser me sont devenues insupportables. J' ai trouvé de quoi nourrir delicieusement cette nouvelle passion dans les complaisances et le zéle d' une infinité de dames, à qui ma santé étoit aussi précieuse qu' à moi-même ; et pour m' assurer une ressource contre toutes les incertitudes de l' avenir, j' ai eu l' adresse de me procurer, sous divers prétextes de piété, des sommes considérables que j' accumulois avec toute l' ardeur de l' avarice. Ainsi rien ne manquoit à mon bonheur ; car je le mettois uniquement dans les deux biens dont je jouissois, et que chaque jour ne faisoit qu' augmenter.
Telle étoit ma situation lorsque j' ai commencé à connoître Monsieur Cleveland. Madame me faisoit depuis peu l' honneur de m' admettre à Saint-Cloud, et si je n' avois pas encore autant de part que je me promettois d' en obtenir à son estime, je voyois par le goût qu' elle prenoit insensiblement pour moi, qu' elle ne résisteroit pas long-tems à l' ascendant que j' avois sur son sexe. Je me proposois cette conquête

comme le sommet de ma fortune.

p202

Elle me chargea de voir Monsieur Cleveland, et de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu' il étoit accablé. L' intérêt qu' elle sembloit y prendre me fit regarder cette commission comme l' occasion la plus heureuse que la fortune pût m' offrir pour faire valoir mes talens. Je les employai avec toute l' habileté que l' expérience et l' ardeur de réussir pouvoient m' inspirer ; mais je manquai de prudence en jugeant trop de Mr Cleveland sur mes régles ordinaires. Qui m' auroit fait le portrait d' un caractère tel que le sien, m' auroit paru décrire une chimère. Cependant il existoit pour ma ruine. Mon art, mes soins, mes précautions n' ont pû me faire trouver d' accès dans cet esprit singulier. Toutes les ressources que mon imagination m' a fournies pour m' insinuer dans sa confiance, n' ont servi qu' à le dégoûter de mes conseils ; et ce qui a précipité ma perte, c' est qu' en cherchant avec trop d' ardeur à découvrir ses endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.
Ma vanité mortellement blessée de cette résistance, auroit suffi seule pour me le rendre odieux. Mais il attisa le feu lui-même, en raillant ma méthode et mes

p203

soins. Il en fit des contes agréables à Saint Cloud, et le jugement d' un homme pour qui madame avoit pris de l' estime, devenant bien-tôt la régle de tous ceux qui étoient assidus à cette cour, si je ne vis pas baisser tout d' un coup ma faveur, je m' apperçus du moins que je ne la devois plus qu' au ridicule de mon caractère ; c' est-à-dire, à quelque chose de plus piquant pour moi que le mépris. Que n' aurois-je pas fait dès ce moment pour ruiner un ennemi si dangereux ! Ma haine s' irritoit encore de son indifférence. J' étois furieux de le voir travailler à ma perte, sans qu' il parût s' occuper du mal qu' il me causoit, ni m' estimer assez pour faire attention si j' étois offensé de ses railleries. Avec la protection de madame qui se déclaroit pour lui dans toutes sortes d' occasions, il m' étoit difficile de l' attaquer ouvertement ; mais j' entrepris de lui causer, par des voies secrettes, toutes les mortifications auxquelles j' avois reconnu qu' il pouvoit être sensible, en me

réservant le plaisir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c' étoit de ma main qu' il avoit reçu le coup. Vous le confesserai-je ? J' eus la cruelle humiliation de

p204

voir tourner toutes mes entreprises à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le succès pût me flatter un moment. Il sembloit, que par des ouvertures imprévues, la fortune lui préparât toujours quelque moyen de rompre mes desseins ; et pour comble de disgrace, je remarquai trop sensiblement que dans les difficultés que je trouvois à réussir, il entroit toujours quelque chose de ces fatales raisons qui avoient allumé ma haine : l' opinion qu' on avoit eue de moi étoit changée, et dans les occasions même où je me couvrois du prétexte de la religion, il m' étoit aisé de voir que ceux à qui j' en avois imposé long-tems sous ce voile, me soupçonnoient d' agir par d' autres motifs. Enfin, la mort de madame me fit sentir si vivement ma chûte, par le refroidissement absolu de ceux qu' un reste de faveur dont j' avois sçu conserver l' apparence auprès d' elle, soutenoit encore jusqu' à un certain point dans mes intérêts, que je perdis l' espérance de me rétablir jamais dans la considération d' où j' étois tombé. Je m' apperçus en même tems que le mal avoit gagné jusqu' à mes supérieurs, et quelques

p205

avis généraux que je reçus d' eux sur ma conduite, me firent comprendre que j' étois mal dans leur esprit. L' inquiétude où me jetta cette découverte, joint à mes desirs de vengeance, qu' elle servit encore à redoubler, me conduisit à une résolution si affreuse, que je ne puis vous l' apprendre sans confusion. Elle se forma par degrés. Je pensai d' abord à percer le coeur de mon ennemi par l' endroit le plus sensible, en lui enlevant une jeune personne qu' il se croyoit à la veille d' épouser, et à passer dans quelque pays libre avec ma proie. J' avois toujours eu pour cette aimable fille des sentimens que la bienséance de mon état m' avoit forcé de vaincre : ainsi je satisfaisois tout à la fois ma haine et mon inclination. Mais de nouvelles lumieres, auxquelles je me fiai trop imprudemment, me firent ajoûter horreur sur horreur. J' appris que Mr Cleveland étoit engagé depuis long-tems dans un autre mariage, et qu' après avoir

été séparé de sa femme, il étoit prêt à se réconcilier avec elle. C' étoit assez qu' il s' en fît un bonheur, pour me rendre ardent à le traverser. Je résolus de lui enlever cette épouse même, que je ne connoissois pas, et de la livrer à l' homme du monde qu' il

p206

avoit le plus de raisons de haïr. Le ciel a permis que celui à qui je la destinois fût mon ennemi beaucoup plus que le sien, puisque c' est par sa trahison que je perds la vie, avec le fruit de tous mes desseins. Mais possédé de ce furieux projet, je pris des mesures qui devoient le rendre infaillible, jusqu' à dépêcher un homme à Rouen pour m' assurer de toutes les circonstances. Hier, à la même heure où nous sommes, je croyois mon triomphe certain, par la disposition favorable des événemens ; lorsqu' étant retourné au collége, mes supérieurs me déclarerent avec mille reproches humilians, qu' ils me chassoient de l' ordre, et que si je me rendois justice au fond du coeur, je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus importans secrets que je crus découverts. Cependant quelques mots d' explication m' ayant fait connoître qu' ils n' avoient pas été pénétrés, je me consolai de ma honte par l' utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguisa point à qui j' étois sacrifié. Ma rage redoubla, jusqu' à me faire souhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfans de mon ennemi pour lui rendre funeste le petit avantage

p207

qu' il obtenoit sur moi ; mais ce transport cédant au soin de ma sureté, je pris l' horrible parti que je vous ai déclaré, et je suis sorti ce matin avec la cruelle satisfaction d' en espérer le succès.
Son discours fut interrompu par l' arrivée du prêtre qu' on avoit appellé pour le confesser ; et sentant lui-même qu' il n' avoit plus un moment à perdre : dispensez-moi, ajoûta-t-il en se baissant vers l' oreille du comte, de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes, et ce que vous pouvez apprendre de celui dont le ciel s' est servi pour les punir ; ce qui me reste à faire, est de me jetter de coeur aux pieds de M Cleveland, et de tous ceux que j' ai offensés. Malheureux crime, dont l' unique fruit est un si terrible et si prompt

châtiment ! Les remords qui commençoient à le presser l' auroient rendu plus éloquent sur son repentir, si Milord Clarendon ne lui eût conseillé de réserver toutes ces exclamations pour son confesseur. Le sort d' un si méchant homme lui inspirant peu de compassion, il ne daigna point lui faire d' autre réponse. Mais ayant trouvé Gelin qui l' attendoit à la porte, il crut, sans le connoître autrement que par ce récit,

p208

qu' un service aussi important que celui qu' il m' avoit rendu, méritoit les remercimens qu' il lui fit en mon nom. Il lui proposa même de les venir recevoir de ma propre bouche, et surpris de l' air de confusion avec lequel il s' en défendoit, il auroit été curieux d' apprendre d' où lui pouvoit venir cette crainte de me voir, après m' avoir servi avec tant de zéle, s' il n' eût été beaucoup plus pressé par l' envie de m' apporter des nouvelles si intéressantes.
Le soin qu' il avoit pris, en commençant sa relation, de me déclarer que les incidens qu' il avoit à m' apprendre s' étoient heureusement terminés, me la fit entendre avec moins d' inquiétude que de surprise et d' admiration. D' ailleurs, sa prudence lui avoit fait supprimer ce qui concernoit mes enfans, et se reposant sur le zéle et la conduite du domestique qu' il avoit envoyé au collége, il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris, pour s' informer, par ses propres yeux, s' il ne restoit rien à craindre pour eux : de sorte qu' après avoir remercié le ciel de la protection qu' il m' avoit accordée, il ne me resta point d' autre trouble que celui que je pouvois ressentir encore du retardement de Fanny.

LIVRE 12

p209

La nuit commençoit à devenir obscure, et de quelque effort que j' eusse besoin pour modérer jusqu' au lendemain mes empressemens, on me fit aisément comprendre que mon épouse ne devoit point être exposée dans les ténébres aux suites d' une aventure qui n' étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s' étoient sauvés. Leur chef même étoit encore

à redouter ; et ma soeur, qui avoit peine à se persuader ce qu' on lui racontoit du repentir et de la générosité de Gelin, étoit portée du moins à craindre qu' une conversion si récente ne fût capable de se démentir.

p210

Fanny étoit dans un asyle inviolable, où la recommandation du comte, et la compagnie de Madame De L lui faisoient une autre sorte de sûreté. Je convins que jusqu' au jour suivant il lui suffisoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l' inquiétude qui devoit lui rester du départ de milord, et pour dissiper toutes les défiances qu' elle avoit encore du renouvellement de mon estime et de ma tendresse. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé si heureusement à me servir, le premier usage que j' en voulois faire étoit pour aller au devant d' elle, et que j' étois résolu de me mettre dans le carrosse qui l' iroit prendre à Saint-Germain. On consentit à cette proposition. Elle servit même à ranimer la joie dans notre assemblée, et tout le monde s' offrit ardemment à m' accompagner.
Il étoit si tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m' être incommode, on me pressa de quitter un lieu où j' étois à découvert. En y consentant, je proposai au comte de Clarendon de me recevoir dans son carrosse, et de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres

p211

voitures. Je brulois d' envie de répandre les sentimens de mon coeur dans le sein de ce vertueux ami. En vain Cécile, renouvellant ses caresses et me serrant les mains avec transport, souhaita de ne pas prendre d' autre voiture que la mienne. J' admirois qu' elle continuât de paroître si passionnée, et j' attribuois cette liberté de sentimens à une espéce d' affectation, qui pouvoit venir de l' effort même qu' elle se faisoit pour les vaincre. Mais quoique je me sentisse toujours un tendre penchant pour elle, la difficulté de démêler tout d' un coup, s' il pouvoit s' accorder avec une autre passion qui avoit repris son ancien ascendant, et dont ma volonté même me faisoit une loi aussi forte que le devoir, me rendit moins complaisant que je ne l' eusse été peu de jours auparavant dans la

même occasion. Je la priai de consentir que je demeurasse seul avec le comte, à qui j' avois plus d' une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vûes, et me recevant dans son carrosse, il donna ordre à son cocher de nous conduire lentement.
Que j' avois en effet de choses importantes

p212

à lui confier ! Cher comte, lui dis-je aussitôt avec un mouvement de tendresse qui ne pouvoit être égalé que par mon respect, votre généreuse bonté ne me laisse plus rien de libre à vous offrir, et lorsque je fais profession de vous être attaché pour toute ma vie, je sens que ce n' est pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je pense moins à compter les devoirs de ma reconnoissance qu' à les augmenter. J' ai besoin, non-seulement de votre secours au-dehors, dans un pays où la mort de madame me laisse sans protection, mais encore de tous les conseils de votre prudence, et de tous les soins de votre amitié, pour rétablir l' ordre et la paix dans les mouvemens de mon coeur. J' attends de vous cette double faveur, et des deux côtés ma confiance est égale. Ensuite, sans lui laisser le tems de me répondre, je commençai par lui exposer en peu de mots les inquiétudes qui me restoient de tant d' événemens extraordinaires dont il m' avoit raconté lui-même une partie, et le peu de sûreté que je voyois pour ma famille au milieu de ces nouvelles alarmes.
Mais je n' avois fait mon prélude de cet

p213

article que pour passer rapidement sur l' objet qui m' occupoit le moins. Je conçois bien, ajoûtai-je en prévenant encore sa réponse, que si la justice du ciel m' a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n' employeront point l' artifice et la trahison pour me perdre. Mais en supposant que je n' aye à me défendre que des périls communs, où trouverai-je assez de liberté d' esprit pour les prévoir et pour les éviter ? Car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon coeur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence. Et prenant occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvemens qui m' agitoient, je commençai une peinture qui fixa l' attention du comte par sa nouveauté. Je n' ai jamais

goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur pour avoir eu le coeur éprouvé par la joie. Ainsi je me trouve comme à l' entrée d' un pays inconnu, et j' ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n' ai jamais senti. Ajoûtez que la situation d' où je sors augmente ma surprise et mon trouble, par l' extrême opposition de l' état où je

p214

suis, à celui dont le ciel m' a délivré, mais dont le souvenir m' est encore présent. Figurez-vous donc un homme, qui dans le même instant qu' il se trouve soulagé d' une affreuse oppression, passe tout d' un coup dans un état si libre, que ne sentant plus rien qui lui résiste, il appréhende, au contraire, que, faute d' être serré ou appuyé, chaque pas qu' il va faire dans le vuide ne l' expose à quelque chûte dangereuse. Il marche avec une légereté qui le fait trembler, et le mouvement qui l' entraîne est si rapide, qu' il reconnoît à peine ce qui se présente autour de lui. Ou si je puis me faire entendre par une image encore plus sensible, représentez-vous quelqu' un, qui tombant tout d' un coup au fond d' un fleuve, tâcheroit de s' y fixer malgré la force de l' eau qui le souleve de tous côtés, et qui perdant terre à tous momens, craindroit que tous ses efforts ne pussent le défendre contre le courant qui est prêt à l' emporter. Il résiste de tout son pouvoir ; mais s' il céde enfin, c' est pour rouler à l' aventure dans un torrent où il se perd, à mesure que sa raison se trouble, et que ses forces s' épuisent.

p215

Réunissez tous les traits de ces deux peintures.
C' est ce que j' éprouve, depuis que des preuves et des lumieres auxquelles je n' ai pû résister, m' ont fait changer de disposition à l' égard de mon épouse. Tous mes mouvemens sont des transports. Ils m' entraînent avec une violence et une confusion inexprimables. Je passe si rapidement de l' un à l' autre, qu' ils paroissent présens tous ensemble à mon ame, quoiqu' elle n' y distingue rien dans l' ivresse qu' ils lui communiquent. à peine suis-je capable de quelque attention pour ce qui se passe à mes yeux. Enfin, je dois être épouvanté de ma situation, si ce que j' éprouve n' est pas la marque d' un bonheur si nouveau pour moi, qu' il en est au-dessus de mes expressions

et de mes idées.
Mais quelle apparence aussi, continuai-je, que ce qui ne devroit servir qu' à me procurer une douce tranquillité, après les longues épreuves où le ciel a mis ma constance, soit encore accompagné de tant de trouble et d' agitation ? Apprenez-moi, milord, ce que je dois penser de moi-même, et de l' état où je suis.
Et

p216

ce n' est point assez de m' éclairer sur ma situation, si vous ne me faites voir en même tems quelque jour pour me conduire, ou plutôt si vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, et les lumieres d' une philosophie plus heureuse que la mienne.
Je m' arrêtai pour lui laisser la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu' il pouvoit s' aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la lune, et le ton agité de ma voix servant encore plus que les mouvemens de mes yeux et de mon visage à lui faire comprendre ce que j' avois tâché de lui expliquer, il parut d' autant plus surpris d' une si étrange confidence, qu' il ne connoissoit encore qu' imparfaitement mon caractère. Cependant après m' avoir confessé que de la maniere dont la fortune avoit conduit les événemens de sa vie, il avoit eu peu d' occasions de connoître la joie par ses excès, il ajoûta que sur la seule idée qu' il s' en formoit, il concevoit sans peine une partie de ce qu' il venoit d' entendre. Cette dissipation, que je nommois légereté,

p217

et que j' aurois pû, me dit-il, nommer aussi-bien égarement d' esprit et oubli de soi-même, lui paroissoit convenir assez à la nature de cette passion. Car de même que la douleur cause à l' ame une espece de resserrement, et la porte à se recueillir en elle même par la crainte de ce qui la blesse ; la joye, au contraire, qui suppose exemption de peine et de danger, la porte à s' étendre avec une certaine confiance, et lui fait même trouver d' autant plus de douceur à s' écarter ainsi de son centre, que chaque mouvement qu' elle fait au-dehors est comme un nouveau témoignage de sa sûreté. Mais quand il seroit vrai qu' en se répandant avec si peu de précaution, elle

n' eût rien à risquer pour le bonheur dont elle jouit ; elle y perd du moins de ses forces, qui consistent dans le pouvoir de se connoître et de se moderer sans cesse ; et c' est de-là sans doute, ajoûta le comte, que vient cette legereté, ou plutôt cette foiblesse, que vos deux comparaisons n' ont pas mal expliquée. Vous trouvez, reprit-il, que votre situation vous cause de l' embarras, et vous me demandez des remedes contre un

p218

mal qui vous paroît pressant. Ah ! Cher Cleveland, j' en ai découvert un qui vous seroit bien-tôt aussi salutaire qu' à moi, si l' application en étoit aussi prompte que la vertu en est infaillible. Ce qui m' a guéri de l' ambition vous guériroit de mille autres maladies de l' ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n' est pas l' ouvrage d' un moment. Mon exemple vous apprendra quelque jour que pour ceux qui desirent sincerement la paix de l' esprit et du coeur, en quoi je fais consister la santé de l' ame, il y a des ressources dans nous-mêmes dont le succès n' est jamais incertain.
Quoi ! Interrompis-je avec étonnement, vous connoissez à la philosophie, des armes plus fortes que celles dont j' ai fait jusqu' aujourd' hui un si malheureux usage ? Eh ! Dans quelles ténébres les tient-elles cachées, pour me les avoir dérobées si cruellement ? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd' hui ? Croyez-vous qu' après un si long exercice de ses maximes, je puisse manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l' usage ? Non, me répondit-il d' un air rêveur ; mais si je me

p219

rappelle bien ce que vous devez vous souvenir de m' avoir confié à Orléans, vos principes n' ont rien qui ressemble à ceux que je veux quelque jour vous proposer ? Et ne pouvant en esperer si-tôt le moindre fruit, je pensois à vous trouver aujourd' hui quelque secours présent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me semble, continua-t-il, que vos emportemens de joye et cette confusion d' idées et de sentimens qui en est l' effet, peuvent recevoir un remede qui n' est pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus sensible qu' un autre au bonheur, songez que vous ne l' avez pas été

moins à l' infortune. Le souvenir de l' état dont vous
étes à peine sorti, me paroît une balance plus
qu' égale pour toutes les douceurs que le présent vous
assûre, et que l' avenir peut vous promettre. Est-il
possible qu' on s' abandonne si librement aux transports
de la joye, quand ils viennent de si près à la suite
de la douleur ? Mais que dis-je ! êtes-vous certain,
ajoûta-t-il, qu' un pas que vous avez fait vers la
félicité, vous en assure absolument la possession ?
Eh ! Jugez-en par les nouveaux dangers dont le ciel
vous préserve aujourd' hui. Un instant

p220

pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous
vous êtes crû délivré.
Je ne veux pas le dissimuler. Cette espece de menace
qui n' avoit que trop de vraisemblance après le péril
que j' avois couru le même jour, et lorsque l' absence
de Fanny m' exposoit encore à mille sortes d' alarmes
qui se présenterent tout d' un coup à mon imagination ;
cette prédiction obscure de la perte d' un bien, dont
la grandeur même étoit comme la mesure du désespoir
que je devois craindre de sa privation, mêla plus
d' amertume à mes sentimens, qu' il n' en falloit pour
rabattre les excès de ma joye. J' allois remercier
Mylord Clarendon d' un secours qui surpassoit
peut-être ses espérances ; mais profitant de mon
silence pour continuer son discours : vous ne me
répondez pas, reprit-il, et si c' est votre sécurité
qui vous rend inaccessible à toutes sortes de
craintes, je confesse que vous en devez remercier le
ciel comme d' un surcroît de bienfaits. Vous jouissez
d' ailleurs d' une partie de vos desirs ; j' en conviens,
ajoûta-t-il, et l' heureux hazard qui vous rend une
fille aussi aimable que Cécile, est comme un gage de
la fortune,

p221

qui ne lui permet plus de se démentir en votre faveur.
Mais je suppose votre bonheur au comble, par tout ce
qui peut flatter le coeur d' un pere et d' un mari :
croyez-vous donc qu' il ne vous reste pas d' autres
maux à craindre que ceux que vous avez éprouvés ? Les
infirmités de la nature, dont votre épouse et votre
fille ont été jusqu' à présent garanties, la mort même
qui doit tôt ou tard vous séparer d' elles, sont-ce là
des malheurs contre lesquels vous pussiez parfaitement

vous rassurer ? Sans être aussi ardent que vous dans mes transports, et partagé par une passion qui avoit pris sur moi beaucoup plus d' ascendant que la tendresse, j' ai ressenti ce qu' il en coûte à perdre une épouse et à trembler pour une fille qu' on a de justes raisons d' aimer.
Ce langage étoit trop clair, sur-tout dans la bouche d' un homme qui avoit autant de facilité et de justesse d' expression que le comte, pour ne me pas causer une juste surprise. Tout éloigné que j' étois encore d' en pénétrer le véritable sens, je me sentis d' autant plus porté à lui en demander l' explication, qu' après le dessein que j' avois eu d' épouser Cécile, il me paroissoit

p222

important d' approfondir quelle sorte de sentimens l' on me croyoit encore pour elle. Le comte s' apperçut sans peine, à la forme de ma question, qu' on m' avoit déguisé qu' elle étoit ma fille ; et quoiqu' embarrassé à deviner la cause de cette réserve, la crainte de s' être engagé avec quelque imprudence lui fit donner un tour si équivoque à sa réponse, que je la pris du côté conforme à mes préjugés. Ainsi, les soupçons obscurs, qui avoient peut-être commencé à naître dans mon esprit, s' évanouirent sans y laisser aucune trace. Mylord fit retomber habilement mes réflexions sur le premier sujet qui nous avoit occupé ; et s' il ne parvint point par la sagesse de ce conseil, à m' inspirer toute la force dont j' avois besoin, il me fit du moins une espece de rempart de la bienséance, qui ne me permettoit plus, après tant de raisonnemens et d' exhortations, de laisser paroître à ses yeux toute ma foiblesse.
Ce secours, tout foible qu' il étoit lui-même, fut le seul à qui je dûs, non-seulement des apparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais assez de liberté dans les fonctions de mes organes

p223

pour régler au dehors ce que je devois à l' amour et à la nature, sans paroître trop froid par une vaine affectation de constance, ni trop impétueux dans l' expression de mes transports. Je répare par cette confession l' imposture de mes sens, qui firent alors un faux honneur à ma raison ; car à quelle trouble n' étoit-elle pas livrée tandis qu' elle paroissoit les

gouverner avec cet empire ; la scéne à laquelle je touche, n' a pas été prévue. J' aurois fait perdre quelque partie de ses charmes à mes lecteurs, si je ne leur avois ménagé le plaisir d' une surprise qui servira peut-être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.
J' arrive, avec le comte, à la porte de ma maison, et je remarque que les appartemens sont illuminés par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d' étrangers que j' avois chez moi étoit une raison qui m' auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, si Monsieur De L qui s' étoit dérobé de la compagnie pour m' attendre dans la cour, ne se fût présenté brusquement à la portiere du carrosse. Il me saisit la main. Descendez, me dit-il,

p224

et venez satisfaire promptement l' impatience d' une tendre et fidelle épouse. Madame Cleveland compte tous les momens qui la séparent de vous. Elle est ici depuis une heure avec ma femme ; et profitant du silence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s' étoit lassée vers la fin du jour d' attendre Mylord Clarendon à Saint Germain.
L' ardeur de se revoir dans ma maison, joint à son inquiétude pour sa fille, lui avoit fait emprunter une chaise de poste, dans laquelle elle s' étoit mise avec Madame De L ; et comme elles soupçonnoient que le retardement du comte n' étoit pas sans quelque sorte de raison, au lieu de suivre le grand chemin, qui pouvoit les exposer à quelque fâcheuse rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly.
Madame De L connoissoit toutes les routes qui étoient dans le voisinage de sa maison. Enfin elles etoient arrivées heureusement à la mienne, presqu' au même moment que la compagnie qui m' avoit précédé.
Une rencontre si agréable avoit tellement disposé tous les esprits à la joye, que pour donner un air de fête au reste de cet heureux jour, ma soeur avoit cherché

p225

dans son imagination tout ce qu' elle avoit crû propre à réjouir l' assemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maison fût éclairée avant mon retour ; et faisant entrer Fanny et Cécile dans ses vûes, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels

par tous les ornemens que le tems et le lieu avoient pû leur fournir. Avec le dessein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe, elle avoit l' éspérance qu' un peu de tumulte et de dissipation serviroient à moderer mes premiers transports. Fanny elle-même, quoique supérieure à toutes les affectations de parure dont se nourrit la vanité des femmes, s' étoit laissée persuader aisément que je lui tiendrois compte du redoublement de ses soins pour me plaire ; et la tendre passion qu' elle avoit pour sa fille lui faisant souhaiter de la voir paroître aux yeux de l' assemblée dans tout son éclat, elle avoit employé avec complaisance ses propres mains à la parer, tandis que les autres dames lui avoient rendu le même service.
Dom Thadeo, témoin de ces préparatifs, s' étoit efforcé de seconder les intentions de ma soeur, par diverses galanteries

p226

qui étoient peut-être copiées de quelque roman de sa nation ; il s' étoit couvert du plus magnifique de ses habits, qu' il avoit relevé de plusieurs ajustemens extraordinaires ; et s' étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit représenter le dieu de l' hymen, qui s' étoit fait accompagner de sa cour, pour briller chez moi dans toute sa gloire. La fille de ma soeur avoit été changée en amour ; il la tenoit liée de plusieurs rubans, avec un air d' autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes si douces, à quelle sorte d' empire il avoit été assujetti. Tous mes domestiques avoient reçu de lui chacun leur rôle, et s' étoient vétus d' habillemens bizarres dont il avoit été l' inventeur. L' un représentoit la fidélité, l' autre la constance ; enfin, tous les attributs de la vertu et de la felicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette cour avec sa fille, et le dieu avoit sa place au-dessous d' elle, pour marquer qu' il étoit soumis lui-même à celle dont le bonheur étoit son ouvrage.
Il ne manquoit que de la musique à la fête ; mais par une précaution qui seroit peu vrai-semblable dans tout autre voyageur

p227

qu' un gentilhomme espagnol, Dom Thadeo avoit un luth dans sa malle, et le touchoit avec assez

d' agrément. On profita du tems que Monsieur De L employoit à me faire une partie de ce récit, pour le prendre derriere le carrosse du comte, et Monsieur De L qui n' avoit point été prévenu sur cette circonstance, parut aussi surpris que moi d' en entendre les premiers accords avant que d' avoir achevé son discours. Voilà, me dit-il en souriant, de nouveaux effets du zéle de vos amis. On pensoit d' abord à vous surprendre par la vûe de tout ce spectacle, auquel vous étiez sans doute fort éloigné de vous attendre. Mais en y faisant réflexion, ajoûta-t-il, j' ai crû que ce seroit vous obliger, que de m' échapper secretement pour vous en avertir. L' ouverture de ce discours m' avoit frappé jusqu' à suspendre tout d' un coup l' usage de mes sens, et peut-être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrêmités que j' appréhendois pour ma santé et pour ma raison. Cependant soit que mon attention vînt ensuite à se partager, comme ma soeur l' avoit prévû, par la variété et l' agrément des images qui

p228

m' étoient présentées ; soit qu' à l' égard des sentimens comme des idées, l' ame soit quelque fois capable de renfermer son action dans elle-même sans aucune communication avec les organes du corps, il est certain que loin de me trouver affoibli par l' excès de ma joye, je me sentis une vivacité et une ardeur qui marquoient de l' augmentation dans mes forces. Le trouble qui me restoit dans cet état n' avoit rien qui sentît la contrainte. Allons mylord, dis-je au comte en le pressant de descendre, vous serez témoin de mon bonheur, et les plaisirs que l' amitié vous fera partager avec moi m' en deviendront encore plus chers. Je remarquai sa surprise en me voyant cet air libre qui étoit différent de tout ce que je lui avois fait appréhender, et j' admirois moi-même que le ciel eût dissipé si heureusement toutes mes craintes. à me voir traverser légérement la cour, qui m' auroit pris pour ce même homme qui se croyoit quatre jours auparavant à la derniere heure de sa vie, et qui n' attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune et de l' amour ! Prodige de la joye, qui surpasse tous ceux que j' ai racontés

p229

de la douleur ! Est-ce ici que je commencerai à remercier le ciel, et que j' abandonnerai mon coeur à tous les mouvemens de sa reconnoissance ? Mais je ne connoissois encore qu' une partie de ses bienfaits ; et que me resteroit-il pour exprimer mes transports, si j' employois toute la force de mes sentimens avant que d' avoir expliqué toute l' étendue de mon bonheur ? J' arrivai à la porte de cette heureuse chambre, où les délices de mon coeur étoient renfermées. Mylord Clarendon, qui m' avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maison, me pressa encore de l' accepter en approchant de la compagnie qui s' étoit levée pour nous recevoir. Non, cher comte, lui dis-je d' un ton passionné, je me suis trop défié de l' amour, et je n' ai pas assez connu mes forces. Ah ! Si le coeur de Fanny est à moi, ajoûtai-je en continuant de m' avancer vers elle, et d' une voix assez haute pour en être entendu, il me reste aussi peu d' alarmes pour ma santé que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, et quoique j' affectasse de mesurer les miens, le premier mouvement

p230

qu' elle se donna alloit me faire oublier toute bienséance pour me précipiter dans ses bras ; lorsque s' étant arrêtée d' un air languissant, elle se remit sur sa chaise. Ma soeur, qui lui supposa quelque foiblesse, me coupa aussi-tôt le passage pour voler à son secours, en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c' est-à-dire, à quatre pas d' elle, les yeux fixés sur son visage où je voyois couler ses pleurs qui s' entresuivoient rapidement, et n' osant presque respirer dans l' incertitude où j' étois si elle n' avoit pas perdu la connoissance.
Elle revint sur le champ à elle même ; mais après avoir poussé quelques soupirs, qui parurent un peu la soulager, elle tourna la tête vers sa fille, qui étoit à côté d' elle, et elle se mit à l' embrasser en l' arrosant de ses larmes. Ma soeur l' exhortoit à s' occuper plutôt de sa joye ; tandis que Mylord Clarendon, qui n' étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance, me pressoit de m' asseoir avec lui. Je me rendis à son conseil, mais par un motif fort différent du sien. Ces pleurs que je voyois verser à Fanny, et cette affectation

p231

d' embrasser Cécile me parurent un langage secret dont je crus entendre le sens ; je le pris pour un reproche de l' espece d' infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, et pour un reste de crainte, du côté d' une rivale dont elle connoissoit les charmes. J' aurois dû penser au contraire que ce n' est point par des caresses si tendres qu' on marque ses inquiétudes à une rivale redoutée ; mais mon coeur, porté de lui-même à s' accuser, et trop convaincu par de fatales expériences de la délicatesse de mon épouse, ne me fournit rien qui fût capable de me rassûrer contre cette idée.
Cependant Dom Thadeo prit ce moment pour s' approcher de moi ; et m' environnant avec ses acteurs, il joignit à la fête un ornement auquel personne ne s' attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s' exprimer, il avoit composé, presque sur le champ, un discours fort ingénieux, où par une allusion agréable à son rôle il rappelloit toutes mes aventures, en les faisant passer pour autant d' épreuves auxquelles il avoit voulu mettre ma fidélité et ma tendresse. Je l' écoutai d' abord avec peu d' attention ; et plein

de l' idée qui m' étoit venue à l' esprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon épouse pour observer les suites du sentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même, avec une tendre langueur ; et surprise du parti que j' avois pris de m' asseoir avant que de m' être avancé jusqu' à elle, son visage portoit quelques marques de crainte et d' embarras. Elle tenoit la main de sa fille dans les siennes. Elle la serroit de tems en tems ; et se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots, que Cécile paroissoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m' occupoit toujours ne m' empêchoit pas de contempler avidement tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut-être comparé à rien, et relevée comme elle étoit par une parure brillante et par la lumiere d' une infinité de flambeaux, elle auroit fait confesser à tout l' univers qu' on n' a jamais peint les divinités avec plus de perfections et de graces. Le voisinage même de Cécile ne lui faisoit rien perdre ; s' il y avoit quelque différence entr' elles par la taille, qui étoit un peu plus épaisse et plus haute dans mon épouse, c' étoit la même proportion

et la même noblesse. On les eût prises pour deux soeurs, entre lesquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d' inégalité. Malgré la complaisance que je devois à la politesse de Dom Thadeo, combien de fois fus-je prêt à l' interrompre pour me livrer à tous les transports de mon coeur ? Car la fermeté que j' avois portée jusqu' alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m' abandonner, et je fus obligé de reconnoître encore que ce n' étoit point de la force de mon esprit que j' avois tiré du secours contre mes sentimens, puisqu' une légere crainte dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C' est cette instabilité même et cette variété de mouvemens et de situations, que je donne ici pour témoignage et pour confession de ma foiblesse. Cependant je résistois encore ; et retenu par une espece de honte, qui venoit des réflexions dont je croyois mon épouse occupée, autant que par la bienséance, qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j' aurois peut-être

p234

sauvé les apparences jusqu' à la fin, si en m' efforçant par intervalles de donner quelque attention au discours de Dom Thadeo, je n' eusse été frappé de plusieurs circonstances sur lesquelles il pesoit particuliérement. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cécile, il ne put toucher cette partie de mon histoire sans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du ciel qui m' avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l' avoit amenée si heureusement en France avec Madame Riding, qui lui ayant fait trouver un asyle et la plus noble éducation chez Monsieur De L, m' avoit accordé si long-tems la satisfaction de la voir et le plaisir de l' admirer sans la connoître, pour me conduire, comme par degrés, au bonheur inestimable de retrouver tout d' un coup mon sang, et l' objet de ma plus juste tendresse dans une personne qui méritoit les adorations de tout l' univers ; enfin, sa joye, la mienne, celle de mon épouse et de mes amis, le triomphe de tant de sentimens qui venoient de la même cause, et la gloire que Dom Thadeo trouvoit à leur servir

p235

d' interprête, furent autant d' articles sur lesquels
il continua d' exercer son éloquence.
Les premiers termes qui avoient pû me donner quelque
idée de mon bonheur, m' avoient réveillé comme d' une
léthargie, et prêtant l' oreille avec une ardeur dont
la cause n' étoit pas encore bien éclaircie, j' avois
compris par degrés de quel espoir on sembloit prendre
plaisir à me flatter. Les expressions de l' orateur
devenant ensuite si claires, qu' il ne m' étoit plus
permis d' y trouver la moindre équivoque, j' avois
frémi d' une pensée qui me transportoit dans un nouvel
ordre de choses, et qui me sembloit tout changer
autour de moi. N' osant néanmoins m' en rapporter sitôt
ni à ce que je venois d' entendre, ni à l' impression
que je ressentois, je tâchai de me rappeller tout ce
qui pouvoit avoir quelque rapport au sujet de mon
agitation, et je tombai dans un certain effroi, à
mesure que j' ouvris les yeux sur diverses
circonstances qui s' accordoient à m' y faire trouver
de la vraisemblance ; l' arrivée de Madame Riding,
les premiers complimens de M De L et du comte de
Clarendon, les caresses passionnées de Cécile,

p236

celles que je lui voyois recevoir continuellement de
Fanny, et plus que tous ces témoignages extérieurs,
les mouvemens de tendresse dont je n' avois pû me
défendre pour elle ; en un mot, la voix de la nature,
qui s' étoit déguisée sous tant de formes, et qui
redevint plus puissante que jamais en acquérant la
liberté d' éclater, toutes ces circonstances
rapprochées et comparées ensemble, me mirent dans un
jour qui ne laissa plus d' accès aux moindres ténébres.
Je fus ébloui de cet amas de lumieres, et la
conclusion d' une vérité si charmante fut de me lever
avec une vîtesse qui seroit représentée foiblement par
celle d' un éclair, et de me précipiter aux genoux de
Fanny et de Cécile. Les acteurs qui m' environnoient
furent rudement choqués sur mon passage, et Dom
Thadeo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche
ouverte au milieu de son discours.
Qu' on ne me demande point la peinture de la tendresse
ou de l' étonnement des autres, lorsque je manque ici
de force et de lumieres pour décrire mes propres
sentimens. Cécile étoit assise près de sa mere.
J' ouvris les bras pour les embrasser

p237

ensemble, et les serrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée, je baissai passionnément la tête sur leurs genoux, pour y étouffer mille exclamations tumultueuses qui n' auroient pas manqué d' accompagner mes transports. Je leur entendis pousser un cri qui venoit apparemment de l' impétuosité de leur joie. Ce fut la derniere observation dont je me trouvai capable, car je perdis la connoissance aussitôt, par un évanouissement qui auroit sans doute été mortel, si le ciel n' eût fait un miracle pour ma conservation. Ma soeur, qui s' en apperçut la premiere, accourut à moi toute alarmée. Elle pouvoit juger mieux qu' un autre d' un accident dont elle connoissoit particulierement la cause. Son premier soin fut de m' arracher des bras de mon épouse et de ma fille, qui m' embrassoient avec un mélange passionné d' inquiétude et de tendresse, et leur faisant considérer ce qu' il y avoit à craindre d' une révolution d' esprits si subite, après l' épuisement que m' avoient causé mes chagrins et mes blessures, elle leur fit approuver qu' on commençât par me transporter sur mon lit. Mais les secours que j' y reçus furent long-tems

p238

inutiles. J' y demeurai pendant plus d' une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour appeller mes chirurgiens. On fit partir tout à la fois plusieurs courriers pour divers lieux voisins, et jusqu' au retour des plus diligens, le désordre fut inexprimable dans ma maison.
Les chirurgiens employerent eux-mêmes inutilement les premiers secours de leur art, et quoiqu' ils s' efforçassent de rassurer l' assemblée par les raisons qu' ils pouvoient tirer de l' excellence de mon tempérament, ils me confesserent après mon rétablissement qu' ils avoient été alarmés de me trouver dans une insensibilité qui ne différoit presque pas de la mort. Cependant ayant pris soin de visiter mes blessures, ils ne furent pas moins surpris de les trouver si fraîches et si vermeilles, qu' il ne manquoit aux chairs que le secours du tems pour se raffermir. L' excès de la joie peut épuiser dangereusement les esprits ; mais loin de communiquer au sang quelqu' ardeur maligne, c' est un baume précieux, qui n' y répand qu' une douce et salutaire fraîcheur. La nature, secondée par les chirurgiens, me fit revenir

p239

enfin de cette extrémité. J' ouvris les yeux, et jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je sortois de quelque péril dont on s' étoit alarmé, je tendis les mains vers mon épouse et ma fille, avec un sentiment de reconnoissance qui sembloit ajoûter encore quelque chose de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout d' un coup, et l' avis des chirurgiens étant que la réparation de mes forces ne se pouvoit faire que par le repos, on exigea qu' après avoir accepté quelques remedes je demeurasse au lit pour attendre tranquillement le sommeil. Je ne mis qu' une condition à cette loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire usage de mes yeux. L' amour et la nature ont-ils un langage plus tendre ? Je priai Fanny et Cécile de se rapprocher un moment, et les ayant considerées avec une douce complaisance, qui me fit tirer plus de forces de cette vûe que de tous les remedes, je consentis à demeurer dans la situation que les chirurgiens m' ordonnoient. Leur conseil eut tout le succès qu' ils s' en étoient promis. Je tombai en effet, presqu' aussitôt, dans un profond sommeil.

p240

Si dans les transports de mes plaisirs ou de mes peines j' ai donné à quelqu' un de mes sentimens, le nom d' intime et d' absolu sur mon ame, j' ai trompé mes lecteurs ou je me suis trompé moi-même. Il n' étoit dû qu' à ceux dont je me trouvai rempli en sortant de cet heureux sommeil. C' est l' époque de la perfection de ma joye, comme j' ai pris soin de faire remarquer celle de mes plus affreuses douleurs. Mais ayant commencé par m' assurer que tous les biens dont je jouissois n' étoient pas une illusion, et leur trouvant en effet autant de solidité que de charmes, ma situation devint si délicieuse que je ne balançai point à la regarder comme le souverain bonheur. Il ne se présentoit plus rien à mon esprit qui sentît l' inquiétude ou le trouble ; toute son étendue étoit trop occupée par les douceurs de la joye. Il ne me restoit pas non plus la moindre trace de foiblesse, ni le moindre ressentiment de mes blessures ; le profond repos que j' avois goûté avoit avancé merveilleusement ma guérison. Ainsi ne trouvant au-dedans et autour de moi que des sujets de contentement et des motifs de sécurité, je ne

p241

sentis plus d' autre agitation que celle d' un doux empressement, qui me fit souhaiter de revoir aussi-tôt tout ce que j' aimois.
Je demandai à quelques domestiques qui se trouverent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtresses ; car attachant du plaisir jusqu' aux moindres circonstances, je trouvois de la douceur à donner déja cette qualité à Fanny et à Cécile. On me répondit qu' après avoir passé près de moi une partie de la nuit, elles s' étoient retirées lorsquelles m' avoient crû absolument sans danger. Mon impatience ne me permit point d' attendre leur réveil. Il n' y avoit point d' indiscrétion à faire l' essai de mes forces. Je me levai pour passer dans leur appartement. Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m' en approchai comme d' un temple. Le profond sommeil où elles étoient ensevelies me laissa le tems de les considérer dans une situation qu' elles n' avoient pû prendre que par choix avant que de s' endormir. Elles se tenoient étroitement embrassées, et Fanny avoit la bouche sur le sein de sa fille. L' invention des

p242

peintres n' exprime rien de si naïf et de si attendrissant. Cette mere incomparable sembloit réunir tous les sentimens de son ame au lieu qu' elle touchoit de ses lévres. L' assoupissement du sommeil n' empêchoit point qu' il ne parût quelque chose d' animé sur son visage. C' étoit l' expression d' une tendresse qui est au comble de son ardeur, mais qui n' est pas satisfaite encore, et dont les desirs augmentent à mesure qu' elle obtient et qu' elle jouit. Quels avoient dû être les transports dont je ne représente que l' image !
L' attitude de Cécile n' étoit pas moins touchante. Heureux pere ! Heureux mari ! Car c' étoit moi que ces deux coeurs passionnés cherchoient l' un dans l' autre. J' étois l' objet de leurs tendres caresses. La nature ne leur inspiroit pas un sentiment qui ne tournât au profit de l' amour.
Je ne me serois jamais rassasié de ce spectacle. Ce fut pour en jouir plus librement que je m' assis vis-à-vis d' elles, sans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaisir ne me laissa guéres de penchant d' abord aux réflexions. Cependant après m' être abandonné longtems à des impressions si charmantes, je vins insensiblement

p243

à m' entretenir de ce qui me restoit à faire pour le bonheur de deux personnes à qui j' allois devoir tout le mien.
Ce moment fut décisif pour une partie de ma vie, que je n' annonce pas comme la plus glorieuse ; mais qui doit entrer dans la composition d' une histoire où j' ai promis de ne pas déguiser mes foiblesses, non plus qu' on ne m' y verra ravaller mes vertus. Dans les excès de ma joie, peut-être a-t-il été pardonnable à un coeur qui les avoit si peu connus, et qui se sentoit délivré pour la premiere fois de cette sombre tristesse dont il avoit été possédé si longtems, de regarder son plaisir comme son unique reméde, ou d' oublier du moins s' il y en avoit d' autre à chercher, tandis qu' il en tenoit un dont il étoit si satisfait.
La philosophie n' étoit plus à mes yeux qu' un fantôme, et quand les raisons qui m' avoient forcé d' y renoncer ne m' auroient plus été présentes, un si long intervalle que j' avois passé dans la persuasion de son impuissance, m' auroit accoutumé à la négliger comme une regle inutile. Je voulois être heureux et partager mon bonheur avec deux personnes qui m' étoient cheres. Pourquoi attendre de si loin ce

que le présent sembloit m' offrir ? La vraie sagesse n' est-elle pas celle qui conduit au terme par les voies les plus courtes ? Ainsi comme emporté par l' ascendant du plaisir qui regnoit dans mon coeur, je conclus qu' il n' y avoit rien de plus important pour moi que de m' en assurer la durée, et rien ne m' y parut si propre que de tirer des circonstances de ma fortune, tout ce qui pouvoit servir à me composer une vie pleine de charmes. Les richesses qui m' étoient venues de la succession de mon grand pere, étoient inestimables. Trois millions d' argent comptant en faisoient la moindre partie. Ce que je possédois en lingots d' or, en diamans, et en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J' avois laissé à Nantes ce que je n' avois pu facilement emporter, et cette raison étoit la seule qui eût balancé pendant quelque tems l' inclination qui me faisoit souhaiter de retourner en Angleterre. Mais les tems étoient changés. Les craintes qui m' avoient dégoûté de la France ne subsistoient plus. Cécile étoit à couvert sous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun risque dans un college que leur mere connoissoit, et où elle

avoit elle-même des liaisons. Qu' avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d' étranger ? Tant d' efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire devenoient un motif de sécurité par leur impuissance. Je flattois par ces raisonnemens le desir qui m' étoit né tout d' un coup de faire quelque essai des agrémens de Paris. étrange foiblesse du coeur, lorsqu' il s' abandonne à lui-même. Le repos et la prospérité dont je commençois à peine à jouir, me firent éclore en un moment mille vaines passions. Je pensai à me procurer une maison magnifique, un équipage et une suite dignes de mes richesses, enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon épouse et à ma fille, dans le sein de l' abondance et des plaisirs.
L' intérêt de M De L étoit le seul obstacle qui pût m' arrêter. Mais s' il ne pouvoit demeurer en France, sans s' exposer à quelque danger, après les mesures qu' il avoit prises pour son départ et qui ne pouvoient être longtems secrettes, il m' étoit facile de lui assûrer une situation fort agréable à Londres, en lui confiant le soin et l' usage du bien de ma

femme, qui étoit encore entre les mains de Mylord Tervill. Je m' arrêtai à cette résolution. Son amitié et la reconnoissance que je devois à ses services, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune et la mienne. Je me crûs trop heureux d' avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos et de commodités qu' il ne s' en promettoit en changeant de patrie ; et ne me proposant pas de faire un séjour éternel en France, j' étois bien résolu d' ajouter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit servir à lui faire passer une vieillesse agréable.
Ces projets m' ayant occupé jusqu' au réveil de Fanny, comment serois-je revenu à des réflexions plus simples et plus modérées, lorsqu' en lui voyant ouvrir les yeux, la disposition de mon coeur ne fit que s' échauffer par des redoublemens de plaisir ? La surprise qu' elle eut de m' appercevoir si près d' elle, fut bientôt dissipée par l' air tendre et riant qu' elle découvroit sur mon visage. Tous les charmes et toutes les graces se répandirent aussi sur le sien, et le mouvement précipité qu' elle fit pour se tourner vers moi

ayant réveillé Cecile au même moment, j' eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité et cette ardeur qui n' appartiennent qu' à la nature et à l' amour. Il m' en coûta bien plus qu' à elles pour ne me pas livrer au même transport ; mais la modestie m' imposant des bornes dans la présence de ma fille, je saisis leurs mains sur lesquelles j' imprimai mille fois mes lévres, et l' impétuosité de mes sentimens me lia quelque tems la langue, jusqu' à m' ôter le pouvoir d' accompagner d' un seul mot mes caresses.
à quel torrent d' expressions passionnées mon silence fit-il aussitôt place ! étant sorties de ma bouche, sans ordre et sans liaison, il ne faut pas s' attendre qu' elles en aient pu conserver dans ma mémoire. Elles étoient d' ailleurs interrompues par les soupirs et les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon coeur, et cette confusion dura jusqu' à l' arrivée de Mylord Clarendon et de ma soeur, qui furent bientôt suivis du reste de mes hôtes. Ils n' avoient rien eu de plus pressant à leur réveil, que de s' informer de ma santé, surpris

p248

d' apprendre contre toute espérance que je m' étois trouvé assez de force pour passer dans l' appartement de mon épouse, ils s' étoient hâtés de me venir marquer leur étonnement et leur joie. La présence de tant de personnes à qui leur service et leur amitié donnoient de si justes droits à notre confiance, changea peu notre situation ; mais l' intérêt même qu' ils prenoient à notre bonheur, et leurs tendres félicitations nous ramenerent insensiblement à un entretien plus tranquille. Sans descendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonstances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le ciel avoit pris plaisir à ménager notre sort. Que d' obscurité dans les lumieres des hommes ! Quelle témérité dans leurs jugemens ! Quelle injustice dans leurs défiances et dans leurs plaintes ! En appliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les dispositions de la providence, et toutes les extrêmités où je m' étois laissé emporter par la douleur et le désespoir ? La force de cette pensée me faisant rapprocher en un moment tout mes malheurs

p249

de leur source, je conçus pour la premiere fois que si mon coeur n' avoit jamais eu de reproches à se faire, les apparences de ma conduite avoient pû quelquefois chagriner une femme aussi délicate que Fanny, et que par une fatale imprudence, j' avois ouvert aussi moi-même le précipice où j' étois tombé. Dans l' ardeur de ma tendresse, et porté par les circonstances à tout ce qui pouvoit flatter le coeur et l' imagination de ma chere épouse, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut sans abandonner les intérêts de mon innocence ; et me tournant vers elle. Ah ! Confessez aussi, lui dis-je, que vous avez blessé la justice et l' amour, en cédant trop facilement à vos préventions, et qu' un peu d' ouverture, du moins à l' égard d' un mari dont vous n' avez jamais dû soupçonner la droiture et l' honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j' eusse accompagné ce reproche, elle en parut frappée, et son attention s' étant repliée tout d' un coup sur elle-même, je vis que le souvenir du passé la touchoit assez pour faire sortir quelques larmes de ses yeux. Mais je me hâtai

d' en interrompre le cours : ne nous condamnons pas trop séverement, repris-je, et n' ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le ciel, qui rend enfin justice à l' innocence de nos vues et de nos sentimens. Il est aisé, au retour de la lumiere, de reconnoître la vanité des fantômes dont on s' est effrayé dans les ténebres. Mais il n' en est pas moins doux, ajoutai-je, de retrouver son bonheur, quoique les raisons qu' on avoit d' en pleurer la perte, fussent autant de malheureuses illusions. Et prenant occasion de cette pensée pour m' adresser à Madame Riding, je lui demandai avec empressement à quelle autre faveur du ciel je devois un miracle aussi étonnant que la conservation de ma fille, et quel moment elle choisiroit pour me raconter tant de merveilles.
Elle n' auroit pas refusé de me satisfaire sur le champ, si Mylord Clarendon à qui il restoit quelque inquiétude pour mes deux fils, et qui ne vouloit pas différer à se rendre lui-même au collége, ne l' eût priée de remettre à son retour un récit qu' il n' étoit pas moins curieux d' entendre. J' y consentis d' autant plus volontiers que les tendres mouvemens de mon coeur n' étant

p251

point encore appaisés, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens que de me livrer aux innocentes caresses dont on ne se lassoit pas de me combler. Fanny et Cecile se firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d' avidité, que si j' eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens et leurs moindres paroles, faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J' étois empressé autour d' elles, comme si je n' eusse plus eu d' autre occupation que de les servir, d' autre soin que leur plaire, et d' autre desir que de les voir et de les aimer. Chaque témoignage d' empressement m' étoit bien rendu par l' air de satisfaction et de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n' étoit pas un pere et une fille, une épouse et un mari ; c' étoit des amans, charmés l' un de l' autre, qui se parloient, si l' on veut, pour la premiere fois, après s' être longtems adorés ; qui se retrouvoient après s' être crus séparés par la mort, ou qui se croyoient sûrs, après de longues et cruelles traverses, d' être réunis et tranquilles pour jamais.

p252

Cependant nos spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j' étois, pour faire part de ma fortune à mes amis autant que pour donner à mon propre bonheur toute l' étendue qu' il pouvoit recevoir de mes richesses, d' abandonner promptement S Cloud et de former une maison brillante à Paris. Mon intention, leur dis-je, n' est pas de vivre perpétuellement en France ; mais outre qu' il me seroit dur de quitter si-tôt de chers amis, à qui la reconnoissance m' attache désormais par des liens si sacrés, je considere que je n' ai point de meilleur choix à faire pour l' éducation de mes enfans, que les colleges de Paris ; et si leur mere est satisfaite de celui qu' on leur a choisi, je ne demande que de connoître mieux dans quels principes on les éleve pour y donner mon consentement. Ainsi, continuai-je en m' adressant à Fanny, nous jouirons ici pendant quelques années des biens que le ciel nous accorde, et vous serez charmée vous-même d' avoir eu l' occasion de connoître la France avant que de passer en Angleterre. Je remarquai que Mr et Madame De L étoient les seuls qui reçûssent froidement

p253

cette ouverture ; mais je connoissois leurs raisons, et je leur fis changer de visage en leur expliquant le projet que j' avois formé pour leur satisfaction. Mr Briand, qui arriva chez moi au même moment, prit sur lui le soin de me louer un hôtel à Paris, et je lui recommandai de le choisir magnifique et digne de toutes les vues que je me proposois.
Mylord Clarendon étoit parti ; mais comme le desir de reconnoître ses bontés par une liaison plus intime, avoit beaucoup de part à ma résolution, j' étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit approuver. Nous passâmes le tems jusqu' à son retour dans cette douce ivresse qu' inspirent le bonheur et la joie. Je m' apperçus avant que personne eût pris soin de me l' apprendre, que Dom Thadeo étoit sensible aux charmes de Cecile. Son ardeur se déclaroit jusques dans une certaine contrainte dont il ne pouvoit se défendre en me la voyant embrasser, et qui me parut un assez bizarre effet de la jalousie. Mais quoique je n' eusse encore interrogé personne sur la nature de ses prétentions, je trouvai cette passion trop respectueuse et trop récente pour m' en alarmer.

p254

Dans la joie et la confiance de son coeur, Fanny ne laissa point de rappeller le souvenir de Madame Lallin ; et s' étonnant de ne l' avoir pas vu paroître, elle s' informa secretement de ce qu' elle étoit devenue. On lui apprit ce que personne n' ignoroit dans ma maison, que le chagrin d' être regardée comme la cause de nos malheurs l' avoit fait partir sans me communiquer son dessein ; qu' elle avoit à peine emporté de quoi se couvrir, et que l' on n' avoit aucune lumiere sur la route qu' elle avoit choisie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt sensible à ce récit. Quoique les playes de son coeur fussent encore si récentes, elle ne vit plus dans Madame Lallin qu' une femme infortunée qui méritoit sa compassion, et que l' avenir alloit rendre d' autant plus misérable, qu' en sortant de l' opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de sa situation lui seroit plus difficile à supporter. Pleine de ce sentiment, elle donna ordre à Drink, à qui elle s' étoit adressée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de sa retraite, dans la seule vue de lui assûrer une vie douce par ses libéralités. Drink me rapporta cet

p255

entretien, en relevant avec admiration la bonté de sa maitresse. Cette nouvelle preuve étoit superflue pour moi, qui la connoissois si bien ; mais je ne l' admirai pas moins, dans les circonstances où nous étions encore ; et pour laisser à Fanny toute la douceur et tout le mérite de sa générosité, je défendis à Drink de lui faire connoître qu' il m' en eût averti.
J' ignorois les affaires qui avoient conduit si matin le comte de Clarendon à Paris ; et n' ayant point d' inquiétude pour mes enfans depuis que je sçavois, par le témoignage même de leur mere, qu' ils pouvoient être fort bien au collége, je ne me serois pas défié de la raison qui l' avoit fait partir avec tant d' empressement. Il revint l' après-midi, et l' on m' annonça avec lui le pere recteur, dont j' avois reçu la visite deux jours auparavant. La juste punition de mon ennemi, dont toutes les circonstances m' avoient été racontées la veille, joint à l' intérêt de mes enfans, et à la considération même du comte, qui prenoit la peine de m' amener ce pere, me disposerent à le recevoir avec autant de satisfaction que de politesse. Son compliment me fit connoître

p256

qu' il étoit informé de l' heureux retour de mon épouse. Il prit part à mon bonheur ; et passant légerement sur l' aventure du malheureux que le ciel, me dit-il, avoit pris soin lui-même de punir, il en vint tout d' un coup à mes enfans, sur lesquels il s' expliqua dans les termes qu' il avoit concertés avec le comte. Ce généreux seigneur l' avoit prié de ne laisser rien échapper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été exposés, et charmé lui-même de l' ordre qu' il avoit vu régner au college, il prit la parole pour me rendre témoignage du soin qu' on y prenoit de leur éducation. Il s' en étoit fait un spectacle agréable pendant une partie du jour, et le détail dans lequel il entra là-dessus me fit naître la curiosité de me procurer quelque jour le même amusement. Je suis protestant, ajouta-t-il en s' adressant au recteur, et vous ne vous attendez pas que je loue vos principes de religion ; mais dans un âge où l' esprit des enfans n' est point capable de se déterminer par choix, j' examine peu quelles speculations on leur présente, et je ne m' attache qu' aux pratiques dont on leur fait former l' habitude.

p257

Ils ne demeurent guéres chez vous au-delà de leur quinziéme année ; à peine est-ce le tems où commence l' exercice de la raison : c' est alors qu' ils deviennent capables de distinguer la vérité ; et quand on supposeroit qu' ils l' eussent reçûe dès l' enfance, il n' est pas moins nécessaire alors de leur en rappeller tous les principes, pour leur procurer le mérite de l' embrasser librement. Mais je regarde d' un autre oeil ce qui dépend des facultés sensibles, telles que le coeur, la mémoire, et généralement tous les organes du corps. Les premieres méthodes decident ordinairement de ce qu' on doit attendre d' un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu' elles servent à former changent rarement lorsqu' elles ont acquis un certain degré de force, et sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature.
Milord Clarendon concluoit, sur les observations qu' il avoit faites au college, qu' il y a peu de ces établissemens, où un pere, curieux de voir former ses enfans à l' honneur, à la politesse, à la bonne grace du corps, aux qualités, en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, et même aux sciences

p258

qui entrent dans le caractere de l' homme de mérite accompli, puisse les placer avec autant d' avantage qu' au collége de Louis-Le-Grand.
En rendant grace au comte de ce compliment, le recteur ne convint point que sa premiere réflexion fût tout-à-fait juste. Mais il la trouvoit d' ailleurs trop favorable à ses vues pour la combattre, et j' observai qu' en la regardant comme une erreur, il s' applaudissoit de la facilité qu' elle lui donnoit d' inspirer à mes deux fils des principes de religion dont il attendoit plus de fruit que le comte. Pour moi qui n' avois point encore de lumieres fort étendues sur cette matiere, et qui étoit disposé à bien juger d' une religion où la justice et la bonté étoient réputées comme des vertus nécessaires, je demeurai satisfait du témoignage de mon ami ; et loin d' interpréter mal les vues secrettes que j' attribuois au recteur, je jugeai non-seulement de sa droiture personnelle, mais de la vérité même de sa religion, par son zèle.
L' inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s' accrut encore, lorsque Fanny étant venue se joindre à l' assemblée,

p259

je compris, par la joie qu' elle marqua de le voir, et par la reconnoissance dont elle fit profession d' être redevable à ses soins, qu' il avoit servi à la consoler dans ses peines. Elle me confessa qu' ayant reçu de lui des instructions fort longues et fort assidues, elle s' étoit déterminée sous sa conduite à suivre la religion romaine. Milord Clarendon, qui l' ignoroit encore, fut plus surpris que moi de cette déclaration. Il l' interrompit. Ah ! Madame, s' écria-t-il, que je vous porte envie si vous avez trouvé quelque rayon de lumiere au milieu de ces ténebres, et que j' attens de consolation de votre secours ! La religion que vous avez embrassée est sans doute la seule qu' il y eût à choisir pour vous, puisqu' avec tant d' esprit et de droiture vous ne sçauriez être soupçonnée d' avoir fait cette démarche au hazard. Votre sincérité vous en a fait une loi, et je comprens que cette disposition est d' un grand prix aux yeux de celui qui pénetre les coeurs. Mais j' y suis comme vous ; et comment se fait-il qu' après tant d' études et de recherches, je ne sois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée

p260

par des voies plus courtes ?
Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne sont point équivoques dans un honnête homme, produisit un effet étonnant sur l' esprit du recteur. Il leva les yeux au ciel ; et prévenant la réponse de mon épouse : je regarde ce jour, nous dit-il avec transport, comme le plus heureux de ma vie. J' ai la satisfaction de me trouver parmi des coeurs droits, à qui la lumiere manque, mais qui la cherchent, et je leur promets, au nom du ciel, qu' elle ne leur sera pas refusée. Milord, reprit-il en s' adressant au comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous est offert.
J' embrasse votre religion si je ne vous fais pas connoître l' excellence de la mienne. C' est vous engager beaucoup, répondit le comte avec douceur ; mais je ne refuse pas vos éclaircissemens si vous pouvez les détacher de cet amas de questions inutiles qui me paroissent autant d' obstacles au triomphe de la vérité. Cette promesse ravit le recteur. Il en remercia le ciel ; et se l' étant fait renouveller avec la même joye, il fut le premier à changer de discours, pour éviter des discussions

p261

inutiles, qui ne pouvoient le conduire à son but dans les bornes ordinaires d' une conversation.
Je me confirmai dans l' opinion que j' avois de sa sincérité et de son zéle, sans prévoir le succès que le ciel devoit donner un jour à ces heureuses prédictions. J' étois si éloigné d' en espérer quelque fruit pour moi-même, que le comte, à qui je ne rendrois pas justice, si je ne faisois observer que dès ce tems-là il avoit jetté les fondemens d' une philosophie fort supérieure à celle du vulgaire, m' ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je pensois de ses engagemens, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes besoins présens, ni à mes anciennes résolutions. Telle étoit la force du souvenir que je conservois encore de Saumur, et tel le fond que je faisois imprudemment sur la nouvelle disposition de mon coeur.
Elle étoit en effet si délicieuse, que ne cessant point de se communiquer à tous mes sens, je me vis bientôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeunesse.

p262

Ce qui me restoit de langueur et de foiblesse pouvoit-il résister longtems au soin que Fanny prenoit de changer elle-même l' appareil de mes blessures ; et ses moindres caresses ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon sang qu' il n' en avoit perdu par une si longue altération ? Sa présence continuelle, celle de Cécile, leurs discours, leurs soins, les doux amusemens qu' elles se faisoient autour de moi, et dans lesquels je voyois entrer, avec la même complaisance, ma soeur, Madame Riding, et tous mes hôtes, jusqu' au cher comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de se mêler dans nos simples badinages ; enfin, l' air de joie qu' on sembloit respirer dans toute ma famille, tout conspiroit à m' entretenir dans une situation digne d' envie.
Aussi ne differai-je plus l' exécution de mon projet ; et Monsieur Briand m' ayant rendu compte des préparatifs qu' il avoit faits à Paris, j' invitai tout ce qu' il y avoit d' étrangers dans ma maison à venir partager avec moi les plaisirs de cette fameuse ville. Le comte me promit de n' être pas long-tems à m' y rejoindre. Quelques lettres qu' il avoit reçues le même

p263

jour l' obligeoient de retourner à Rouen ; et sans chercher à pénétrer ses affaires, je lui avois remarqué des apparences d' inquiétude qu' il s' efforçoit inutilement de déguiser. Attaché pour le reste de ma vie à ses intérêts, je ne pus vaincre la passion que je ressentis de m' y rendre utile ; et le voyant prêt à partir sans m' avoir fait aucune ouverture, je l' arrêtai au moment qu' il montoit dans son carosse.
Je me suis trop flatté, lui dis-je, en m' attribuant votre estime et votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque surprise, et m' ayant pris par la main, il me conduisit à l' écart pour me tenir ce discours.
Je n' ai pas voulu troubler la paix de votre coeur par des confidences ausquelles j' appréhendois que l' amitié ne vous rendît trop sensible ; mais puisqu' elle vous porte à m' en faire un reproche, ne vous prenez qu' à vous-même de la compassion que je vais vous causer. Vous sçavez quel rang j' ai perdu avec la faveur du roi. La malignité de mes ennemis a prévalu sur la bonté de mon maître, et pour prix de trente ans de services, je me vois dépouillé

p264

de mes emplois, et forcé de chercher un asyle hors de ma patrie. On n' auroit pas ménagé ma vie si ma fidélité et mon zéle n' eussent été à l' épreuve des plus noires accusations. Après m' avoir abandonné par foiblesse, le roi m' éloigne par confusion. Je le connois. Le remord qu' il a de m' avoir sacrifié, m' expose peut-être éternellement à sa haine ; comme si l' augmentation de ma disgrace en pouvoit couvrir l' injustice.
Avant qu' on m' eût ôté les sceaux, continua le comte, et dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point que l' ambition ne m' ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le roi sans enfans, et la duchesse d' York ma fille à deux pas du trône. Je ne blessois point mon devoir en me flatant qu' elle y pourroit monter un jour ; et si j' ai fait quelques démarches dans cette vûe, ma justification est qu' elles s' accordoient avec l' honneur de mon maître, et les droits de la religion. Mais vous ne prendriez pas une juste idée de mon embarras si je ne vous en expliquois plus particulierement la cause.
La passion du roi pour les plaisirs

p265

ayant fait entrer toute la cour dans le même goût, il y a long-tems que c' est un mérite en Angleterre d' inventer de nouvelles fêtes, et de se rendre utile à l' entretien du luxe et de la débauche. On s' étoit déclaré pendant l' hiver pour la danse, et la fureur des bals s' étoit tellement répandue à Londres, qu' elle avoit gagné jusqu' à la bourgeoisie. Il n' y avoit point de nuits où l' on ne s' assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu' au jour. La cour s' y mêloit sous le masque avec la ville ; et pour favoriser ce déguisement, on s' y faisoit porter en chaise, souvent sans suite et sans flambeaux. Ces divertissemens tumultueux entraînoient toujours beaucoup de désordres ; mais c' en étoit le principal agrément pour la jeunesse de la cour. Le plaisir de courir de maisons en maisons, et d' y voir naître quelque nouvelle scène, dont les acteurs évitoient d' être reconnus, fut trouvé si piquant par la reine même, qu' elle se le procuroit chaque nuit avec aussi peu de précaution que le moindre de ses sujets. étant une fois seule, par un excès de licence qu' on auroit peine à se persuader, elle perdit de vûe ses porteurs, et son

p266

embarras fut extrême après s' être donnée des soins inutiles pour les retrouver. Le duc de Buckingham l' avoit reconnue, malgré son déguisement. Il se fit pendant quelque tems un amusement de sa peine ; et voyant que la foule ne lui permettoit pas sitôt de se retirer, il forma tout d' un coup un dessein digne de lui. Ayant laissé un de ses gens pour la suivre, il accourut à saint James, où j' étois avec le roi ; il pria ce prince de passer avec lui dans son cabinet : sire, lui dit-il, je viens vous offrir une occasion de vous défaire de la reine, que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle situation il l' avoit laissée, et levant la voix avec assez de chaleur pour oublier que je pouvois l' entendre : dites un mot, sire, reprit-il, et je l' enleve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelqu' isle de l' Amérique, et vous serez le maître de faire un heureux mariage qui donnera des héritiers à votre couronne.
Quelque horrible que fût ce conseil, il ne fut point reçu avec assez d' indignation pour me persuader qu' il seroit rejetté. Ce que j' avois entendu étant capable

de me causer une juste alarme, je profitai

p267

du tems que le roi employoit à répondre, pour me servir d' une plume qui se trouva sous ma main, et marquant à ma fille le danger où la reine étoit exposée, je la pressai, pour son propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m' eût été inutile de prêter l' oreille à la réponse du roi, qui baissoit la voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même, et la longueur de ses délibérations, me faisant croire le péril encore plus pressant, je me hâtai d' envoyer mon billet à la duchesse d' York. Buckingham sortit, sans que j' eusse pu découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faisant qu' augmenter, je quittai le roi sous quelque prétexte, et je suivis son confident avec assez de diligence et de bonheur pour le voir entrer dans sa chaise sans en être apperçu. La mienne étoit au bas de l' escalier. Je me fis porter sur ses pas jusqu' à la maison où je m' imaginai qu' il avoit laissé la reine. Il reprit son habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque distance pour l' observer. On trouvoit alors dans toutes les rues de Londres des facilités pour se masquer sur le champ.

p268

Je ne perdis pas un moment, et m' étant déguisé d' une façon bisarre, je m' introduisis dans une assemblée si nombreuse et si confuse, qu' avec quelque soin que j' eusse observé l' habillement de Buckingham, j' eus beaucoup de peine à le reconnoître.
Cependant je le découvris dans la foule. Il paroissoit donner quelques ordres à un autre masque qui l' écoutoit fort attentivement, et qui sortit de la salle après l' avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque satellite qu' il avoit chargé de l' exécution de son dessein. Quelques moyens qu' il pût employer, j' étois résolu de suivre toutes ses démarches, et si je n' étois pas assez heureux pour découvrir la reine, j' avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plutôt que de la laisser exposer à une si lâche trahison. Mais je crus enfin l' appercevoir, et les regards de Buckingham, qui se tournoient souvent vers elle, ne me servirent pas plus à la découvrir, que l' embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s' étoit retirée dans un coin, d' où elle paroissoit observer tous ceux qui

s' approchoient d' elle, pour reconnoître quelqu' un sans doute à qui elle pût s' ouvrir

p269

avec confiance. Je finis sa peine en lui apprenant sans détour que j' étois venu pour la servir, et quoique je prisse soin de déguiser ma voix, je lui parlai avec tant de respect et de zéle, qu' elle ne put me prendre pour un inconnu. Elle consentit à me suivre. Je la précédai de quelques pas pour tromper la vigilance de Buckingham. Il s' apperçut en vain qu' elle lui échappoit. Ses gens n' étoient pas encore rassemblés, et mes porteurs m' attendant à quelque distance, je la pressai d' entrer dans ma chaise, et je la suivis à pied jusqu' à la petite porte de Whitchall. Elle me conjura de lui apprendre à qui elle avoit cette obligation. Je ne lui répondis qu' en lui conseillant, pour la sûreté de sa vie et de son honneur, de ne jamais s' exposer à la même aventure. Tandis que je la servois si heureusement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l' avoit communiqué sur le champ au duc d' Yorck. L' appartement n' étant pas éloigné de celui du roi, ce prince n' avoit pas cru qu' il y eût de reméde plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire connoître sur le champ à son frere que son dessein n' étoit pas ignoré. Cette ouverture

p270

fut reçue avec des témoignages de surprise et de colere, qui étoient l' effet d' une profonde dissimulation. Le roi voulut sçavoir de qui venoit un avis qu' il traita d' imposture, et feignant de le mépriser, il n' en passa pas moins le tems dans une vive alarme jusqu' au retour de Buckingham. Quoique le duc eût refusé de me trahir, et que je me fusse conduit avec tant de précaution que j' étois sûr du secret, les soupçons du roi et de son confident ne purent tomber que sur moi. J' ai sçu qu' on s' étoit informé avec soin si je n' étois pas entré dans l' appartement de ma fille en sortant de celui du roi, et qu' on n' avoit rien épargné pour corrompre mes porteurs. Mais l' usage de la cour étant d' employer des gens de confiance pour cet office, les miens m' étoient attachés jusqu' à perdre la vie, comme il leur est arrivé au tems de ma disgrace, plutôt que de manquer à la fidélité qu' ils me devoient.
Telle est la source du chagrin dont vous me voyez dévoré. Buckingham, le plus malin et le plus ardent

de mes ennemis, ne manqua point cette occasion de me rendre suspect au roi, en lui mettant dans

p271

l' esprit que c' étoit l' ambition qui m' avoit porté à le traverser. Le ressentiment qu' il en eut devenant d' autant plus vif, que ma conduite ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n' y eut point de délibérations dans lesquelles il n' entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille et mes petits enfans du trône. Il pensa à répudier la reine, sous ombre de stérilité ; mais toute l' Angleterre ayant sçu qu' elle avoit fait une fausse couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flatteurs lui proposerent de prendre deux femmes, et porterent la bassesse jusqu' à lui présenter un recueil d' autorités et de preuves en faveur de la poligamie. Il se livra d' abord à cette honteuse espérance ; mais les représentations de Coventry, et d' un petit nombre d' honnêtes gens, le rappellerent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ses soupçons, le duc de Richemond épousa malgré lui Mademoiselle Steward, sur laquelle on lui avoit fait jetter les yeux pour remplacer la reine, et Conbury, l' aîné de mes fils, fut accusé d' avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n' a fait que baisser depuis ces

p272

deux événemens, et la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, seroit venue à bout de me conduire à l' échaffaud, si mon innocence n' eût été assez reconnue pour l' emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l' esprit de mon maître.
C' est par ménagement pour le duc d' York et pour ma fille que j' ai pris le parti de me retirer en France ; car avec un coeur irréprochable, j' aurois affronté tous les dangers, et nulle composition ne m' auroit satisfait pour mon honneur et mon innocence. Mais j' ai considéré qu' en m' obstinant à résister, j' augmentois l' aversion du roi, et sa jalousie pour le duc, qui n' a déja que trop éclaté. Je me consolois ainsi de ma disgrace par la douceur de penser qu' elle étoit utile à ma fille, et que l' obscurité où je suis condamné pour le reste de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l' avantage de la plus précieuse partie de mon sang. Mais d' affreuses nouvelles, que j' ai reçues par un courrier de la duchesse, abattent ma

constance en renouvellant toutes mes craintes. Elle m' écrit que sur l' indiscrétion qu' elle a eue de parler à quelques amis d' une histoire

p273

de la vie du duc d' York et de la mienne, à laquelle elle travaille depuis long-tems, le roi, ou quelqu' un de ses émissaires, lui a fait enlever secrettement tous les mémoires qu' elle avoit rassemblés pour cette entreprise. Et dans ce nombre, elle me confesse qu' elle avoit toutes les lettres qu' elle a reçues de moi depuis son mariage, sans en excepter le billet par lequel je lui donnai avis du péril de la reine. Combien de fois l' ai-je fait souvenir de les brûler ! Ces lettres ne contiennent rien qui blesse mon devoir ; mais un pere s' explique naturellement avec sa fille, et j' ai quelquefois recommandé à la duchesse de prendre la conduite et les sentimens qui convenoient à nos espérances. Dans la disposition où je vous ai représenté le roi, il n' y a trouvé que trop de sujets de redoubler ses soupçons. Son ressentiment contre le duc et ma fille a éclaté jusqu' à lui faire refuser de les voir. On parle du dessein qu' il médite avec ses confidens, de légitimer le duc de Monmouth, en déclarant qu' il avoit contracté un mariage secret avec sa mere. Il le rappelle en Angleterre dans cette vûe. Les craintes de ma fille la font balancer, si sa

p274

sûreté ne demande pas qu' elle s' éloigne de la cour, et qu' elle vienne vivre en France avec moi. Elle est alarmée pour moi-même depuis que le roi a nommé Bukingham pour l' ambassade de cette cour. Mes ennemis regrettent de m' avoir laissé échapper, et la duchesse s' imagine que ce n' est pas sans quelque vûe secrette qu' on a choisi le plus ardent pour l' envoyer en France.
Il étoit inutile, ajoûta le comte, de vous fatiguer par un récit auquel vous ne sçauriez prendre d' autre intérêt que celui de l' amitié. Mais si cette raison m' a porté à vous cacher mes peines, je n' ai pû refuser de vous ouvrir mon coeur, lorsque vous vous plaignez de mon silence. Son discours et l' air de tristesse que toute sa constance ne m' empêchoit pas de remarquer dans ses yeux, me toucherent si sensiblement, que je me serois déterminé à partir sur le champ pour l' Angleterre, s' il y avoit pu tirer la moindre utilité de mes services. Mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l' esprit que si la duchesse

d' York étoit forcée de passer en France, il n' y avoit personne qui pût la servir plus utilement que M et Madame De L qui étoient toujours résolus

p275

de se rendre incessamment à Londres. La qualité de françois réfugiés leur assuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes sortes d' usages ; et quand cette entreprise leur auroit ôté l' espérance de retourner en Angleterre, j' étois persuadé que pouvant trouver le même asyle dans quelqu' autre pays protestant, ils feroient volontiers le sacrifice de leurs premieres vûes à l' amitié qu' ils avoient conçue pour le comte. Je lui communiquai cette pensée. Il la trouva si heureuse, que s' y étant attaché tout d' un coup, il me laissa le soin d' en ménager le succès. M De L à qui j' en fis aussitôt l' ouverture, la reçut comme la plus précieuse occasion qu' il pût espérer de rendre service à l' innocence et à la vertu. Il ne voulut pas même que son départ fût remis après celui du comte. Tous ses préparatifs étant achevés dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquillement ses adieux, et se reposant sur le comte de tous les autres soins, il reprit vers le soir le chemin de Rouen avec sa femme.
La satisfaction que j' eus d' avoir rendu un peu de tranquillité au comte de Clarendon, joint à la certitude de revoir

p276

deux amis si chers, et aux mesures que j' avois déja prises pour leur procurer à Londres une situation plus agréable, dissipa quelques sentimens de tristesse que l' inquiétude de l' un et le départ des autres avoient mêlé à ma joie. Je ne pensai qu' à me rendre à Paris, et faisant d' avance à Fanny et à Cécile une image délicieuse de la vie que j' allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande ville comme en triomphe. L' inclination que Dom Thadeo continuoit de marquer pour ma fille, m' obligeoit peut-être à quelques précautions ; mais je ne me défiois point de l' amour dans le coeur d' un honnête homme, et la reconnoissance que je devois à son zéle ne me permettoit pas de lui laisser prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi M et Madame Des Ogeres au même titre.
Nous fûmes charmés de la magnificence et des commodités de notre nouvelle habitation. Monsieur

Briand, accoutumé au faste de la cour et bien instruit de mes richesses, avoit rassemblé dans l' espace de quelques jours ce qu' il avoit trouvé de plus riche et de plus agréable à Paris. Je le remerciai d' être entré si parfaitement dans

p277

mes vûes ; et toujours plein du projet que j' avois formé, j' exhortai ma famille et tous les compagnons de ma fortune à jouir avec moi des biens que le ciel m' avoit accordés. Le coeur n' a pas besoin d' efforts pour s' ouvrir à la joie, et pour goûter les premieres douceurs de la prospérité. J' admirois moi-même avec quelle facilité je me livrois à tous les amusemens qui m' étoient offerts. M Briand, que j' avois choisi pour le guide de mes plaisirs, me proposa dès le même soir ceux qui se présentent continuellement à Paris, les spectacles, le jeu, les concerts. J' acceptai la comédie que je ne connoissois encore que de nom. J' y parus de l' air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confessa qu' elle y avoit pris beaucoup de goût ; et nous revînmes fort satisfait de cet essai d' amusement.
Cependant ma dissipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d' ordre et de méthode dont je m' étois formé une si longue habitude, je pensai dès le soir du même jour à mettre de l' ordre dans mes plaisirs, et jugeant que ce n' étoit point une science dont je pusse trouver les principes dans moi-même, j' appellai

p278

M Briand et toute ma famille à ce conseil. Il est question, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, et de l' établir sur des fondemens qui ne puissent être ébranlés. J' ai plus de richesses qu' on n' en demande communément pour être heureux, et je les abandonne à ce dessein. Mais ne connoissant cette ville que par la réputation qu' elle a d' être le centre de tous les plaisirs, je voudrois les connoître assez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, délicats, mais vifs, et qui ne laissent rien à desirer au coeur ; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoûtai-je en m' adressant à M Briand, tout ce qu' il a de plus délicieux et de plus propre à satisfaire d' honnêtes gens. Vous en avez l' usage. C' est vous que je consulte.

Il me répondit que n' ayant jamais été assez riche pour se procurer tous les plaisirs qui s' offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les lumieres qu' on tire de l' expérience ; mais que s' il devoit s' en rapporter à ses propres desirs, et au goût de ceux qui étoient mieux partagés que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aisément les

p279

principales sources du bonheur ; qu' après le soin par lequel j' avois fort bien commencé, de me donner une maison magnifique, et un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d' une table où l' abondance et la délicatesse fussent réunies, et n' y être jamais sans un certain nombre d' aimables convives ; que la musique, le jeu, les spectacles partageroient les intervalles des repas ; que la promenade et la chasse auroient leurs jours marqués, comme des exercices nécessaires pour l' entretien de la santé qui est le fondement de tous les plaisirs ; que la lecture même, la conversation et les visites étoient autant de supplémens qui entroient pour quelque chose dans le plan d' une vie heureuse, et qui pouvoient y contribuer du moins par la variété ; que si j' étois sensible à la douceur d' être flatté avec politesse, écouté avec complaisance, servi avec zéle, je pouvois rendre libre l' entrée de ma maison, et m' assurer d' y être bientôt environné d' une foule de courtisans qui se feroient une étude de prévenir tous mes desirs ; que j' apprendrois d' eux tous les jours les nouveaux divertissemens qui naîtroient à la cour ou à la ville, et

p280

que mes richesses me mettant sans cesse en état de ne me rien refuser, je pourrois joindre ce surcroît de plaisir à ceux dont je ferois réguliérement mon occupation.
Il cessa de parler, pour sçavoir par ma réponse, s' il étoit bien entré dans mes vûes. Je regardois, pendant ce tems-là, Fanny et Cécile, et flatté en effet par tant d' images riantes qu' il avoit assez heureusement réunies, je ne doutai pas qu' elles n' y fussent du moins aussi sensibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu' il manque quelque chose à ce tableau ? Elle me répondit, que sans l' examiner, elle donnoit d' avance le nom de plaisir à toutes les occupations

que je partagerois avec elle. Cécile s' échauffa encore moins, et je pris son silence pour une maniere de se conformer au sentiment de sa mere. Ce qu' elles avoient entendu me paroissoit trop capable de leur plaire pour me défier de leur goût ; et le mien ne s' éguisant même que par le desir et l' espérance de satisfaire toutes leurs inclinations, je revins au dessein que j' avois eu de mettre de l' ordre dans une carriere qui se présentoit avec tant d' agrémens. M Briand fut encore consulté sur le rang que

p281

je devois donner aux plaisirs qu' il avoit nommés. Je le trouvai plus éclairé qu' il ne s' en glorifioit dans ses conseils ; et me souvenant moi-même de la maxime d' un ancien philosophe sur l' usage des plaisirs, je cherchai à les assortir avec une proportion si juste, que ceux qui étoient destinés à succéder ne pussent souffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédé.
De toutes les propositions de Monsieur Briand, la seule que je ne pus goûter, fut d' ouvrir indifféremment ma maison à toutes les personnes d' un nom connu, pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me composer une espéce de cour. Cette vaine affectation, qui m' exposeroit à voir tous les jours de nouveaux visages, et qui me priveroit sans cesse des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaisir qu' un supplice. Mais je lui recommandai instamment de me procurer des amis que je pusse trouver du plaisir à voir plus d' une fois, et qui fussent même assez distingués par l' esprit et la politesse, pour me faire trouver, dans le séjour de Paris, un des principaux

p282

agrémens que j' y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate sur le choix des dames avec lesquelles on lui proposa de se lier. Elle les demandoit sages, douces, modestes ; et dans un tems où toutes ces vertus n' étoient pas fort en honneur à la cour de France, il n' étoit pas aisé de lui trouver des amies d' un si beau caractère. Cependant je me rappellai le souvenir de la comtesse de que j' avois vûe souvent à la cour de madame, et dont j' avois admiré autant de fois le mérite. Elle m' avoit traité avec tant de bonté et de distinction, que je me flattai d' être reçu d' elle

agréablement lorsque je lui présenterois ma femme ; et l' amitié supposant quelque ressemblance d' inclinations, je comptai que nous trouverions dans les amies de cette dame toutes les qualités qu' elle possédoit elle-même, et que Fanny desiroit.
Ces projets n' ayant pû s' exécuter dans un jour, je satisfis le lendemain l' impatience que j' avois de revoir mes deux fils. Leur mere s' étoit donné cette satisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l' empressement

p283

de Cécile, qui brûloit d' embrasser ses freres, que pour entrer dans un détail de soins qu' elle n' avoit pû prendre encore. J' avois sçu d' elle, qu' à la seule sollicitation du recteur, la cour avoit levé l' ordre qui leur faisoit une prison du college. Il avoit fait valoir la conversion de leur mere ; et le ministre, informé en même tems qu' ils n' étoient pas sujets du roi, avoit marqué beaucoup de regret de s' être laissé engager à cette violence. Un procedé si honnête ayant achevé de dissiper toutes mes craintes, je ne regardai point, comme un devoir gênant, la visite que je ne pouvois me dispenser de rendre au recteur.
Cependant je n' entrai point au college sans un certain frémissement qui étoit comme le reste de mes anciennes préventions. Il augmenta même lorsqu' étant introduit dans la cour je me vis au milieu d' un grand nombre de peres, qui étoient à s' y promener, et qui fixerent curieusement leurs regards sur moi. Je leur trouvois une phisionomie d' esprit, qui étoit encore relevée par l' air négligé de leurs personnes, au travers duquel un homme qui n' est point accoutumé à les

p284

voir en troupe, est surpris de voir briller des yeux fins, et de remarquer une contenance imposante.
L' habit de cette société, dis-je en moi-même, donne-t-il une apparence de mérite à ceux qui le portent ; ou n' est-elle composée en effet que de gens qui fasse cet honneur à leur habit ? Je compris tout d' un coup que des hommes de ce caractere, qui vivent sous la même discipline, et qui se conduisent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais ; et que soit l' un ou l' autre, ceux qui l' étoient moins ne pouvoient faire qu' une exception

fort légere au grand nombre. Cette pensée n' étoit pas propre à me rassûrer ; les connoissois-je assez pour sçavoir entre les mains de qui je venois me livrer ? Je traversois la cour avec un renouvellement de défiance, et les salutations que je recevois de tous côtés ne la dissipoient pas, lorsqu' au son d' une cloche je vis sortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formerent un spectacle aussi nouveau qu' agréable. Je m' arrêtai au milieu de mes gens pour ne rien perdre de cette vûe. Je ne me lassois pas d' admirer une jeunesse si brillante ; et

p285

quoiqu' il me fût aisé de juger que c' étoient les éleves du college, au nombre desquels je m' attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté et leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l' arrivée du pere recteur qu' on avoit averti de ma visite. Mon premier compliment roula sur l' objet dont j' étois rempli ; et tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la phisionomie avoit le plus d' éclat, j' étois occupé d' une réflexion qui l' auroit charmé s' il l' avoit pû pénétrer. Mais il me donna occasion lui-même de la développer par ses réponses. Frappé de lui entendre nommer la principale noblesse du royaume, et de n' en pas voir finir le nombre : eh ! Depuis quand, lui dis-je, êtes-vous assez bien dans l' esprit du public pour être chargés de ce précieux dépôt avec une confiance si générale ? Il trouva cette question singuliere. Ce college, me répondit-il, est établi en France depuis plus d' un siécle, et nous avons toujours eu la satisfaction d' y voir à peu près le même nombre d' enfans, sans que

p286

la confiance du public ait jamais parue se refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajoûta-t-il, vous le verriez dans toutes les villes du royaume où nous avons des établissemens. Quoi ! Repris-je avec une véritable surprise ; dans le tems qu' on vous a persecutés, décriés, qu' on vous a chargés de mille accusations odieuses, et que le public a reçû avidement tant d' écrits où vous êtes cruellement déchirés, il n' a pas cessé de remettre entre vos mains ce qu' il a de plus cher, et de vous confier le

plus important trésor de l' état ? Non, me dit-il modestement ; et si vous aviez jetté les yeux dans nos églises, vous y auriez vû constamment ce même public, qui ne s' est pas relâché d' une autre sorte de confiance dans des interêts encore plus délicats ; vous verrez de même qu' elle ne s' est pas démentie à l' égard d' une infinité d' autres services auxquels notre profession nous oblige. Mais je vous expliquerai, ajoûta-t-il, un mistere qui paroît vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduisit dans une salle où il continua de me parler ainsi.
Laissons à part, me dit-il, toutes les difficultés qui peuvent arrêter un protestant. Le but particulier de notre société

p287

est de veiller à la défense et au soutien d' une religion qui nous apprend que ce zéle pour la soutenir et pour la répandre, est ce qu' il y a de plus agréable et de plus héroïque aux yeux de Dieu qui en est l' auteur. Ainsi nous sommes engagés, par un double devoir, à la conserver pure entre nous, et à l' inspirer aux autres. Il falloit des moyens qui pussent nous conduire à cette fin. La sagesse de notre instituteur a choisi les plus naturels, en nous attachant au service du public par toutes les voies qui peuvent se rapporter à notre destination. Au ministere ordinaire de l' église, il nous a fait joindre l' exercice des talens de l' esprit, le goût même de la politesse, et de tout ce que le monde a d' estimable au milieu de sa corruption. Rien n' est profâne pour nous, si nous avons quelque espérance d' en faire un usage qui le sanctifie. Nous nous livrons à l' étude des sciences, et nous faisons profession de les enseigner : nous serions soldats et matelots, si nous en espérions le même fruit. Maîtres d' école en France, mandarins à la Chine.
Il n' est pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être

p288

rapportées à notre but ; mais elles nous ont fait plusieurs sortes d' ennemis. Premierement, ceux qui le sont de la religion, et qui cherchent à la détruire ou à l' altérer par des innovations. Notre résistance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En second lieu,

les libertins, qui par un déréglement d' esprit, dont la corruption de leur coeur est la source, affectent de jetter du ridicule sur tout ce qui est opposé à leurs maximes. Enfin, nos concurrens, ceux qui marchent dans la même carriere sans tendre toujours au même terme, s' affligent de voir nos succès plus éclatans. Ils ne considerent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établissemens civils, qui ne sont soutenus que par des vûes humaines, ne supposent point ce désintéressement et cette ardeur que le zéle de la religion inspire, sans compter l' assistance du ciel, qui ne manque point à des entreprises formées pour sa gloire. Si nos travaux sont quelquefois plus heureux, c' est que les difficultés nous épouvantent moins, et qu' avec l' aiguillon qui nous presse, elles ne sont jamais capables de nous rebuter. Cependant

p289

la haîne, la malignité et l' envie, qui sont respectivement les dispositions habituelles des trois sortes d' ennemis que j' ai nommés, ne cessent point de nous mordre et de nous insulter. On prétend faire passer les mouvemens de notre zéle pour des intrigues d' ambition, notre retenue pour hypocrisie, notre douceur et notre complaisance pour molesse politique ; enfin, les plus grands effets de notre ardeur pour la religion, ces pénibles fonctions de notre ministere, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commodités et souvent la perte même de la vie, on les travestit en avidité pour l' or, et en passion pour tous les objets de l' avarice. Ainsi, notre sort ordinaire est d' essuyer des contradictions et des outrages, que la foi nous fait regarder heureusement comme une partie de notre récompense. Mais au milieu de ce déchaînement, qui subsistera sans doute aussi long-tems que nous conserverons quelque vertu, le public se déclare pour nous malgré lui-même ; c' est-à-dire, que malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la satyre, ne reconnoissant point des ambitieux dans des gens qui renoncent

p290

volontairement aux honneurs, ni des amateurs de l' or dans ceux qui vivent contens du nécessaire, ni des politiques dans une société d' hommes désinteressés qui ne balancent point à monter sur un échaffaut

quand c' est la voie la plus sûre et la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous devons, sans doute, à son estime, et qui nous venge bien des chimeriques applaudissemens qu' il donne quelquefois à nos ennemis.
Je fus si frappé de cette éloquente apologie, et l' impression en fut si forte, qu' interrompant le recteur, je lui confessai que je ne connoissois rien de si grand et de si respectable que son ordre. Cette confiance comme arrachée, sur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d' une preuve invincible, qui me disposa à croire tout ce qu' il avoit ajoûté à son avantage. J' insistai même sur cette réflexion pour la confirmer. Oui, lui dis-je, je reconnois dans les persécutions auxquelles vous êtes exposés, le vrai caractere des hommes, qui est de rabaisser ce qu' ils admirent, et de chercher des défauts dans ce qu' ils estiment. Ils haïssent

p291

ce qu' ils ne peuvent mépriser, et la force de la vertu et du mérite les ramene néanmoins à la confiance, qui est une confession forcée de leur injustice. J' ignore, continuai-je, ce que c' est que cette religion à laquelle vous êtes disposés à faire tant de sacrifices, et quand vous m' avez traité de protestant vous me supposiez des connoissances dont je n' ai jamais eu le bonheur de m' occuper. Mais je suis porté à bien juger de ce qui vous inspire tant de zéle, et je loue votre attachement pour un parti où vous croyez reconnoître la vérité. C' étoit lui donner occasion de se jetter dans les éclaircissemens qu' il m' avoit déja promis. Je n' aurois pû éviter de l' entendre, si le désir que j' avois de voir mes enfans, ne m' eût servi de prétexte pour finir cet entretien. Il m' accorda ce que je lui demandois, en me promettant d' avance que je serois content du spectacle qu' il alloit m' offrir.
Il me fit traverser plusieurs cours et visiter divers édifices où je remarquai beaucoup d' ordre et de propreté. Je fus surpris du silence que j' y voyois regner, après avoir été témoin de la légereté et des emportemens de joie d' une nombreuse

p292

jeunesse à la sortie des écoles. Il m' apprit la division des exercices, et l' exactitude avec laquelle

les plus dissipés se rangeoient à leur devoir, au son d' une cloche, ou à la voix d' un préfet. Les loix qu' ils observoient dans leurs jeux et dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le soin qu' on prenoit de leur former le coeur et les manieres par les mêmes degrés que l' esprit, les usages mêmes de leur commerce, et l' attention qu' on avoit continuellement de leur proposer les plus nobles exemples de politesse et de bon goût, enfin toutes les méthodes qu' on employoit pour leur éducation, me firent un récit si curieux et si interressant, que je ne me lassois point de l' entendre. Nous gagnâmes l' appartement de mes deux fils, que je trouvai assez commode pour me flatter qu' ils avoient été traités avec distinction. Ils me parurent forts satisfaits de leurs exercices, et de la bonté de leurs maîtres. Le pere recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me proposa de leur donner un gouverneur, et me parla avec éloge, d' un jeune homme qui se présentoit pour cet office. J' y consentis avec joie, et j' en

abandonnai le soin à sa prudence.
En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curiosité d' un étranger au college de Louis Le Grand, il ne perdit point une seule occasion de me rappeller les raisonnemens qu' il m' avoit faits en faveur de sa compagnie. L' adresse avec laquelle il y mêla quelques réflexions sur l' état de la religion en Angleterre, ne me laissa point douter qu' il ne portât ses vûes plus loin que le présent, et que son espérance ne fût de tirer un jour quelque utilité de mes services. Je ne lui sçus pas mauvais gré de ce dessein, qui répondoit fort bien à l' idée qu' il m' avoit donnée de son zéle. Enfin je le quittai avec assez d' estime, pour demeurer sans inquiétude sur la situation de mes enfans, et pour me proposer d' entretenir avec lui quelque commerce.
Il avoit évité de me parler du malheureux dont sa compagnie s' étoit purgée, et je m' étois bien gardé de lui rappeller un souvenir si désagréable. Mais, comme si ce jour eût été marqué par le ciel pour effacer dans mon esprit toutes les traces du passé, au moment même qu' il me conduisoit à mon carrosse, un ecclésiastique

qui étoit à l' attendre, et qui s' étoit informé qui j' étois en me voyant avec lui, s' approcha de nous avec des marques particulieres de surprise et de joie. Nous attendîmes l' explication qu' il paroissoit disposé à nous donner. Il nous témoigna d' abord qu' il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonstances où la commission dont il étoit chargé me regardoit autant que le recteur ; et se faisant connoître pour le curé de Ruel, il nous apprit qu' il avoit reçu deux jours auparavant les derniers soûpirs d' un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J' avois été appellé, continua-t-il, pour entendre sa confession, et dans l' état où il étoit réduit par une profonde blessure, j' esperois à peine qu' il vécût jusqu' à la fin de mon ministere. Cependant la force de son temperament l' a soûtenu pendant quelques jours, et j' ai eu la consolation de les lui voir passer dans les sentimens d' une vive pénitence. Entre tous les désordres qu' il avoit à se reprocher, il n' a paru si sensible à rien, qu' au malheur qu' il a eu de deshonorer par sa conduite le corps dont il est sorti. La justice du ciel ayant

prévenu l' effet de ses autres desseins, il se flattoit qu' un repentir sincere pouvoit expier ses intentions ; mais le tort qu' il a fait à son ordre, est un crime consommé, dont il trembloit que son châtiment même ne fût point une suffisante réparation. C' est dans cette crainte, ajoûta le curé, qu' il m' a recommandé, en expirant, de vous rendre témoignage de ses regrets, et de vous déclarer qu' il s' est regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration, et je compris quelle impression il souhaitoit qu' elle fît sur moi ; je la ressentois déja, et je ne fis que la suivre, en lui disant qu' une réparation de cette nature, dans la bouche d' un homme mourant me paroissoit la plus glorieuse apologie qu' il pût desirer pour son ordre. Un coupable ajoûtai-je, qui prend le tort qu' il vous a fait, pour mesure de ses plus cuisans remords, me doit donner une haute idée de votre innocence et de votre vertu. Je partis dans ces sentimens, et je n' ai jamais eu d' occasion de les changer.

J' admirai, en retournant chez moi, avec

quel bonheur tout sembloit concourir à ma tranquillité. Mais je trouvai de nouvelles raisons de la croire inébranlable dans le récit qu' on me fit à mon arrivée. Le duc de Monmouth étoit à Paris, et sa passion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres sans la voir, il lui en avoit fait demander la permission par un gentilhomme de sa suite. Elle avoit rejetté d' abord cette proposition avec une juste colere, et dans l' indignation de lui voir conserver des esperances, elle avoit tourné brusquement le dos à son confident. Mais le témoignage de son coeur et la fierté même de ses sentimens, l' ayant bien-tôt fait revenir de cette premiere chaleur, elle avoit conçu que s' il est quelque fois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foiblesse des hommes, c' étoit dans l' occasion qui s' offroit naturellement. Elle connoissoit les chagrins de Mylord Clarendon, et combien le duc de Monmouth, que le roi ne rappelloit pas sans quelque dessein, alloit avoir de part aux intrigues de la cour. Il lui vint à l' esprit de faire usage du pouvoir qu' elle avoit sur lui, pour le rendre utile aux intérêts du comte. Le seul embarras qui fut

capable de l' arrêter étoit mon absence ; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher comte, ne me fûssent aussi sacrés que les miens, elle se flatta non-seulement de me faire approuver sa conduite, mais de mériter mes louanges, en faisant réussir sans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienséance. En effet elle fit rappeller le messager du duc, et traitant sa commission de badinage, elle lui déclara plus sérieusement qu' elle pouvoit attendre un service fort important de son maître.

Le duc fut presqu' à l' instant chez moi. L' air respectueux avec lequel il se presenta, fit croître la hardiesse de Fanny. Elle lui parla de l' amour comme d' une passion qui ne pouvoit entrer que dans des coeurs libres ; et le vôtre, lui dit-elle avec enjoûment, étant aussi occupé par l' ambition que le mien l' est par l' attachement que je dois à mon mari, nous ne pouvons prétendre l' un de l' autre que de l' estime et des services. Elle lui promit de souffrir ses soins à ce titre, et le flattant jusqu' à lui faire entendre qu' il pouvoit s' acquerir des droits inviolables sur sa reconnoissance, elle lui demanda s' il étoit disposé à se

p298

contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur et les graces qui ne l' abandonnoient jamais, rendirent plus d' esperance au duc que ce discours ne lui en avoit ôté, mais la suite ayant trop prouvé qu' il n' étoit point capable de la modération qu' on lui démandoit, il n' étoit pas possible qu' il fût sincere, lorsqu' il promit à Fanny de se contenter de son estime. La joie même qu' il marqua de ce traité, auroit parue suspecte à une femme plus versée dans la galanterie. Cependant persuadée par ses protestations, et n' écoutant que l' envie de rendre service au comte de Clarendon et à sa famille, elle demeura satisfaite du désinteressement avec lequel il lui offrit les siens, et lorsqu' elle me fit ce récit je fus trompé moi-même par les apparences.
Elle lui apprit donc une partie des inquiétudes du comte, et les justes sujets qu' il avoit de se défier des intentions du roi. Comme il étoit difficile de ne laisser rien échaper d' indiscret dans un détail où le duc étoit lui-même intéressé, elle évita tout ce qui avoit quelque rapport à la jalousie de Charles, et n' attribuant sa haine qu' à d' anciennes raisons qui n' avoient

p299

jamais éclaté, elle s' expliqua avec force sur le péril dont le comte étoit menacé en France, et la duchesse sa fille en Angleterre. Mylord Clarendon, m' a comblée de bienfaits, ajoûta-t-elle ; je lui dois plus que je ne puis lui rendre, et je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront son repos et celui de sa famille à couvert. La réponse du duc ne fut point incertaine. Soit qu' il ignorât les motifs qui le faisoient rappeller par le roi, soit que la force de sa passion lui fit sacrifier ses propres intérêts, il s' engagea par mille sermens à faire sa cause de celle du comte, et il partit extrêmement satisfait de l' occasion qu' il avoit de plaire à Fanny.
Je ne le fus pas moins de sa résolution. Sans examiner de quelle source elle pouvoit partir, et trop supérieur à certaines craintes pour m' allarmer de ses sentimens, je ne considerai que les intérêts du comte, que Fanny avoit si heureusement ménagés. Monmouth, avec la témérité et la présomption qui étoient les vices de son caractére, avoit tant de générosité et de grandeur d' ame, que je croyois une entreprise fort bien entre ses mains, lorsqu' il

s' étoit engagé à la faire réussir. La

p300

paix de mon coeur se confirmant ainsi par toutes sortes de prospérités et d' avantages, je me livrai avec ma chere épouse à l' admiration des faveurs du ciel, et je l' invitai à jouir d' un bonheur que rien ne paroissoit capable de traverser.
Je n' ai jamais douté que dans ces premieres circonstances du changement de notre sort, dans cette âge d' or de notre fortune et de notre amour, Fanny n' ait été aussi sensible que moi à l' espérance des plaisirs qui étoient prêts à se rassembler autour de nous, et que la nouveauté du moins d' une situation qui nous promettoit tant de délices ne fit sur elle une vive impression. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions plusieurs fois le jour, j' observois que son ame étoit aussi pénétrée de joie que la mienne, et que si elle avoit à se faire quelque violence, c' étoit pour en moderer les transports. Cette vûe redoubloit les miens. Je l' exhortois à ne pas craindre d' être trop heureuse, et à songer que des coeurs qui s' étoient livrés sans ménagement à la tristesse, ne devoient pas se faire un scrupule de s' ouvrir sans réserve au plaisir. Je parvenois ainsi par mes caresses autant que par mes

p301

discours, à lui faire développer tous les trésors d' amour et de joie, qui sembloient chercher encore à se cacher au fond du sien ; et la fin de ces délicieux momens étoit toujours de nous perdre dans les bras l' un de l' autre, avec si peu d' attention pour ce qui existoit hors de nous, que la ruine de l' univers n' auroit pas fait de diversion au moindre de nos sentimens.
Cependant elle ne revenoit point de ces transports sans trouver aussi-tôt dans sa mémoire quelque sujet de défiance et d' inquiétude, qui la ramenoit à des réflexions plus sérieuses que les circonstances ne paroissoient propres à les inspirer. Il sembloit qu' après s' être élevée au-dessus des bornes de la nature par la force du plaisir, elle ne retrouvât plus assez de liaison dans ses idées pour revenir tout d' un coup au point d' où elle étoit partie ; et qu' un reste de cette triste habitude où elle avoit vécû si long-tems de se livrer à mille craintes vagues

et mal éclaircies, determinât naturellement
l' attention de son ame vers quelque trace qui les
renouvelloit encore. Comme elle n' avoit rien de plus
présent ni de plus cher

p302

après moi, que sa fille, c' étoit sur elle
ordinairement qu' elle tomboit dans ces agitations.
Elle s' alarmoit des moindres nuages qu' elle avoit
remarqués dans ses yeux, ou du plus leger changement
qu' elle craignoit pour sa santé. La passion de Dom
Thadeo, dont elle ne s' étoit pas d' abord effraïée
plus que moi, lui parut capable ensuite de causer tôt
ou tard quelque chagrin à Cécile. Elle m' en parla
sérieusement. Dans quelque silence et quelque respect
qu' il se fût toujours contenu, elle apprehendoit que
des soins si passionnés ne fussent importuns à sa
fille, et elle m' apprit même que se faisant une étude
continuelle de pénétrer ses sentimens, elle y avoit
découvert des semences de chagrin et de tristesse
qu' elle ne pouvoit attribuer à d' autres causes.
Je soûris de cette découverte, et l' interpretant
différemment, je lui demandai si la mélancolie de
Cécile étoit une marque bien sûre qu' elle se trouvât
importunée des soins de son amant. Je lui faisois
cette question avec beaucoup de tranquillité, parce
qu' ayant déja réfléchi sur les suites d' une passion
dont je remarquois continuellement les progrès, j' en

p303

avoit été si peu alarmé que je souhaitois au contraire
assez de bonheur à Dom Thadeo pour gagner l' estime
de ma fille. En jettant les yeux sur l' avenir, je ne
me croyois pas sûr d' obtenir en Angleterre ce degré
de considération qui méne aux grandes alliances, mes
richesses n' effaçoient pas la tache de mon origine,
surtout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit
en horreur. Il me sembloit que le mariage de Cécile
avec un étranger me mettroit à couvert de cette
reflexion, et connoissant par des témoignages certains
la naissance et le rang de Dom Thadeo, je ne voyois
d' ailleurs rien dans son caractere qui pût m' inspirer
de l' éloignement pour sa personne. La reconnoissance
que je lui devois étoit encore un prétexte. à toutes
ces raisons j' en joignois une plus forte, qui venoit
de ma tendresse infinie pour Cécile. Elle avoit goûté
les douceurs de l' amour : son coeur souffroit

peut-être d' avoir perdu de si délicieux sentimens ; et dans un âge où la nature en fait sentir vivement le besoin, j' aurois voulu qu' elle n' eût pas sujet d' en regreter la privation.
Je fis goûter aisément toutes ces idées

p304

à Fanny. Elle entra aussi dans la pensée où j' étois que les apparences de tristesse qu' elle remarquoit à sa fille pouvoient venir de quelque altération dans son coeur, et elle se promit bien d' en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignés l' un et l' autre, lorsque nous la soupçonnions d' être sensible à l' amour, et toutes nos conjectures n' auroient jamais pû nous faire atteindre à la cause de ses peines.
Tranquille néanmoins aussi long-tems que nous les ignorâmes, nous reçûmes avec joie M Briand, qui nous apportoit de nouvelles lumieres sur le plan de nos plaisirs. Il revenoit accompagné de deux gentilshommes françois, à qui il avoit fait l' éloge de ma famille, et l' ouverture du dessein que j' avois de mener une vie délicieuse à Paris. C' étoit, me dit-il en nous les présentant, les deux seigneurs de la cour qui en connoissoient le mieux tous les agrémens, et qui avoient le goût le plus rafiné pour les plaisirs. Leurs premieres offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me proposerent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris, Lully pour la musique, avec les meilleurs

instrumens de l' opera ; cinq ou six gens de lettres qui passoient pour d' agréables convives, et plusieurs personnes renommées par l' enjouement de leur esprit et de leurs manieres. Quelques soupers, me dirent-ils, donnés de bonne grace à la compagnie qu' ils promettoient de m' amener, suffisoient pour me rendre tout d' un coup célébre, et pour attirer bientôt chez moi la cour et la ville.

Je conçûs par ce discours que la réputation d' homme libéral et magnifique étoit regardée comme une partie du bonheur, et je résolus de mettre aussi cet avantage au rang de mes plaisirs. La partie de souper fut liée pour le même jour ; et par le zéle de mes trois guides, tous les convives qu' ils m' avoient nommés s' y trouverent réunis. Il y manquoit des dames françoises ; mais l' ardeur dont j' étois rempli ne m' empêchoit pas de penser que l' honneur de mon épouse demandoit plus de précaution dans ce choix, et n' ayant pas remis bien loin le projet que j' avois formé pour lui procurer des amies, je n' eus avec elle, dans cette premiere fête, que les dames qui habitoient ma maison. Elles étoient assez aimables pour faire oublier

qu' elles étoient étrangeres. La politesse de mes convives ne leur permit point d' en juger autrement. Après un concert, digne en effet de la plus brillante assemblée, on se mit à table sous les auspices de la magnificence et de la joie. Si tout ce qui fut offert m' attira de continuels éloges, l' ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me persuader qu' ils étoient sinceres. La conversation s' échauffa par degrés. Bientôt les récits agréables, les bons contes, les saillies fines et piquantes, se succéderent sans intervalle. Cent sortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, et l' excellence jointe à la profusion dans les services et dans les mets, étoit à tous momens un autre éguillon pour la joie comme pour l' apétit. Quoique je n' eusse point dans le fond du caractere cette gayeté qui porte à rire et à folâtrer, je me sentis comme emporté par la force de l' exemple ; et si je dûs m' en rapporter aux applaudissemens que je reçus plus d' une fois, mes idées ne furent pas les moins réjouissantes, ni mes saillies les moins heureuses. J' étois enchanté de la satisfaction que j' en voyois ressentir à Fanny, et le seul désir de l' animer

à la joie auroit suffi pour m' élever l' esprit et l' imagination. La nuit nous parut trop courte, au milieu des plaisirs où le jour vint nous surprendre. Nous nous quittâmes si satisfaits les uns des autres, que toute l' assemblée brûlant de renouveller cet essai, il n' y eut pas un seul de mes convives qui ne s' engageât à remplir constamment sa place à ma table. La carriere une fois ouverte avec tant de succès, tous les projets de Mr Briand parurent s' arranger d' eux-mêmes, et chaque jour m' apporta, comme il avoit prévû, de nouveaux goûts et de nouvelles lumieres. Ayant conçû par l' expérience, autant que sur ses principes, que la bonne chere est le vrai fondement de tous les autres plaisirs, je me fis une loi de n' épargner ni soins ni dépenses pour ma table, et je pris dans cette vûe, des mesures qui n' étoient pas encore fort communes à Paris. J' établis à grands frais des pourvoyeurs, non-seulement dans les provinces de France où la nature se distingue par l' excellence de quelque production, mais dans les pays étrangers d' où je pouvois recevoir régulierement quelque mets rare, ou quelque liqueur estimée. Ainsi, tandis que le nord

p308

me fournissoit ses poissons les plus exquis, je tirois du midi mon gibier, et mes vins du levant. Je n' aurois pas souffert qu' on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n' eût pas porté un caractere extraordinaire, et que mon maître d' hôtel eût pas recommandé par un éloge.
L' expérience servit à me convaincre que je ne m' étois pas trompé dans l' opinion que j' avois des plaisirs de la table, et le mérite autant que le nombre des convives que la réputation de la mienne m' attira tous les jours, ne me laissa point douter que tout le monde n' en eût la même idée. Ce fut de-là que le reste de mes plaisirs tira son cours, comme d' une source vive et féconde où la joie se renouvelloit sans cesse avec le goût de toutes sortes d' amusemens. Les parties de jeux et de promenades, les bals, les concerts, les spectacles, venoient à la suite de ces délicieux festins. L' ordre n' en étoit réglé que par les desirs que le présent faisoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amusemens de la cour et de la ville. Bientôt les femmes qui se lierent avec Fanny lui composerent une cour aussi nombreuse

p309

que la mienne. J' avois réussi heureusement à lui procurer l' amitié et l' estime de madame la comtesse de . Cette dame se faisant un mérite de lui amener ce qu' elle connoissoit de plus aimable dans son sexe, je vis en peu de jours ma maison aussi brillante que Versailles. Mes appartemens étoient vastes, et meublés avec une magnificence royale. Ce fut un spectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautés, qui s' empressoient de caresser ma chere épouse, et qui formoient un cercle autour d' elle. Je ne pris point pour un langage flatteur, l' aveu qu' elles faisoient de ceder à ses charmes. Fanny paroissoit au milieu de cette belle assemblée, comme une reine aussi aimable que riche et puissante, qui doit les respects qu' on lui rend, à sa personne plus qu' à sa dignité, et qui ne s' attire ni la censure ni l' envie, parce que tout le monde est porté à confesser qu' elle mérite les adorations qu' elle reçoit.
Cécile partageoit les éloges qu' on prodiguoit à sa mere. C' étoit pour moi un redoublement de satisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon coeur, et je ne distinguois pas

p310

à laquelle des deux je souhaitois plus de plaisir et de gloire.
Il ne me coûte point à confesser que dans cette premiere ivresse où je passai plus de trois mois, il ne me vint pas même à l' esprit que j' eusse rien à desirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amusemens m' avoit d' abord séduit par sa nouveauté, et sans avoir pénétré peut-être une seule fois jusqu' au fond de mon coeur, il m' avoit assez occupé l' esprit pour me persuader qu' il n' y laissoit plus de vuide à remplir. S' il m' étoit arrivé quelque fois de me ralentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaisirs, mon ardeur n' avoit pas tardé à se ranimer, par la pensée que le bonheur d' autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention et de ma constance ; et ce motif, qu' une passion incapable de se ralentir me rendoit sans cesse présent, avoit toujours eû, sans doute, beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j' avois embrassé. Ce n' est pas une excuse que je prépare d' avance à l' étrange égarement dont j' ai commencé la description. Je me dois ce témoignage qu' ayant crû remarquer fort

p311

souvent des traces d' ennui ou de lassitude dans les yeux de Fanny et de Cécile, je n' avois jamais eû tant de zéle pour faire renaître leur vivacité, que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes soins. J' avois poussé le desir de les rendre heureuses jusqu' à perdre alors toutes sortes de ménagemens pour ma santé ; et cent fois il m' étoit arrivé de leur sacrifier mon propre goût, pour leur proposer des amusemens que je croyois plus conformes à leur inclination qu' à la mienne.
Ces marques d' ennui et de langueur qui leur échapoient souvent, m' avoient quelque fois frappé jusqu' à me faire naître l' envie de leur en demander la cause ; mais voyant ensuite que leur complaisance se ranimoit, et ne pouvant douter de leur santé, qui étoit dans sa fleur la plus brillante, je m' arrêtois à croire que ces alternatives n' étoient que l' effet de cette douce fatigue qui suit ordinairement les plaisirs. Alors ma joie croissoit d' autant plus, que c' étoit une preuve de la douceur qu' elles trouvoient à s' y livrer ; et sans me jetter dans d' autres réflexions, je recommençois à les y inviter

p312

avec une nouvelle ardeur. Fanny, toujours complaisante à l' excès, me remercioit des soins que je prenois pour lui plaire, et se réduisoit seulement à me demander quelquefois ce que je pensois de certaines parties qui m' avoient coûté beaucoup de frais et d' embarras. Moi, qui m' arrêtois bien moins à ce qu' elles étoient en elles-mêmes, qu' au plaisir qu' elles avoient pû lui causer, je ne manquois point de prendre cette question pour une marque du goût qu' elle y avoit trouvé, et je croyois la flatter beaucoup en les relevant par de grands éloges.
Mais après s' être fait si long-tems violence, elle en vint par degrés à marquer une répugnance plus ouverte, sur-tous pour les repas du soir, qui traînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occasion des plus légeres incommodités pour se retirer avec sa fille ; et lorsqu' elle avoit pû se derober ainsi sous quelque prétexte, personne n' auroit obtenu l' entrée de son appartement. Elle ne s' en livroit pas plutôt au sommeil. J' étois surpris, en sortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d' une lecture, ou seule à

p313

méditer, tandis qu' elle avoit forcé Cécile de se mettre au lit pour ménager sa santé. De quelques idées qu' elle fût alors remplie, elle prenoit un visage riant à mon retour ; et paroissant persuadée que je venois de goûter beaucoup de plaisir, elle me demandoit, d' un air si libre, les circonstances dont je m' étois le plus amusé, que je fus encore assez long-tems la dupe de cette fausse tranquillité. Je lui racontois en effet ce que j' avois trouvé de plus agréable dans les manieres et dans les discours de mes convives. Je lui faisois la peinture des nouveaux visages, et des caractères singuliers. Je riois le premier, pour l' inviter à rire ; et rempli comme j' étois de mille choses réjouissantes que j' avois entendues, mes discours n' étoient ni pesans, ni ennuyeux. Elle paroissoit y prendre goût, et la seule crainte apparemment de diminuer celui que j' affectois d' y prendre, l' empêchoit de me laisser appercevoir qu' elle en étoit importunée.
Il lui arriva dans cet intervalle un accident qui servit encore à soutenir de ce côté-là mon illusion, mais qui m' apporta des lumieres sur un autre intérêt dont je commençois à m' occuper fort sérieusement.

p314

Dom Thadeo, toujours aussi attentif à gagner mon estime par l' honnêteté de ses manieres, qu' à s' insinuer dans le coeur de Cécile par son respect et par ses soins, amena un jour chez moi une dame espagnole accompagnée d' un homme de la même nation ; et les ayant laissés dans une salle pour se donner le tems de m' apprendre ce qu' ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur aventure. C' étoient, me dit-il, deux personnes qu' il avoit connues particuliérement à Madrid, et que le hasard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur dessein étoit de passer en Angleterre, pour y jouir d' une liberté qu' ils ne pouvoient espérer dans leur patrie. Ils avoient besoin d' une recommandation, et le desir qu' il avoit de les obliger l' avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajoûta qu' ayant pensé à les présenter d' abord à mon épouse, qui prenoit plaisir à parler quelquefois leur langue, et qui auroit eu la bonté sans doute de me solliciter pour eux, il avoit été arrêté par des contestations dont il vouloit me faire le juge avant que d' exécuter son projet : la dame, continua-t-il, n' est pas d' une condition qui permette tout à fait à une femme d' un certain

p315

rang de se lier étroitement avec elle, et je la connois néanmoins si séduisante, que Madame Cleveland, tendre et sensible comme elle est, aura peine à se défendre de l' aimer. Je suis persuadé, ajoûta-t-il, qu' elle trouvera de la satisfaction dans son entretien, et c' est un amusement que je voudrois lui procurer ; mais je me crois obligé de vous avertir qu' il conviendroit peu qu' elle la vît trop familiérement.
Pour en juger mieux, lui répondis-je, il faut que je commence moi-même par la voir ; et passant avec lui dans la salle où il l' avoit laissée, je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit aussi prevenante que ses manieres et son langage. Elle m' expliqua avec moins de ménagement que Dom Thadeo, les raisons qui la conduisoient en Angleterre. C' est l' amour, me dit-elle en souriant : une cause si intéressante m' assûre la protection de tous les coeurs sensibles. J' aime cet homme, ajoûta-t-elle en me montrant son amant ; on le persécute en Espagne ; je renonce à ma patrie pour le suivre. Ce discours, prononcé avec une grace admirable, et mille traits qui me firent juger aussi avantageusement de son

caractère que de son esprit, me disposerent à

p316

lui rendre tous les services qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l' objection de la naissance fût une raison assez forte pour priver Fanny du plaisir de voir une si aimable espagnole. Le mérite répare la naissance. Je fis faire cette réflexion à Dom Thadeo ; et prévenant moi-même l' étrangere, je lui proposai de passer dans l' appartement de mon épouse qui l' entendroit parler volontiers dans une langue qu' elle sçavoit parfaitement, et d' une nation à laquelle elle prenoit beaucoup d' intérêt.
J' avois quitté Fanny presqu' au même moment. Je l' avois laissée dans une situation tranquille, et rien n' avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eut-elle le tems de jetter les yeux sur l' espagnole, qu' elle poussa un cri perçant, et prenant sa fille par la main, elle l' entraîna avec la derniere précipitation dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement. Madame Des Ogeres, ma belle-soeur et Madame Riding, qui étoient avec elle, l' ayant suivie immédiatement, je demeurai seul avec Dom Thadeo et les deux étrangers, qui ne furent pas moins surpris que moi de cette scène.
Le seul parti que j' eus à prendre fut de

p317

les faire retourner aussitôt sur leurs pas, et sans pouvoir m' imaginer la cause d' un si prompt désordre, je priai Dom Thadeo de faire un moment les honneurs de ma maison, tandis que j' allois m' informer de ce qui avoit alarmé mon épouse. Je le quittai pour prendre le chemin du cabinet ; mais en approchant de la porte, je fus arrêté par Madame Des Ogeres qui en sortoit brusquement, et qui m' entraîna par la main. Dites-moi, commença-t-elle avec chaleur, sçavez-vous qui vous venez de nous amener, et n' avez-vous pas dû prévoir l' embarras où vous nous avez jettées ? Ce reproche me parut si obscur, que dans le trouble où il me jetta moi-même, je la pressai vivement de s' expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le seul souvenir de l' isle de Madere renouvelle tous les jours dans l' esprit de Madame Cleveland, avez-vous pû lui présenter une femme odieuse qui l' a exposée au plus affreux péril dont le ciel l' ait jamais délivrée ? Je compris tout d' un coup que c' étoit cette

même comédienne de Madrid dont Gelin avoit employé les artifices, et je ne fus pas surpris de la frayeur que sa présence venoit de causer à Fanny. M' ayant fait souvent

p318

raconter ce que j' en avois appris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu' elle s' étoit sentie dans cette généreuse aventure, et jamais effectivement elle n' en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque joignant à cette pensée les maléfices que Gelin avoit tentés sur elle à chaillot, elle songeoit que toutes les fureurs de l' enfer s' étoient exercées contre sa vertu, et qu' il avoit fallu des prodiges du ciel pour l' empêcher d' en être la proie. Ces idées l' avoient quelquefois jettée dans des agitations qui m' avoient fait repentir de lui en avoir trop appris. Ainsi reconnoissant mon imprudence, j' entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, et je lui fis des excuses qui appaiserent facilement le sien. Il lui resta néanmoins de la précipitation avec laquelle elle s' étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques jours dans son appartement. Mais loin de s' en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle fête dont on m' avoit donné l' idée, et cette affectation d' indifférence que j' attribuai à la crainte que

p319

son incommodité ne me causât trop d' alarme, venoit uniquement de la satisfaction qu' elle avoit d' éviter des divertissemens qui lui étoient devenus insupportables.

Dom Thadeo se ressentit de sa joie, par la facilité qu' elle eut à lui pardonner d' avoir été l' occasion de sa peine. Ses excuses furent simples. Il ignoroit l' aventure de Fanny, et l' espagnole qui ne s' attendoit à rien moins qu' à retrouver dans mon épouse l' inconnue qu' elle avoit voulu tromper à Madere, fut elle-même extrêmement surprise d' une rencontre si imprévue. Il se défit d' elle sur le champ, pour venir réparer une indiscrétion dont on ne pouvoit justement lui faire un crime.

Mais cette aventure devoit avoir d' autres suites. Avec beaucoup d' étonnement, cette femme artificieuse

emporta un ressentiment fort vif du mépris que mon épouse avoit marqué pour elle. La vengeance fut son premier desir ; et les vûes que cette passion lui inspira s' accordant avec son caractère naturel, qui étoit l' envie de plaire, et de satisfaire sa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le dessein d' enlever ma tendresse à Fanny. Les lumieres qu' elle avoit reçues de Dom Thadeo sur les qualités

p320

de coeur et d' esprit que mes amis m' attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entreprise que le motif de la vengeance lui fit espérer de plaisir. Elle conçut que ce n' étoit pas aux voies ordinaires qu' elle devoit avoir recours. La difficulté qui lui causa d' abord quelques embarras, fut celle de lier avec moi quelque commerce. Cependant ses artifices ne l' abandonnerent pas au besoin.
Dès le soir du même jour, je reçus d' elle un billet fort pressant, par lequel elle me prioit, sous le nom d' une dame angloise qui avoit été dans la confidence de Cromwell, et qui avoit des secrets d' importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d' entretien dans un lieu qu' elle me designoit. C' étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l' esprit. Je connoissois le nom sous lequel elle m' écrivoit, et la civilité seule m' auroit conduit chez elle indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m' y faire mener sur le champ dans mon carrosse. Elle avoit pris soin d' éloigner son amant ; et pour prévenir sans doute le premier mouvement qui m' auroit pû porter à me retirer en m' appercevant que j' étois

p321

trompé, elle m' attendoit dans le cabinet le plus enfoncé de son appartement. J' y fus introduit au travers de plusieurs chambres, dont la propreté annonçoit une femme de distinction, et sa fortune la mettant en état apparemment de vivre avec une certaine splendeur, elle étoit dans un déshabillé des plus magnifiques et des plus galans. Je ne la reconnus pas tout d' un coup. Le préjugé où j' étois, joint au changement de sa parure, me porta d' abord à la saluer en anglois, et je m' assis même auprès d' elle sans me remettre le moindre trait de son visage.
Cependant, comme elle n' avoit rien compris à quelques

mots que j' avois prononcés dans une langue qu' elle ignoroit, elle ouvrit autrement la conversation ; et s' étant servie de la langue espagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l' erreur. Quelques marques d' étonnement qui m' echapperent aussitôt, ne l' empêcherent point de continuer son discours. Elle me conjura d' approuver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la passion qu' elle avoit de me connoître, et à la nécessité où elle étoit de se justifier. Le hasard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, son ancien

p322

ami, elle n' avoit pû l' entendre parler de l' excellence de mon mérite, sans être piquée d' une vive curiosité de me voir, et ce desir s' étoit bien augmenté lorsqu' elle avoit appris que je pouvois lui rendre service en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin, à la vérité, de l' accueil injurieux que lui avoit fait mon épouse ; mais quand elle eût pû prévoir une rencontre à laquelle elle s' attendoit si peu, n' ayant point de reproches à craindre, elle n' auroit pas pensé à l' éviter. Les efforts qu' elle avoit faits pour la retenir dans l' isle de Madere méritoient bien moins sa haine que sa reconnoissance et son amitié. Affligée donc qu' un contretems si fâcheux m' eût obligé de la quitter, et convaincue par ses propres yeux que le portrait qu' on lui avoit fait de moi n' étoit pas flatté, elle n' avoit pu résister à l' impatience de me revoir. Je devois pardonner le petit artifice qu' elle avoit employé à la vivacité qui est naturelle aux espagnols, et, si elle l' osoit dire, à l' ascendant de son étoile qui n' avoit jamais laissé de liberté à son coeur à la vûe d' un homme de mérite. Elle me regardoit d' un air si tendre en me tenant ce discours, et sa rougeur aidoit si adroitement le langage de ses yeux, que si

p323

je n' eusse point été prévenu sur son caractère, l' amour propre m' eût persuadé infailliblement qu' elle avoit conçu pour moi des sentimens fort tendres ; mais assez défendu par l' opinion que j' avois d' elle, je l' interrompis honnêtement pour lui faire perdre, par ma réponse, l' espérance qu' elle pouvoit avoir de me tromper.
Ici je confesse que soit dépit de voir ses avances

inutiles et résolution de triompher de ma sagesse à toutes sortes de prix, soit impétuosité de tempérament, soit excès d' artifice et d' imposture, elle me mit, par une ouverture sans ménagement, dans la situation la plus délicate où le goût du plaisir ait jamais exposé ma vertu. Je m' étois levé pour la quitter. Elle m' arrêta par la main, et la serrant assez pour me fixer vis-à-vis d' elle, elle m' adressa toutes ces expressions passionnées qui sont le plus vif langage de l' amour en Espagne. Ses yeux, sur lesquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, sembloient m' en apprendre encore plus que sa bouche. Son teint s' étoit animé des plus belles couleurs. Tous ses charmes étoient exposés à ma vûe, et je ne remarquois que trop qu' au moindre signe de leur victoire on étoit disposé à m' en laisser

p324

recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me consoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes lecteurs ? Je fus trahi par mes sens, qui se révolterent assez contre ma raison pour me faire tout craindre de sa foiblesse. Ils prirent tout d' un coup tant d' empire, que pensant moins à les combattre qu' à justifier leur tyrannie, je mis en délibération si c' étoit me rendre coupable que d' accepter des plaisirs qui m' étoient offerts, et que je ne m' étois procurés par aucun desir qui blessât mon devoir. J' ignore quel eût été l' effet de cette réflexion, si l' image de Fanny, qui vint se présenter tout d' un coup à ma mémoire, n' eût comme changé la scène que j' avois devant les yeux. Je ne vis plus qu' elle, et cette douce modestie qui accompagnoit toujours la tendresse de ses regards, me fit rougir d' avoir été sensible un moment à des caresses effrontées, et à un langage dissolu. Heureusement le ciel permit, pour confirmer mes forces, que Dom Thadeo se fît entendre dans la chambre qui touchoit au cabinet. Il venoit demander compte à Dona de l' aventure qui s' étoit passée chez moi, et sur laquelle son empressement de la quitter, pour se rendre auprès de mon épouse, ne

p325

lui avoit pas permis de recevoir d' elle tout l' éclaircissement qu' il desiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore ; et tournant le dos avec une révérence forcée, j' allai au-devant de

Dom Thadeo qui avoit été fort surpris de trouver mon carrosse à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir passer rapidement en lui faisant signe de me suivre. étant descendu sur mes pas, il se rendit à la priere que je lui fis de monter avec moi dans mon carrosse. Mon dessein étoit de lui raconter de quel embarras j' étois si heureusement sorti ; mais la confusion qui me restoit de ma foiblesse me fit naître tant de distractions tumultueuses, que j' arrivai chez moi sans avoir prononcé un seul mot. Les conclusions qu' il tira de mon silence, et qu' il me déguisa pendant quelques jours, n' appartiennent point à cette partie de mon histoire.
Je ne reparus point aux yeux de Fanny sans quelques sentimens de honte, que la seule vûe d' une épouse si vertueuse étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d' un amour, qui n' en étoit pas plus altéré, eût bientôt consumé ces foibles taches. Je repris auprès d' elle toute la tranquillité et

p326

toute la joie dont sa présence étoit pour moi comme une source inépuisable. Son incommodité l' attachant à sa chambre, je déclarai que ma maison seroit fermée aux étrangers jusqu' à sa guérison. En vain s' opposa-t-elle à cette résolution, qu' elle regardoit comme un sacrifice que je lui faisois de mes plaisirs. Mon coeur sentoit déja que tous les amusemens auxquels je donnois ce nom ne le méritoient pas dans son absence. Nous soupâmes en famille dans son appartement, et cet ordre dura aussi long-tems qu' elle fut à se rétablir. Elle en parut si satisfaite, et ses discours rendirent nos repas si enjoués, que je la soupçonnai de se faire cet effort par complaisance, pour me dédommager des plaisirs dont elle s' imaginoit que je me privois pour elle.
Ce fut à la fin d' un de ces soupers domestiques que je proposai à Madame Riding de nous faire une relation suivie de ses aventures et de celles de Cécile. Peut-être nous l' avoit-elle déja faite plus d' une fois toute entiere, mais par fragment et par parties, dans l' espérance où nous étions toujours de satisfaire Milord Clarendon qui avoit souhaité qu' elle se fît en sa présence.

p327

Son absence durant plus long-tems qu' il ne nous

l' avoit fait espérer, je pressai Madame Riding de ne pas différer davantage un récit qu' elle seroit libre de recommencer à l' arrivée du comte. Elle nous satisfit dans ces termes :

LIVRE 13

p328

il ne m' est pas difficile de rappeller des événemens dont les traces subsisteront toujours dans ma mémoire. Mais en commençant un récit où je vous annonce beaucoup plus d' infortunes que de faveurs du sort, je suis arrêté par la crainte de mêler quelque amertume à l' heureuse situation où vous êtes. N' exigez pas du moins que je renouvelle d' affreux souvenirs, que le changement de votre sort doit avoir effacés. Je détache de mes aventures, et de celles de Cécile, tout ce qui peut avoir quelque liaison avec les vôtres ; et si j' ai quelque espérance de vous attendrir, c' est par les sentimens d' une compassion si douce,

p329

qu' elle n' aura rien de pénible et de douloureux. Nous fûmes séparées de vous par les rouintons. Je détourne les yeux de l' horrible image de nos premieres frayeurs. La connoissance que ces barbares eurent bientôt de notre sexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous reléguerent parmi leurs femmes et leurs malades, qui composoient une espéce d' arriere-garde à quelque distance de leur troupe. Nous n' y trouvâmes point d' autres marques de barbarie que celles qui étoient naturelles à une nation si féroce, c' est-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune apparence de haine, je commençai à me flatter que notre vie étoit du moins en sûreté, et que de quelque côté qu' ils pussent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l' occasion de nous rejoindre. Cette espérance s' accrut encore, lorsque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes secours qu' à leurs femmes, et disposés à porter Cécile, que ma grosseur leur fit regarder apparemment comme un fardeau trop pesant pour mes forces. Mais le péril auquel ma lassitude nous avoit exposées étoit trop présent à mon imagination,

p330

pour me permettre aucun ménagement qui eût l' apparence de foiblesse, si je m' étois arrêtée par un mouvement de désespoir qui m' avoit fait succomber à mes peines, et renoncer au soin de ma vie, je conçus qu' avec le précieux dépôt que le ciel avoit remis entre mes mains, il ne m' étoit plus permis de penser à mes propres maux, et qu' il falloit attendre du secours et des forces du même pouvoir qui me faisoit comme une loi de m' en servir.
La résolution que je formai, non-seulement de suivre la marche de mes compagnes, mais de porter constamment Cécile entre mes bras, parut m' attirer quelques marques d' admiration, qui augmenterent mon courage en renouvellant ma confiance. Le chemin qu' on nous fit faire chaque jour ne fut pas aussi long que je l' avois appréhendé. Tandis que la troupe des sauvages faisoit ses excursions ordinaires pour la chasse, nous avancions avec beaucoup de lenteur, et je m' appercevois vers le soir, par l' exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient réglés. Ainsi mes forces naturelles, joint à la légereté que j' acquis bientôt par la diminution de mon embonpoint,

p331

furent suffisantes pour me faire résister à la fatigue d' une longue marche. Je tentai plus d' une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente si j' étois parvenue seulement à vous voir, et à vous faire connoître notre situation ; mais ne pouvant vous chercher qu' au hasard, je rencontrois toujours quelques sauvages qui sembloient s' imaginer que je m' étois égarée imprudemment, du moins si j' en juge par le soin avec lequel ils me faisoient retourner auprès de mes compagnes.
Je n' ai jamais compris dans quelles vûes ils firent un jour la séparation de leurs femmes, pour en laisser une partie derriere eux, tandis qu' ils continuerent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à rester avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne permettant point de distinguer si c' étoit tristesse ou maladie qui les tenoit dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l' incertitude du sort auquel nous étions réservées. J' avois remarqué qu' il nous étoit mort, dans un espace assez

court, plusieurs femmes

p332

dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu' on avoit laissées avec moi étoient menacées du même malheur, et qu' on n' en avoit pas porté ce jugement sans raison ; mais le ciel ayant soutenu heureusement la santé de Cécile et la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous avoit laissé d' ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir long-tems dans l' abondance ; et quoique les femmes auxquelles nous nous trouvions associées n' eussent pas vû partir sans regret leurs compagnes et leurs maris, je n' avois pas remarqué ces transports éclatans dont je me figurois qu' elles n' eussent pû se défendre, si elles avoient été persuadées qu' on les abandonnoit sans retour. L' unique pensée à laquelle je crus devoir m' arrêter, fut qu' elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, et qu' on ne nous avoit laissées avec elles que pour les empêcher de se plaindre qu' elles fussent traitées avec moins de ménagement que des étrangeres. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j' en vis quelques-unes mourir presque

p333

subitement, et les autres si peu effrayées de ce spectacle, qu' à peine s' éloignoient-elles des cadavres qui venoient d' expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une pesanteur léthargique, qui les rendoient comme insensibles à ce qui se passoit autour d' elles. Il s' en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force et la légereté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante ; mais loin de s' arrêter près de leurs compagnes, ou de penser à leur offrir quelques secours, elles prenoient rapidement le chemin qu' elles avoient vû prendre à leurs maris, et seules ou accompagnées elles s' éloignoient, et ne reparoissoient plus.
Quelque incertitude qu' il y eût dans mes premieres conjectures, elles m' inspirerent assez d' effroi pour me faire prendre de justes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cécile à quelque distance

de la troupe, et je ne négligeai pas le soin
d' emporter une provision de vivres. La liberté qu' on
me laissa de m' écarter fut une autre preuve qui me fit
juger de la grandeur du mal. Je m' occupai pendant
quelques jours

p334

du triste spectacle qui frappoit continuellement mes yeux. Enfin, la vûe de celles qui paroissoient revenir à elles-mêmes, et qui prenoient aussitôt la fuite, me fit naître deux pensées ; l' une, que de quelque nature que fût leur maladie, elles se croyoient sauvées du péril, lorsqu' elles étoient échappées aux premieres atteintes ; l' autre, que les sauvages ne pouvoient être fort éloignés, puisqu' elles se hasardoient seules à les suivre dans une situation où je devois craindre à tous momens que l' air seul n' apportât la contagion jusqu' à nous, il me vint à l' esprit de regagner aussi votre troupe, que je me figurois ou déja rendue dans son habitation, ou campée à peu de distance. Ce parti me parut si facile, et dans quelque vûe que les sauvages nous eussent laissés avec leurs femmes, il y avoit si peu d' apparence qu' ils s' offençassent de nous voir de l' empressement pour marcher à leur suite, que je me déterminai à partir sur les traces de la premiere femme qui pourroit me servir de guide.
Il s' en échappa deux dès le même jour, et je ne manquai point une si belle occasion. Mais je n' avois pas prévu que leur vîtesse surpasseroit la mienne, la joie sans doute

p335

de se voir délivrées d' une situation terrible, les faisoit courir avec la légereté d' un oiseau, tandis que ma pesanteur naturelle et le fardeau précieux dont j' étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vûe en peu de tems. Mon courage n' en fut point refroidi. Je me flattai que, dans l' inégalité du terrein, elles reparoîtroient par intervalles, ou que les vestiges de leurs pas suffiroient pour me conduire ; et quand j' aurois perdu cette espérance, je n' en aurois pas été plus tentée d' abandonner mon entreprise. Toute autre extrémité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j' évitois par la fuite, et quels motifs n' étoit-ce pas d' ailleurs que le desir de vous rejoindre et la crainte d' être séparée de vous pour jamais ? Ajoûtez qu' après avoir perdu mes deux guides, et m' être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu' il pouvoit arriver à quelqu' autre femme de se mettre en marche par le même chemin, et de me rendre ainsi le secours qui m' avoit manqué.
Je continuai donc d' avancer, en jettant avec une ardeur égale les yeux devant et derriere moi, et plus fatiguée par mon inquiétude

p336

que par les difficultés du chemin, la pensée de me reposer ne m' entra point dans l' esprit jusqu' à la fin du jour. Mais remarquant enfin que le soleil baissoit sur l' horizon, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m' avoient agitée. Quelle ressource pour une femme timide dans une si affreuse solitude ! Quel reméde même contre la faim et la soif qui commençoient à me presser ! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enseveli jusqu' alors dans un profond sommeil, et l' agitation de la marche n' avoit servi qu' à le rendre plus tranquille ; mais la nature déclarant bientôt ses besoins par des cris et des larmes, ce fut un nouvel avertissement du déplorable état où je touchois, et dont il ne se présentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçu que le désespoir n' étoit propre qu' à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m' armai d' une constance que je croirois impossible dans la même extrémité, si elle n' étoit immédiatement l' ouvrage du ciel. J' étendis mes regards autour de moi, pour découvrir quelque lieu commode, où je pusse me réfugier avant les ténébres. J' en apperçus un qui me parut tel que je le desirois,

p337

avec cette heureuse circonstance, qu' il étoit proche d' un ruisseau, et qu' il nous offroit ainsi tout d' un coup de quoi soulager le plus pressant de nos besoins. Mais avant que de m' y rendre, je déposai un moment mon fardeau sur le gazon qui m' environnoit, et me prosternant devant le ciel, dont le secours étoit désormais mon unique espérance, je lui adressai, dans l' amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l' attendrir en notre faveur. Ensuite me tournant vers l' innocente créature qui continuoit de m' exprimer ses nécessités par des larmes ; ne crains rien, lui dis-je, aussi long-tems que la vie me sera conservée, car ma tendresse m' inspire un moyen infaillible de soutenir la tienne ; mais si je suis condamnée à périr dans cet horrible désert, puisse le ciel t' accorder les secours qu' il m' aura refusés ! Je gagnai aussitôt l' asyle que la nature m' offroit dans un lieu où la malice des hommes n' avoit jamais profané ses trésors. Quelques arbres distribués sans ordre formoient un bois de peu d' étendue, et la vûe le pénétrant tout d' un coup, il n' inspiroit point l' horreur que l' obscurité cause à l' entrée d' une épaisse forêt.

p338

L' excès de ma soif me fit penser d' abord à l' éteindre. Je m' approchai du ruisseau, et je remarquai avec joie qu' il étoit rempli de poissons, que ma présence n' effrayoit pas. Après avoir satisfait ma soif, je ne doutai point que je n' en pusse tirer le même secours contre la faim, et sentant de quelle importance il étoit de conserver mes forces, je pris heureusement divers poissons, que je ne désespérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j' étois occupée d' un soin plus pressant. Le jour approchoit de sa fin. Quelques gouttes d' eau que je fis avaler à Cécile, ayant arrêté ses pleurs, je pensai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier, me parurent favorables à mon dessein. J' entourai de feuillage l' espace qu' ils contenoient, et je composai pour elle et pour moi un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l' air. C' étoit la connoissance que j' avois des périls de la nuit qui m' avoit fait commencer par ce soin. J' avois remarqué qu' après les chaleurs du jour, l' excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux sauvages mêmes, et les précautions que j' avois vû

p339

prendre aux rouintons, s' accordoient là-dessus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour justifier ma conduite. Dans un grand nombre de nécessités pressantes, je donnois le premier rang à celles qui l' étoient le plus ; et quoique la faim en fût une aussi qui commençoit à se faire vivement sentir, je m' imaginois qu' ayant pris quelques alimens avant mon départ, ils suffisoient, avec un peu de constance, pour me soutenir jusqu' au lendemain. Bientôt la fin du jour ne me laissa plus d' autre lumiere que celle de la lune. Je n' espérai point dans cette obscurité de pouvoir recueillir ce qui m' étoit nécessaire pour allumer du feu. Ainsi comptant que le sommeil suppléroit pendant le reste de la nuit, au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cécile dans la retraite que j' avois préparée.
Mais j' éprouvai presqu' aussitôt des maux que je n' avois pas prévûs. Une faim dévorante m' ôta toute espérance de repos, et devenant à la fin un supplice insupportable, elle me força de manger les poissons que j' avois conservés, sans autre préparation que de m' être couché dessus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur

p340

crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai aussi bien de ce misérable repas, que des meilleurs mets. Cécile ayant paru jusqu' alors assez tranquille, je commençois à me flatter d' obtenir un peu de repos, et j' écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la seule vûe de conserver ma santé et mes forces, qui faisoient tout le fond de mes espérances. Mais les cris de cette petite infortunée m' avertirent bientôt qu' elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle apparence de lui procurer le même soulagement ! Je le lui offris néanmoins, et l' avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoître l' excès de ses besoins. Cette pensée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la soulager qu' à précipiter peut-être la fin de ses jours, et à m' ôter par conséquent le seul bien qui me faisoit encore aimer la vie. Dans un embarras si cruel, je me rappellai la promesse que je lui avois faite en présence du ciel, et dont je n' avois pas cru l' exécution si proche. C' étoit une idée qui m' étoit restée de quelque ancienne lecture. Je pris Cécile entre mes bras, et regagnant le bord du

p341

ruisseau à la clarté de la lune, je fis pour elle ce qu' elle ignore encore, ce que j' ai enseveli jusqu' à présent au fond de mon coeur, et ce que je ne vous révélerois pas même aujourd' hui, si je ne m' étois engagée à ne vous cacher aucune circonstance de nos aventures. Un mauvais couteau que j' avois conservé dans toutes mes routes me servit à m' ouvrir la veine du bras, au hasard sans doute de me causer une blessure dangereuse. Mon sang ayant commencé aussitôt à couler avec abondance, je le reçus dans le creux de ma main, et le tempérant par quelques gouttes d' eau que j' y mêlai, je fis avaller cette étrange liqueur à ma chere Cécile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j' avois pensé de ses besoins. Sa tranquillité revint aussitôt avec ses forces. J' avoue que mes larmes couloient aussi rapidement que mon sang pendant cette triste opération ; mais c' étoit de la tendresse de mon coeur qu' elles venoient plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l' embrassai mille fois, après lui avoir rendu un service qui sembloit m' attacher encore plus à elle, et me la rendre plus chere. Je retournai ensuite

p342

dans ma retraite, où nous passâmes tranquillement le reste de la nuit.
Fanny, Cécile, moi-même, et tout ce qu' il y avoit de témoins d' un récit si extraordinaire, nous avions été comme effrayés des préparations par lesquelles Madame Riding avoit commencé ; et dans l' inquiétude de ce qui devoit les suivre, nous l' avions écouté avec une attention qui ne nous avoit pas permis de respirer. Mais sortant tous à la fois de cette situation, nous nous levâmes en tumulte autour d' elle, pour lui marquer autant d' admiration que de tendresse et de joie. Fanny lui serrant les mains, sans pouvoir exprimer ce qu' elle sentoit. Cécile étoit suspendue à son cou, et recommençant sans cesse à l' embrasser, elle ne trouvoit pas plus d' expressions que sa mere. Tous les autres la félicitoient d' une action dont l' histoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin, j' interrompis ces acclamations, et plus émû que personne par l' étendue que je donnois à mes réflexions ; ô ! Générosité, m' écriai-je, qui surpasse tous nos éloges ! Mais c' est à moi que les félicitations doivent être adressées. à toutes les faveurs

p343

dont le ciel me comble, il joint donc le bien estimable de trouver dans mes amis une ame héroïque, et des épreuves de constance et de zéle qui suffiroient seules pour faire le bonheur d' un coeur sensible ? Madame Riding me supplia de modérer ce transport, et croyant ses services trop payés, me dit-elle, par des témoignages de reconnoissance qui lui étoient plus précieux que son sang, elle nous demanda un renouvellement d' attention pour la suite de son récit.
Le retour de la lumiere, reprit-elle, m' apporta des consolations qui me firent perdre le souvenir de cette fâcheuse nuit. Après avoir appréhendé de mourir par la privation des nécessités les plus communes, il me fut bien doux, aux premiers rayons du soleil, lorsque mon inquiétude m' eut fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d' arbres qui portoient naturellement d' excellens fruits, et sur les bords d' un ruisseau une multitude prodigieuse de nids, qui contenoient ou des oiseaux nouvellement éclos, ou des oeufs encore plus propres à nous servir de nourriture. Les

p344

rouintons négligeant des alimens si légers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardiesse d' en faire l' essai ; mais je me souvins que nous l' avions fait heureusement avec les abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voisin me fournit des cailloux, et le tronc des arbres une mousse propre à s' embrâser par la chaleur des étincelles. Je mis sur le champ toutes ces découvertes en usage. Mon industrie m' en fit tirer tant de succès, que je me rassurai sur toutes les craintes qui m' avoient alarmée.
C' étoit un malheur de moins ; mais la liberté d' esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité pour tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit capable de me causer seul une mortelle agitation, et cent fois, dès le premier jour, je me sentis portée à me remettre en marche pour vous suivre à toutes sortes de risques. Les espérances qui pouvoient me retenir ne portant que sur les femmes que j' avois laissées derriere moi, il me sembloit que je gagnois peu à les attendre, et que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient

p345

rendu deux sourdes à mes cris, ne me permettoient guères d' espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m' exposois en partant sans guide ; et je ne l' abandonnai qu' après avoir passé inutilement plusieurs jours à l' attendre.
Le fruit que je tirai de ma premiere épreuve, fut d' apprendre à me passer du secours d' autrui pour découvrir et pour préparer mes alimens. Cette facilité que j' acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorsque je me déterminai à partir. J' étois persuadée qu' après une si longue route que nous avions faite avec les sauvages, nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J' avois déja fait ce raisonnement en voyant leurs femmes s' échapper seules, et ma pensée est encore aujourd' hui qu' elles ne se seroient point écartées sans avoir quelque certitude de leur route. D' un autre côté, la présence de la mort avoit pû leur faire entreprendre quelque chose au hasard, et cette alternative, sur laquelle je raisonnois aussi, ne faisant que grossir à mes yeux le péril, je ne voyois de part et d' autre que des raisons pressantes

p346

d' avancer, soit pour m' assurer le bonheur de vous rejoindre, qui étoit mon unique desir, soit pour vous dérober au danger de la mort que nous n' avions pû éviter que par la fuite. Enfin, l' inspiration du ciel, qui ne manque point d' entrer sans doute dans les entreprises où sa providence est si particuliérement intéressée, ses vûes sur Cécile et sur moi, des conseils plus profonds et plus sages que toutes mes réflexions, me déterminerent à marcher devant moi, sans autre guide que ma tendresse pour Cécile et mon courage.
Le chemin que je fis chaque jour fut proportionné, non-seulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s' offroient pour passer la nuit. Ainsi sans avoir de régle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n' ai jamais fait plus de quatre lieues dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l' espace que j' ai parcouru, si je vous apprends que j' ai marché près d' une année entiere, en m' obstinant toujours à suivre la même méthode ? Il me devint trop clair, après quelques jours de marche, que j' avois manqué vos traces, et je perdis tout-à-fait l' espoir de vous retrouver avec les

p347

rouintons. Je n' osois arrêter mes pensées sur d' autres sujets de crainte, qui regardoient la sûreté de votre vie. Cherchant, au contraire, à me persuader que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces barbares, j' aimois à penser que vous aviez pris comme moi le parti de traverser l' immense désert où j' étois, et je me repaissois quelquefois de l' espoir de vous rencontrer. J' avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque pays habité, ou dans quelque port, vers lequel je m' imaginois toujours avancer. En un mot, je fermois les yeux sur tout ce qui étoit capable de me jetter dans un affreux désespoir, pour ne les ouvrir qu' à des motifs vagues de consolation et d' espérance qui eurent la force de calmer mon imagination.
Il ne faut pas douter que, marchant sans lumieres et sans régle, je n' aye fait souvent de vastes circuits qui m' ont peut-être ramené sur mes pas. Les rivieres, les montagnes, les forêts épaisses m' arrêtoient nécessairement, et je prenois le parti de les cotoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le ciel, et qui m' a pénétré mille fois d' étonnement,

p348

c' est qu' au milieu d' un désert, qui est la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me soit jamais arrivé d' en trouver une qui ait pû me causer de l' épouvante ; et par une autre faveur dont je ne ressentis pas moins le prix, mon imagination, comme fermée à toutes sortes de craintes, ne se représenta pas même ce qui auroit été capable de l' alarmer. Si les cris de ces monstres frapperent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c' étoit de si loin que l' impression n' en fut jamais assez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faisoit choisir ordinairement mon asyle à l' entrée du premier bois que j' appercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j' avois à le munir de branches et de feuillages, à moins que le hasard ne me fît découvrir, à l' abri d' une couline ou d' un rocher, quelque grotte, dont il m' étoit encore plus facile de boucher l' ouverture. Dans ma marche, je choisissois aussi pour me reposer au milieu du jour la côte de quelque forêt, où je me sentois attirée par l' ombre et la fraîcheur. J' aurois appréhendé de m' y engager ; mais je n' en étois que plus tranquille, lorsque j' étois couverte

p349

par une banniere si épaisse. Il ne manquoit rien à mes desirs, s' il se trouvoit à peu de distance quelque fontaine ou quelque ruisseau. Avec la facilité d' y apprêter nos alimens, j' avois celle de rafraîchir Cécile dans les flots d' une eau pûre ; ce soin me paroissoit aussi utile à sa santé, qu' il étoit nécessaire à la propreté continuelle où je m' efforçois de l' entretenir. Dans les chaleurs excessives, qui me faisoient craindre qu' une peau mal apprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l' enveloppois de fleurs et d' herbes odoriférantes. Vous l' auriez prise pour l' amour, paré des simples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à se délier. Quelques mots que je lui faisoit déja prononcer, ses tendres souris, ses innocentes caresses, faisoient pendant des heures entieres mon amusement et ma consolation. Je m' accoutumai tellement à cette vie sauvage, que lassée de mes courses, et charmée de certains lieux où la nature m' offroit ainsi tout ce qui convenoit à mes nécessités présentes, j' aurois pris aisément le parti d' y fixer pour jamais mes pas et mes desirs, si l' espérance de vous rejoindre n' eût sans cesse ranimé

mon courage contre toutes les difficultés qui me restoient à surmonter.

p350

Elles devoient néanmoins changer de nature. J' étois destinée à goûter une espéce de repos, qui n' auroit point été sans agrément après de si longues fatigues, s' il n' avoit été empoisonné par d' autres inquiétudes. Mon récit n' a pû flatter jusqu' à présent que la tendresse de votre coeur par les douceurs de la compassion. Attendez vous ici à la surprise que des événemens merveilleux sont capables d' inspirer.

LIVRE O'

p1

Un jour qu' ayant traversé une plaine vaste et stérile, je cherchois un asyle pour la nuit, je découvris entre deux montagnes qui terminoient l' horison, un mur fort élevé, dont le sommet

p2

étoit encore surpassé par le feuillage d' un grand nombre d' arbres. En le suivant des yeux, j' observai qu' il s' étendoit d' une montagne à l' autre, et qu' il paroissoit servir à boucher la gorge qui laissoit naturellement un passage dans la plaine. En un mot, c' étoit un ouvrage de la main des hommes, et qui annonçoit même une industrie plus relevée que celle des sauvages. Mais je ne m' arrêtai à cette réflexion que pour bénir le ciel, qui m' offroit enfin ce que j' avois cherché avec tant d' ardeur, et dans le premier mouvement de ma joie, je ne pensai qu' à m' approcher du terme de tous mes desirs. Le soleil étoit si bas, que malgré tous mes efforts, il me fut impossible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l' éloignement, acheva

de me convaincre que j' étois près d' une
ville, ou de quelque habitation réguliere.
C' étoit assez pour faire naître tout d' un
coup la plus douce tranquillité dans mon
coeur. Cette nuit, pour la premiere, je
négligeai toutes les précautions dont je
m' étois fait une habitude, et me bornant
à garantir Cécile des injures de l' air,
j' attendis impatiemment le jour.

p3

Il se leva si clair et si serain, que j' en
tirai des augures encore plus heureux. Mes
regards s' étant promenés long-temps au
long du mur, je n' apperçus point de porte
à laquelle je pusse m' adresser ; mais en levant
les yeux je découvris quantité de figures
humaines qui m' observoient attentivement,
et qui paroissoient se communiquer
leurs réflexions. J' étendis les bras
vers eux, et leur montrant Cécile qui
étoit à terre auprès de moi, je les invitai
par mes signes à nous accorder leur secours.
Ils ne balancerent point à me répondre
par d' autres signes que je crus
comprendre. Sur le champ, je leur vis
préparer une machine qu' ils laisserent couler
jusqu' à moi, et de laquelle sortirent
deux hommes, qui m' aborderent avec
beaucoup de douceur ; je n' entendis point
leur langage, mais je fus frappée de leur politesse
et des marques d' admiration qu' ils
firent éclater à la vue de Cécile. Leur visage
étoit blanc ; et je crus démêler dans
leurs regards qu' ils étoient surpris de trouver
la même couleur dans un enfant qui
n' étoit point de leur nation, et qui leur
étoit présenté d' une maniere si extraordinaire.
J' étois si altérée par mes fatigues et

p4

par les ardeurs continuelles du soleil, que
ne me voyant pas d' ailleurs autrement vêtue
que la plûpart des femmes sauvages,
ils me prirent pour une fugitive de quelque
nation voisine. Je n' entrerois pas
dans ce détail de leurs premiers sentimens,

si je ne les avois sçus d' eux-mêmes
dans la suite, après avoir appris leur
langue. Vous ne serez pas surpris, par
la même raison, que je vous explique
tout d' un coup quantité de circonstances
qui ne furent pas d' abord si faciles à
pénétrer. Cette nation, la plus douce
peut-être et la plus polie qui existe dans
l' univers, m' a laissé un souvenir si tendre
de ses bienfaits, que j' ai regreté mille fois
de n' avoir pas eu assez de lumieres pour
me faire des idées justes de la situation du
pays, et pour me mettre en état d' en
ouvrir la route à nos voyageurs. Si ce
n' est pas le desir des richesses qui pourroit
les y conduire, ceux à qui la vertu est
chere, iroient en admirer des exemples
qu' on ne trouve pas dans des régions plus
riches et plus éclairées.
Sans porter si loin mes espérances, je
fus excitée par la douceur de ceux qui
s' approcherent de moi, à me rendre avec

confiance à leurs invitations. Ils me firent
passer par une porte que je n' avois pas apperçue.
Et me trouvant environnée tout
d' un coup d' un grand nombre d' hommes
qui leur ressembloient, et qui portoient
de longs bâtons armés d' un fer pointu, je
n' eus pas de peine à deviner que c' étoit
un corps de troupes qui gardoient la
porte. Leur chef, que je distinguai par la
déférence que les autres avoient pour lui,
me fit quelques interrogations, qu' il interrompit
lorsqu' il eut remarqué que je ne
les comprenois point. Il prit Cécile entre
ses bras, et l' ayant caressée long-temps,
il la remit entre les miens. Quelques-uns
de ses compagnons, touchés apparemment
de l' état où ils la voyoient, me présenterent
un morceau d' étoffe fort nette,
dont je l' enveloppai aussitôt. Ils parurent
surpris de la facilité avec laquelle je donnai
une certaine forme à cet habillement,
et ils conclurent que je n' étois d' aucune
des nations qui leur étoient connues.
Leurs propres habits étoient du même
drap ; c' est-à-dire, de laine grise, travaillée
assez grossiérement, mais tirant pour la
forme sur les juste-au-corps de l' Europe.

Dans cet intervalle j' avois eu le temps

p6

d' observer que le lieu où j' étois avoit beaucoup
de ressemblance avec nos villes. Les
maisons étoient de brique, les rues percées
avec méthode, et quoique cette petite
place ne servît de sejour qu' aux gardes
du mur, elle ne manquoit ni de propreté
ni d' agrément. J' y remarquai même
des jardins qui ne me parurent point sans
art. Les arbres y étoient en grand nombre,
et j' en admirai les fruits. La premiere
idée dont je pris plaisir à me flatter, fut
que j' étois tombée dans une colonie de
quelque nation de l' Europe dont j' ignorois
la langue. Le chef des gardes m' ayant
fait servir quelques alimens, grossiers à la
vérité, mais cuits, et d' assez bon goût
pour se faire manger avec appétit, je conçus
par les préparatifs que je vis faire à la
porte de sa maison, que j' allois être transportée
dans quelque autre lieu. On atteloit
à une petite voiture deux animaux dont
l' espèce m' étoit inconnue. Je ne me fis pas
presser pour m' y laisser conduire, et sentant
croître ma confiance à chaque démarche
de mes hôtes, j' y montai avec Cécile
que je tenois toujours dans mes
bras. Ils paroissoient aussi surpris de me
voir entrer tranquillement dans toutes

p7

leurs vues, que j' étois satisfaite de leur
trouver constamment la même douceur et
les mêmes apparences de politesse.
Ainsi n' ayant aucune alarme sous la
conduite d' un cocher et de deux gardes
qui avoient pris place avec moi dans ma
voiture, je traversai une campagne assez
riante, où j' apperçus de tous côtés des traces
de culture et des maisons qui n' avoient
pas l' air négligé. La disposition des
collines ne me permettoit pas de porter
bien loin mes observations ; mais après une
marche d' environ quatre heures, je découvris
une ville fort étendue. Mes guides

s' attendoient à me voir donner quelques signes d' étonnement. Je jugeai de leur pensée par le soin qu' ils avoient de me faire remarquer ce qu' ils croyoient le plus propre à me causer de l' admiration. De mon côté je tâchois de leur faire entendre que ce spectacle n' étoit pas nouveau pour moi. Enfin nous arrivâmes aux portes de la ville, qui étoient sans défense et sans gardes. Au premier coup d' oeil les rues me parurent belles et les maisons fort bien rangées. Les habitans qui me prirent apparemment pour une sauvage des nations voisines, nous laisserent passer

p8

sans curiosité. Je n' avois point vu de femmes jusqu' alors. J' en distinguai plusieurs à la différence de l' habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des sauvages, et leurs robes, d' une laine plus fine que celles des hommes, les couvroient jusqu' aux talons.
L' édifice à l' entrée duquel on me fit descendre, me parut si supérieur à tous les autres, par sa beauté et par son étendue, que je le reconnus aisément pour le palais du chef de la nation. Je fus introduite dans une vaste salle, au milieu de plusieurs hommes armés qui composoient la garde du prince. Ils me regarderent avec négligence, se figurant comme les autres que j' étois une sauvage. Je demeurai assez long-temps parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au prince, des circonstances de mon arrivée. Enfin sur le signe qu' on me fit d' avancer, je traversai plusieurs chambres, qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, et je n' eus pas besoin, en entrant dans celle du prince, qu' on prît la peine de me le montrer, pour me le faire connoître.

p9

Il étoit assis, suivant les usages de l' Europe.

Son habit étoit d' une blancheur
éblouissante, et n' avoit que cette marque
qui le distinguât des autres ; mais l' air
respectueux de quelques officiers qui étoient
autour de lui, me permettant encore
moins de m' y méprendre, je m' approchai
de lui avec une contenance modeste ; et
au hasard de n' être point entendue, je lui
exprimai en anglois la satisfaction que je
ressentois après tant d' infortunes, d' être
tombée dans une nation si généreuse.
Si mon discours ne fut compris de personne,
mon action et les mouvemens de
mon visage, furent heureusement entendus.
Je remarquai par l' impression qu' ils
firent sur le prince, qu' il ne s' arrêtoit
point à mes misérables habits, et que l' idée
qu' il prenoit de moi le jettoit dans des
réflexions profondes. Il les communiqua
à ses courtisans, et leur curiosité paroissant
augmenter, ils prirent Cécile qu' ils
lui firent voir de près, et pour laquelle il
marqua encore plus d' admiration. Il donna
ordre aussi-tôt qu' elle fût portée à l' appartement
de la princesse. Le mouvement
que je leur vis faire pour sortir avec elle
me causa de l' inquiétude. Ne pénétrant

point leur dessein, je me disposai à les
suivre, l' on ne pensa point à s' y opposer.
Quand j' emploie les noms de prince et
de courtisans, je ne veux point vous faire
naître des idées de grandeur et de richesses,
mais je n' ai pas d' autres termes pour mettre
une juste différence entre le chef d' une
nation et des sujets fort empressés à lui
obéir. Figurez-vous d' ailleurs une société
de gens simples, qui ne connoissent point
d' autres biens que ceux de la nature, et
qui ne se proposent pour but que de mener
une vie tranquille sous la conduite
d' un maître aussi simple qu' eux ; instruits
néanmoins de plusieurs de nos usages, par
un hasard dont ils ont sçu profiter, et assez
heureux pour avoir établi sur ce fondement
une sorte de politesse et d' agrément
dans leur commerce. Toutes les observations
que je fis parmi eux, avant que
d' être parvenue à les entendre, me causérent
autant d' admiration que de surprise.

Je fus frappée particuliérement de la
propreté et des agrémens de leurs femmes.
La princesse se faisoit distinguer aussi aisément
que son mari par son air et par sa

p11

parure. Sans affectation de magnificence
elle étoit vétue si galamment, que je crus
remarquer des traces de notre goût dans
sa coeffure et dans ses habits. Elle n' étoit
point sur un trône, mais les femmes qui
l' environnoient étoient sur des chaises
beaucoup plus basses que la sienne, et
dans tout le reste j' observai la même subordination
entre elle et ses sujettes. Leurs
mouvemens plutôt que leurs discours me
firent juger qu' avant que de présenter Cécile
à la princesse, on vouloit la revêtir
plus décemment, et j' admirai la propreté
des habits qu' on lui destinoit. Mais la
princesse parut souhaiter de la voir dans
l' état où je l' avois apportée, et ce ne fut
qu' après l' avoir considérée long-tems avec
mille réflexions que je ne pus comprendre, qu' elle
la fit vêtir à ses yeux, et
qu' elle commença à la caresser.
Quelque idée qu' on eût prise de nous,
je jugeai, par le soin avec lequel nous
fûmes traitées, que nous n' étions point
regardées comme des sauvages, sur-tout
lorsqu' après m' avoir offert aussi des habits
assez proportionnés à ma taille, on me
vit non-seulement les accepter avec empressement,
mais m' en revêtir avec une facilité

p12

dont toute l' assemblée parut surprise.
Nous fûmes menées dans une maison où
l' on me fit connoître par divers signes
qu' il dépendoit de moi d' y faire ma demeure.
Je me servis assez heureusement
du même langage pour faire entendre que
j' acceptois cette offre. La chambre où l' on
me laissa avec Cécile, étoit propre et commode.
Ceux qui habitoient la même maison
continuerent de m' offrir toutes sortes
de secours et de services.

à peine fûmes-nous libres, que tournant
tous mes sentimens vers le ciel, je
le remerciai du fond du coeur de tant de
faveurs inespérées. Cécile étoit désormais
à couvert de ce que j' avois appréhendé si
long-tems pour sa vie. Dans quelque partie
du monde que je voulusse me supposer,
il me sembloit impossible qu' une nation
aussi douce et aussi policée que celle
où j' étois, fût sans liaison avec les colonies
de l' Europe, ou même qu' elle n' en
fût pas une, dont je ne tarderois guères
à parler le langage. Avec beaucoup de mémoire
et d' impatience, je me promis de
n' être pas six semaines à me faire entendre ;
et sur combien de points ma curiosité
n' avoit-elle pas à se satisfaire ?

p13

L' ardeur avide avec laquelle je m' attachai
à cette étude fut si vive et si constante, que
je ne trouvai point de difficultés capables
de m' arrêter. Mes hôtes s' appercevoient
avec étonnement de mes progrès ; et communiquant
leur admiration au prince et à
toute la ville, ils disposerent tout le monde
à me voir sortir de ma retraite comme
un prodige qui surpassoit toutes leurs idées.
J' avois refusé avec constance de paroître
à la cour, et dans tous les lieux où je ne
me croyois invitée que pour être donnée
en spectacle. Cécile n' étoit pas sortie de
mes bras, et toutes les instances que j' avois
essuyées de la part même de la princesse,
n' avoient pu me faire relâcher de
ma résolution. Enfin je m' étois proposé de
ne me livrer au public qu' après avoir acquis
une parfaite connoissance de la langue,
et m' être procuré quelques lumieres sur
ma situation.
Je parvins à ce but plus promptement
que vous ne sauriez le croire. L' étonnement
de ceux qui vivoient avec moi augmentant
à mesure que mes discours devenoient
plus clairs et plus libres, je me vis
bientôt assiégée d' une multitude de curieux
que leur témoignage attiroit pour

p14

m' entendre. Ma premiere attention fut
d' éviter toutes les ouvertures auxquelles
ils s' efforçoient de m' engager. Je pensois
à me faire un mérite auprès du prince, de
la confiance que je ne voulois avoir que
pour lui ; et ne doutant point qu' il ne fût
sensible à cette préférence, ma réponse aux
questions importunes qui m' étoient renouvellées
à tous les momens du jour, étoit
tournée d' une maniere si propre à le flatter,
qu' il m' en fit faire plusieurs fois des remercimens.
Cependant j' eus soin dans cet
intervalle de démêler parmi ceux qui m' approchoient,
un homme assez sensé pour
me donner de justes explications sur mille
choses dont je brûlois d' être éclaircie. Voici
le premier compte qu' il me rendit de
l' origine et de l' état de sa nation.
Il y avoit environ cent cinquante ans
(et c' étoit remonter par consequent fort
près de la premiere découverte des Indes)
qu' elle ressembloit, me dit-il, à celles de
quantité de sauvages qui habitoient encore
les pays voisins, et qui étoient menacés
de conserver toujours leur ancienne
férocité. Elle étoit comme les autres,
sans loix, sans discipline, nue, accoutumée
à mener une vie errante, et à se

nourrir, sans préparation, des animaux
qu' elle tuoit dans les forêts. La couleur
des deux sexes étoit olivâtre, et ce qu' il
regardoit comme le plus triste état dont
ses ancêtres eussent été délivrés, il n' y
avoit parmi eux ni principes de religion,
ni régles de morale.
Dans cet horrible avilissement, qui
déshonoroit la nature, un sauvage qui
avoit disparu pendant plusieurs années, et
qui avoit rejoint ses compagnons lorsqu' ils
ne s' attendoient plus à le revoir, entreprit
de les faire changer de vie et d' inclinations,
à l' exemple d' un autre peuple,
avec lequel il se vantoit d' avoir vécu fort
heureusement. Il en avoit appris quantité
de choses qui lui attirerent en effet l' admiration
de tous les sauvages ; mais les
ayant assemblés plusieurs fois pour leur
proposer le changement qu' il desiroit, il

ne put faire goûter au plus grand nombre
des idées qui choquoient leurs anciens
usages. Après bien des efforts inutiles, il
resserra ses vûes à une seule nation, qui
avoit toujours été distinguée par sa douceur,
et tâchant seulement de gagner parmi
les autres un certain nombre de particuliers qu' il
trouva plus disposés à l' écouter,

p16

il composa de ce mélange un corps
assez considérable, auquel il donna des
loix qui se perpétuerent constamment.
Tels furent les premiers éclaircissemens
que je reçus, et je les sépare de quantité
de circonstances fabuleuses qu' il me fut
aisé de distinguer dans le récit d' un homme
simple, qui n' avoit point d' autres lumieres
que la tradition de ses peres. Je lui demandai
le nom de sa nation, et quelle
étoit celle d' où leur fondateur avoit tiré
ses principes. Il ne put me faire connoître
celle-ci ; mais la sienne se nommoit les
nopandes . La ressemblance que j' avois
trouvée d' abord entre quelques-uns de
leurs usages et les nôtres, ne m' avoit pas
laissé douter qu' elle ne leur fût venue de
quelque communication avec les colonies
de l' Europe. Ce que la connoissance
de leur langue me fit découvrir de jour
en jour, me confirma dans cette pensée,
et mon opinion est encore que leur legislateur
avoit passé les années de son absence
dans quelque établissement espagnol.
Sans être encore sortie de ma maison,
chaque remarque que je faisois sur la conduite
et les actions de mes hôtes, contribuoit

p17

à me persuader qu' ils tenoient de
l' Espagne jusqu' à leurs pratiques de religion.
J' avois d' abord ignoré l' usage de
quantité de petites figures que je leur
voyois continuellement entre les mains ;
mais apprenant qu' elles servoient à leurs
prieres, je conçus aisément ce que je ne
pûs savoir d' eux-mêmes, parce qu' ils n' avoient

jamais eû des idées de religion
assez nettes pour me rendre compte de
leurs principes : il me parut, dis-je, fort
clair que ces figures étoient des images
de saints, auxquels ils adressoient leur
culte sans les connoître. Toutes les maisons
en étoient remplies, et leur trouvant
l' air aussi ancien qu' informe, je jugeai que
leur legislateur en avoit fait d' abord une
prodigieuse quantité, qui se conservoit
précieusement dans la nation. Mais il en
étoit de même de la plûpart de leurs opinions
et des objets de leur culte, qui
me parurent visiblement autant d' altérations
des nôtres ; soit que le tems seul
eût été capable de produire ce changement,
soit que le zéle du fondateur eût
manqué de lumieres.
Je ne me crûs pas plutôt en état de
m' expliquer librement, que je fis demander

au prince la permission de le voir.
Elle me fut accordée avec des circonstances
qui me firent connoître l' opinion
qu' on lui avoit fait prendre de moi. Il
m' envoya sa propre voiture, accompagnée
d' un de ses principaux officiers, et
de quelques-uns de ses gardes. Dans une
occasion où je me figurai qu' il étoit important
de soutenir ma réputation, je ne
negligeai rien de ce qui pouvoit servir à me
faire paroître avec avantage. On m' avoit
fourni des habits en abondance. Sans
m' écarter trop de l' usage de la nation,
j' employai toute mon adresse pour leur
donner un nouvel air de propreté et d' élégance.
L' habillement de Cécile m' occupa
particuliérement, et si l' on excepte
les ornemens précieux dont la vanité
des nopandes n' avoit point encore découvert
la source, je doute que dans la
plus polie de toutes les villes de l' Europe,
on eût pu la parer d' une maniere plus galante.
Nous fûmes présentées dans cet état
au prince et à la princesse, qui marquerent
autant d' admiration à nous voir qu' à
m' entendre. Ils accablerent Cécile de
caresses, et leur empressement pour apprendre
de moi qui nous étions, ayant

p19

beaucoup augmenté par le silence que
j' avois affecté de garder jusqu' alors, ils me
prirent à l' écart en me témoignant la curiosité
qu' ils avoient d' être éclaircis.
Je n' avois pas oublié ce qu' il nous en
avoit coûté chez les abaquis, pour obtenir
de ce bon peuple la liberté de le quitter.
Ce souvenir me faisant craindre de
nous former trop aisément les mêmes
liens chez les nopandes, j' avois médité
un discours dont j' attendois un effet tout
opposé. En apprenant au prince par quel
enchaînement d' aventures nous étions
tombés dans ses états, et de quelle reconnoissance
je me croyois redevable à
ses bienfaits, je lui confessai que le plus
grand malheur que j' eusse à redouter,
étoit d' y être arrêtée trop long-tems. Je
ne me suis hâtée, lui dis-je, d' apprendre
votre langue, que pour être plutôt en
état de vous demander la seule faveur qu' il
me soit permis de desirer ; c' est celle de
m' ouvrir incessamment la route de ma patrie,
et de me rejoindre, s' il est possible,
à des personnes cheres, dont je pleure
amerement l' absence. Quelques larmes
qui me furent arrachées par un souvenir si
tendre, firent tant d' impression sur le

coeur du prince, qu' il en versa lui-même
en m' écoutant, et paroissant attendre
plus d' explication, il me regarda d' un oeil
fixe lorsque j' eûs ajoûté quelques autres
circonstances de mon malheur. Enfin,
comme impatient de mon silence, il me
demanda depuis quand j' étois séparée des
personnes que je regrettois, et si elles
avoient quelques marques auxquelles je
pusse les reconnoître. Ce discours me
causant une juste surprise, il continua de
me dire que depuis environ quinze mois
il avoit reçû dans sa ville deux étrangers
qui s' y étoient présentés, et qui y avoient
fait quelque séjour ; que malgré l' obscurité
de leur langage, qui ne lui avoit pas
permis de les entendre, il avoit été si satisfait
de leur figure et de leurs manieres,
qu' il ne les avoit pas vû partir sans regret ;
qu' il les avoit comblés de bienfaits, et

qu' au moment de leur départ, lorsqu' il
s' efforçoit de les retenir par de nouvelles
caresses, l' un des deux fondant en larmes
l' avoit serré entre ses bras, et lui avoit présenté
un paquet qu' il conservoit encore.
J' en ignore l' usage, ajoûta le prince, et la
tendre idée qui m' est restée de cette aventure,
est le seul motif qui me l' a fait garder

p21

si précieusement. Mais seroit-il impossible
que ces deux étrangers fussent les amis
que vous cherchez ; ils étoient à peu
près de votre couleur, et quoiqu' ils ne
fussent pas vêtus plus richement que vous,
ils n' avoient rien de ressemblant dans la figure
et dans les moeurs aux nations sauvages
dont ils avoient pris l' habillement.
Je me serois flatté de quelque espérance
s' il m' avoit parlé de deux personnes
d' un sexe différent, et l' espace de quinze
mois qu' il comptoit depuis leur départ,
m' auroit paru une erreur de sa mémoire
ou de la mienne ; mais ayant pris soin de
lui faire répeter que c' étoient deux hommes,
et qu' ils n' étoient accompagnés d' aucune
femme, j' aimai mieux renoncer à
cette douce idée que de m' y arrêter avec
d' autres craintes qui l' auroient troublée
cruellement s' il avoit fallu supposer qu' un
sort encore plus terrible vous eût séparé
l' un de l' autre. Cependant ma curiosité
me faisant profiter de la disposition
où je voyois le prince, je le pressai de me
faire voir ce paquet qu' on lui avoit laissé
avec tant de larmes, et qui ne pouvoit
avoir été abandonné sans dessein. Il ne
fit pas difficulté de me le montrer. Je

p22

l' ouvris en tremblant. Il étoit d' une peau
seche qui en enveloppoit une autre, et
celle-ci étant pliée avec beaucoup de soin,
je me hâtai de l' ouvrir aussi. Ne me reprochez
pas de vous avoir caché jusqu' aujourd' hui
une circonstance si intéressante. Il
étoit peu nécessaire de vous rappeller des

souvenirs douloureux, lorsque j' ai vû la
fortune attentive à vous combler de ses
faveurs ; mais je suis dans un moment où
le même silence coûteroit trop à mon
coeur, et vous avez dû vous attendre à
tout ce qu' il y a d' attendrissant dans mes
aventures lorsque vous en avez exigé le
récit.
Cette peau, conservée si précieusement,
ne renfermoit qu' un petit nombre de caracteres.
N' ayant été tracés qu' avec un
charbon, j' étois fort éloignée de les reconnoître.
Mais je n' eûs pas besoin de
les lire entiérement pour m' assurer de
quelle main ils étoient partis. Ils étoient
anglois. Je n' en oublierai jamais les termes :
" si quelque faveur de ciel fait un
jour tomber sur mes traces mes chers
enfans et ma chere amie ; si Cleveland,
Fanny, et Madame Riding, sont jettés
par quelque hasard dans cette nation

bienfaisante, qu' ils prennent confiance
à leurs hôtes. J' y ai passé quelques
semaines, et j' emporte de la reconnoissance
pour l' accueil que j' y ai reçû. Je
prens ma route directement vers le midi,
pour gagner l' isle de Cube, d' où
je tâcherai de revenir ici sur mes pas,
avec des secours qui me feront retrouver
la vallée des abaquis. Adieu mes
chers enfans.
Retenez vos larmes, reprit Madame
Riding, en s' appercevant de l' impression
que ce recit faisoit sur Fanny et sur moi,
et ne pensez qu' à la satisfaction que je
ressentis d' une si heureuse aventure. Ne
m' interrompez pas, reprit-elle encore,
pour prévenir les effusions de coeur auxquelles
Fanny paroissoit prête à s' abandonner ;
souvenez-vous que c' est à mon
discours que vous devez votre attention.
Et feignant de nous croire dans la disposition
qu' elle nous demandoit, je ne resistai
point, continua-t-elle, aux transports de
joie qui s' éleverent dans mon coeur. Le
prince, surpris de me voir lever les
mains au ciel avec mille marques d' attendrissement
et de reconnoissance, s' imagina
qu' il ne s' étoit point trompé dans ses

p24

conjectures, et se félicitoit déja d' avoir
rempli si heureusement mes desirs. Je le
détrompai aussi-tôt. Après le bonheur
que je cherche, lui dis-je, celui que
votre générosité me procure aujourd' hui
est ce qui pouvoit arriver de plus doux
pour mon coeur. J' apprens qu' un homme
qui m' est aussi cher que moi-même, est
échappé à de cruels dangers où j' appréhendois
qu' il n' eût été abandonné par le
ciel ; mais il nous reste à craindre mille autres
maux qu' il ignore, et dont tout le
poids tombe sur moi qui les connoîs. Je
pris cette occasion de m' expliquer plus
ouvertement sur le malheur que j' avois eû
d' être séparée de vous, et m' efforçant de
lui faire joindre au penchant qu' il m' avoit
marqué pour mylord un peu de compassion
pour l' infortune de ses enfans, je
conçûs l' espoir de l' engager peut-être à
suivre les traces de votre pere et les vôtres.
Il m' écouta néanmoins sans s' ouvrir,
et n' osant rien conclure de l' attendrissement
où je le voyois, je remis à le presser
avec plus d' instances lorsque notre familiarité
seroit mieux établie.
Nous fûmes interrompus par les acclamations
de plusieurs femmes, qui vinrent

p25

prier le prince avec des transports de
joie de rentrer dans l' appartement de sa
femme. Il me fit signe de le suivre. J' avois
laissé Cécile dans les bras de la princesse ;
et croyant déja connoître assez la nation
pour vivre sans defiance, je ne voyois
rien autour de moi qui fût capable de me
causer de l' inquiétude. Cependant le spectacle
que j' eus en entrant, et les cris de
joie qui redoublerent à la vûe du prince,
me jetterent dans quelque allarme. Je vis
Cécile comme abandonnée aux caresses
d' un jeune homme, qui la tenoit amoureusement
sur ses genoux, et la princesse
qui applaudissoit à ce spectacle avec toutes
ses femmes. Ayant demandé l' explication
de ce mistère, on m' apprit que le jeune
homme, à peine âgé de douze ans, étoit

le fils aîné du prince, et qu' au premier regard
qu' il avoit jetté sur Cécile il avoit
pris pour cette aimable enfant une passion
qui s' étoit déclarée par mille marques
d' impatience et d' ardeur. Sa mere avoit
eu la complaisance de la remettre entre
ses bras pour le satisfaire, et dans le
saisissement de son coeur il s' étoit placé sur une
chaise avec elle, où il ne se lassoit point
de l' embrasser avec des transports de tendresse

p26

et d' admiration. C' étoit ce spectacle
qu' on avoit voulu procurer au prince, et
j' entendis répeter de tous côtés, que jamais
le ciel n' avoit marqué sa bonté pour la
nation par un augure plus favorable.
Je crus pénétrer le sens de cette félicitation ;
mais je la trouvai trop contraire à
mes vûes pour y joindre la mienne. Quoiqu' à
l' âge où étoit Cécile, toutes les caresses
du jeune prince dussent être regardées
comme un badinage, la bienséance
ne me permettant point de les souffrir trop
long-tems, je repris ma chere fille avec une
espece de jalousie. On me pressa inutilement
de la laisser passer dans d' autres
mains. J' affectai cette rigueur, pour me
délivrer à l' avenir de toutes les propositions
qui m' eussent exposé un moment
à me séparer d' elle. Le prince approuva
ma conduite ; et marquant de l' attention
et du goût pour tous mes discours, il
m' offrit un logement dans son palais ;
mais je le refusai par la même raison, et
la liberté que j' étois sûre de conserver dans
ma retraite, me parut préférable à des honneurs
qui pouvoient se changer en obstacles
pour mes desseins.
Cependant l' intérêt même que j' avois à

p27

les ménager m' obligeant de paroître souvent
à la cour, j' acceptai tout ce qui me
parut propre à me donner quelque éclat
extérieur, et à soutenir l' idée qu' on avoit
de moi dans la nation. Les présens que

je reçus de la princesse furent employés
à ma parure. Le soin que j' avois de me
conformer aux usages n' empêchant point
que je n' accordasse quelque chose à mon
propre goût, je donnai naissance à quantité
de modes qui furent suivies avidement
par toutes les femmes. On m' importunoit
à tous momens par mille questions sur ma
patrie, et je remarquois que mes réponses
n' étoient pas négligées. Le prince en mit
plus d' une à profit dans son gouvernement.
Avec plus d' ambition, ou plutôt
avec un souvenir moins pressant de la situation
où je vous avois laissés, et moins
d' ardeur pour vous rejoindre, j' aurois peut-être
entrepris de communiquer à la nation
bien des lumieres qui lui manquoient,
et qui ne surpassoient pas les miennes. Mais
la crainte de m' engager trop loin se présentoit
sans cesse à mon esprit ; et dans le
tems même que je m' efforçois de gagner
la confiance du prince pour la faire servir
à mes vûes, j' appréhendois qu' elle ne

devînt un lien trop difficile à rompre. La
passion de son fils qui se fortifioit de jour
en jour, jusqu' à le retenir continuellement
chez moi, étoit un autre sujet d' alarme.
On paroissoit approuver ses visites, et lorsque
je tournois en raillerie cette tendresse
extraordinaire pour un enfant, on me répondoit
que dix ans qui manquoient à
Cécile pour avoir le même âge que son
amant, n' étoient pas un espace infini. C' étoit
m' annoncer clairement les vûes qu' on
formoit sur elle. Je ne pouvois rien opposer
d' ailleurs au prétexte que le jeune
prince employoit pour me voir. Il cherchoit,
disoit-il, à s' instruire, et mes discours
étoient autant de leçons dont il
vouloit faire usage pour le bonheur de son
peuple. Ainsi j' étois partagée entre mes
propres intérêts, qui ne me permettoient
point de répondre à ses empressemens,
et celui d' une nation douce et généreuse
à qui j' aurois rendu volontiers des services
considérables, si je n' avois eu des motifs
si pressans pour m' arrêter.
Il se présentoit tous les jours quelque
occasion de leur faire ouvrir les yeux sur

une infinité d' erreurs. Je balançois alors
avec une incertitude qui alloit quelque

p29

fois jusqu' au plus amer chagrin. La religion
même me faisoit souvent un scrupule
de les laisser comme abîmés dans une
multitude de superstitions, qu' il me paroissoit
aisé de détruire. Mais je leur voyois attacher
un si grand prix à mes moindres services,
que dans le danger inévitable de
ne jamais sortir de leurs mains si je me rendois
trop nécessaire à leur instruction,
toute la difficulté se réduisoit à savoir si
leur intérêt devoit l' emporter sur le mien.
Et dans les momens où le zéle de la religion
prévaloit sur mon propre bonheur,
je me serois peut-être déterminée à leur
en faire le sacrifice ; mais ne me devois-je
pas bien plus à Cécile et à vous, qu' à un
peuple avec lequel la nature ne m' avoit
donné aucune liaison ?
Qu' auriez-vous fait, par exemple, si
dans un conseil, où je fus appellée, le
prince vous eût offert, comme à moi, de
gouverner souverainement sous ses ordres ?
Cette proposition, qui pouvoit flatter la
vanité d' une femme, ne se présentant à
mon esprit que sous les couleurs que je
vous ai représentées, je la regardai comme
un piége contre lequel je ne pouvois être
trop en garde. Mon refus chagrina le prince.

p30

Il me demanda quelle raison j' avois de
mépriser une nation qui me marquoit
tant d' estime. Cette question augmenta
mon embarras. Pour être sincére je devois
répondre que ne pensant qu' à m' éloigner,
je ne pouvois me charger d' un emploi qui
m' engageoit dans une captivité sans fin ;
mais cette franchise avoit ses dangers. Je
commençai à craindre que ce ne fût pas la
voie la plus sûre pour faciliter mon départ,
que d' en rappeller si souvent la pensée,
et je ne me défendis que par les usages
de ma patrie, qui dispensent les femmes

du soin des affaires publiques.
La principale erreur dont j' aurois voulu guérir les nopandes étoit l' opinion qu' ils s' étoient formée de l' être souverain sur les premieres idées qu' ils en avoient reçûs apparemment de leur fondateur. Je ne trouvai personne dans la nation qui pût me donner d' autres lumiéres sur l' origine de leur religion et de leur gouvernement, que celles dont je vous ai déja entretenus ; mais je n' eus pas besoin de voir deux fois l' image sous laquelle ils représentoient le créateur du monde pour m' assurer que l' idée leur en étoit venue des espagnols. C' étoit une figure aussi vénérable par la

p31

grandeur de sa fraise, que par la blancheur de ses cheveux et de sa barbe. Ils l' adoroient comme le dieu unique et tout puissant, quoiqu' il fût accompagné, sur ses autels, de deux autres figures auxquelles ils donnoient le nom de ses enfans.
Je reconnus aisément dans ces traces grossiéres de notre foi, les trois personnes qui composent l' essence divine. Mais l' idée de spiritualité s' étant perdue sans doute par la longueur du tems, ils ne portoient pas leurs connoissances au de-là de ces représentations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puissance et une sagesse infinie à des statues presque informes, dans lesquelles ils confessoient eux-mêmes qu' ils n' avoient jamais découvert aucune marque de pensée ni de mouvement. C' étoit un mystére, disoient-ils, qu' il n' étoit pas permis à la raison d' approfondir. Ainsi, employant notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n' avoient pas une seule notion qu' ils pussent expliquer nettement. Ils n' étendoient pas leurs vûes plus loin que la matiere ; ils ne concevoient point d' autre état après la vie qu' un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de

p32

résurrection. Quelquefois, en leur voyant

baiser affectueusement les images dont
leurs maisons étoient remplies, je leur demandois
quelle idée ils attachoient à ce
culte. Ils me répondoient que ces petites
statues étoient autant de saints qui
avoient mérité des récompenses, et dont
le bonheur consistoit à être baisés et caressés
continuellement.
De quantité d' autres opinions que le
tems ou l' ignorance avoit altérées parmi
les nopandes, j' admirai quelle force
ils attribuoient encore à celle de la justice
divine, même en la défigurant. Si l' on
aimoit mieux l' attribuer à la politique de
leur fondateur, qui n' avoit peut-être rien
imaginé de plus propre à soutenir l' ordre
qu' il avoit établi parmi eux, il faudroit
prendre une assez haute idée de sa prudence.
Je vous ai fait remarquer que le
terrain qu' ils habitoient étoit défendu
dans quelques endroits par des murs, et
dans d' autres par des montagnes et par
des lacs, sans que j' aie pû m' assurer exactement
de l' étendue qui étoit renfermée dans
cette enceinte. Mais il s' y trouvoit un rocher
fort élevé, au pied duquel étoit une
vallée profonde, ou plutôt un affreux précipice,
dans lequel on ne pouvoit descendre

que par une voie étroite et escarpée.
L' avenue en étoit bouchée par un mur
fort épais, et la porte gardée continuellement.
Ceux qui étoient chargés de cette
garde, passoient dans la nation pour de
saints ministres de la vengeance divine,
et se consacroient à cette fonction dès
leur jeunesse. Mais ce n' étoit que le premier
degré de leur sainteté, car la perfection
consistoit à se dévouer au ministere
intérieur de ce terrible lieu. On n' y étoit
reçû qu' après de longues épreuves, et
ceux qui avoient le courage ou la folie de
s' y engager une fois, n' en sortoient jamais.
à quelque distance de la premiere porte,
et dans l' endroit où le chemin commençoit
à se resserrer, on en trouvoit une autre
qui étoit encore plus impénétrable. C' étoit
l' entrée des ministres intérieurs. Ils habitoient
le fond du précipice. Leur emploi
étoit d' y entretenir perpetuellement un

grand feu, dont les flâmes s' élevoient assez
pour être apperçues au dehors. Ce feu se
nommoit l' enfer, et les ministres portoient
le nom de diables.
Vous concevez que cet appareil redoutable
étoit destiné à la punition des crimes.
Mais il y en avoit peu qui fussent jugés

p34

dignes d' un châtiment si terrible. C' étoient
seulement ceux qui blessoient la majesté
divine, l' autorité du prince, et la sûreté
publique. Ainsi, la profanation, le parjure
et le blasphême ; la révolte et la trahison ;
le meurtre, le vol et la calomnie, passoient
pour les seuls attentats qui méritassent
l' enfer. Il n' y avoit point de grace à espérer.
La conviction du fait portoit avec
foi la sentence. On conduisoit le criminel
à la premiere porte, où il étoit livré aux
gardes qui l' occupoient. Elle étoit ouverte
pour le recevoir, et le peuple avoit la liberté
de le suivre jusqu' à la porte intérieure.
L' espace qui étoit entre les deux
portes avoit assez d' étendue pour contenir
un grand nombre de spectateurs, et
la disposition du terrain, qui alloit en descendant,
laissoit voir pardessus le second
mur jusqu' au fond du gouffre. Le feu qu' on
ne manquoit pas de redoubler dans ces
occasions funestes, rendoit le spectacle
d' autant plus affreux, que c' étoit toujours
la nuit qu' on choisissoit pour l' exécution.
En livrant le criminel aux ministres intérieurs,
on l' accabloit d' imprécations, comme
une victime dévouée à la colere divine,
et la porte se fermant aussi-tôt, on

p35

redoubloit l' horreur par des cris, jusqu' au
moment où l' on ne pouvoit douter qu' il
ne fût consumé par les flammes.
Je n' ai jamais pu démêler, dans les
explications des nopandes, s' ils regardoient
ce supplice comme une simple
image du châtiment qui attend le crime
après la vie, ou s' ils croyoient effectivement

que c' étoit l' enfer même qui se
trouvoit placé dans l' enceinte de leurs
murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes
que leurs sens. Et ce n' étoit pas dans
leur seule nation que ces flammes dévorantes
étoient redoutées : tous les sauvages
voisins trembloient au seul nom de l' enfer.
J' ai vû plusieurs fois ces barbares amener
leurs criminels au prince des nopandes,
lui exposer leurs crimes, et les
abandonner à sa justice. Il consentoit à se
charger de leur punition, autant pour
l' exemple de son propre peuple, que pour
la terreur de ses voisins. Si quelque chose
a pu me persuader qu' il étoit entré plus
de politique que de superstition dans la
plûpart de ces établissemens, c' est le soin
avec lequel on s' étoit efforcé de soutenir
tous ceux qui pouvoient contribuer particulierement
au bon ordre de la societé,

et au maintien de l' autorité souveraine.
Avec quelle joie n' aurois-je point entrepris
d' inspirer des idées plus justes à ce
bon peuple, si je n' eusse été retenue par
des craintes que l' expérience grossissoit à
tous momens ? Je voyois leur affection et
leur zéle augmenter pour moi de jour en
jour par l' utilité qu' ils tiroient quelque
fois de mes conseils. Leur tendresse croissoit
encore plus pour Cécile, et l' assiduité
du jeune prince ne diminuant point auprès
d' elle, on ne dissimuloit plus l' espérance
commune à toute la nation de la
voir, dans quelques années, princesse des
nopandes. Ils croyoient mon ambition
flattée par cette attente, et j' en recevois
continuellement des félicitations. Envain,
dans les visites familieres que je rendois
au prince, avois-je tenté mille fois de faire
tourner nos entretiens sur la nécessité où
j' étois de partir, et sur les secours que
j' attendois de lui pour mon voyage. Il
avoit détourné ce discours avec si peu de
ménagement, qu' il avoit quelque fois paru
offensé de me les entendre renouveller.
La compassion qu' il m' avoit marquée pour
le sort de votre pere, et que je m' efforçois
souvent de faire renaître, ne paroissoit

p37

plus capable de le toucher. S' il écoutoit une partie de mes plaintes, il se hâtoit bientôt de les interrompre, pour exagerer les raisons qui devoient me faire renoncer à l' espérance de trouver une route certaine dans des deserts dont il ignoroit lui-même l' étendue, et qui n' avoient peut-être jamais été pénétrés. Sans m' avoir déclaré nettement qu' il fût résolu de m' arrêter malgré moi, il m' avoit accoûtumé à lui voir rejetter si brusquement tout ce qui pouvoit l' engager là-dessus dans quelque explication, qu' il m' avoit ôté la hardiesse de lui en parler ouvertement.

Enfin le tems qui s' écouloit sans m' amener rien de plus favorable, l' ennui de mon esclavage, et l' impatience de mes desirs, me firent rappeller toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon coeur. Je lui parlai du dessein qu' il avoit de nous arrêter, comme d' une faveur qui méritoit ma reconnoissance ; mais insistant avec force sur mes inclinations autant que sur mon devoir, je lui protestai que s' il s' obstinoit à me refuser le moyen de les suivre, le parti auquel j' étois fixée inviolablement étoit de partir avec ma fille dans le même état où j' étois venue ; c' est-à-dire,

sans guides, sans secours, seule, nue, s' il m' y forçoit, plutôt que de manquer à tout ce qui m' étoit cher et sacré dans la vie. La fatigue, la misere, rien ne m' étonne, lui dis-je, et les épreuves par où j' ai passé m' ont appris à ne rien redouter. Il parut surpris de cette chaleur ; mais comptant sans doute sur les moyens qu' il avoit de s' opposer à mon départ, il sourit ensuite de mon emportement.

Ce fut alors que n' espérant plus rien de ses dispositions, et me sentant plus pressée que jamais de vous chercher, je méditai sur toutes les voies qui pouvoient faciliter mon évasion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui se présenterent à mon esprit, la vûe du jeune prince qui continuoit toujours de nous rendre des soins, me fit naître l' envie de le faire servir à mes desseins. Je l' avois entretenu cent

fois des agrémens de ma patrie, et je m' étois
apperçû que la description de nos richesses
et de nos usages avoient fait une
vive impression sur lui. Je ne désespérai pas
de l' engager à nous suivre ; et chéri comme
il étoit dans toute la nation, je me
figurai qu' il se feroit accompagner aisément
d' un certain nombre de gens d' élite

p39

qu' il pouvoit prendre pour les compagnons
de sa fortune. Je regardois déja ce
projet comme infaillible, lorsqu' un nouvel
incident auquel je ne m' attendois pas,
vint le rendre encore plus facile.
En sortant de la barbarie, les nopandes
avoient conservé un usage cher à leur nation,
et pratiqué si constamment, qu' il
n' avoit jamais été interrompu depuis l' origine
de leur monarchie. Tous les ans,
au milieu de l' automne, il se faisoit un
détachement considérable de leurs plus
habiles chasseurs, pour se répandre dans
les forêts voisines, où ils passoient environ
trois semaines à faire la guerre aux
bêtes sauvages. Outre le fruit de leur chasse,
qui étoit toujours assez abondant pour
leur servir de principale nourriture pendant
l' hyver, ils avoient pour but de se
soutenir dans une certaine réputation de
force et d' adresse parmi les sauvages voisins.
Ils ne manquoient point d' ailleurs
d' animaux domestiques, qu' ils élevoient
avec beaucoup de soin ; mais ce mêlange
d' alimens rendoit leur table plus abondante ;
et sans savoir d' où ils tiroient leur
venaison, j' avois été surprise d' en voir servir

p40

une prodigieuse quantité, qu' ils avoient
l' art de conserver pour toutes les saisons.
Le tems de cette expédition approchoit,
et j' entendis le jeune prince, qui avoit obtenu,
pour la premiere fois de son pere, la
permission de se mettre à la tête des chasseurs,
parler beaucoup de l' agrément qu' il
s' y promettoit. Hélas ! Lui dis-je sans affectation,

vous ne nous reverrez plus ; car
le parti que j' ai pris de m' éloigner est invariable,
et je l' executerai avant votre retour.
Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant
son étonnement, et vous êtes
capable d' un secret. Recevez nos adieux.
J' emporterois trop de regret s' il falloit
partir sans vous donner cette marque de
reconnoissance et d' estime. Mais gardez-vous
de trahir ma confiance en révelant
mon dessein. Il parut mortellement affligé
de cette déclaration ; et n' osant me menacer
d' en avertir son pere, il me protesta
que pour s' opposer à mon départ il alloit
renoncer à la chasse. Je savois combien il
avoit d' ardeur pour cette partie : s' il est
vrai, repris-je, que notre départ vous chagrine,
qui vous empêche de lever vous-même
les raisons qui m' y forcent ? Je
n' ai point d' autre vûe que de chercher des

personnes dont je ne puis supporter l' absence ;
le pere, la mere de Cecile qui vous
est si chere. Je vous ai raconté vingt fois
leur funeste aventure. N' en avez-vous pas
été touché ? Le ciel reserve peut-être leur
salut à votre secours. Votre chasse n' est-elle
pas le plus heureux moyen que je
puisse desirer pour découvrir leurs traces ?
Il reçut cette ouverture avec un transport
de joie, et me promettant d' employer
toutes ses forces à vous chercher,
il osoit déja m' en garantir le succès. Mais
je l' arrêtai encore : non, non, lui dis-je,
je ne me fie à personne d' une si importante
entreprise. Vous pourriez les rencontrer
sans les connoitre, sans vous faire entendre
d' eux, sans leur persuader de vous
suivre. Je veux être avec vous pour ne
rien laisser au hazard.
Quoique ma proposition ne fût pas sans
difficulté, et que le jeune prince les sentît
presqu' aussi vivement que moi, il les
crut beaucoup moins terribles que le danger
de perdre Cecile. Cette aimable enfant,
qui commençoit à peine à faire usage
de ses forces pour marcher, sembloit
l' inviter par ses tendres souris à négliger
les craintes communes pour la servir. Il

p42

me promit de tout oser. Je lui traçai le
plan qu' il devoit suivre : c' étoit de s' assurer
seulement de vingt de ses chasseurs,
qu' il laisseroit derriere lui, à quelque distance
de l' enceinte. Ayant la liberté de
me promener avec peu de suite, je comptois
de me rendre, deux jours après son
départ, au lieu où ses gens seroient à m' attendre,
et de le rejoindre aussi-tôt avec
eux. Ces deux jours d' intervalle me parurent
nécessaires pour détourner les soupçons
du prince son pere, et pour lui faire
prendre d' autres idées de ma fuite.
Projet témeraire, mais le seul qui s' offrit
à mon choix. Et trop heureuse de
trouver tant de facilité à l' exécuter. Les
vingt chasseurs du jeune prince étoient
autant d' amis fidelles, qui lui étoient attachés
jusqu' à tout entreprendre pour lui.
Je reconnus cette disposition au premier
compliment qu' ils me firent de sa part.
Ils m' apprirent qu' ayant fait avancer le
gros de sa troupe, il étoit demeuré lui-même
à nous attendre, et que nous le
rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture
commode, qui me fut présentée aussitôt,
acheva de m' apprendre qu' il n' avoit rien négligé.

p43

Nous ne fûmes pas long-temps à l' appercevoir.
Son impatience ne lui avoit
pas permis de s' éloigner beaucoup. Il
m' aborda avec des témoignages de satisfaction
qui me répondirent des sentimens
de son coeur, et je fus surprise de lui entendre
tenir un langage auquel je n' avois
jamais osé m' attendre. Il m' a semblé, me
dit-il, qu' il serviroit peu pour notre dessein
de nous unir au gros des chasseurs,
d' autant plus que c' est leur usage de se separer
ensuite lorsqu' ils arrivent dans l' épaisseur
de la forêt. Nous n' en serons pas
moins exacts ni moins ardens dans nos
recherches, et nous aurons la liberté de
conserver entre nous notre secret. Mais
j' ai porté mes vûes plus loin, ajouta-t-il,
et s' il est vrai qu' en marchant vers le midi,
suivant les lumieres que vous avez tirées

de l' écrit de mylord, nous puissions esperer
de nous rendre au lieu où il est peut-être
déja parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas
directement cette route ?
Si nous sommes assez heureux pour y arriver
après lui, nous nous serons épargné
les peines d' une longue incertitude, et
nous nous applaudirons d' avoir choisi la
voie la plus courte ; ou si d' autres obstacles

p44

le retiennent encore en chemin,
nous serons les maîtres de revenir sur nos
pas, avec l' esperance de le rencontrer,
telle que nous l' avons aujourd' hui.
Je trouvai ce raisonnement si sage,
qu' après avoir fait réflexion que vous n' auriez
pas manqué vous-même de prendre
le chemin de La Havana, j' ajoutai aux motifs
du prince tous ceux qui pouvoient
redoubler son ardeur. Oui, lui-dis-je,
c' est le ciel qui vous inspire ce dessein,
autant pour votre satisfaction que pour
la mienne. Vous aurez celle de voir ces
nations policées dont je vous ai tant de
fois fait l' éloge. Vous donnerez au pere
de Cecile un témoignage de zéle et d' amour,
qui le rendra peut-être favorable
à tous vos desirs, et ne doutez pas que de
façon et d' autre il ne vous donne des marques
de reconnoissance qui surpasseront
votre attente. Votre pere même, qui fait
tant de cas de mes foibles conseils, sera
charmé de vous voir revenir avec les lumieres
qu' il cherche en moi, et que vous
aurez puisées dans leur source.
Il ne fut question, après cette courte
déliberation, que de chercher les moyens
de suivre constamment la route du midi.

p45

Le prince dépêcha un de nos compagnons
vers la troupe des chasseurs, pour
les avertir du dessein qu' il avoit de s' écarter
avec ceux qui étoient à sa suite. Cette
précaution m' avoit paru nécessaire. Nous
attendîmes le retour de ce courrier, trop

interessés à ne pas diminuer le nombre de
nos défenseurs ; et n' ayant pu nous former
d' autre guide que le soleil, nous
nous mîmes en marche sur les seules lumieres
que nous tirâmes de son cours.
Je ne vous dirai point par quels détours
nous marchâmes l' espace de trois semaines
au travers d' un pays couvert de forêts,
et souvent coupé par des marais ou par
des montagnes qui allongeoient sensiblement
notre route. La fatigue n' étoit que
pour nos chasseurs, qui étoient à pied,
et qui s' efforçoient sans cesse d' écarter
tout ce qui pouvoit nous être incommode.
Dans une voiture assez legere, nous
n' avions point d' autre peine que celle de
regler notre voyage par des comparaisons
et des calculs continuels. Le prince entroit
dans mes réflexions avec une prudence et
des vûes qui me causoient de l' admiration
à son âge. Il entroit encore plus dans les
soins que je prenois de Cecile. Une mere

tendre n' auroit point été capable de tant
d' attention. Il partageoit avec moi, pendant
le jour, la peine de la porter ; une contrainte
à laquelle il s' offroit avec tant de plaisir,
méritoit même un autre nom. J' admirois
cette ardeur de sentimens, qui ne
lui permettoit pas d' être un moment
tranquille, s' il n' étoit sûr que Cecile n' étoit
gênée de rien ; et quelques charmes
que je découvrisse déja dans ma fille, ne
pouvant expliquer naturellement une passion
si vive pour un enfant de cet âge, je
l' attribuois à la providence qui nous l' avoit
ménagée comme une derniere ressource.
Les nuits nous causoient encore moins
d' embarras. Le zéle du prince redoubloit
pour les faire passer tranquillement à Cecile.
Ses gens ne manquoient point des commodités
qui convenoient à nos besoins,
et prenant soin chaque jour de tuer une
certaine quantité de gibier, nous nous
trouvions le soir dans le repos et dans
l' abondance.
Une partie du temps se passoit à nous
entretenir de nos espérances. Je prévenois
le prince sur toutes les douceurs ausquelles
il devoit s' attendre, si nous étions

assez heureux pour arriver au terme de
tant de fatigues et de desirs. Mes discours

p47

l' enflammoient jusqu' à lui faire oublier
sa patrie. Il protestoit qu' il n' y en auroit
jamais d' autre pour lui que celle de Cecile.
Sa crainte étoit que votre famille,
dont je lui avois peint la grandeur et l' opulence,
n' approuvât point ses sentimens.
Il me conjuroit de prendre ses intérêts
auprès de vous, et de faire valoir le zéle
qui l' avoit porté à me suivre. Je lui répondois
que vous seriez sensibles à la reconnoissance,
et qu' il ne devoit pas douter
que vous ne prissiez pour lui toute la
tendresse qu' on a pour un bienfaicteur et
pour un fils.
Le vingt-troisiéme jour de notre marche,
lorsqu' impatiente d' une si longue
course, je commençois à sentir que mon
coeur se serroit d' inquiétude et d' ennui,
j' apperçûs, du sommet d' une colline, une
vaste plaine que je reconnus aussi-tôt pour
la mer. Mes compagnons, qui n' avoient
jamais vû d' eau plus étendue que les petits
lacs dont leur habitation étoit bordée,
parurent saisis d' admiration. Je leur expliquai
ce qu' ils devoient penser de ce
spectacle, et m' étant prosternée pour remercier
le ciel, je ne balançai point à les
assurer que nous touchions à la fin de nos
peines.

p48

Il ne m' en restoit pas en effet le moindre
doute, et persuadée que nous avions
suivi la direction de mylord, comme je
l' étois qu' elle n' avoit pû me tromper, je
me croyois du moins sur quelque côte méridionale,
d' où il ne pouvoit rester jusqu' à
l' isle de Cuba, qu' un trajet assez court.
Suivant les idées mêmes que j' avois conservées
de nos anciens voyages, je me figurai
que je n' avois rien à risquer en côtoyant
le rivage à ma gauche, et qu' ayant
pour bornes la pointe de Tegeste dont j' avois

entendu le nom tant de fois, je ne
pouvois manquer de tomber en chemin
dans quelque port espagnol, où je trouverois
des facilités pour le passage. Mes
esperances redoublerent, et je ne pensai
qu' à les communiquer à mes compagnons.
Nous prîmes au long du rivage,
avec moins de commodité que nous n' en
avions eu dans la plaine, mais soutenus
par la joie que j' inspirois à toute ma troupe.
Le jeune prince ne pouvoit contenir
ses transports. Il m' embrassoit comme s' il
eût déja commencé à vous appercevoir,
et que dans la défiance de l' accueil auquel
il devoit s' attendre, il eût imploré timidement
mon secours pour obtenir votre amitié.

p49

Nous continuâmes de marcher pendant
trois jours, sans appercevoir aucune
trace d' habitation ; mais en jettant les
yeux vers la mer, je crus découvrir un
vaisseau qui cingloit à pleines voiles, en
côtoyant le rivage à la même distance ;
et si j' eus d' abord quelque peine à me persuader
que je ne m' abusois point, il me
devint clair peu à peu que je ne pouvois
plus me tromper. Je priai mes compagnons
de s' arrêter, et leur ayant fait appercevoir
ce spectacle, qui leur causa d' abord
moins de satisfaction que d' effroi,
je les pressai d' allumer aussi tôt un grand
feu. Mon dessein étoit de nous faire remarquer
par l' équipage ; et je ne pouvois
trop me hâter, dans la crainte qu' étant
favorisé par le vent, il n' échappât avant
le soir à ma vue. Le ciel permit que les
premieres flammes frappassent les yeux
du capitaine, et je ne fus pas longtems
sans m' appercevoir qu' il avoit tourné ses
voiles vers le rivage.
Le saisissement de ma joie fut si vif à
cette heureuse vue, qu' ayant à peine la
force de me soutenir, je m' étendis à terre,
en considérant d' un oeil passionné le
vaisseau que je regardois déja comme l' instrument

p50

de ma délivrance. Il s' approchoit
avec vîtesse. Je ne distinguai point le pavillon,
mais ne pouvant méconnoître
l' habillement de l' Europe, je vis toutes
mes espérances agréablement confirmées.
Je me levai pour descendre au rivage, et
j' invitai le prince à me suivre, avec autant
de confiance que si j' eusse déja reçu la parole
du capitaine.
La côte, quoique douce et unie, ne
permettant point au vaisseau de s' avancer
jusqu' à nous, et la prudence même demandant
toujours des précautions avec
les peuples de l' Amérique, je ne fus
point surprise de voir jetter l' ancre à la
portée du canon. Le capitaine se mit
dans sa chaloupe avec quelques gens armés.
Il fut à nous dans peu de momens.
Je l' excitois par mes signes, et je le saluois
à la maniere de l' Europe, pour lui
inspirer un peu d' empressement à me
joindre. Enfin le ciel m' accorda tout ce
que j' avois souhaité. C' étoit un anglois.
Je n' en pus douter aux premiers mots que
j' entendis. Je serois morte de joie si la
cause même de mes transports n' eût été
le plaisir que je trouvois en quelque sorte
à revivre.

p51

J' appris en peu de mots au capitaine
le besoin que j' avois de son secours. Il me
le promit généreusement. Mais en répondant
à mes questions il ajouta deux choses
qui changerent toute ma satisfaction
en tristesse. Cette mer que je prenois encore
pour le golfe du Mexique, étoit la
grande mer d' occident, et le pays desert
que j' avois traversé étoit la Floride. Ainsi,
loin de me trouver dans le voisinage de
l' isle de Cube, j' en étois séparée par des
espaces immenses ; et ce que j' avois de
plus proche de moi sur la gauche, étoit la
Virginie. Le capitaine avoit fait voile de
Riswey, port anglois, où je me souvenois
d' avoir relâché avec vous. Sa route
étoit bien au midi, mais elle devoit se terminer
à petite colonie de françois
protestans, avec laquelle la sienne
étoit en commerce. Il m' assura que sans

un de ces hasards extraordinaires, sur lesquels
il faut peu compter dans ces mers,
je ne pouvois espérer d' occasion pour gagner
les colonies espagnoles.
Avec cette triste nouvelle, il me déclara
que son vaisseau étant chargé de marchandises,
et trop foible pour soutenir un
poids plus considérable, il ne pouvoit se

p52

rendre à la proposition que je lui faisois
de me recevoir avec mes compagnons.
Toute la faveur qu' il dépendoit de lui de
m' accorder, étoit d' en prendre deux avec
ma fille et moi ; et son inclination à
m' obliger, que je crus sincere, le porta
d' ailleurs à m' offrir toutes sortes de services.
Je sentis tout d' un coup entre quelles
difficultés j' allois être partagée. Il falloit
me résoudre à laisser mes compagnons
derriere moi, ou renoncer aux offres du
capitaine pour demeurer avec eux. Mon
penchant n' étoit point incertain. L' estime,
la reconnoissance, tout me faisoit
souhaiter de ne pas abandonner le prince,
et j' avois trouvé cent fois de la douceur
à penser que vous vous feriez vous-même
une joie sensible de recevoir notre libérateur
et notre ami. Mais pouvois-je rejetter
aussi la seule occasion qui se fût offerte
depuis si long-tems de me délivrer
de mes peines ? Qui me promettoit d' en
trouver une autre ? Et quelque lumiere que
je pusse me procurer sur la situation des
lieux, que voyois-je devant moi que de
l' incertitude et de l' obscurité ? Il se présentoit
à la vérité un autre parti. C' étoit

p53

celui de prendre avec nous le prince, et
de renvoyer ses gens dans leur patrie.
Mais je ne pouvois me flater qu' ils consentissent
à quitter leur maître ; et combien
y auroit-il eu de cruauté d' ailleurs à
le dérober à son pere, au peuple qu' il
devoit gouverner, à des amis fidéles qui
n' avoient consulté que leur affection pour

le suivre, et qui méritoient eux-mêmes
une juste part à ma reconnoissance ? Ces
idées n' avoient pas fait d' impression sur
moi, lorsqu' étant accompagné de ses gens,
je ne doutois pas que dans quelqu' endroit
de l' univers qu' il plût au ciel de nous jetter,
il ne pût regagner son pays avec
une si bonne escorte : mais l' emmener
seul ou si mal accompagné, c' étoit le
ravir pour toujours à sa famille et à sa
nation.
Cependant un regret encore plus tendre
me faisoit considérer quel alloit être
son désespoir en voyant disparoître ma
fille. Le capitaine à qui j' avois communiqué
toutes mes réflexions me conseilloit,
sans balancer, de prendre le tems de
la nuit pour gagner le vaisseau. J' évitois
par-là toutes sortes d' obstacles ; et je prévoyois
déja que ce seroit le seul parti auquel

je serois obligée de m' arrêter. Mais
aimant tendrement le jeune prince, et connoissant
quelle étoit la force de sa tendresse
pour Cécile, mon coeur saignoit de la
tromperie cruelle que je lui préparois ; et
quand je me rappelle des circonstances si
douloureuses, je doute que ses tourmens
aient surpassé les miens. Il fallut se rendre
néanmoins à des motifs plus puissans qu' une
vaine compassion. Je convins avec le
capitaine qu' il retourneroit au vaisseau
jusqu' à la nuit, et qu' après avoir soupé sans
affectation avec le prince et ses gens, je
m' approcherois du rivage, où il viendroit
me prendre dans l' obscurité. Que d' artifices
il me fallut employer pour déguiser
mon dessein, et combien de fois le prince
auroit-il dû s' en appercevoir à ma rougeur,
si la simplicité et la candeur de son naturel
ne l' eussent rendu incapable de défiance !
Notre entretien n' eut point d' autre sujet
que l' espérance qu' il avoit de vous voir.
Il comptoit de s' embarquer le lendemain.
Je fis violence à ma sincérité, jusqu' à lui
répondre continuellement dans cette supposition ;
et le soir, avant que de s' éloigner de moi
pour se livrer au sommeil, il
m' embrassa tendrement, dans la satisfaction

p55

qu' il avoit d' emporter une pensée si
douce. Je lui rendis ses carresses, mais les
larmes aux yeux, et le coeur pénétré d' amertume.
Embrassez ma fille aussi, lui
dis-je, et puisse le ciel vous accorder tout
le bonheur que vous méritez. Il l' embrassa
avec un transport de joie. Ce furent les
derniers mots qu' il entendit de ma bouche.
Je saisis le moment où je le crus enseveli
dans le sommeil, et gagnant le rivage,
j' y trouvai le capitaine qui me reçut
dans sa barque.
De tous les malheurs de ma vie, je
vous confesse que c' est le seul qui m' ait
laissé quelque remords. Mon trouble fut si
grand pendant tout le reste de la nuit,
qu' il ne me permit point de fermer l' oeil ;
et le jour suivant, quoique le vent nous
eût été si favorable que nous étions déja
fort éloignés de la côte, je demeurai tristement
enfermée dans un coin du vaisseau,
comme si j' eusse appréhendé, en tournant
les yeux vers la terre, d' entendre les cris,
ou de rencontrer les regards de l' aimable
prince des nopandes. Dans quelque lieu
du monde que le sort l' ait conduit, qu' il
y vive heureux, et que le ciel lui rende
le bien qu' il nous a fait !

p56

Il ne me reste rien de plus touchant à vous
raconter que mes incertitudes. Le capitaine
anglois, à qui je m' ouvris d' une partie
de mes vues, me répeta qu' à moins de gagner
par terre la pointe de Tegeste, voyage
aussi pénible et aussi incertain que celui
que je venois d' achever, je ne devois attendre
que du hasard l' occasion de passer
dans l' isle de Cube. Nous arrivâmes à ,
où l' on me tint le même langage, et le
capitaine d' un vaisseau françois que nous
trouvâmes dans ce port, ajouta, que pour
le dessein même que je marquois, la voie
qu' il croyoit la plus courte et la plus sûre
étoit de retourner en Europe avec lui. Quel
changement dans mes espérances ! Je balançai
mille fois si je ne reprendrois pas
le chemin de terre avec tous ses risques ;
et dans les tendres mouvemens qui me
portoient sans cesse vers vous, je n' aurois

pas suspendu un moment cette dangereuse
entreprise, si ma santé ou ma vie eussent
été les seuls biens que j' avois à ménager.
Mais la conservation de Cécile, et votre
intérêt même que je considérois dans tous
les soins que je rendois à cette chere éleve,
me firent prendre le seul parti dont la prudence
m' ordonnoit le choix. J' acceptai

p57

les offres du capitaine françois, et sans
autre secours qu' une somme fort médiocre,
que la nécessité me força d' emprunter
avec l' espoir de la restituer quelque
jour en Angleterre, je pris la route du Havre
de grace, où le vent nous conduisit
heureusement.
Les principales circonstances de cette
narration regardant Cécile, nous avions
eu les yeux presqu' aussi souvent attachés
sur elle que sur Madame Riding, pendant
un si long récit de leurs peines. Il n' y eut
personne qui ne fût agité d' une vive inquiétude
en se la représentant au milieu de
ces vastes solitudes, qui avoient été si long-tems
son séjour, ou dans cette extrêmité
de misere, dont la peinture étoit si touchante ;
et nous donnâmes tous des larmes
de tendresse au jeune prince des nopandes,
qui méritoit si bien, par la bonté
de son naturel, d' être né dans un climat
moins barbare. Cécile même n' avoit point
entendu cette partie de ses aventures sans
ressentir quelque émotion. Elle ne put le
désavouer, lorsque nous la pressâmes de
confesser ce qui s' étoit passé dans son coeur.
Dom Thadeo fut le seul qui garda le silence,
et qui se retira sans l' avoir rompu.

p58

Il étoit si tard que chacun ne pensa qu' à
se livrer au sommeil : mais ce sombre espagnol
attendoit Madame Riding hors de
l' appartement de Fanny, et la prenant à
l' écart, il lui demanda quelques momens
d' entretien. Après un discours vague sur
différentes circonstances de son récit, il la

supplia de lui dire naturellement si c' étoit
la premiere fois qu' elle eût parlé du prince
des nopandes à Cécile, et depuis quand
elle l' avoit informée de cette étrange aventure.
Madame Riding, sans chercher à pénétrer
le motif de cette question, lui répondit
que jusqu' à l' éclaircissement de la
naissance de sa fille, c' est-à-dire, jusqu' à
l' heureuse rencontre de ma femme à Quevilly,
elle n' avoit donné à personne des
lumieres qui auroient pu nuire à ses desseins ;
mais que depuis ce tems-là, il ne
lui étoit point encore arrivé de s' expliquer
avec l' étendue qu' elle venoit de donner à
son récit, elle n' avoit pas laissé de nous
raconter diverses parties de son histoire,
parmi lesquelles il étoit impossible qu' elle
n' eût parlé quelquefois du prince des nopandes.
Cet aveu fit une impression étonnante
sur Dom Thadeo. Il n' ajouta rien
à ses questions ; et s' étant retiré d' un air

affligé, il poussa une infinité de soupirs,
que Madame Riding entendit dans l' éloignement.
Elle se hâta le lendemain de m' informer
de cette bizarre conversation. J' en
compris le sens au premier mot. Il n' étoit
pas douteux pour moi que Dom Thadeo
ne brûlât d' une vive tendresse pour Cécile,
et j' étois rassûré là-dessus par mes réflexions.
Cependant comme je ne souhaitois
pas seulement de donner un mari tendre
à ma fille, et que je ne lui desirois
pas moins un homme sensé, je résolus
d' approfondir tout à la fois avec plus de
soin, et le caractere de son amant, et le
mystere d' une passion dont j' ignorois encore
le succès. Premierement, je voulus
savoir de Madame Riding même ce qu' elle
pensoit des inclinations de Cécile. Vous
êtes-vous apperçue, lui dis-je, qu' elle soit
sensible aux empressemens de Dom Thadeo,
et voyez-vous entr' eux quelque marque
d' intelligence ? La réponse de Madame
Riding fut tout-à-fait surprenante
pour moi. J' ai eu dessein plus d' une fois,
me dit-elle, de vous consulter sur mes
propres doutes. Mes yeux sont frappés depuis
longtems de la passion de notre espagnol,

p60

et je penchois à croire comme
vous qu' elle ne seroit pas si tranquille, ni
peut-être si constante, s' il ne trouvoit quelque
apparence de retour dans le coeur de
Cécile. Cette pensée m' a fait observer curieusement
toutes les démarches de ma
fille. Je lui voyois quelquefois un air de
mélancolie, qui me paroissoit appartenir
de bien près à l' amour, s' il n' en étoit pas
déja l' effet ; et cela étoit porté jusqu' à lui
faire chercher la solitude. Un jour vers le
soir, je la vis descendre seule au jardin.
Peut-être aurois-je étouffé mes soupçons
si je n' avois vu Dom Thadeo prendre ensuite
le même chemin. L' obscurité devenoit
épaisse. Je me déterminai à les suivre.
Comme le cabinet de verdure est le seul
endroit où l' on puisse se tenir à couvert,
je craignois déja de les y trouver ensemble.
Mais dès le premier pas que je fis au jardin,
j' apperçus Dom Thadeo assis seul sur
un banc, et se baissant à mon passage pour
se dérober dans les ténébres, je feignis de
ne l' avoir point remarqué : son dessein,
sans doute, étoit d' échapper à ma vue puisqu' il
prenoit ces précautions ; cependant,
par l' inconstance de desirs ordinaire aux
amans, il vint aussi-tôt après moi, et m' arrêtant

p61

par le bras : vous allez causer, me
dit-il d' une voix basse, un chagrin mortel
à Cécile. Elle est dans le cabinet avec
une de ses femmes, et un homme qu' elle
entretient depuis un quart-d' heure. J' en
suis sûr, ajouta-t-il ; j' ai vu l' homme arriver,
et s' introduire ici secretement.
Je reconnus, dans le ton de Dom Thadeo,
un violent dépit qui se cachoit sous
une modération forcée. Cependant une
juste précaution pour l' honneur de Cécile,
me fit prendre le parti de lui répondre
que je savois de quoi il étoit question, et
que je le trouvois indiscret d' être venu se
mêler dans une affaire d' importance, où
il n' étoit point appellé. Comme il est respectueux,
il se retira sans répliquer. Ma défiance
et ma curiosité n' ayant fait qu' augmenter,

je m' approchai si doucement du
cabinet, que je ne fus point entendue.
Les premiers mots qui frapperent mes
oreilles furent une peinture touchante de
la misere de quelques personnes que je
n' entendis point nommer. Voici tout ce
qui me reste, interrompit Cécile ; mais
j' espere que sous divers prétextes j' obtiendrai
de mon pere la somme dont vous avez
besoin. Elle lui marqua un autre jour pour

p62

se rendre dans le même lieu ; et paroissant
craindre qu' on ne s' apperçût de son absence,
elle reprit seule le chemin de la
maison.
Ce ne fut pas sans peine que j' évitai sa
rencontre ; mais concevant que l' inconnu
qu' elle venoit d' entretenir demeuroit
entre les mains de sa femme de chambre,
qui devoit apparemment le conduire à la
porte, je ne pus résister à l' envie d' en apprendre
davantage de la bouche de ces
deux personnes. Je continuai de les écouter.
Leur discours fut un éloge admirable
du caractere de Cécile. Quoiqu' en retraçant
des faits qui leur étoient familiers ils
n' en répétassent point toutes les circonstances,
il leur en échappa assez pour me
faire comprendre que toute son occupation
étoit d' exercer la tendresse et la générosité
de son coeur. L' inconnu étoit un
honnête ministre qui s' étoit ouvert depuis
quelque tems cet accès auprès d' elle.
Le sujet particulier pour lequel ils étoient
convenus d' un autre rendez-vous, regardoit
une malheureuse dame, dont la fortune
avoit été si dérangée par la perte de
son mari, que se trouvant mere de deux
jeunes filles qui demeuroient sans espérance

p63

d' éducation, elle avoit recours aux libéralités
secrettes des gens de bien, pour
leur procurer une retraite convenable à
leur âge ; et Cécile, après les avoir secourues
jusqu' alors de sa bourse et de ses propres

habits, vouloit leur faire une somme
qui les mît pour toujours à couvert
des dangers dont leur innocence étoit menacée.
Mais, continua Madame Riding, je
prêtai mon attention avec bien plus d' ardeur
à l' éclaircissement qui suivit ce discours.
Le ministre qui n' ignoroit pas que
votre épouse est catholique, et qui craignoit
apparemment que son exemple n' inspirât
du goût à Cécile pour la religion
romaine, ayant demandé s' il s' étoit fait
quelque changement dans ses dispositions,
la femme de chambre lui répondit qu' elle
lui conseilloit peu de la chagriner sur cet
article ; que votre dessein étant de la marier
à un espagnol, elle seroit forcée sans
doute d' embrasser la religion de son mari.
Mais à quoi pense Monsieur Cleveland,
lui dit le ministre, de vouloir donner sa
fille à un étranger, qui ne sera que trop
capable de lui faire cette violence ? C' est
un mystere, reprit-elle, que le hasard m' a

fait pénétrer. J' ai trouvé une lettre du gouverneur
de La Corogne à Dom Thadeo,
qui est son fils, par lequel il lui accorde son
consentement pour ce mariage. Elle ajouta
que l' ayant fait voir à Cécile, elle n' avoit
remarqué sur son visage aucune marque
d' étonnement, d' où elle avoit conclu
qu' elle n' ignoroit pas mon dessein, et que
si elle ne le goûtoit pas, elle avoit assez de
complaisance pour s' y soumettre.
Voilà, reprit Madame Riding, la seule
réponse que je puisse faire à vos questions.
C' est de vous-même que j' aurois attendu
plus de lumiere, et je vous avoue qu' en
faisant quelquefois réflexion sur ce que je
vous ai raconté, j' étois surprise de vous
voir pour moi si peu d' ouverture et de
confiance.
Je la priai de me pardonner une réserve
qui venoit moins de ma défiance que de
mon indétermination ; et lui communiquant
les vues que j' avois formées pour
l' établissement de Cécile, je l' assûrai que
ne m' y étant jamais arrêté comme à des
résolutions qui ne pussent changer, j' avois
toujours attendu du tems des motifs plus
forts que ceux qui me les avoient d' abord

inspirées. Tels seroient, lui dis-je, l' inclination

p65

de ma fille, s' il étoit vrai qu' elle en
eût conçu pour Dom Thadeo. Je ne vois
pas même qu' elle eût à craindre la violence
dont on la croit menacée pour sa religion,
parce que la premiere loi que j' imposerois
à son mari, seroit de fixer sa demeure
à Londres avec moi. Mais ce que je
veux pénétrer d' abord, ajoutai-je, c' est
le penchant de Cécile, et le caractere de
son amant. Je vais sur le champ m' expliquer
avec ma fille.
Le ton ferme et décisif dont je parlai
à Madame Riding, et la priere que je lui
fis de m' amener aussi-tôt Cécile, l' empêcherent
de s' ouvrir davantage. Elle me
quitta pour m' aller chercher son éleve.
Je dois avouer qu' avec les raisons qui m' avoient
fait pencher jusqu' alors pour Dom Thadeo,
j' en avois une plus forte, qui étoit
l' inclination de Fanny. Souvent, en me racontant
de quoi l' amour l' avoit rendu capable
pour elle-même, autant dans les excès
où il s' étoit emporté à La Corogne, que
dans la force d' honneur et de vertu avec
laquelle il avoit surmonté ses sentimens
lorsqu' il avoit appris de Monsieur Des
Ogeres qu' il ne pouvoit les conserver sans
crime, elle m' avoit marqué de l' admiration

p66

pour un coeur si noble, et elle m' avoit
répété plusieurs fois qu' elle souhaitoit
un mari de ce caractere à sa fille. Cependant
je n' étois pas disposé à me livrer sans
précautions, et je voulois des preuves
de son mérite dont je pusse me faire le
juge.
Cécile parut avec Madame Riding. Je
la caressai beaucoup ; et pour préparer son
coeur à des ouvertures qui ne sont jamais
plus naturelles que dans la joie, je pris prétexte
de quelques ajustemens qui lui manquoient
pour lui faire présent de cinq cens
louis d' or. En les recevant, elle me dit

sans affectation, qu' elle tâcheroit d' en faire
un bon usage. Ils sont à vous, lui répondis-je,
pour lui donner la liberté de
suivre ses vues, et vous n' en rendrez compte
qu' à vous-même.
Vous m' êtes si chere, repris-je, et sans
parler de la force du sang, je me suis fait
une si douce habitude de vous aimer, que
je n' aurai jamais de soins plus pressans que
celui de votre bonheur. Il m' occupe uniquement.
Mais que puis-je entreprendre
pour le hâter, lorsque j' ignore de quoi vous
le faites dépendre ? Et si vous ne me faites
pas connoître vos goûts, la crainte même

de les blesser ne sera-t-elle pas toujours
capable de me tenir suspendu ? Je m' étois
imaginé, par exemple, que vous pouviez
être sensible à l' inclination de Dom Thadeo,
et j' avois pensé que vous n' auriez
point de répugnance à recevoir sa main.
L' accord en seroit déja fait, si j' avois osé
m' en rapporter à mes conjectures. Mais
je ne sais ce qui me rend aujourd' hui plus
incertain. Comme je n' ai en vue que la satisfaction
de votre coeur, je veux qu' il
s' explique par votre bouche, et j' ai souhaité
de vous voir ici pour connoître vos
sentimens.
Elle tenoit la vue baissée pendant mon
discours, et je ne pouvois découvrir sur
son visage si elle trouvoit de la douceur
à m' écouter. Elle demeura même quelques
momens en silence après m' avoir entendue,
et levant les yeux sur les miens,
elle parut y chercher timidement quelle
confiance elle devoit prendre à mes instances.
Enfin, revenant de cette incertitude,
qui pesoit sans doute à la tendresse
de son coeur, elle se leva pour m' embrasser.
Vous êtes trop sûr de mon respect et
de ma soumission, me dit-elle d' un air fort
sérieux, pour avoir besoin de les mettre

à l' épreuve ; et quand vous en exigerez

quelque témoignage, la peine du sacrifice
n' égalera jamais la douceur que je trouverai
à vous obéir. Souffrez, ajoûta-t-elle,
que je vous en donne tout d' un coup pour
exemple la patience même avec laquelle
j' ai souffert les soins ou plûtôt les persécutions
de Dom Thadeo ; car je n' ai respecté
en lui que vos volontés, et je reçois
comme le plus grand bonheur de ma vie
la liberté que vous m' accordez de lui refuser
mon coeur. Cette réponse, dont le
ton sérieux ne venoit que de l' importance
du sujet, et qui me parut même accompagnée
d' un espéce de tremblement, tel
qu' une joye inesperée le produit à la fin
d' un grand danger, me fit naître une extrême
curiosité d' apprendre ce que c' étoient
que les persécutions de Dom Thadeo,
et que mes volontés. Je pressai ma
chere fille de s' expliquer.
Elle me dit, que l' ignorance où elle me
voyoit là-dessus lui donnant plus de hardiesse,
elle ne pouvoit me dissimuler que
depuis notre séjour à Paris elle avoit gémi
sous une tyrannie insupportable : que
Dom Thadeo prenant droit de la déclaration
qu' il lui avoit faite de son amour à

Quevilly, et faisant passer le silence de
mon épouse pour un consentement formel,
auquel il ne se croyoit pas moins
sûr que j' avois joint le mien, n' avoit pas
cessé d' exiger d' elle une complaisance et
des assujettissemens qui ressembloient au
plus dur esclavage : qu' elle ne l' accusoit
pas de manquer de vertu et d' honneur,
mais qu' il étoit sujet à tant d' inégalités,
dominé par tant d' humeurs et de caprices,
si jaloux, si inquiet, si soupçonneux, qu' elle
avoit eu besoin de toute la soumission
qu' elle devoit à sa mere et à moi, pour conserver
de la patience dans une si dure contrainte :
plaintes, reproches, menaces,
loix génantes et bizarres, elle avoit tout
souffert et tout dévoré par ce motif. Enfin
depuis quelques jours il lui avoit amené
cette même dame, dont la vue avoit
causé tant d' émotion à sa mere ; et lui
expliquant le dessein où elle étoit de passer
en Angleterre, il lui avoit recommandé

de se lier d' avance avec elle, comme
avec une femme dont il se proposoit de
lui faire quelque jour une compagne, et
qu' il vouloit me présenter dans cette vue.
Il m' a fait promettre, continua Cécile ;
de ne jamais suivre les usages de Londres,

p70

où il prétend que la conduite des femmes
est trop libre, et me présentant le livre
des évangiles il m' auroit forcée de m' y
engager par un serment, si je n' eusse rappellé
assez de courage pour lui répondre
que cette cérémonie devoit être remise
avec celles de l' église.
Un détail si étrange m' ayant jetté dans
un juste étonnement, je reprochai à l' innocente
Cécile de s' être sacrifiée elle-même
à de frivoles imaginations, et d' avoir mal
jugé de la tendresse de sa mere et de la
mienne, si elle nous avoit cru capables de
faire la moindre violence à son coeur. Ensuite,
malgré mille distractions que son
discours m' avoit fait naître, je voulus profiter
de ce moment d' ouverture, pour tirer
un aveu libre de ses inclinations, et
savoir d' elle-même, si de tant de françois
aimables qui avoient marqué de l' attention
pour ses charmes, il n' y en avoit pas un
pour qui elle eût pris les sentimens qu' elle
refusoit à Dom Thadeo. Je la pressai long-tems
sans rien obtenir. Les instances de
Madame Riding n' eurent pas plus de force.
Elle s' obstina à nous répondre que tous
ses desirs se bornoient à mener une vie
douce, sous l' empire d' un pere et d' une

p71

mere qu' elle aimoit uniquement. Nous jugerons
de votre sincérité, lui dis-je, par
le changement que vous nous ferez voir
dans votre humeur. Si les importunités de
Dom Thadeo étoient la seule cause de votre
mélancolie, vous devez reprendre votre
enjouement naturel lorsque je vous
aurai délivrée de cette persécution.
Mon dessein étoit en effet de m' expliquer

sans détour avec cet étrange amant,
et de le disposer du moins à prendre des
voies toutes différentes pour s' insinuer
dans un coeur dont il s' étoit fermé si malheureusement
l' entrée. J' allois sortir de
ma chambre pour communiquer mes
idées à Fanny, lorsque Dom Thadeo, se
présentant à ma porte, me demanda la liberté
de m' entretenir un moment. Il paroissoit
agité. Son compliment fut court.
Il me dit qu' il se regardoit comme le
plus malheureux de tous les hommes, et
que si j' avois jamais connu le pouvoir de
l' amour, je lui devois autant d' indulgence
que de pitié. Un discours si triste me
fit deviner une partie de la vérité. Il avoit
observé Cécile, et s' étant approché d' elle
au moment qu' elle sortoit de chez moi,
il n' avoit point été écouté avec la complaisance

qu' elle avoit cru lui devoir jusqu' alors.
Elle l' avoit prié de la délivrer
pour jamais de ses importunités, et de finir
un langage qu' elle étoit résolue de ne plus
souffrir.
Mais comme il ne s' étoit point encore
ouvert à moi, et que j' étois bien aise de
prendre cette occasion pour m' expliquer,
je l' engageai dans un détail qui me procura
d' autres lumieres. Après m' avoir confessé
qu' il brûloit d' une passion immortelle
pour ma fille, et qu' il s' étoit flatté
que n' ayant pu l' ignorer non plus que mon
épouse, nous ne lui faisions pas un crime
de ses sentimens, puisque nous avions
paru les autoriser par notre silence, il se
plaignit amerement de l' opinion que j' avois
marquée de lui à la dame espagnole.
Elle me l' a déclarée elle-même, ajouta-t-il
en me voyant donner quelques marques
de surprise, et quoiqu' elle se promette de
vous faire prendre de moi des idées plus
favorables, je n' espere pas de ses soins ce
que je n' ai pu obtenir par la droiture de
mon coeur, et par l' honnêteté de mes intentions.
D' ailleurs, reprit-il, avec un
profond soupir, je ne vois que trop de
liaison entre ce que j' ai appris d' elle, et

p73

ce que je viens d' entendre de la bouche
même de Cécile.
La vivacité de sa douleur, l' obscurité
de son discours, et peut être encore plus,
le jugement que je portois de son esprit,
auquel je n' avois jamais attribué qu' une
étendue médiocre, me firent soupçonner
quelque chose d' extraordinaire dans le
sujet de ses plaintes, et former tout d' un
coup une conjecture assez juste sur le caractère
de Dona Cortona. Je ne doutai
point qu' elle ne se fût jouée de sa crédulité
pour le faire servir à ses vûes. Sans répondre
directement à ses plaintes, je le
pressai instamment de m' apprendre ce
qu' il avoit à démêler avec elle. Il me promit
d' être sincère. En lui parlant, me dit-il,
du séjour qu' il faisoit à Paris, il ne lui
avoit pas caché qu' il y étoit retenu par l' amour.
Elle lui avoit promis son assistance,
et quoiqu' il l' eût connue à Madrid
pour une femme galante, à laquelle il
n' auroit point confié alors un secret d' importance,
il s' étoit imaginé que liée comme
elle l' étoit avec un homme dont le
commerce l' avoit rendue plus sage, il
pouvoit tirer du moins quelqu' avantage
de son esprit. Il me l' avoit présentée dans

cette espérance. Elle avoit été fort humiliée
de l' accueil qu' elle avoit reçu de
mon épouse ; mais oubliant cette disgrace
pour continuer de le servir, elle s' étoit
flattée que si elle pouvoit se ménager
avec moi un moment d' entretien, elle
me disposeroit à satisfaire promptement
ses desirs en terminant son mariage. Elle
avoit pris la résolution de m' écrire sous
un autre nom, pour me demander une
entrevûe. J' avois eu la bonté de l' accorder.
Elle s' étoit efforcée de me persuader
qu' il y avoit quelqu' avantage pour moi
à lui donner ma fille, et j' avois fait connoître
par ma réponse que je n' avois point
de lui l' opinion qu' elle avoit voulu m' inspirer.
Il s' en étoit apperçu lui-même, continua-t-il,
au silence que j' avois gardé
dans mon carrosse en retournant chez moi
avec lui, et la rigoureuse sentence qu' il

venoit de recevoir par la bouche de Cécile,
en étoit une confirmation trop claire.
Cependant loin de se rebuter, Dona Cortona
venoit de l' assurer, par un billet, que
s' il pouvoit m' engager à la revoir chez
elle, il lui étoit survenu d' autres moyens
de me vaincre, dont elle croyoit l' effet
infaillible. Mais lui, qui dédaignoit au

p75

fond toutes les voies qui pouvoient être
différentes de celles de la sincérité et de
l' honneur, et qui, en préférant le coeur de
Cécile à sa vie, étoit disposé aussi à préférer
la mort au désespoir de ne pas l' obtenir
de son inclination et de mon consentement,
il aimoit mieux me faire naturellement
cet aveu, et remettre son sort
entre mes mains, que de s' arrêter à de
vaines promesses qui blessoient également
son honneur et son amour.
C' en étoit assez pour me faire connoître
qu' il n' y avoit point d' injustice dans mes
soupçons. J' exhortai Dom Thadeo à prendre
moins de confiance aux offres de son
amie ; et sans m' arrêter à lui en apprendre
les raisons, je passai tout d' un coup a l' explication
que je m' étois proposée. Si quelqu' un,
lui dis-je, vous a parlé de l' estime
que j' ai pour vous comme d' un sentiment
douteux, il vous a trompé. La franchise
avec laquelle je veux vous ouvrir mon
coeur me servira de garant. J' ai remarqué
les soins que vous avez rendus à ma fille,
et vous ne vous êtes point apperçu que je
les aye condamnés. Sa mere est dans les
mêmes dispositions. Nous consentirions
tous deux à vous donner Cécile, si nous

p76

ne consultions que notre penchant pour
vous, et l' opinion que nous avons de
votre caractere : mais le bonheur de cette
chere fille nous est précieux. Elle est
à vous si vous pouvez la rendre heureuse.
à quoi tient-il, continuai-je en le regardant
avec affection, que vous ne trouviez

le chemin de son coeur ? Je la connois :
elle est tendre, douce, complaisante.
Tout ce qui lui sera présenté sous ces
trois apparences est sûr de lui plaire ; et
comme c' est principalement par ces trois
aimables qualités qu' elle est capable de
faire la félicité d' un honnête homme, il
est naturel qu' elle souhaite de les trouver
dans un mari pour la sienne. Je ne vous
reproche rien, ajoutai-je, c' est à vous même
à vous rendre justice ; mais je suis persuadé
qu' on ne gagnera jamais le coeur de
ma fille que par cette voie.
Dom Thadeo ouvrit les yeux à ce discours ;
et paroissant découvrir dans lui-même
ce qu' il n' y avoit jamais apperçû,
il confessa que sa conduite à l' égard de Cécile
avoit été quelquefois dure et tyrannique.
Mais, hélas ! S' écria-t-il, n' a-t-elle
pas dû comprendre que c' est à l' excès de
ma passion qu' elle devoit imputer mes fautes ;

et si son coeur est tendre, a-t-elle pû
ne les pas pardonner à une si belle cause ?
Ravi néanmoins que je ne lui ôtasse point
l' espérance de réussir mieux par d' autres
voies, il me conjura, les larmes aux yeux,
de rappeller toute ma bonté pour lui, et
de seconder les efforts qu' il alloit faire
pour rendre l' amour plus favorable à ses
soins. Je lui promis ce service, mais sans
espérer qu' il changeât si facilement de
caractere, et sans m' engager à faire la
moindre violence aux inclinations de ma
fille, s' il se laissoit prévenir par quelque
amant plus habile ou plus heureux. Je le
priai aussi de renoncer à l' amitié de Dona
Cortona, qui me paroissoit aussi peu convenable
à ses vues qu' à ses principes, et je
lui donnai, avec ce motif, celui de plaire
à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de
se lier trop étroitement avec une femme
de ce caractere. En un mot, joignant ainsi
les conseils de la prudence aux plus sinceres
témoignages d' estime et d' amitié,
j' en fis assez pour me mettre à couvert de
toutes sortes de reproches dans les suites
funestes où l' amour entraîna ce tendre et
malheureux espagnol.
Au milieu des sages réflexions qui me

p78

rendoient ainsi capable de régler la conduite
d' autrui, il me vint quelques remords sur
la foiblesse dont j' avois eu peine à me défendre
avec Dona Cortona. J' admirai la
trahison de mes sens, car je n' avois rien
à reprocher à mon coeur, et je n' eus pas
besoin d' efforts pour m' exciter au mépris
que je devois à une femme sans pudeur.
Mais je n' ouvris pas si aisément les yeux
sur la vie voluptueuse que j' étois résolu
de continuer. En revoyant Fanny, que son
incommodité devoit retenir quelques jours
dans son appartement, je l' accusai agréablement
d' ignorer le prix des plaisirs quelle
nous faisoit interrompre ; et lui ayant
fait approuver la conduite que j' avois tenue
avec Cécile et Dom Thadeo, je revins
à la presser de se guérir, pour reprendre
le cours de nos amusemens et de nos
fêtes. Elle ne condamna point mon goût ;
mais loin de répondre à mon empressement,
elle me fit entendre qu' elle n' espéroit
pas si-tôt de se trouver assez bien rétablie
pour se livrer à la dissipation ; ce
qui ne devoit pas m' empêcher, ajouta-t-elle,
de revoir mes amis, et de me procurer
avec eux tous les plaisirs que je paroissois
désirer. Non, lui dis-je ; ils seroient peu

p79

touchans pour moi si vous ne les partagiez,
et je ne donnerai jamais le nom
de biens qu' à ceux que je goûterai avec
vous.
Ce que je lui disois étoit certain, quoique
l' expérience ne m' en eût point encore
fait sentir toute la vérité. Cependant les
visites continuelles de mes amis, et l' impatience
qu' ils me témoignoient de recommencer
nos assemblées et nos festins,
me firent consentir à leur donner quelque
fois cette satisfaction. Fanny m' en pressa
elle même, et je pris ses instances pour
une marque qu' il lui tardoit aussi de reparoître
avec nous. La joie reprit bien-tôt
son régne avec la magnificence et la
bonne chere. L' intervalle qui avoit paru

la rallentir n' ayant servi qu' à m' attirer de nouveaux amis, en donnant le tems à mes anciens convives de répandre le bruit de ma générosité et de mes largesses, je vis ma table plus brillante, et mieux remplie que jamais. C' étoient les personnes les plus célébres de toutes sortes de rangs. C' étoit la cour et la ville. Je ne saurois me plaindre que le goût de la bonne chere manque à Paris parmi les gens de mérite. L' esprit et la politesse répondoit dans mes

p80

convives à la délicatesse et à l' abondance des services. J' étois comblé d' éloges, et comme adoré par cette foule de courtisans. Je ne le désavourai point, mon coeur étoit sensible à leurs flateries. Estimant peu les richesses en elles-mêmes, je croyois mes profusions trop bien payées par des caresses et des louanges qui me paroissoient d' un autre prix. Il ne me manquoit que la présence de ma chere épouse. Je ne pouvois revenir un moment de l' espéce d' yvresse où j' étois, sans m' appercevoir que Fanny étoit absente, par l' inquiétude et les désirs que je sentois naître aussi-tôt. Mais l' espérance de lui voir partager ma satisfaction dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J' attribuois moins l' inégalité de mon esprit à la foiblesse des plaisirs que je goûtois, qu' à l' absence d' un bien qui n' étoit pas éloigné, et qui reparoîtroit bientôt pour mettre le comble à mon bonheur.
Dans une de ces délicieuses fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins propre à la dissipation de la table, mais qui fut amené si naturellement par l' enchaînement de quantité d' autres discours, qu' il ne pouvoit être

p81

accusé d' indécence. Un homme célébre par son esprit se hasarda négligemment à décider, que de tous les sentimens qui ont partagé jusqu' ici les philosophes, celui

de l' immortalité de l' ame est le moins
philosophique, c' est-à-dire, le plus dépourvu
de raison : car est-il sensé, ajouta-t-il,
de s' attacher à une opinion qui manque
par le fondement ? On croit l' ame immortelle,
et l' on attend encore une bonne
preuve de son existence.
Il fut arrêté par celui auquel il avoit
paru s' adresser. Vous êtes bien difficile en
preuves, lui dit modestement celui-ci, si
vous n' en trouvez pas une qui vous satisfasse
en faveur de l' existence de l' ame. Je
vois bien ajouta-t-il, qu' il ne faut point
vous alléguer la différence essentielle de
la matiere, et que vous êtes persuadé avec
quelques anglois que la pensée peut convenir
à toutes sortes de substances. Mais
en passant même sur les preuves de cette
nature, parce qu' on ne peut forcer personne
de confesser ce qu' il voit le plus
clairement, a-t-on jamais fait une objection
sérieuse contre les preuves morales ?
Que pensez-vous de nos désirs, de nos
craintes, de nos espérances, de l' idée que

nous avons de l' avenir, et de ce sentiment
ineffaçable qui nous fait regarder
l' annéantissement comme le plus grand des
malheurs ? Ce que j' en pense ? Répliqua l' autre :
mais... j' appelle nos désirs et nos craintes,
des mouvemens purement matériels,
qui ont leur source dans la chaleur du sang,
ou dans une provision d' esprits animaux un
peu plus ou moins abondante. L' idée que
nous avons de l' avenir est l' image du passé,
que nous prenons plaisir à étendre devant
nous ; et cette horreur de notre destruction,
que vous nommez un sentiment
ineffaçable, n' est qu' une propriété commune
aux êtres les plus vils, qui se retirent
et se resserrent à l' approche de ce
qui est capable de les blesser ou de les détruire.
Et si vous croyez, ajouta-t-il, qu' on
n' a jamais pu faire d' objection sérieuse contre
l' existence de l' ame, je répéte qu' il est
encore plus difficile de la prouver.
Sophisme ! Reprit l' autre, car il y a mille
choses dont l' existence est sure, sans
qu' elle puisse être démontrée. On ne doute
point, par exemple, qu' il n' existe des

corps, et je soutiens qu' il est impossible
de le prouver par une démonstration. Arrêtez,

p83

interrompit l' adversaire de l' ame,
et de ce qu' on ne doute point d' une chose
ne concluez point qu' on en soit sûr. Ce
qu' il y a de sûr, et qui porte trop légerement
à ne pas douter de l' existence des
corps, c' est une action sensible dont on ne
peut nier effectivement la réalité : mais on
en concluroit mal qu' elle suppose nécessairement
des corps, puisqu' il est certain
qu' elle pourroit être produite autrement.
De même on ne vous niera point tous les
effets qui vous font croire qu' il existe des
ames : nous pensons, nous désirons, cela
est clair ; mais il n' est pas besoin de supposer
des ames pour des effets qui peuvent
exister sans elles.
Je suis de bonne foi, repliqua l' autre,
et voici ce que je veux bien vous accorder.
Peut-être n' est-on pas encore parvenu
à démontrer l' existence de l' ame, c' est-à-dire,
à former une méthode de preuves
qui puisse porter la lumiere et la conviction
dans l' esprit de ceux qui les entendent.
Mais c' est une vérité dont chacun trouve
évidemment la preuve en soi-même ; et
de-là seulement, il s' en suit que les philosophes
qui ont crû l' immortalité de l' ame,
ont pû supposer raisonnablement son existence

p84

bien établie, puisque tous les hommes
se ressemblant par les principes de la raison
comme par la figure du corps, chacun peut
conclure avec sûreté que ce qui est prouvé
pour lui, l' est aussi pour les autres. Mais
s' il reste quelque embarras là-dessus, ajouta
le partisan de l' ame, il tourne à l' avantage
de la religion, en servant à nous
faire connoître combien la révélation divine
étoit nécessaire pour jetter du jour sur
nos ténébres. Et moi, interrompit l' adversaire,
je crois, par la même raison, qu' elle
étoit inutile. Cette dispute fut beaucoup

plus longue ; l' un, s' efforçant avec chaleur
de ramener tout à un matérialisme grossier,
qui ne nous laisse rien à prétendre au de-là
de la durée de nos corps ; et l' autre,
traitant cette opinion de criminelle chimere,
qui est démentie par les lumieres
naturelles, autant que par celles de la religion.
Je prêtai fort attentivement l' oreille à
des discours dont le sujet ne s' étoit jamais
présenté à mon esprit. Mes principes étoient
toujours ceux que j' ai exposés dans une
autre partie de cette histoire. L' exemple
et les leçons de ma mere avoient servi
plus que mes propres recherches à m' y attacher

p85

constamment, et lorsque je les
avois traité d' inutiles, dans un excès de
douleurs auxquelles ils n' avoient pû servir
de reméde, je ne les avois pas moins regardés
comme des vérités spéculatives
dont le seul foible étoit de ne pouvoir servir
à régler les sentimens du coeur. Mais
commençant à former mille doutes sur ce
qui m' avoit paru le plus certain, je trouvai
dans le ton décisif de celui qui avoit
combattu l' existence de l' ame, et peut-être
encore plus dans la nouveauté de cette
opinion, des motifs de m' y arrêter, du
moins pour l' approfondir. Je tins ma curiosité
secrette, et faisant avertir le philosophe
matérialiste que je souhaitois de l' entretenir
à l' écart, je lui marquai un rendez-vous,
où je lui proposai mille questions.
Il y répondit aussi légerement que s' il
se fût préparé à les entendre. Après m' avoir
expliqué son systême : vous êtes, me
dit-il, un homme d' esprit, à qui je n' ai
pas fait difficulté de m' ouvrir librement.
Les sentimens que je vous propose sont
aujourd' hui ceux de tous les honnêtes
gens. On abandonne au peuple toutes les
vieilles chimeres. Ce frein est nécessaire
pour le contenir. La convenance des choses,

p86

le goût de l' ordre, et les loix de la

société, font les seules régles de l' homme
d' honneur et du philosophe. Sa naissance
l' attache à une condition. Son propre bien,
qui est dépendant de celui du public, l' oblige
d' en remplir les devoirs ; et s' il trouble
l' ordre en s' en écartant, il sent lui-même
qu' il est juste qu' on l' en punisse.
C' est une branche qui blesse la symétrie
dans un quinconce ou dans une allée, et
qui doit être retranchée sans pitié.
Je ne fais pas beaucoup d' honneur à ma
raison en confessant la facilité avec laquelle
je me laissai entraîner par de si misérables
principes. Mais si l' on considére qu' après
avoir comme renoncé à mon ancien goût
pour l' étude, et m' être livré à celui du
plaisir, je n' avois rien de plus fort que
l' exemple pour me déterminer, on sera
moins surpris que je n' aie point demandé
d' autre preuve de sa doctrine à mon précepteur,
que le grand nombre d' honnêtes
gens dont il m' avoit fait valoir l' autorité.
Je sens, lui dis-je, la hardiesse de vos décisions,
car je ne trouve point sans force
le raisonnement que votre adversaire a fondé
sur la conviction personnelle. Pour me
la faire regarder comme un vain préjugé,

il faut me mettre dans quelque liaison avec
cette multitude de gens d' esprit qui pensent
comme vous, et je verrai ce que je
dois recueillir de leur témoignage. Il me
promit que cette satisfaction ne seroit
pas long-tems différée.
Dès le jour suivant il me procura la visite
de plusieurs philosophes (c' est le nom
qu' il affectoit de leur donner) à qui je
trouvai effectivement tout l' esprit et toutes
les lumieres qu' il m' avoit vantés. Il m' en
nomma d' autres, qui étoient d' un rang
trop considérable pour être amenés si familierement
chez moi. Je ne fis pas difficulté
de les prévenir, et de rechercher
leur amitié. Je me liai ainsi dans l' espace
de peu de jours avec quantité de personnes
dont le mérite et le nom étoient
également célébres, et ma curiosité n' excepta
pas même l' ordre ecclésiastique.
J' observai dans la plupart, les mêmes procédés ;
beaucoup de réserve, et peu d' ouverture

dans nos premiers entretiens : mais
la confiance naissant bientôt avec un peu
de familiarité, j' admirai effectivement avec
quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions,
et avec quel zele ils s' efforçoient de
me les inspirer. Je me serois figuré qu' ils

p88

avoient quelque intérêt pressant pour motif,
si le soin qu' ils prenoient de se déguiser
au public ne m' eût fait juger qu' ils ne
se proposoient aucun avantage dans cette
vie, et s' il n' eût été clair, par le fond même
de leurs principes, qu' ils n' en espéroient
point d' autre.
Malgré cette réflexion, qui me laissoit
bien des doutes sur la vérité d' une doctrine
si peu utile, le plaisir d' être associé
à une secte distinguée par l' esprit, et d' y
être considéré même, avec cette flatteuse
prévention qui est commune en France
pour les étrangers qui y apportent quelque
réputation de mérite, me fit étouffer
mes anciennes lumieres pour embrasser
une pernicieuse nouveauté. Je ne puis attribuer
cet égarement qu' à la molesse où
je vivois. L' esprit perd sa force en s' assujettissant
trop à l' empire des sens, et cet
affoiblissement volontaire l' accoutume à
ne juger de la vérité que par les impressions
qu' il reçoit des organes du corps. à mesure
même que je me confirmai dans cette
disposition par l' habitude, je sentis croître
mon goût pour des opinions que je n' avois
pas embrassées d' abord sans quelques
difficultés ; et le peu de vigueur qui restoit

p89

à ma raison, je l' employois à justifier mon
erreur. J' ai choqué la nature, disois-je,
quand j' ai cherché à me rendre heureux
par des routes vaines et stériles. Que pouvois-je
attendre de mes idées, puisqu' elles
ne sont rien sans mon corps qui les produit ?
J' étois bien insensé de mépriser la
matiere, elle par qui j' existe, par qui je
sens, et sans laquelle, en un mot, je ne

serois rien ; car n' est-ce point par elle que
je suis capable de plaisir et de peine ? Et
que reste-t-il dans moi à quoi je puisse donner
le nom d' être, lorsque tous mes sens
sont occupés par quelque chose qui les
blesse ou qui les flatte ? Le sentiment de
mon existence dure-t-il plus long-tems que
le composé auquel je donne le nom de mon
corps ? Ne vois-je point qu' il croît par la
force et l' embonpoint de mes membres,
tandis qu' il s' altére et qu' il diminue par
leur déperissement et par leurs maladies ?
Les assemblées qui continuoient de se
faire chez moi devinrent plus sérieuses,
par le nouveau tour que cette manie fit
prendre à nos conversations. J' avois soin
du moins de faire inviter souvent les plus
célébres de nos philosophes, en observant
ces jours-là de n' admettre personne qui

ne fût initié à nos mysteres ; et dans ces
parties philosophiques, tous les secrets de
notre secte étoient discutés et approfondis.
On nous apprit un jour qu' un des plus
zélés partisans de notre doctrine étoit
mort d' une maladie de langueur. La curiosité
devint extrême parmi les associés,
pour savoir de quelle maniere il s' étoit conduit
dans ses derniers momens. On prit
des mesures certaines pour s' en éclaircir,
et le rapport fut tel qu' on se l' imaginoit.
Le philosophe avoit soutenu constament
son rôle. Quoiqu' il eût déféré à l' opinion
vulgaire en s' assujettissant aux cérémonies
ordinaires de l' église, il parut certain par
d' autres circonstances, qu' il étoit mort
tranquille dans nos principes.
Après avoir donné des applaudissemens
à sa constance, quelqu' un proposa de tirer
un fruit considérable de ces sortes d' accidens.
Voici de quelle maniere il nous
expliqua sa pensée : s' il y avoit, nous dit-il,
la moindre vraisemblance dans les préventions
populaires, il faudroit supposer
que ce qu' on appelle l' ame n' auroit jamais
plus de force qu' au moment qu' elle se sépareroit
du corps, par les liens duquel j' entens
dire tous les jours qu' elle est appesantie.
Je voudrois, continua-t-il, qu' il se

p91

trouvât parmi nous un caractere assez ferme
pour entreprendre cette sorte d' expérience ;
c' est-à-dire, que le premier d' entre
nous qui sera menacé de la mort, voulût
faire avertir ses amis, et leur confesser de
bonne foi de quelle maniere il se trouvera
disposé lorsqu' il se croira prêt à rendre le
dernier soupir.
Cette proposition charma ceux qui l' entendirent.
Il n' y eut personne qui n' y consentit
avec ardeur, et j' en vis plus d' un,
qui dans l' impatience d' obtenir un éclaircissement
dont on se promettoit des fruits
merveilleux pour la propagation de notre
doctrine, auroit souhaité d' être promptement
le heros d' une si belle aventure.
Le ciel permit que tous ces souhaits ne
fussent point inutiles. Avant la fin de la
même semaine, un de nos associés qui
se nommoit Monsieur De Treville, homme
riche et connu par son goût pour le
plaisir, fut atteint d' une pleuresie violente
qui le réduisit en peu de jours à l' extrêmité.
Par le penchant qu' on a toujours
à se flatter d' une longue vie, il ne
se figuroit pas que le danger fût aussi grand
qu' il l' étoit pour la sienne ; mais les médecins
en expliquerent autrement leur opinion.

p92

L' un de nos philosophes, attentif
au progrès du mal, ne fit pas difficulté de
l' avertir qu' il avoit peu de jours à vivre. Il
lui rappella sa promesse, en lui demandant
s' il pensoit à l' exécuter ; et soit que la pensée
de la mort n' eût point encore agi sur
lui dans toute sa force, soit que l' idée d' un
frivole honneur continuât de l' emporter
sur d' autres craintes, il le fit consentir à
recevoir chez lui une partie de ceux qui
avoient été témoins de son engagement.
Je fus de ce nombre. L' appareil de la
mort étoit déja dressé dans l' appartement
du malade. Un confesseur, que la bienséance
avoit fait appeller, venoit d' en sortir
après avoir rempli les fonctions de son
ministere. Nous nous approchâmes du lieu
de la scène, où le philosophe mourant, paroissoit

conserver encore toute la liberté de
son esprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit
nos questions. Nous lui en fîmes un
grand nombre, ausquelles il répondit par
divers signes de tête, et quelquefois par
une ou deux paroles qui sortoient difficilement
de sa poitrine. C' étoit l' explication
de ce qu' il sentoit. Nous en recueillîmes
que sa foiblesse étoit extrême, et
que ne s' appercevant d' aucune autre altération

p93

que celle de ses organes, la mort
alloit être pour lui, suivant notre opinion,
une simple dissolution des parties de la
matiere.
Cependant, comme la force de notre
expérience dépendoit des dernieres circonstances
de sa vie, et de l' instant même
où nous le verrions expirer, il étoit à craindre
que son extinction de voix ne nous
privât de la plus importante partie de notre
attente. Nous lui proposâmes, dans cette
crainte, d' abandonner sa main à l' un
de nous, qui la tiendroit dans la sienne,
et de nous faire connoître, en la serrant,
s' il s' appercevoit de quelqu' autre simptôme
que des mouvemens de la matiere.
Il laissa prendre sa main sans résistance,
mais soit excès de foiblesse ou refus de se
prêter à nos vûes, il ne la serra point.
Ses yeux qui rouloient au hasard, et sa
respiration qui commençoit à s' embarrasser,
nous parurent une marque plus certaine
qu' il touchoit à sa fin. Aussi effrayés
peut-être que las de ce spectacle, nous
prîmes le parti de nous retirer.
Les réflexions que nous fîmes sur notre
aventure étant peu capables de nous apporter
plus d' éclaircissemens, il ne se fit

p94

aucun changement dans nos idées. Mais
lorsque nous nous attendions à recevoir
la nouvelle de sa mort, nous apprîmes,
avec surprise, qu' il étoit beaucoup mieux,
et qu' on ne doutoit point de son rétablissement.

Il n' y eut pas un seul de nous qui ne souhaitât de le revoir promptement, et dans l' impatience d' entendre ses propres observations, nous n' attendîmes point sa guérison pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu' il ne pouvoit recevoir notre visite.

Ce compliment nous auroit peu surpris, et nous l' aurions attribué au besoin que le malade avoit de repos, si quinze jours après, lorsqu' on parloit de sa santé comme d' une chose certaine, et que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos assemblées, le bruit ne s' étoit répandu qu' il avoit quitté le monde pour se retirer à l' oratoire. Nous apprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi, à un nombre considérable de philosophes. Les plus déterminés en firent un sujet de raillerie, et plaignirent le bon sens du pauvre Treville, qui ne s' étoit pas sauvé heureusement de sa maladie. D' autres,

frappés d' un événement si singulier, marquerent de l' embarras par leur silence. Mais, comme si le ciel eût pris soin lui-même de ménager les circonstances, on m' avertit presqu' au même instant qu' un ecclésiastique demandoit à me voir de la part de Monsieur De Treville. Cet incident ayant réveillé la curiosité de mes convives, on me pria, si je n' attendois rien de secret dans cette visite, de faire introduire l' inconnu au milieu de l' assemblée.

Il n' y eut personne qui ne s' attendît à quelque ouverture extraordinaire, et l' attente de personne ne fut trompée. Il l' étoit déja beaucoup que Monsieur De Treville eût choisi exprès le tems d' une de nos assemblées pour cette députation. C' est ce que son messager ne fit pas difficulté de nous confesser d' abord. Il s' étoit informé du nom de mes convives, et sur les lumieres qu' il avoit reçues de celui qui l' envoyoit, il avoit cru les circonstances favorables à sa commission.

Son discours fut simple. Il étoit chargé de nous faire le récit des motifs qui avoient porté Monsieur De Treville à la retraite,

et nous ne pouvions, nous dit-il, en esperer

p96

de personne un plus fidéle, puisqu' étant
son confesseur il connoissoit ses
plus intimes sentimens. Le caractere de
Monsieur De Treville étoit connu du public.
Homme d' esprit et d' honneur, suivant
les idées du monde, il avoit vêcu
sans reproches. Madame l' avoit honoré
d' une estime particuliere, et l' éclat de sa
douleur à la mort de cette grande princesse
avoit fait beaucoup d' honneur à la
bonté de son caractere. Son seul défaut
avoit été toute sa vie de vouloir se distinguer
par des opinions supérieures à celles
du vulgaire, et de traiter de foiblesse ou
de superstition tout ce qui étoit reçu du
commun des hommes. Il étoit capable de
découvrir la vérité s' il s' étoit attaché simplement
à la chercher ; mais toujours ardent
à se prévenir contre les opinions de
la multitude, la singularité étoit un attrait
auquel il ne résistoit point, et qui suppléoit
dans son esprit à la force des preuves.
Avec cette disposition il étoit toujours
prêt à recevoir une doctrine nouvelle, si
elle lui étoit proposée avec quelque air
de mystere, et le seul plaisir de penser comme
le petit nombre, lui tenoit lieu de
conviction.

p97

Il n' avoit pas manqué de prêter avidement
l' oreille à la nouvelle doctrine qui
étoit passée de Londres en France. Hobbes
en avoit jetté les semences à Paris pendant
le séjour qu' il y avoit fait avec le roi
Charles. On a vû avec quel succès elle
s' y étoit répandue, et j' avois toujours remarqué
que Monsieur De Treville en étoit
un des plus zélés défenseurs.
Cependant comme la soumission extérieure
aux usages établis étoit un autre
point de cette créance, il ne refusa point
d' écouter les ministres de l' église lorsqu' on
lui proposa de les recevoir dans sa

maladie. Son bonheur voulut que le confesseur
qui fut appellé, connût déja son caractere
par le rapport d' un de ses amis. Il
ne fut point surpris de la douceur et de la
tranquillité avec laquelle il lui vit accepter
les secours ordinaires de la religion, mais
ce qui auroit satisfait un directeur moins
éclairé, n' ayant servi qu' à redoubler ses
alarmes, il lui tint ce discours : je ne suis
point la dupe, monsieur, de cette fausse
résignation avec laquelle vous paroissez
vous soumettre aux fonctions de mon ministere ;
je vous apprens au contraire que
n' ayant que peu d' heures à vivre, c' est

p98

vous-même qui êtes malheureusement
trompé par une erreur dont il vous reste
à peine le tems de revenir. Il est question,
si vos opinions sont fausses, de passer à
ce moment, dans les mains d' un vengeur
terrible, qui ne peut réserver que d' affreuses
punitions au mépris que vous avez
fait de son culte. Comparez le malheur
dont je vous menace aux raisons que vous
avez de ne le pas craindre, et voyez s' il
est sage d' en courir les risques.
Dans quelque épuisement que la maladie
eût déja réduit Monsieur De Treville,
la justesse naturelle de son esprit n' étant
plus combattue par la chaleur du sang ni
par le goût d' une fausse gloire, il lui prit
un tremblement qui se communiqua tout
d' un coup à tous ses membres. Son visage
se couvrit d' une sueur froide. Le voile qui
cache les objets de terreur étant comme
levé à ses yeux, il ne vit pendant quelques
momens que le redoutable appareil du
sort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui
auroit fait pousser des cris, si l' habile confesseur
ne se fût hâté de le rassûrer, en
faisant changer de face à la scéne. Il lui
découvrit les ressources d' un coeur sincere,
qui revient aux devoirs qu' il a négligés,

p99

c' est-à-dire, la bonté d' un juge qui aime

à se laisser fléchir, et qui ne punit jamais
qu' à regret.
Entre les témoignages de repentir qu' un
trouble si pressant lui arracha, il fit à son
directeur l' aveu des engagemens qu' il
avoit avec nous. Le conseil qu' il reçut de
lui fut de nous admettre auprès de son lit,
et de prendre cette occasion pour réparer
le scandale de ses erreurs, en nous confessant
le changement qu' il venoit d' éprouver ;
il y consentit : mais la force du mal
s' opposant à ses résolutions, il tomba
presqu' aussi-tôt dans l' état que j' ai représenté,
et qui lui ôta l' usage de la langue
en notre présence. Ce désordre de ses sens
fut une heureuse crise, qui lui rendit bien-tôt
toute sa vigueur. S' il avoit refusé notre
seconde visite, c' étoit pour prendre le tems
de se fortifier dans ses nouvelles idées ; et
les ayant portées jusqu' à former la résolution
de renoncer au monde, il n' avoit rien
eu de plus à coeur que de nous faire expliquer
un miracle dont il souhaitoit que l' effet
pût s' étendre jusqu' à nous.
Il parut, au compliment dont l' ecclesiastique
accompagna ce discours, que
Monsieur De Treville avoit gardé les mesures

d' un galant homme, en lui cachant
du moins ce qui pouvoit nous commettre
et nous exposer peut-être aux persécutions
d' un zéle indiscret. Cependant, soit que
cette crainte eût d' abord saisi mes associés,
soit qu' une conversion si étonnante, dans
un courtisan dont le mérite étoit aussi
distingué que la naissance et la fortune,
les frappât d' une véritable admiration, ils
garderent un silence qui les auroit fait
prendre pour une troupe de coupables.
J' adressai quelques civilités à l' interprete
de Monsieur De Treville, pour empêcher
qu' il ne s' apperçût de leur trouble, et
l' ayant chargé d' en faire beaucoup de ma
part à celui qui l' avoit envoyé, je le conduisis
jusqu' à son carrosse. Cet excès de politesse
étoit dans moi-même une marque
d' embarras. Je voulois renvoyer l' ecclésiastique
satisfait, comme on tâche de se
délivrer honnêtement d' un homme qu' on
redoute. Ayant rejoint mes convives, j' en

trouvai plusieurs qui se disposoient à partir,
et je ne les arrêtai point. Ceux qui
demeurerent quelques momens de plus
avec moi, soutinrent mieux un personnage
qui n' étoit pas sans difficulté. La conversation
étant retombée comme nécessairement

p101

sur Monsieur De Treville, on
mit en doute si une démarche aussi singuliere
que la sienne ne se dementiroit pas
tôt ou tard ; et sans toucher aux raisons
qui l' y avoient engagé, on conclut de
l' inconstance ordinaire des hommes, sur
tout à l' âge où il étoit et avec les liens
qui le rappelloit au monde, qu' il ne se
sauveroit pas du ridicule d' y reparoître,
après l' avoir quitté avec tant d' éclat. Les
engagemens néanmoins qu' il prit bientôt
à l' oratoire justifierent parfaitement sa
constance.
Je ne m' étois point attaché assez ardemment
au sistême qu' il abandonnoit,
pour en regreter un des plus ingénieux
défenseurs ; et je compris même fort bien
que si l' on pouvoit juger de la certitude
d' une vérité par l' impression qu' elle fait
sur ses sectateurs, il y avoit des inductions
plus favorables à tirer de la conduite
de Monsieur De Treville pour le sentiment
qu' il venoit d' embrasser, que des raisonnemens
vagues et du zéle apparent de
quelques particuliers en faveur de l' opinion
qu' il avoit abandonnée. En recevant
celle-ci, comme une idée philosophique

p102

qui pouvoit être soutenue avec quelque
apparence de force, j' avois toujours été
arrêté par l' étrange supposition qu' il m' avoit
fallu dévorer. Il ne me paroissoit point
aussi clair qu' à mes associés, que la pensée
pût convenir à la matiere : et si j' étois
forcé de confesser que je ne voyois pas
plus clairement qu' elle ne pût pas lui convenir,
il me sembloit que dans une incertitude
dont les lumieres naturelles ne pouvoient

me faire sortir, le seul parti raisonnable
étoit de reconnoître les bornes de
mon esprit, et d' en demeurer au doute.
Cependant j' avois jugé aussi que les lumieres
réunies de plusieurs personnes dont
la probité et le bon sens m' étoient connus,
devoient être de quelque poids pour un
homme qui balance ; et l' exemple, comme
j' en ai déja fait l' aveu, avoit eu plus
de force que mes propres vûes pour m' engager
dans un principe où je trouvois toujours
de l' obscurité. Il s' y étoit joint, sans
doute, un peu de cette vanité badine qui
fait trouver du plaisir à penser autrement
que le vulgaire, et même un peu de
cette fausse gloire qui porte à s' élever au-dessus
des terreurs communes ; comme

p103

si notre maniere de penser sur les choses
étoit capable d' en changer la nature,
et de les rendre telles qu' on le desire ou
qu' on se l' imagine. Mais à quelque autre
source qu' on aime mieux attribuer mon
erreur, il est certain qu' elle n' avoit jamais
été jusqu' à s' assujettir entiérement
mon esprit.
Cette réflexion, à laquelle je m' arrête
avec plaisir pour m' en faire une excuse,
auroit bien plus de force s' il me prenoit
envie de l' appliquer à mes associés, c' est-à-dire,
de mettre en doute si c' étoit sincerement
qu' ils étoient attachés à la doctrine
impie dont ils faisoient profession.
J' aurois du moins, de plus qu' eux, le droit
de faire valoir l' ignorance où j' avois vécu
jusqu' alors sur tout ce qui s' appelle lumiere
de religion. Mais élevés dans d' autres
principes, par quels degrés avoient-ils
pû parvenir à les effacer dans leur coeur
et dans leur esprit ? Il m' arriva même,
pendant que j' avois le plus de penchant
pour leurs opinions, de me sentir quelquefois
rappellé à des idées plus justes,
par des réflexions qui sembloient se présenter
d' elles-mêmes. Quoique j' évitasse
avec soin de mettre Fanny sur ces matieres,

p104

et que mon dessein fût toujours
de la laisser libre dans ses principes de
religion, je ne pouvois me défendre d' ouvrir
souvent les yeux sur l' exactitude avec
laquelle je lui voyois remplir les devoirs
du christianisme, et j' admirois la satisfaction
qu' elle paroissoit tirer de ses propres
sentimens. Il ne faut pas douter que
son caractere naturel, qui étoit la douceur
et la tendresse, ne contribuât beaucoup
à la mettre dans cette disposition.
La vertu même prend toujours la teinture
du temperament. Mais ce qu' il y a ainsi
de plus aimable et de plus parfait dans la
nature se trouve donc malheureusement
inutile, si le motif qui le produit n' est
qu' une chimere : et ses effets les plus charmans,
tels que la régularité des moeurs,
la sagesse et la tranquillité, portent sur des
fondemens trompeurs, dont il n' y a rien de
solide à récueillir. Cette idée me choquoit
quelquefois jusqu' à me dégoûter et de ma
nouvelle philosophie, et de ceux qui me
l' avoient inspirée. Il faut porter l' incrédulité
plus loin, ajoûtois-je, et si le premier
être a été capable de nous engager dans
une erreur si cruelle, il faut s' en faire une
image si odieuse qu' elle nous dispense du

culte ; ou le regarder lui-même comme
une autre chimere, dont l' existence renferme
bien plus de contradictions que
celle de notre ame.
Cependant, soit que ce fût effectivement
la crainte qui eût causé l' embarras
de mes associés, ou que la seule confusion
qu' ils ressentoient de la foiblesse de
leur systême leur fît éviter ma présence
comme un reproche, je fus surpris les jours
suivans de n' en pas voir un seul à ma table.
Le goût que j' avois pris pour leur entretien,
joint à l' absence de Fanny qui
se prétendoit encore assez mal de son incommodité
pour garder son appartement,
m' avoit extrêmement refroidi pour les
excès de bonne chere et de dissipation.
Je ne cherchois pas encore plus loin la
cause de mon changement ; mais lorsque
la compagnie de mes philosophes vint à

me manquer, et que ne croyant point devoir
m' abaisser jusqu' à les faire presser de
revenir, je me retrouvai livré à une société
badine et voluptueuse qui ne m' entretint
que de chansons et de contes à
rire, je me sentis disposé fort différemment
pour des plaisirs où j' avois trouvé
quelques douceurs, lorsque je les partageois

p106

du moins avec mon épouse et ma
fille. Cependant cet ordre de vie se trouvoit
trop bien établi dans ma maison pour
être interrompu légerement. Je pressai Fanny
de prendre quelque chose sur elle-même ;
et lui confessant que la table me devenoit
fort ennuyeuse sans elle, je lui demandai
en grace de ne pas faire durer éternellement
une incommodité qui étoit en
effet fort légere. Elle sourit de mes instances ;
et n' en marquant pas plus de disposition
à me satisfaire, elle se retrancha
sur un nouveau prétexte auquel je ne pus
rien opposer. Ses deux fils étoient malades
au collége, et l' équiétude qu' elle en avoit
ne lui permettoit point de se montrer au public.
La vie qu' elle menoit avec sa fille avoit
d' ailleurs bien plus d' agrément que la
mienne. Elle avoit sû choisir parmi les
dames dont je lui avois procuré la connoissance,
deux amies dont elle avoit goûté
le caractere, et qui étoient pour elle
avec Madame Riding, Madame Des Ogeres
et ma soeur, une compagnie fidelle
dont elle faisoit ses délices dans toutes
les heures qu' elle ne passoit pas avec moi.
Ainsi, pendant que les engagemens que

p107

j' avois pris en quelque sorte avec le public
me tenoient occupé une partie du
jour et de la nuit, elle se livroit à des
plaisirs plus simples dans une société conforme
à ses inclinations. Mais elle ne se
bornoit point là ; et ce que la suite du
tems me fit découvrir malgré elle, donnera,
sans doute, une nouvelle admiration

pour son caractere. Les amies dont elle
avoit fait choix étoient non-seulement tendres
et généreuses comme elle, mais se
faisant un devoir de joindre l' exercice de
ces deux qualités au sentiment du coeur,
elles employoient continuellement leurs
soins et leurs richesses à l' exercice de toutes
sortes de vertus. Si elles n' avoient pas
eu besoin d' exhortation pour inspirer le
même goût à Fanny, leurs secours lui
avoient été utiles dans un pays qu' elle ne
connoissoit point, pour seconder ses intentions,
et pour diriger ses bienfaits. Il
n' y avoit plus de miserables aux environs
de ma demeure, depuis que Fanny avoit
trouvé le moyen de répandre sécretement
ses largesses. L' infortune et la tristesse étoit
un titre pour obtenir de l' accès auprès
d' elle, et pour tirer de sa bouche et de
sa main du soulagement et des consolations.

p108

Je lui avois donné un empire absolu
sur mes richesses, en lui faisant promettre
qu' elle n' épargneroit jamais rien
pour satisfaire ses moindres goûts. Quel
charme pour mon coeur, si lorsque je lui
reprochois de faire trop peu de dépense
pour sa parure et pour ses commodités,
elle m' eût fait du moins connoître à quels
plaisirs elle sacrifioit des goûts si ordinaires
à son sexe ; et que je lui portai d' envie,
dans la suite, en apprenant qu' elle avoit
senti plutôt que moi la douceur qu' on peut
trouver à faire le bonheur d' autrui ! Le
mérite qui languissoit sans secours, les talens
qui demeuroient inutiles par l' indigence,
la beauté qui manquoit d' appui et
qui étoit exposée à devenir la proye du
riche voluptueux, l' orphelin, la veuve,
enfin, tout pauvre et tout miserable qui
n' étoit pas digne de l' être, eut part à
l' attention et aux liberalités de Fanny. Ma
fille, qui trouvoit dans son coeur le même
penchant à faire du bien, ne se contenta
point d' entrer par ses desirs dans les entreprises
de sa mere. Elle s' ouvrit à part
différentes voyes pour imiter son exemple ;
et dans le tems qu' elle la felicitoit d' être
si bonne, en lui marquant une espece de

p109

jalousie de ne pouvoir donner le même
essor à ses sentimens, elle trouvoit le
moyen d' en faire presqu' autant qu' elle,
avec ce qu' elle déroboit secrettement à
sa parure et à ses plaisirs.
C' étoit donc pur dégoût pour la compagnie
tumultueuse, et pour le genre de
vie dont je m' étois flatté de leur faire un
bonheur, qui leur faisoit craindre de se
rengager dans les repas et dans les fêtes
où je les pressois continuellement de reparoître.
L' ardeur avec laquelle je m' étois
porté à ces frivoles occupations, leur
avoit fait croire que j' y avois un penchant
particulier, et n' osant condamner ouvertement
mon goût, elles en parloient
quelquefois avec une complaisance qui
entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte
que Fanny m' avoit apporté, devint
encore plus vraisemblable par l' augmentation
réelle de la maladie de mes enfans.
Ils furent saisis tous deux d' une fiévre maligne,
qui se termina par un mal encore
plus dangereux. La petite vérole
se déchaîna sur eux avec toute sa fureur,
et suivant l' ordre du collége,
ils furent transportés dans un autre lieu,
pour sauver de la contagion une multitude

p110

de pensionnaires. Les alarmes de
Fanny ne peuvent être représentées. Elle
auroit voulu avoir ses deux fils, leur donner
tous ses soins, et ne les pas quitter
un moment. Mais le recteur nous rassura
par l' éloge qu' il nous fit du gouverneur
qu' il avoit mis auprès d' eux. C' étoit un
homme dont l' attachement et le zéle
surpassoit toutes nos idées. Il s' étoit renfermé
avec eux dès le commencement
de leur maladie ; et lorsque la crainte
éloignoit les plus teméraires, il avoit
déclaré que la présence même de la
mort n' étoit point capable de le refroidir.
Je ne connoissois point encore ce
gardien fidelle. Sa modestie, son désintéressement,
et cent vertus dont le recteur
me parloit avec admiration, lui

avoient toujours fait éviter de paroître
devant moi. Il s' étoit borné lui-même à
des appointemens médiocres, et lorsque
je l' avois fait presser de venir quelquefois
à ma maison, il s' en étoit défendu,
par la crainte, disoit-il au recteur, que
je ne le forçasse d' accepter des présens,
ou d' autres libéralités qu' il étoit résolu de
refuser. Un mérite si rare dans un homme
à qui je ne supposois point d' autres

p111

motifs que les obligations de son emploi,
m' inspiroit autant d' estime et d' affection
pour lui, que de reconnoissance pour le
recteur, de la main de qui je le tenois.
Ma résolution étoit de lui faire quelque
jour un sort digne de lui, en lui assurant
des récompenses proportionnées à ses
services, et ce desir s' accrut encore par
l' heureux succès des soins qu' il rendit à
mes enfans. Ils réussirent avec tant de
bonheur, qu' il ne leur resta pas la moindre
trace d' une maladie, dont l' effet le
moins terrible devoit être de les défigurer
entiérement. Le recteur, en m' apportant
cette heureuse nouvelle, se chargea
de me les amener avec leur gouverneur,
aussi-tôt qu' ils auroient repris leurs forces ;
mais il ne put le faire consentir à cette
visite. La crainte de mes bienfaits devint
un prétexte encore plus naturel, après le
service signalé qu' il m' avoit rendu. En
vain le fis-je solliciter en effet de recevoir
un présent convenable à ma reconnoissance ;
il le refusa avec la même noblesse,
et mes instances furent une autre raison
de laquelle il prit comme droit de nous
fuïr, lorsque je paroissois au collége avec
mon épouse.

p112

Quoique ce désintéressement fût poussé
jusqu' à l' affectation, il ne me vint aucun
soupçon de la vérité, et je remerciois
le ciel qui prenoit soin de favoriser
ainsi tous mes desirs. D' un autre côté les

lettres que je recevois de M et Madame
De L m' apprenoient qu' ils étoient
tranquilles à Londres, et que les affaires
de Mylord Clarendon y prenoient une
face plus heureuse. Il m' avoit écrit lui-même
que sa famille étoit revenue de ses
alarmes, et qu' après une longue explication
qu' elle s' étoit ménagée avec le roi,
ce prince l' avoit traitée avec des marques
de bonté et de confiance, qui la faisoit
mieux esperer de l' avenir. Charles étoit peu
dissimulé, et le comte de Clarendon connoissoit
assez son caractere pour se reposer
sur sa parole ; ce qui lui restoit de défiance
ne venoit que de la malignité d' un certain
nombre d' ennemis qu' il s' étoit fait
dans son ministere, et dont il croioit la
haîne incapable de se ralentir. La reconciliation
de la duchesse d' York avec
le roi, avoit été suivie d' une faveur si
éclatante, qu' elle auroit dû calmer entiérement
les inquiétudes du comte, s' il ne
l' avoit regardée comme un nouveau motif

de jalousie pour ceux qui le haïssoient.
Mylord Combury son fils aîné, avoit obtenu
la charge de grand écuyer, et le
roi avoit témoigné, en le revêtant de
cette dignité, qu' il prétendoit récompenser
les services du pere. Mais aussi foible
que sincere, il étoit toujours à craindre
qu' il ne se laissât surprendre aux inspirations
de ceux qui l' approchoient, et que
ces apparences de bonté ne cédassent encore
à ses anciens ressentimens.
Cependant le présent étant capable de
nous rassurer, je fis part de ces agréables
évenemens à Fanny, et me croyant
mieux que jamais avec la fortune, je lui
renouvellai mes instances pour la tirer de
cette vie simple et retirée, dans laquelle
elle paroissoit s' oublier. Tous les prétextes
étoient levés. Je lui proposai une fête
délicieuse, où je l' invitois à reparoître
aux yeux d' une infinité d' honnêtes gens
qui continuoient de se trouver à ma table,
et qui se plaignoient de ne l' y pas voir depuis
si long-tems. J' avois formé avec
eux le projet d' un divertissement magnifique
dans mes jardins de Saint Cloud,

et rien n' y devoit être épargné pour le
plaisir et pour l' éclat. J' en fis la description

p114

à Fanny. Elle l' écouta attentivement,
et je me figurai que l' embarras dont je lui
voyois donner quelques marques, étoit
une maniere d' applaudir à mon dessein,
en portant l' admiration jusqu' à l' étonnement.
Mais la réponse qu' elle me fit, me
força de changer d' idée.
Vous ne me reprocherez jamais, me
dit-elle, de condamner vos plaisirs, et
c' est une satisfaction continuelle pour
mon coeur de vous voir goûter quelque
chose avec cette ardeur et cette joie.
Mais si vous permettez que je vous parle
avec la confiance que je dois à votre affection,
je m' afflige pour moi-même de ne
me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche
quelquefois comment il s' est pû faire
que la conformité qui est dans nos caracteres
ne s' étende point jusqu' à nos plaisirs,
et cette différence m' humilie. Je vous
avoue, continua-t-elle, que ne pensant
qu' à vous plaire, je me suis efforcée long-tems
de porter un visage tranquille à vos
fêtes, et de vaincre l' ennui qui m' y a
toujours assiégé le coeur. Je vous promets
encore la même complaisance, si
vous m' en faites une loi. Mais lorsque je
vous vois attentif à prévenir tous mes desirs,

p115

et que je ne puis douter du sentiment
qui vous fait souhaiter de me rendre
heureuse, je ne dois pas vous déguiser
comment je puis l' être. Ce ne sera
jamais par la dissipation et le tumulte.
J' aime la paix de l' imagination, sans laquelle
je ne me figure ni liberté d' esprit, ni
tranquillité du coeur. Mes malheurs et
mes fautes ne sont venus que de mon
trouble. Je veux que l' amour et la vertu
n' ayant rien qui les contraigne, ou qui
les suspende un moment dans mon ame.
Ils suffisent pour l' occuper seul. Je n' ai

pas besoin d' autres sources de joie. Jouissez
de vos plaisirs, et donnez-moi les
restes de votre tems dans ma solitude,
où je serai trop contente lorsque vous viendrez
passer avec moi quelques momens.
Je l' écoutois avec une attention qui
me faisoit remarquer jusqu' à ses moindres
mouvemens. Comme elle s' étoit fait quelque
effort pour m' expliquer ses sentimens
avec cette liberté, son visage s' étoit couvert
d' une aimable rougeur, et je lisois
dans ses yeux qu' elle n' étoit pas sans quelque
crainte de me trouver opposé à ses
vûes. J' étois sûr de lui plaire par ma réponse.
Et quelle autre vûe étois-je capable

p116

de me proposer que celle de lui plaire ?
Je me hâtai de lui dire : vous m' assurez
donc que vous êtes sans goût pour les plaisirs
que j' ai voulu vous procurer ? Jugez
si j' en conserverai beaucoup moi-même
après cette déclaration, lorsque le ciel
m' est témoin que dans tout ce que vous
m' avez vû rechercher le plus ardemment,
je n' ai pensé qu' à satisfaire le vôtre. Quelle
idée avez vous de mon amour, si vous me
croyez sensible à quelque plaisir qui ne
puisse pas vous toucher ? L' ardeur de vous
rendre heureuse m' a fait illusion. Mais puisque
je me suis trompé si malheureusement
dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire,
c' est à vous-même que je l' abandonne
désormais ; et je commence non-seulement
par rompre la partie de Saint Cloud, mais
encore par réformer absolument ma table.
Elle s' opposa à cette résolution. La bienséance,
me dit-elle, avec beaucoup de
douceur, ne vous permet pas de faire ce
changement tout d' un coup. Votre table
est établie ; le projet de votre fête est répandu,
et vous en avez ordonné les préparatifs.
Il n' y a point de prétexte qui puisse
vous tenir lieu d' excuse. D' ailleurs il est

p117

difficile, ajoûta-t-elle en souriant, que vous

renonciez sans quelque regret à des amusemens,
dont votre imagination s' est entretenue
avec plaisir ; et lorsque vous avez
tant d' indulgence pour mes goûts, je n' en
suis que plus obligée de souhaiter la satisfaction
des vôtres. Je vous accompagnerai
à Saint Cloud : vous continuerez
de recevoir ici vos amis : et vous
m' accorderez à l' avenir la liberté de suivre
mes inclinations.
Je l' assurai qu' elles décideroient des
miennes. J' ignorois en effet jusqu' où la
forme de vie que j' avois embrassée convenoit
à mes propres penchans. Les raisonnemens
vagues qui m' y avoient déterminé
n' étoient point encore assez éclaircis
par l' expérience. J' avois conclu de ce qui
s' étoit passé dans mon coeur, que le bonheur
ne pouvoit consister que dans le plaisir ;
mais le soin du bonheur d' autrui, auquel
j' attachois la meilleure partie du
mien, m' avoit toujours ôté la pensée
d' éxaminer si c' étoit de l' espece de plaisirs
dont j' avois fait choix, que je devois attendre
pour moi-même une véritable satisfaction ;
et celle que j' y avois trouvée
jusqu' alors, étoit moins venue de mon

propre goût, que de l' espérance où j' avois
été de satisfaire effectivement celui de
mon épouse et de ma fille : sans jetter encore
les yeux plus loin, je demandai à
Fanny, si elle croyoit Cécile aussi mal-disposée
qu' elle, pour les amusemens que je
leur avois procurés ? Sa réponse me causa
une autre surprise :
vous me parlez de Cécile, me dit-elle,
et j' étois étonnée que depuis l' entretien
que vous avez eû avec elle, vous n' ayiez
pas fait attention au changement qui se
fait tous les jours dans son humeur. Je ne
m' en suis pas trop alarmée lorsque j' ai
crû que l' amour y pouvoit contribuer, et
le consentement que vous accordiez à son
mariage avec Dom Thadeo me faisoit
penser avec plaisir qu' elle étoit assez touchée
de son mérite pour se croire heureuse
de recevoir sa main. Mais elle vous a découvert
le fond de son coeur, et j' ai tiré
d' elle plusieurs fois les mêmes aveux. Si

elle est possedée de quelque passion, ce
n' est pas pour cet amant. Je lui trouve
néanmoins plus de langueur et de mélancolie
que jamais. En vain je la presse de
s' ouvrir. Elle me prie d' être tranquille sur
son compte, et dans le tems qu' elle s' efforce

p119

de me déguiser ce qui l' agite, elle se
trahit quelquefois par des larmes. Il me
naît un soupçon, continua Fanny, et je
n' ai differé à vous le communiquer que
pour me donner le tems de l' éclaircir. Ne
seroit-ce pas le duc de Montmouth qui
lui auroit gagné le coeur par l' éclat de sa
figure ? Elle s' est informée cent fois si nous
n' avions pas eu de ses nouvelles ; et quand
je lui demande quel intérêt elle y prend,
sa seule réponse est qu' il lui semble étrange
qu' après avoir marqué tant d' ardeur
pour moi, il garde un silence qui ne s' accorde
point avec une passion si vive. Cette
inquiétude, ajoûta Fanny, n' est pas une
marque d' indifférence, et je suis trompée
si Cécile n' aime le duc. Quelle apparence,
lui répondis-je sans balancer, qu' une
fille si sage et si retenue, se fût livrée à des
sentimens dont elle n' a pas le moindre
fruit à prétendre ? Le duc est libre à la
vérité, et je me figure bien qu' après avoir
marqué si peu de fierté dans son premier
mariage il pourroit penser à ma fille sans
s' avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois
entendu blâmer son caractere, et qui n' ignore
pas la folle ardeur qu' il a conçûe
pour vous, comment pourroit elle esperer

p120

quelque fruit raisonnable de ses sentimens ?
Vous n' avez pas sû, interrompit
Fanny, que le penchant du duc a balancé
d' abord entre ma fille et moi ; et me racontant
tout ce qu' elle s' étoit imaginée
chez Mylord Clarendon, elle me parut
persuadée que les soins extérieurs du duc
et tous les empressemens qu' il avoit marqués
pour elle-même, n' avoient été qu' une

feinte, qui lui avoit servi fort heureusement
à déguiser sa véritable passion.
L' air de vrai-semblance qu' elle donna
par d' autres réflexions à cette étrange conjecture,
me la fit regarder à la fin d' un
autre oeil ; et quoique le caractere de Cécile,
que je connoissois par tant d' épreuves,
me parût supérieur à certaines foiblesses,
je n' eus pas de peine à me persuader qu' un
coeur aussi plein de sentimens que le sien,
échauffé encore par les exemples de tendresse
qu' elle avoit continuellement dévant
les yeux, pouvoit s' être rendu aux
séductions du duc. Je raisonnois sur la
foiblesse ordinaire de son sexe, car en attribuant
à ma fille cette espece de corruption,
j' avois regret de changer quelque
chose à l' opinion que j' avois toujours eûe
de sa délicatesse. Sans lui faire un crime de

son inclination, j' aurois souhaité qu' elle
ne se fût point aveuglée jusqu' à ne découvrir
que des vertus dans un homme que
je ne l' aurois pas crue capable d' aimer si
elle avoit ouvert les yeux sur la plus légere
partie de ses défauts. Un emporté, un imprudent,
un présomptueux, ne me paroissoit
pas digne du coeur de Cécile. Et puis
je trouvois qu' après avoir eu de si justes
raisons de se défier un peu de l' amour,
c' étoit manquer de prudence que de s' être
engagée si légerement.
Une découverte de cette nature, que
nous aurions eu raison de traiter d' importante,
si elle avoit été fondée sur des preuves
plus certaines que de simples soupçons,
nous parut demander beaucoup de
conduite et de ménagement. Je recommandai
à Fanny la vigilance qui convient
à une mere, et portant l' injustice jusqu' à
chercher tous les moyens d' arracher son
secret à ma chere fille, je renouvellai plusieurs
fois les efforts que j' avois déja faits
pour le tirer de sa bouche. Elle crut que
mes questions regardoient encore Dom
Thadeo. En confessant qu' il avoit changé
de méthode, elle ajouta qu' elle ne se sentoit

pas plus de penchant pour lui, et que
si j' aimois son repos elle me demandoit en
grace de la délivrer de ses importunités.
Vous serez satisfaite, lui dis-je ; si je l' estime
assez pour avoir approuvé les soins qu' il
vous a rendus, ma tendresse pour vous y
mettra des bornes lorsqu' ils commencent
à vous paroître si fatiguans. Mais vous
flattez-vous de me déguiser longtems que
vous avez une autre passion au fond du
coeur ? Vous croyez-vous capable de me
tromper, ajoutai-je en la regardant tendrement ?
Vous Cécile, dont j' ai si bien connu
l' ame, dans le tems d' une erreur innocente,
et si chere encore que je ne crains
pas de la rappeller. Ah ! Chere fille, repris-je,
avec la même ardeur, vous êtes faite
pour l' amour. On n' est pas dur quand on
est né d' un pere et d' une mere si sensibles.
Puissiez-vous devoir toute la douceur
de vos jours à une passion sage et heureuse !
Mais pourquoi faites-vous difficulté
de vous ouvrir à moi ? Je n' attens que le
nom de votre amant pour employer tous
mes soins à vous unir avec lui.
Elle baisa affectueusement mes mains,
et la maniere ardente dont elle les pressoit

avec ses lévres, me faisoit connoître qu' il
y avoit plus d' agitation dans son coeur
qu' elle n' en marquoit dans son discours,
et que je ne pouvois en démêler sur son
visage. Mais s' obstinant à se taire, elle me
laissa dans la même inquiétude où j' étois,
c' est-à-dire, presque certain qu' elle étoit
pressée de quelque trouble extraordinaire,
et sans aucune lumiere pour en pénétrer
la cause. Elle tient de vous, dis-je à sa
mere qui attendoit impatiemment le succès
de cet entretien. Souvenez-vous combien
de tems vous avez porté un fatal secret,
qui vous a brûlé le sein sans pouvoir
vous arracher un seul cri, et dont vous
n' avez pas même conçu que la flamme se
communiqueroit tôt ou tard jusqu' à moi.
Fanny, allarmée effectivement de ce souvenir,
résolut plus fortement que jamais de
se faire jour dans le coeur de sa fille. J' ajoutai
que perdant toute espérance pour

Dom Thadeo, je ne croyois pas que la
bienséance nous permît de le retenir plus
longtems avec nous. Elle fut du même
avis, et je me chargeai de lui expliquer là-dessus
nos sentimens.
Ce n' étoit pas une entreprise où je pusse
me dispenser de quelques ménagemens.

p124

Je priai Dom Thadeo de passer avec moi
dans mon appartement, et redoublant
les civilités avec lesquelles j' étois accoûtumé
de le traiter, je lui demandai d' un ton
fort ouvert, s' il commençoit à se louer
un peu de la complaisance de Cécile. Je
voulois connoître par son propre aveu le
degré de ses esperances. Il me confessa
que l' amour ne lui avoit jamais été moins
favorable, et que loin d' avoir gagné quelque
chose à suivre mes conseils, son silence
et ses soins respectueux n' avoient
servi qu' à reculer ses progrès. Il étoit au
point d' expliquer ses sentimens, et s' ils
n' étoient pas écoutés avec bonté, on se
faisoit violence du moins pour les entendre ;
au lieu que le parti qu' il avoit pris de
ne faire parler que ses yeux et ses soins,
le réduisoit à douter si l' on y faisoit la
moindre attention, et lui ôtoit en même
tems la hardiesse de renouveller un langage
dont il craignoit qu' on ne pût s' offenser.
Il ajouta mille réflexions chagrines,
qui marquoient le desespoir de son coeur,
et parmi lesquelles je crûs entrevoir les
mouvemens d' une violente jalousie.
J' attendois quelque éclaircissement, et
je l' excitai par mes discours à s' ouvrir

p125

davantage ; mais s' étant réduit à me demander
par de nouvelles instances ma
compassion et mon secours, je pris ce
moment pour lui témoigner le regret que
j' avois de ses peines, en lui déclarant que
je n' esperois plus moi-même de le voir
réussir dans une entreprise dont j' avois souhaité
le succès autant que lui. Ma fille étoit

à vous, lui dis-je, si vous aviez pu lui inspirer
le moindre sentiment de tendresse.
Mais son repos m' est cher, et lorsqu' elle
desire absolument de ne plus entendre parler
d' amour, je ne puis me refuser à ses instances.
L' absence, ajoutai-je, aura bien-tôt
son effet ordinaire pour la guérison de
votre coeur.
Il comprit trop aisément ma pensée pour
me demander d' autres explications. Je fus
touché de la douleur qu' il me laissa voir
dans ses yeux. Les circonstances de son
départ ne me furent pas moins sensibles.
Il n' ajouta pas un seul mot qui regardât
Cécile. Le coeur serré, et la voix presque
éteinte, il me remercia en peu de mots des
témoignages d' amitié qu' il avoit reçus dans
ma maison. étant allé du même pas dans
l' appartement de Fanny et dans celui des
autres dames, il leur fit ses remercimens

et ses adieux, avec le même air de tristesse.
Je ne m' informai point s' il avoit vu Cécile ;
mais ne doutant point que sa résolution
ne fût de se retirer dès le même jour,
je lui envoyai quelques présens qu' il accepta
avec beaucoup de politesse et de reconnoissance.
Loin de me défier du noir orage qui
étoit prêt à se former sur ma tête, je me
crus heureux d' avoir pu me dégager si
honnêtement d' une espece de lien, que je
craignois de ne pas trouver si facile à rompre.
J' en parlai dans ce sens à mon épouse,
et je félicitai Cécile de sa liberté. C' étoit
une nouvelle satisfaction pour moi, de les
croire toutes deux contentes de la complaisance
que j' avois eue pour leurs desirs.
L' une obtenoit ce qui étoit, disoit-elle,
le plus conforme à ses inclinations. L' autre
étoit délivrée de l' unique sujet de peine,
dont j' avois pu lui arracher l' aveu. Je
regretai si peu ces deux changemens, que
je crus au contraire mon repos mieux établi
que jamais, par la tranquillité des deux
chers objets dont je le faisois dépendre. Il
ne me restoit qu' à prendre un nouvel arrangement
pour moi-même. Devant quelque chose
au public, depuis que je me

p127

trouvois lié avec tant d' honnêtes gens, je
ne pouvois penser à réformer si brusquement
ma table. Quoique je ne me fusse
jamais senti une inclination bien ardente
pour ce genre de plaisir, j' y avois pris
assez de goût, pour m' imaginer du moins
qu' en prenant tôt ou tard le parti d' y renoncer,
ce seroit un sacrifice que l' amour
me feroit faire à Fanny ; mais elle
reconnoissoit elle-même que la bienséance
m' obligeoit à quelques égards pour mes
amis. Ainsi, m' attachant à peu-près au plan
qu' elle m' avoit tracé, je me flattai que mon
tems seroit fort heureusement employé,
lorsque je le partagerois entr' elle et les plaisirs
dont je commençois à me faire une habitude.
Je n' ai jamais si bien reconnu que dans
cette occasion combien nous devenons
obscurs et impénétrables à nous-mêmes,
aussi-tôt que l' imagination se livre à de
frivoles amusemens, qui ôtent à l' esprit le
pouvoir de s' exercer par ses réflexions. Je
m' étois abandonné jusqu' alors aux plaisirs,
dans la seule vue que j' ai rapportée ; et
n' ayant rien de certain que mes motifs,
j' avois peu examiné la nature d' une multitude
d' occupations légeres, dont l' exemple

p128

d' autrui et ma propre expérience me
faisoient juger tous les jours que j' avois en
effet de la douceur à recueillir. Le goût
de Fanny ne décidoit point absolument
de leur force. J' ai fait remarquer mille fois
que son caractere la portoit à la mélancolie,
et le penchant qu' elle pouvoit avoir
pour une autre sorte d' amusemens, n' empêchoit
point que ceux dont je lui avois
fait faire l' essai ne fussent capables de satisfaire
un caractere plus vif. Il est vrai que
pour moi qui ne me proposois point d' autre
bonheur que le sien, tout ce qui n' étoit
pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais
faire une forte impression sur mon coeur.
Mais aussi longtems néanmoins que je pouvois
trouver quelque agrément dans ce qui
n' étoit point contraire à cette vue dominante,
pourquoi me serois-je refusé un plaisir

qui pouvoit se concilier avec tous les
devoirs de ma tendresse ?
C' est ainsi que faute de réflexion sur les
véritables mouvemens de mon coeur, j' avois
pris la satisfaction que j' avois quelquefois
trouvée à table et dans la dissipation
de mes autres amusemens, pour un goût
que j' attribuois à mon caractere, et que je
les croyois capable de satisfaire par leur

p129

nature. La nouvelle expérience que j' en
fis ne tarda guéres à me détromper. Je ne
fus pas plutôt à table, avec la pensée que
je ne devois plus y voir Fanny et Cécile,
que la langueur et l' ennui prirent la place
de l' enjouement que j' y avois toujours
porté. Leur absence n' étoit auparavant
qu' un mal passager, que je supportois par
la certitude de le voir finir. Mais la conversation
la plus vive, et tous les rafinemens
de la bonne chere, me devinrent un
supplice, lorsque je fus assuré que je ne
les partagerois plus avec elles. Ce ne fut
pas néanmoins tout d' un coup que je reconnus
ce changement. Je m' efforçai même
assez longtems de surmonter une pésanteur
qui ne m' étoit plus ordinaire, et
que je crus pouvoir attribuer d' abord à
quelque altération de santé. Elle n' étoit
que dans le fond de mon coeur, dont le
trouble se communiquoit à mon esprit.
Enfin continuant de reconnoître qu' elle
me poursuivoit de même, dans toutes les
parties de dissipation où je me laissois encore
entraîner par mes amis, j' ouvris les
yeux sur la cause de cette incommode agitation.
Plaisirs frivoles ! Amusemens sans
force ! M' écriai-je un jour en portant de

p130

plus près mes réflexions sur moi-même,
vous n' êtes pas faits pour remplir mon
coeur. Je sens quel est le seul bien qui
puisse m' attacher sans dégoût, et je me fais
un tort cruel d' en troubler la jouissance
par de si misérables diversions.

En m' arrêtant encore à cette seule idée,
j' aurois abandonné sans balancer toutes
les sociétés où le seul goût de l' amusement
m' avoit engagé, si la crainte de m' exposer
à quelque raillerie par un changement trop
brusque, n' eût toujours été assez forte pour
me retenir. J' étois d' ailleurs à la veille du
divertissement que j' avois fait préparer à
Saint Cloud, et le sentiment de Fanny
même étoit que je ne pouvois rompre une
partie annoncée depuis si longtems. Mais
je lui fis l' aveu de mes nouvelles dispositions,
ou plutôt en examinant avec elle
ce qui s' étoit toujours passé dans mon coeur,
je lui confessai que j' avois été trompé par
de fausses espérances ; je lui confessai que
tous les plaisirs dont je m' étois fait une si
douce idée, ne me paroissoient plus qu' une
honteuse illusion. Elle reçut ce discours
avec une joie modeste, qui n' exprimoit pas
toute la satisfaction qu' elle en ressentoit.
Mais après m' avoir regardé un moment,

comme pour attendre si je n' avois rien à
lui dire de plus : j' ai prévu, reprit-elle,
que vous porteriez tôt ou tard ce jugement
de vos projets de vie heureuse. On
n' entendroit pas tant de plaintes sur la misere
de notre condition, si des biens qui
dépendent de la fortune, et que tout le
monde peut se procurer avec un peu de
bonheur ou d' industrie, étoient capables
de faire régner dans le coeur une véritable
paix. Ils méritent pourtant le nom qu' on
leur donne, puisque leur privation est accompagnée
de mille autres sortes de peines.
Mais savez-vous, ajouta-t-elle, en quoi
je m' imagine que l' erreur consiste ? C' est
précisément dans les deux excès, dont il
semble que vous ne reconnoissiez l' un que
pour vouloir déja vous précipiter dans l' autre.
Se faire un objet unique des biens sensibles,
ou les croire si méprisables qu' il n' y
ait rien à se promettre d' eux pour la douceur
de la vie, je crois que c' est ignorer
également leur nature et la nôtre.
Cette réflexion fut interrompue par une
visite importune, qui ne nous permit point
de continuer notre entretien ; mais elle
demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois

le caractere judicieux de Fanny,

p132

et j' avois trouvé dans son discours une
vraisemblance dont j' étois frappé. Les
aveux que j' ai faits dans vingt endroits de
cette histoire doivent avoir accoûtumé
mes lecteurs à l' humble opinion que j' avois
de moi-même. Un dégoût insurmontable
pour mes anciens principes m' ôtoit
jusqu' à la pensée de les rappeller pour
en faire usage ; et me défiant de tout ce
qui m' étoit suggéré par ma raison, il ne
me restoit guéres d' autres régles de conduite
que le sentiment. Je n' exagere point,
si j' ajoûte que dans la facilité avec laquelle
j' avois prêté l' oreille au matérialisme, il
étoit entré moins de lumiere et de conviction,
que d' envie d' humilier mon ame en
la rabaissant au plus vil état dont j' eusse
l' idée, et de tirer une sorte de vengeance
des mauvais offices qu' elle m' avoit rendus.
Mon coeur étoit heureux par l' amour ; j' avois
comme renoncé à l' être par la sagesse,
et je commençois à la redouter au contraire
comme l' ennemie de mon bonheur. Cependant
la malheureuse expérience que je
venois de faire des plaisirs, le souvenir
même de ma foiblesse dans une occasion
que je ne me rappellois pas sans honte et
qui me faisoit éviter jusqu' au nom de la

p133

comédienne espagnole, enfin, des semences
d' inquiétude, que me laissoit dans
l' esprit un vuide déja commencé par la
résolution où j' étois d' abandonner mes
frivoles occupations, me firent recevoir
avidemment de la bouche de Fanny le
nouveau plan de conduite qu' elle sembloit
me tracer.
Mais en concevant que ce qui ne me
paroissoit peut-être ennuyeux que par sa
continuité, pouvoit devenir plus agréable
lorsqu' il seroit pris avec quelque mêlange,
il me restoit à chercher un fond d' occupations
moins badines pour remplir les intervalles.

Ce soin, dont je m' occupai quelque tems, m' entraîna malgré moi dans une réflexion fort amere sur le malheur de la condition humaine, qui n' offre presque rien dont on puisse se faire une ressource assûrée contre l' ennui. L' amour même, dont je faisois mon suprême bonheur, me laissoit cent momens qui demandoient d' être autrement remplis. Je ne pouvois être sans cesse avec mon épouse, sans m' exposer peut-être au danger de la fatiguer par mes caresses mêmes, ou du moins sans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empressemens excessifs d' un mari. Ce ne

p134

fut qu' après une longue méditation que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroissoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le seul dont il y ait quelque satisfaction solide à espérer dans l' ordre naturel, pour un homme capable de réflexion et de sentiment.
Après m' être convaincu plus fortement que jamais par une courte revue du passé, que la vérité et la sagesse philosophiques sont des chimeres de l' imagination, je me figurai que l' étude de la nature ayant du moins un objet réel et sensible, elle pouvoit attacher l' esprit avec d' autant plus de satisfaction, qu' elle roule sur les objets qui nous environnent ; sans compter que les erreurs où elle peut conduire ne sont jamais assez importantes pour altérer notre tranquillité ni celle d' autrui. Dans cette idée, je pensai recueillir tout ce qui avoit été composé de plus estimable sur cette matiere, et j' y compris, avec ce qui porte le nom de phisique, cette multitude de sciences qui sont renfermées sous celui de mathématiques. Loin de m' effrayer à l' entrée d' une carriere si vaste, son étendue même fut une autre raison de m' y engager,

p135

parce qu' elle me découvroit une

espace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt des bornes. Je ne me proposai point d' autre objet pour l' esprit ; et si je ne donnai point l' exclusion absolue au reste des sciences et des arts, ma résolution fut de ne les admettre qu' à la même condition que les plaisirs, c' est-à-dire, par intervalles, et comme de simples délassemens.
Je n' avois rien à desirer pour le coeur, aussi long-tems que l' amour y régneroit avec le même empire. Cependant je conçus, par la satisfaction que Fanny et Cécile prenoient à faire du bien, que c' étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m' en faisoit déja former cette idée, et je n' eus d' embarras qu' à chercher par quelles lumieres je devois régler mes bienfaits.
Mes premiers mouvemens me firent penser au mérite négligé, et à la vertu maltraitée par la fortune. J' avois observé toute ma vie avec quel étrange caprice la nature distribue ses faveurs. Il semble qu' elle affecte de les répandre parmi les indigens, comme si ne songeant qu' à sa propre gloire elle affectoit de montrer que

son pouvoir est indépendant des richesses ; et la fortune qui en a mérité le titre d' aveugle, ne s' empresse guére de réparer les injustices de la nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d' un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Londres quelques infortunés d' un mérite éclatant, pour les mettre dans l' abondance.
Je n' excluois pas néanmoins de mes libéralités les malheureux sans mérite, parce que leur misere est d' autant plus à plaindre, qu' ils n' ont que les motifs de l' humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité et de l' amitié devoient appartenir aussi à ce projet, comme dépendans des mêmes principes. Enfin c' est sur ces fondemens que mon nouveau systême fut établi, et je me persuadai, en l' approfondissant d' avance, que c' étoit le seul qui convînt à mes inclinations. Il me parut vraisemblable que les spectacles, les assemblées et les plaisirs même de la table

cesseroient de me paroître ennuyeux, lorsque
je les ferois servir quelquefois d' intermédes
à des occupations si sérieuses. Fanny,
qui n' avoit d' éloignement que pour
les excès, fut la premiere à souhaiter que
les spectacles fussent exceptés de cette
réformation.

p137

Elle me promit de m' y accompagner
souvent ; et quand je me retranchois
d' ailleurs les festins prolongés, et les
assemblées tumultueuses, je ne renonçois
ni au commerce d' un certain nombre d' amis
d' élite, ni aux agrémens d' une table
bien servie, ou je voulois toujours être en
état de recevoir quelques honnêtes gens
avec ma famille.
La fête que j' avois préparée fut un prétexte
si naturel pour commencer ce nouvel
ordre de vie, que mon changement
ne fut point remarqué du public. Une
interruption de quelques jours dans l' usage
où j' étois de recevoir toutes les personnes
de quelque nom qui se présentoient
à ma table, me rendoient la liberté de le
finir sans éclat. Et la seule magnificence
avec laquelle je traitai mes amis à Saint
Cloud suffisoit pour arrêter les bruits facheux
qui naissent toujours à l' occasion
d' un changement tel que je le méditois.
Le bon goût relevoit la richesse et la profusion
dans toutes les circonstances de ma
fête. On me dispensera d' une description
qui ne feroit honneur qu' à deux françois
à qui j' en avois abandonné la conduite.
Les événemens qui prirent naissance dans

p138

ce grand jour, se saisissent déja de mon
imagination, et m' obligent à des éclaircissemens
qui demandent toutes les forces
de mon esprit et de ma plume.
J' avois négligé de suivre les aventures
de Dona Cortona ; et ne rappellant son
idée qu' avec confusion, j' aurois prié ceux
qui m' eussent parlé d' elle, de choisir une

autre matiere d' entretien. Don Thadeo,
sans avoir pénétré les raisons qui m' avoient
conduit chez elle, et qui m' en avoient fait
sortir avec les distractions dont il s' étoit
apperçu, n' avoit pas moins jugé que j' avois
eu quelque vue extraordinaire dans
ma visite, et la réponse que j' avois faite à
ses plaintes ne lui avoit pas ôté cette pensée.
Il s' étoit efforcé d' obtenir d' autres lumieres
de l' espagnole ; mais plus artificieuse
que lui, elle avoit tiré avantage de sa
curiosité pour le faire expliquer lui-même
sur l' intérieur de ma famille, et par dégrés
elle l' avoit engagé dans un détail qui
ne lui avoit laissé rien ignorer. Peut-être
remit-elle là-dessus à prendre ses résolutions
en Angleterre. Il lui suffisoit d' avoir
appris que j' y avois des biens considérables,
dont j' abandonnois le soin et l' usage à Monsieur
De L, et qu' on étoit

persuadé dans ma famille que le duc de
Montmouth étoit passionné pour Fanny.
Dans la passion où elle étoit de se venger,
non seulement de mon épouse, mais de
moi-même, dont elle n' avoit pu prendre
le silence et la froideur après les avances
qu' elle m' avoit faites, que pour un mépris
plus piquant encore que celui de
Fanny, elle crut que ces connoissances seroient
plus utiles à son ressentiment que
tous les avantages qu' elle pouvoit tirer à
Paris de l' ingénuité de Dom Thadeo.
En quittant la France, sous le prétexte
qu' elle avoit d' abord apporté, elle avoit
eu soin de lui faire demander par son
amant une lettre de recommandation
pour M De L. Dom Thadeo n' avoit
pu refuser ce service à son ancien ami,
et n' ayant plus la hardiesse de m' en parler,
il s' étoit flatté d' être assez connu de M De
L pour en obtenir quelque chose sur
ses seules instances. En effet, M et Madame
De L qui savoient avec quelle
considération je l' avois reçu chez moi,
et qui n' ignoroient pas que je l' y retenois
encore, eurent pour sa priere autant d' égard
qu' ils en auroient eu pour la mienne,
Dona Cortona se fit un nouveau mérite

p140

auprès d' eux du dessein où elle étoit de
vivre en Angleterre, et d' y embrasser
peut-être la religion protestante. Elle
s' insinua dans leur confiance jusqu' à se
rendre nécessaire à Madame De L qui
fut charmée de s' être fait une amie si agréable
dans un pays où elle étoit encore sans
habitudes.
Il n' en coûta pas davantage à cette
adroite créature, pour se ménager la faveur
du duc de Montmouth, et celle
même de la duchesse d' York. Avec les lumieres
qu' elle avoit reçues de Dom Thadeo,
il lui fut aisé de feindre des liaisons
et des correspondances qui la firent passer
pour une des meilleures amies de Milord
Clarendon et des miennes. J' ignore quelles
avoient été ses premieres vues, mais
tant de circonstances favorables la mettant
en état d' en former à son gré, elle
commença par le duc de Montmouth,
dont elle empoisonna l' esprit de mille
chimeres. Sans affecter pour moi d' autres
sentimens que ceux de l' amitié, elle
trouva le moyen, par des ménagemens
qui ne paroissoient pas les blesser, de
faire connoître au duc que je l' estimois
peu, et mettant dans ma bouche ce qu' elle

p141

avoit entendu dire à Dom Thadeo de son
caractere, elle irrita jusqu' à l' excès l' ancienne
prévention où j' ai fait remarquer
qu' il étoit déja contre moi.
Aussi n' étoit-ce pas la qualité de mon
amie qui avoit ouvert à Dona Cortona
un accès si libre auprès de lui. Mais une
passion qui étoit plus vive que jamais dans
son coeur, lui fit saisir avidemment l' occasion
d' apprendre quelques nouvelles de
ce qu' il aimoit. S' il ne fit pas d' abord
l' ouverture de ses sentimens, il s' informa
de tout ce qui regardoit ma famille, avec
une ardeur que l' indifférence n' inspire
point à une personne de son rang, et qui
ne pouvoit être un langage obscur pour
l' habile espagnole. Elle se crut si certaine
de ce qu' elle avoit appris de son amour,

que dans l' espérance d' en tirer un nouveau
degré de considération, elle se hazarda
d' avance à prendre le ton d' intime
amie de mon épouse, et s' expliquant de
l' air d' une confidente, qui dissimule une
partie de ses lumieres pour cacher des
choses trop flatteuses à un amant, elle
s' efforça de faire entendre au duc qu' il
avoit autant de raison d' aimer Fanny,
qu' il en avoit de me haïr. Cette affectation

p142

de confidence produisit même un
embarras dont elle auroit eu peine à se tirer
avec un homme moins rempli de ce
qui l' occupoit. Quoi ! Lui dit-il, Madame
Cleveland est donc persuadée que je
l' aime ? Hélas ! Elle mériteroit bien mon
coeur s' il n' étoit à sa fille. Soit indiscrétion
dans le duc, soit dessein volontaire
de sortir d' une contrainte qui commençoit
à lui peser, il fit ainsi l' aveu de ses véritables
sentimens ; et la Cortona qui comprit
par ces deux mots le fond du mystere,
se remit assez habilement pour en
tirer le même parti que de ses premieres
suppositions. Loin de se retracter sur les
sentimens qu' elle avoit eu l' audace d' attribuer
à Fanny, elle continua de les représenter
comme une passion formée, dont
elle avoit connu tous les progrès par les
confidences de mon épouse ; et les réponses
du duc ayant facilité l' éclaircissement
qu' elle vouloit se procurer par cette ruse,
elle changea de projet tout d' un coup. Si
les chagrins qu' elle s' étoit proposée de me
causer en contribuant à la séduction de
mon épouse, eussent été plus flatteurs pour
sa haine, parce qu' elle me les auroit cru plus
sensibles, elle espéra que le malheur de

p143

ma fille ne me coûteroit gueres moins de
larmes, et sa cruauté ne la fit plus penser
qu' à réussir de ce côté-là. Elle flatta la
passion du duc, en applaudissant à son
choix ; et lui parlant du succès de ses desirs

comme d' une chose qui souffroit peu
d' obstacles, elle l' engagea à s' expliquer
plus ouvertement sur ses desseins. Il lui
confessa qu' il adoroit Cecile, et que cette
passion troubloit son repos. Mais il
étoit partagé entre ce qu' il devoit à son
rang, et le respect dont il ne pouvoit se
défendre pour une fille qui possédoit autant
de vertus que de charmes. L' un ne
lui permettoit pas de penser à faire son
épouse de la fille d' un proscrit, qui n' étoit
d' ailleurs que le fils naturel de l' usurpateur ;
l' autre souffroit encore moins
qu' il entreprît de suborner par des voies
basses la plus parfaite et la plus aimable
fille qu' il eût connue dans tout le cours de
sa vie. C' étoit cette incertitude, autant
que la difficulté de faire connoître ses
sentimens à Cecile, qui lui avoit fait
prendre le parti de feindre de l' amour
pour sa mere. Il avoit esperé qu' en se
procurant le plaisir de la voir librement
sous ce voile, il trouveroit le moyen de

s' ouvrir à elle, et peut-être, tôt ou tard
celui de concilier son honneur avec ses
desirs. Mais les précautions qu' on avoit
prises pour la dérober à ses yeux, et l' ordre
qu' il avoit eu de retourner en Angleterre,
l' avoient tellement éloigné de ses
espérances, qu' il avoit vécu malheureux
depuis son départ de Paris, sans savoir
quelle seroit la fin de tant de tourmens.
Il se proposoit néanmoins de repasser incessamment
en France, avec le dessein
d' abandonner son entreprise au sort, et de
prendre ses résolutions suivant les événemens.
Il en falloit bien moins à une femme
telle que la Cortona pour former un plan
qui répondît à toutes ses vues. Ce mélange
incertain de vertu et de foiblesse,
qui paroissoit à découvert dans le discours
du duc, ne la menaçoit pas d' une forte
résistance à ses conseils. Aussi furent-ils
peu déguisés. Elle s' efforça d' augmenter
par diverses raisons, la délicatesse qu' il
marquoit sur une alliance disproportionnée
à son rang, et levant au contraire
tous les scrupules qui l' arrêtoient de l' autre
côté, elle lui représenta que l' honneur

d' être aimée d' un homme de sa sorte, joint

p145

à tous les bienfaits qu' il pouvoit répandre
sur une fille dont il feroit sa maîtresse,
étoit une compensation suffisante pour les
charmes de Cécile, et même pour sa vertu :
que le meilleur fruit d' ailleurs que
son sexe eût à tirer de toutes ses perfections,
étoit de s' en faire autant de moyens
pour parvenir à une vie heureuse, et
qu' ayant le pouvoir de faire le bonheur
de Cécile en mille manieres, il ne lui devroit
rien lorsqu' il auroit payé d' un tel
prix le don de son coeur et de sa personne.
Ces horribles inspirations ne furent reçûes
que trop avidement. Le seul embarras
qui parût rester au duc, regardoit les
difficultés d' une entreprise éloignée, et
pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture.
Mais c' étoit le triomphe de sa
nouvelle confidente, qui ne tarda point à
lui proposer les moyens après lui avoir fait
goûter si heureusement la fin. Et pour
donner à ses motifs un air d' interêt, sans
lequel il lui auroit été difficile de les déguiser,
elle mit le succès de son intrigue
à prix, en exigeant pour récompense de
son zéle, quelqu' emploi qui pût la faire
vivre à Londres avec son amant, qu' elle
faisoit passer pour son mari. Le marché

p146

ayant été scellé de la parole du duc, elle
se chargea elle-même de rendre dans l' espace
de trois mois ma fille en Angleterre,
et elle prit sur elle tous les risques de
l' évenement. Cette téméraire confiance ne
le rassura pas néanmoins jusqu' à lui faire
perdre si long-tems de vûe une expédition
qui lui paroissoit dangereuse. Il resolut
de la suivre en France, soit pour se
rendre témoin seulement de ses démarches,
soit pour les seconder. Avant que
de repasser la mer, l' esprit artificieux de
cette miserable espagnole lui fit imaginer
deux autres moyens de faciliter ses desseins.

S' étant ouvert avec le même succès
une entrée fort libre chez la duchesse
d' York, elle eut l' adresse de tirer d' elle
une lettre pour Mylord Clarendon, où
cette fille si précieuse à son pere, et si sûre
d' en obtenir tout ce qu' elle pouvoit lui
demander, le prioit d' accorder son amitié
et sa protection à celle qui s' étoit chargée
de la lui remettre. D' un autre côté,
abusant des droits les plus saints de la familiarité
et de la confiance, Dona Cortona
découvrit le lieu où M et Madame
De L tenoient renfermé l' acte important
par lequel Mylord Tervill avoit reconnu

entre les mains de feu madame,
qu' il n' avoit été que le dépositaire de la
succession de Mylord Axminster, et qu' il
en étoit comptable à mes enfans. Cet ami
fidelle étoit mort depuis quelques mois.
J' avois confié son écrit à M De L
comme une piece nécessaire pour entrer
en possession de nos biens. L' infâme
courtisane s' imagina que le moindre fruit
qu' elle devoit se promettre de ce vol,
étoit de me tenir dans sa dépendance, par
les ménagemens auxquels je serois forcé
pour tirer de ses mains une piece si essentielle
à ma famille ; et munie de tant d' armes
pour entreprendre l' ouvrage de ma
ruine, elle monta sur un vaisseau que le
ciel devoit abîmer en sortant du port.
Elle savoit peu la langue françoise,
et c' est une autre de ses perfidies d' avoir
sû pousser sa malignité si loin dans un
royaume étranger, où elle étoit sans habitudes
et sans protection. Mais de quoi
la vengeance n' est-elle pas capable dans
le coeur d' une espagnole sans vertu ? Elle
étoit soutenue, sans doute, par les richesses
du duc de Montmouth, qui la mirent en
état de payer libéralement les ministres
de ses desseins. Le premier qu' elle s' associa

fut un domestique qui m' avoit servi,

et dont j' avois soupçonné la fidélité dans
plus d' une épreuve. Ce malheureux, peut-être
le seul homme du monde qui fût
capable avec elle de nuire volontairement
à Cécile, lui promit toutes sortes de services,
et les fit bien acheter. Il avoit conservé
quelque liaison avec mes autres domestiques,
et l' on n' étoit pas surpris de
le voir quelquefois à ma porte. Personne
ne pouvoit mieux informer Dona Cortona,
de ce qui se passoit dans ma maison.
Elle apprit de lui que je faisois les
préparatifs d' une fête qui devoit être célébrée
à Saint Cloud. Les circonstances,
telles qu' on les annonçoit déja, lui parurent
propres à l' exécution de quelque partie
de son dessein. Mais n' ayant point négligé,
dans l' intervalle, d' assurer ses démarches
par d' autres informations, elle
sut encore que l' inclination bienfaisante
de ma fille la portoit souvent à secourir les
misérables, et qu' elle prenoit plaisir à les
recevoir et à les entendre, pour juger elle-même
de la grandeur de leurs besoins
et de la nature de leurs peines. Quels
projets ne forma-t-elle pas sur ces deux
fondemens ? Elle écrivit d' abord au duc

de Montmouth, que dans le dessein où il
étoit de faire le voyage de Paris, il devoit
s' y rendre avant la célébration de ma fête.
Les espérances qu' elle lui faisoit concevoir
de cet incident, le déterminerent aussi-tôt
à partir. Il se mit en chemin avec si
peu de suite et tant de secret, qu' il lui fut
aisé de faire passer son absence pour une
partie de promenade dans ses terres. Mais
en attendant son arrivée, Dona Cortona
eut la hardiesse de faire le voyage de
Rouen, et de se présenter au comte de
Clarendon avec la recommandation de la
duchesse d' York. Elle en fut reçûe si humainement,
que prenant occasion de sa
bonté pour lui faire cent fausses confidences,
elle obtint de lui, sous prétexte de
quelques affaires qui l' appelloient à Paris,
deux lettres, l' une pour Fanny, et
l' autre pour Cécile, par lesquelles il leur
recommandoit affectueusement cette infâme,
comme une personne de mérite

qui lui étoit adressée par sa fille.
Elle se hâta de revenir à Paris, avec ces
deux garants du favorable accueil qu' elle
devoit attendre de Cécile ; et se faisant
présenter à elle sous un déguisement qui
ne m' auroit pas permis à moi-même de

p150

me remettre son visage, elle lui offrit la
lettre du comte, qu' elle la pria d' abord
de lire, pour lui inspirer de la confiance au
discours qu' elle avoit médité. Lorsqu' elle
la vit prête à l' écouter, elle ne lui cacha
point qu' elle étoit chargée d' une seconde
lettre pour Fanny ; mais quoique le devoir
l' obligeât, continua-t-elle avec quelques
larmes affectées, de se présenter à la
mere avant que de se procurer un entretien
avec la fille, la confusion qui est inséparable
de l' infortune lui avoit fait prendre
le parti qui coûtoit le moins à sa
timidité. Elle avoit connu par divers éloges,
la douceur et la générosité de Cécile.
Elle esperoit même en lui ouvrant
son coeur, que ses tristes aventures demeureroient
enfermées dans son sein, et
n' attendant que d' elle le secours dont elle
avoit besoin pour paroître avec un air de
bienséance aux yeux de mon épouse,
elle se flattoit que la considération de la
duchesse d' York et du comte de Clarendon,
lui feroit obtenir ce qu' une malheureuse
étrangere ne pouvoit mériter autrement.
Comme elle s' étoit couverte en effet
d' un habit fort vil, et que la lettre du

p151

comte, joint à l' air composé dont elle
savoit se parer aisément, ne laissoit aucun
doute à Cécile de la sincérité de ses larmes ;
à peine eut-elle fini son discours,
que cette tendre fille s' efforça de la consoler
par ses caresses : et ne ménageant
rien dans une occasion où le seul nom du
comte étoit un motif de générosité, elle
la pria de recevoir sa bourse, qui contenoit
environ cent pistoles. Ce présent

fut accepté avec des transports de reconnoissance.
La perfide feignit qu' il ne lui
restoit plus d' inquiétude que pour le secret,
et la conjurant d' avoir cet égard
pour sa confusion, elle lui promit de
n' être pas deux jours sans paroitre avec
plus de décence aux yeux de mon épouse.
Il s' en passa plusieurs, pendant lesquels
Cécile fut fort fidelle au secret qu' elle
avoit promis. Il lui paroissoit étrange,
néanmoins que cette inconnue tardât si
long-tems à présenter la lettre du comte
à sa mere ; lorsqu' elle reçut d' elle une
lettre qui contenoit de nouvelles plaintes
de la fortune, avec la relation d' une
incommodité dangereuse qui lui étoit
survenue le jour même qu' elle étoit venue
à ma maison. Elle conjuroit Cécile en finissant,

p152

de mettre le comble à ses bienfaits
par une visite d' un moment. Croyant
toucher à sa derniere heure, elle avoit des
secrets d' importance à laisser après elle,
et c' étoit encore dans le sein de sa bienfaitrice
qu' elle vouloit les déposer.
Cécile ne crut pas qu' une proposition
de cette nature l' obligeât à la même discrétion
que tout ce qu' elle nous avoit caché
avec tant de soin. Elle la communiqua
à sa mere, en donnant à la premiere
partie de cette aventure un tour qui ne
blessoit point l' engagement où elle s' étoit
mise d' être secrette. Fanny ne lui permit
point de s' exposer aux dangers d' une visite
qui lui parut suspecte ; mais craignant
aussi d' avoir à se reprocher quelque dureté
pour une femme malheureuse, elle prit la
peine de dicter une réponse à sa fille, par
laquelle elle lui faisoit marquer à son inconnue,
que dans la dépendance où elle
étoit d' un pere et d' une mere, elle ne
pouvoit la voir chez elle, si elle ne lui permettoit
d' y aller avec quelque suite. Cependant
elle accompagna cette lettre de
plusieurs présens auxquels Fanny joignit
les siens. Le messager qui étoit venu avec
la lettre, et qui avoit été chargé de la réponse,

p153

revint une heure après, avec un
billet fort court, mais conçu dans les termes
les plus naturels d' une vive reconnoissance,
par lequel on remercioit Cécile
de son excessive bonté, et l' on refusoit
sa visite aux conditions qu' elle proposoit.
Le silence qu' elle continua de garder
sur les premieres circonstances de cette
aventure, nous empêcha de juger les autres
assez importantes pour mériter d' être
approfondies. Cependant il étoit déja
question de son enlevement, qui n' auroit
pû manquer d' être exécuté avec une facilité
extrême, dans la visite secrette à laquelle
on avoit esperé de l' engager. Le
duc de Montmouth étoit arrivé à Paris.
Dans l' impatience de satisfaire ses desirs,
il avoit concerté cette noire trahison avec
la Cortona. Le premier but de cette misérable,
en liant connoissance avec ma
fille, n' avoit été que de jetter les fondemens
d' une autre entreprise, qu' elle reservoit
pour la fête de Saint Cloud. Comme
le jour en approchoit, elle consola le
duc par l' espérance de réussir mieux dans
l' obscurité d' une nuit tumultueuse, qui
lui laisseroit, avec la même certitude de

succès, le choix de l' adresse ou de la violence.
Quand je me rappelle les circonstances
de cette nuit, et l' étrange révolution qui
se fit dès-lors dans mes idées et dans mes
sentimens, j' admire que ces évenemens imprévûs,
qui viennent troubler si souvent
les prospérités les mieux établies et qui
laissent nécessairement tant d' inquiétude
et d' amertume après eux, ne suffisent pas
pour ouvrir les yeux d' un homme sensé,
sur la vanité de tout ce qu' on honore
du nom de repos et de bonheur. Quoi !
Nous appellons tranquille et heureuse
une vie qui est dépendante à tous momens
des passions déreglées d' autrui, et l' on
prendra la moindre confiance dans un
calme trompeur, où l' on ne seroit jamais
sans crainte si l' on en connoissoit tous les
dangers ? Quel moment la fortune choisit-elle
pour renouveller ses perfidies ?
Nous étions dans le sein de la joie. Une

assemblée nombreuse, et composée de ce
qu' il y avoit de plus aimable à Paris dans
les deux sexes, avoir fini un souper où
toutes les délices de la table avoient été
prodiguées. Le bal étoit commencé, et
l' usage des mascarades régnant en France,

p155

comme Mylord Clarendon me l' avoit raconté
de l' Angleterre, il m' étoit déja venu
de Paris quantité de masques, qu' on
n' avoit pas fait difficulté de recevoir à
ma porte, sur la déclaration d' un seul nom
connu, qui sembloit répondre suffisamment
pour chaque bande. Mes appartemens
en étoient remplis, et le jardin
étant un au a l 1
étant une autre scéne de joie, par la liberté
qu' on avoit de s' y promener à la faveur
d' une infinité de flambeaux, il n' y
avoit point un seul endroit de ma maison
qui ne fût de l' empire du plaisir. Mon
épouse et ma fille s' étoient efforcées elles-mêmes
de contribuer à la fête par l' enjouement
de leur humeur, autant que par
l' élégance de leur parure. Tout le monde
s' étoit masqué après le repas, suivant l' usage
du tems ; et quoique mes amis, sous le
nom desquels je comprens toutes les personnes
invitées, eussent le visage découvert,
il n' y en avoit pas un qui ne se fût
muni d' un habit galant, pour paroître
au bal dans un autre ajustement que celui
du souper.
De mon côté je n' avois rien négligé
pour me faire autant d' honneur de ma gaieté,
que de ma libéralité et de ma politesse.

p156

J' étois entré dans le détail de tout ce qui
étoit capable de plaire et d' amuser, et j' avois
la satisfaction d' entendre de tous côtés
retentir mon éloge. Cet exercice m' ayant
un peu fatigué, j' invitai Fanny à descendre
un moment au jardin, pour y respirer
l' air. Je la trouvai disposée à me suivre par
un autre motif. Je ne regrette point, me

dit-elle, lorsqu' elle se vit seule avec moi,
les efforts que j' ai faits pour soutenir ici
mon rolle, et je ne désavouerai pas même
que je n' aye pris plaisir à quantité de
circonstances de cette fête. Mais convenez
aussi, reprit-elle, que cela est bien
long et bien tumultueux. Le repos me
conviendroit mieux à present que la danse,
et c' est l' inconvénient que je trouve
à tous les amusemens dont on n' est pas
libre de régler la durée. Je lui répondis
que je sentois ce désagrément comme elle.
Les plaisirs, lui dis-je, dont la longueur
fait perdre le goût, deviennent sans doute
un ennuyeux fardeau. Je l' éprouve autant
que vous. Mais comme on ne peut
les goûter seul, il faut nécessairement s' assujettir
à l' inclination de ceux qui les partagent,
et la regle doit être prise du plus
grand nombre. Je suis ravis seulement,

ajoûtai-je, que tout ne vous ait pas déplû
dans une fête où je n' ai eû d' autre objet
que vous, et je conçois mieux que jamais
comment il faut que les amusemens soient
ordonnés pour vous satisfaire. Au lieu
de me reposer sur le premier banc, comme
je me l' étois proposé, ces idées nous
conduisirent au bout de l' allée où nous
nous étions engagés, et la fraicheur d' un
bosquet voisin nous y fit entrer pour continuer
pendant quelques momens notre
entretien. Nous vîmes passer plusieurs
masques, qui cherchoient comme nous
à se délasser dans la solitude. Mais l' attention
que je faisois aux réflexions de Fanny,
joint à liberté que j' avois établie
moi-même pour ceux qui préferoient la
promenade à la danse, m' empêcha de
chercher à les reconnoître. Enfin, nous
étant assis dans un endroit où le mur se
baissoit assez pour nous laisser la vûe et
l' air de la campagne, nous tombâmes
insensiblement dans des considérations si
sérieuses, qu' elles acheverent de dissiper
l' impression de joye que nous avions apportée
de la table et de la danse.
Ce fut la seule obligation que j' eus à la
fortune. En s' occupant de la trahison dont

p158

j' étois menacé, elle préparoit du moins
mon coeur à recevoir ses coups, car il eût
été beaucoup plus terrible encore qu' elle
m' eût surpris dans quelqu' épanchement de
tendresse et de joie. Au milieu d' une réponse
que je faisois tranquillement à quelque
réflexion de Fanny, j' entendis un cri
perçant, qui frappa ses oreilles comme
les miennes ; et quoiqu' il n' y eût point
d' apparence que j' eusse pû rien distinguer
dans un certain éloignement, ma tendresse
pour Cécile ou la force de la nature,
si l' on aime mieux l' attribuer à cette cause,
me fit croire que c' étoit la voix de ma
fille que j' avois entendue. Heureusement
qu' elle ne fit pas naître la même crainte à
Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous
l' ordonne absolument. Et prenant ma route
vers l' endroit d' où le cri m' avoit semblé
partir, je n' eus pas fait vingt pas sans entendre
le cliquetis de deux épées, qui n' étoit
accompagné d' aucun autre bruit. Je
quittai l' allée où j' étois pour traverser quelques
feuillages qui la séparoient d' une autre,
et je reconnus bientôt que je ne m' étois
pas trompé en croyant prendre le chemin
le plus court. En sortant du feuillage,
je vis un masque étendu vis-à-vis de

p159

moi, qui me reconnut tout d' un coup
à la lumiere des flambeaux, parce que j' avois
le visage découvert. Un autre masque
fuyoit l' épée à la main vers le mur qui étoit
à l' extrémité de l' allée. Quoique sans armes,
mon premier mouvement me portoit
à le suivre ; mais une voix languissante qui
m' appelloit par mon nom, et que je distinguai
tout d' un coup pour celle de Dom-Thadeo,
m' ota l' envie d' aller plus loin. Je
m' approchai de lui avec tout l' effroi qu' un
si triste évenement pouvoit m' inspirer. Prenez
soin de Cécile, me dit-il ; elle est sans
connoissance dans une allée voisine.
Je donnerois une foible idée de mon
transport si je m' arrêtois à l' exprimer. L' épée
de Dom Thadeo étoit à terre auprès
de lui. Je m' en saisis, et courant devant

moi sans savoir quel chemin je devois
choisir, un heureux instinct, plutôt qu' aucune
lumiére, me fit entrer dans une route
où j' apperçus ma fille. Le trouble de
mes sens se calma un peu à cette vûe. Je
la voyois étendue contre une charmille,
mais on ne m' avoit parlé que d' un évanouissement,
et n' appercevant personne
autour d' elle qui pût me faire redouter
d' autres périls, je ne pensai qu' à détacher

p160

un flambeau qui étoit suspendu à peu de
distance, pour m' assurer d' abord de l' état
où elle étoit. Je l' avois crûe immobile
dans l' obscurité. Mais la lumiére que je tirois
du flambeau me fit voir un spectacle
digne de pitié. Sans conserver la moindre
connoissance, cette tendre fille étoit dans
une agitation convulsive, qui ne laissoit
en repos aucun de ses membres, et qui
me l' auroit fait croire dans l' accès d' une
de ces maladies terribles qui inspirent autant
de frayeur que de compassion, si je
ne l' eusse vûe un moment auparavant dans
la plus parfaite santé, et si je n' eusse assez
connu son temperament pour n' en rien
craindre de si funeste. Toutes les parties
de son corps étoient tremblantes, et ses
yeux ouverts ne laissoient apercevoir presqu' aucun
reste de ses prunelles. O ! Malheureuse
Cécile, m' écriai-je, en tâchant
de la soulever ! Quel poison vous a fait oublier
votre devoir et jusqu' au soin de votre
vie ? J' étois injuste de l' accuser. Elle parut
revenir un peu à elle-même, et chaque degré
de mouvement paroissoit la
soulager. J' avois sur moi quelques esprits
de liqueurs, qui acheverent de lui rendre
les forces. Elle se leva elle-même, en

p161

marquant une extrême surprise de m' appercevoir
auprès d' elle.
Dans sa premiere consternation, elle
paroissoit prête à se précipiter à mes pieds.
Je l' arrêtai. O ma chere fille, lui dis-je !

Que dois-je penser de l' état où je vous
trouve ; et si vous ne m' apprenez promptement
le fond d' une si étrange aventure,
quel rapport ai-je à faire à votre mere ?
Ne me déguisez rien, ajoûtai-je en l' embrassant ;
songez à quel pere vous ouvrez
votre coeur, et ne vous figurez rien qu' il
ne puisse entendre. Il sortoit des larmes
de mes yeux en lui faisant ces instances,
et j' attendois sa réponse avec une frayeur
mortelle. Sa langue étant encore embarrassée,
elle me conduisit jusqu' au premier
banc sans ouvrir la bouche, et ne pouvant
éviter mes regards qu' elle paroissoit
supporter avec peine, elle me pria de
l' écouter, en jettant sur moi un oeil troublé
par la crainte.
Sa peine ne servant qu' à m' attendrir,
je la pressai encore de s' expliquer, et je
lui promis un inviolable secret pour la
rendre sincere. Elle me dit enfin : hélas !
Quelle idée vous formerez-vous de moi !
Je me trouve seule au fond du jardin.

p162

J' y ai-vû des horreurs que vous aurez
peine à croire, et que je tremble encore
à vous raconter. Cachez-les à ma mere,
que mon seul récit feroit mourir d' inquiétude.
Et me demandant si j' avois entendu
parler d' une étrangere qui s' étoit adressée
à elle trois semaines auparavant pour en
tirer quelques secours avec la recommandation
du comte de Clarendon, elle m' apprit
que cette même femme, dont elle
n' avoit eu depuis aucune nouvelle, s' étoit
présentée à elle dans la salle du bal au
même moment que j' en étois sorti avec
sa mere. Le nouveau déguisement où elle
étoit l' avoit d' abord empêché de la reconnoître ;
mais quelques mots d' explication
ayant rappellé toutes ses idées, elle
avoit crû lui devoir les mêmes civilités
qu' elle m' avoit vu faire à tous les masques
de l' assemblée. Cette femme s' approchant
de son oreille l' avoit remerciée tendrement
de ses bienfaits, et lui avoit marqué
une envie pressante d' être présentée à
mon épouse ; mais elle avoit ajoûté qu' elle
n' étoit pas seule, et qu' ayant amené sa
fille avec elle, sa passion étoit de la lui

faire voir, pour l' intéresser de plus en plus
à sa fortune, en lui montrant une jeune

p163

personne qui n' étoit pas sans mérite. Elle
est dans l' assemblée, lui avoit-elle dit,
mais ayant ajoûté que ce n' étoit pas un
lieu propre à lier un moment d' entretien,
elle l' avoit pressée de descendre avec elle
au jardin. Sans défiance au milieu de ma
maison, et dans un tems où tout le monde
ne pensoit qu' à la joie, la crédule Cécile
avoit consenti à se derober un instant
pour les suivre. Elles étoient descendues
toutes trois au jardin. La fille avoit observé
beaucoup de modestie et de silence
jusqu' au bout d' une des allées qui conduisoient
au bois, et laissant parler sa mere qui
n' avoit pas manqué de matiere pour soutenir
l' entretien, elle avoit affecté des airs
d' embarras et de timidité capables d' en
imposer au plus habile. Mais après avoir
fait quelques pas dans le bois, elle avoit
ouvert la bouche sans rien changer à la
douceur de ses manieres ; elle s' étoit fait
connoître pour un amant passionné qui
cherchoit depuis long-tems avec une mortelle
impatience l' occasion de lui faire connoître
ses sentimens ; enfin, ce masque perfide
se flattant peut-être que son silence,
qui venoit de sa frayeur et de sa surprise,
étoit une marque d' approbation, lui avoit

p164

confessé qu' il étoit le duc de Montmouth,
et qu' il venoit recevoir d' elle l' arrêt de sa
vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit
été soutenue de toutes les images de grandeur
et de félicité qui peuvent faire impression
sur l' esprit d' une fille de son âge.
Elle devoit être la premiere dame d' Angleterre
après la reine et la duchesse d' York.
Je serois charmé moi-même de
lui faire un établissement si digne d' elle,
et j' approuverois infailliblement des offres
si honorables pour ma famille. Mais
il ne vouloit être redevable qu' à elle de

son estime et de son affection, et il la
conjuroit, au nom du ciel, d' approuver
l' innocent artifice dont il s' étoit servi
pour lui déclarer ses sentimens.
Cécile reprit haleine, après une surprise
qui lui avoit ôté la respiration. Sa
réponse fut telle qu' elle la devoit à l' honneur
et à ses sentimens particuliers. Mais
le duc et sa confidente n' étoient pas venus
sans la résolution de tirer un autre fruit
de leur entreprise. J' ai toujours conçû que
s' ils eussent trouvé dans ma fille une certaine
disposition à les écouter, l' espérance
de la faire entrer volontairement dans
leurs vues, les eût contenus peut-être dans

les bornes de la flatterie et de la complaisance.
Le duc de Montmouth n' oublia
point, après sa déclaration, de se faire voir
à visage découvert, dans la pensée sans
doute que la beauté naturelle de sa phisionomie
ajoûteroit quelque chose à la force
de ses persuasions. Mais la raison et la vertu
de ma chere fille prenant enfin le dessus
sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez
ferme pour le faire rougir de ses intentions.
Ce qui le devoit couvrir de honte
ne servit qu' à irriter ses desirs. Il changea
de ton pour lui déclarer que l' aimant
jusqu' à tout risquer pour elle, il étoit déterminé
à se procurer par la violence, ce
qu' il auroit souhaité d' obtenir de son consentement ;
et lui prenant une main tandis
que l' infâme Cortona saisissoit l' autre, il
se disposoit à la traîner malgré elle jusqu' au
mur où ses gens l' attendoient avec sa
chaise. Ainsi, l' innocence alloit être la
proie d' un téméraire, lorsqu' un masque
qui s' étoit tenu caché derriere la charmille,
s' avança fiérement, en levant la
voix : c' étoit Dom Thadeo. à moi ! Dit-il
au duc, et songe que je ne suis point du sexe
que tu outrages. L' impétueux Montmouth
s' arma aussi-tôt d' une épée qu' il portoit

sous sa robe. Dom Thadeo qui avoit aussi
la sienne, fut respectueux jusques dans
son transport. Quatre pas nous mettent à
l' écart, ajoûta-t-il ; et si tu n' es le plus
brutal de tous les hommes, tu ménageras
les yeux d' une femme. Il passa dans l' allée
voisine, et le duc ne balança point à
le suivre. Dona Cortona prit le parti de
la fuite ; mais Cécile, qui étoit déja pénétrée
d' une mortelle frayeur, n' entendit
point le bruit des épées sans tomber dans
l' état où je l' avois trouvée.
Ce récit fut si court, que Fanny n' eut
pas le tems de s' alarmer beaucoup de
mon absence. Divisé comme j' étois entre
elle et ma fille, j' avoue que je perdis un
moment le souvenir de Dom Thadeo. Le
ciel à pris votre défense, dis-je à Cécile,
et je crois votre ravisseur éloigné. Remettons
l' éclaircissement de cette malheureuse
aventure à des momens plus tranquilles.
Votre mere, ajoûtai-je, est à m' attendre
dans le bois. Notre soin doit-être
de lui cacher le péril dont vous sortez.
Tâchez de gagner la maison sans qu' elle
vous aperçoive, et ne tardez pas à vous
faire donner tous les secours qui peuvent
vous être encore nécessaires. Je vous suivrai

des yeux tandis que vous traverserez
le jardin. Elle essaya ses forces, et se trouvant
en état de marcher, elle me quitta
en jettant quelques soupirs.
Je rejoignis mon épouse, que je trouvai
heureusement sans autre inquiétude
que celle de mon retardement. Cependant
l' épée que j' avois encore à la main lui faisant
juger qu' il s' étoit passé quelque chose
d' extraordinaire, je changeai le dessein
où j' étois de la reconduire au logis avant
que de porter quelques secours à Dom
Thadeo. L' état où je l' avois laissé m' avoit
paru dangereux, et dans quelque intention
qu' il fût venu au jardin, je lui devois
trop de reconnoissance, après les services
qu' il avoit rendus à ma fille, pour négliger
le soin de sa vie. Je déclarai en deux
mots à Fanny le malheur qui venoit d' arriver,
et sans nommer le duc de Montmouth
ni Cécile, je la pressai de retourner

seule au logis, et de m' envoyer de
quoi secourir un homme que je croyois
mourant. Je ne pus l' engager à me laisser
après elle. Il passa heureusement quelques
masques que je chargeai d' avertir mes domestiques,
et forcé de recevoir avec moi
Fanny qui voulut absolument me suivre,

p168

je retournai au lieu où Dom Thadeo se
défendoit encore contre la mort. Il nous
reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit
pour parler. Il prit ma main tandis
que je m' occupois à chercher ses blessures,
et la serra tendrement. Fanny s' agitant
aussi pour arrêter son sang qui couloit en
abondance, ce soin parut le ranimer. Je
suis trop heureux, nous dit-il, que mon
accident vous sauve un mortel chagrin,
et peut-être l' honneur à Cécile. Je ne
cherchois ici que le plaisir innocent de
la voir, et je ne me croyois pas réservé
au bonheur de mourir pour elle. C' est un
sort si heureux, qu' il ne me laisse point de
regret pour la vie. Il expira en finissant
ces derniers mots.
Cette mort précipitée me causa moins
d' effroi qu' à Fanny ; mais avec le chagrin
de voir périr si tristement un homme à
qui je devois de l' estime et de l' amitié,
elle me laissa un remords cuisant d' avoir
tardé trop long-tems à le secourir. Il est
vraisemblable qu' une assistance un peu
plus prompte, qui l' eût empêché de perdre
autant de sang qu' il eut le tems d' en
répandre, auroit pû lui prolonger la vie,
du moins de quelques momens ; car de

p169

deux blessures qu' il avoit reçûes, l' une
étoit trop profonde pour faire esperer
qu' aucun secours eût pû le sauver. Je demeurois
encore avec le regret d' ignorer
par quel hazard il s' étoit trouvé si proche
du duc de Montmouth ; quoique je me
sois toujours imaginé qu' étant entré dans
le sallon du bal, à la suite de quelques

masques connus, il suivit apparemment
Cecile lorsqu' il la vit descendre au jardin
avec deux personnes qu' il ne connoissoit
pas.
Il me fut difficile de répondre aux
questions de Fanny, sans lui faire entrevoir
quelques marques d' embarras qui
exciterent ses soupçons. Elle me pressa de
lui apprendre ce que j' avois pu découvrir
d' une si tragique aventure, et j' eus besoin
d' éluder la vérité par mille réponses équivoques,
pour éloigner d' elle la pensée
que sa fille eût été mêlée dans les circonstances
que je fus forcé de lui raconter. Il
ne me fut pas plus aisé d' étouffer cet accident
entre les domestiques que je chargeai
de lever le corps de Dom Thadeo. Le
bruit s' en répandit sourdement, et je
m' en apperçûs moi-même au murmure
qui se fit dans l' assemblée quelques momens

après mon retour. Mes principaux
amis me conseillerent de prendre des mesures
du côté de la justice. Mr Briand
partit sur le champ pour mettre le bailly
de Saint Cloud dans mes interêts. J' en
fus quitte pour quelques libéralités, que
j' accordai volontiers à la mémoire d' un
homme que j' avois tant de raisons d' estimer.
Le duc de Montmouth fut redevable
à ma discretion de la tranquillité
dans laquelle il continua de vivre à Paris.
Il se flatta, sans doute, que dans le déguisement
où il étoit, ni son adversaire, ni
moi qu' il avoit vû approcher sans me reconnoître,
n' avions pû distinguer son visage,
et qu' en supposant que Cécile découvrît
sa témérité, on ajoûteroit peu de foi à
la déposition d' une personne de son âge.
D' ailleurs étant arrivé secretement à Paris,
et s' y étant logé dans un hôtel où il n' étoit
pas connu, il avoit effectivement peu de
raisons de craindre que la justice ne le
poursuivît avec une certaine rigueur.
Une fête qui avoit commencé avec
tant d' agrément, se termina ainsi par l' évenement
le plus fâcheux du monde, et par
la tristesse dont il ne put manquer d' être
suivi. L' impression m' en demeura au fond

p171

du coeur, quoique fort éloigné encore d' en
redouter toutes les suites. Cécile, pour entrer
dans mes vûes, avoit feint d' ignorer
ce qui s' étoit passé à ses yeux. Elle avoit
soûtenu le reste de la fête avec un courage
qui avoit démandé tous ses efforts, et m' étant
approché plusieurs fois d' elle pour
m' informer de sa santé, elle m' avoit répondu
d' un ton assez ferme, qu' elle me prioit
d' être sans inquiétude : cependant à peine
fûmes-nous dégagés d' une partie de l' assemblée,
qu' elle marqua de l' empressement
pour se retirer. Le sommeil étoit un
prétexte naturel, après les fatigues du plaisir.
Cependant elle eut une foiblesse, en
se faisant déshabiller, qui fut assez longue
pour nous alarmer beaucoup. J' aurois souhaité
de l' entretenir dès le même soir, si je
n' eusse suivi que mon ardeur ; et d' un autre
côté j' aurois prêté l' oreille à de longs
entretiens, si j' eusse écouté les instances de
sa mere. Mais des raisons d' une force presqu' égale,
me firent éviter avec le même
soin ces deux sortes d' explications.
Je pensai moins à me ménager moi-même,
et si je feignis de m' endormir, ce
fut pour me livrer plus librement à mes
réflexions. De combien de craintes ne me

p172

trouvai-je par le coeur assiégé ! Celles qui
me restoient du sort funeste de Dom Thadeo,
n' étoient pas les plus fortes, et j' étois
bien plus sensible à la perte d' un si
galant homme, qu' aux chagrins dont elle
pouvoit devenir une nouvelle source pour
moi, si la malignité de quelque ennemi
eût empoisonné cette aventure. Il étoit
mort à mes yeux. Quel malheureux prix
de tant de services et d' amour ! Et comment
justifier la providence, qui sacrifioit
ainsi la vertu pour assurer l' impunité au
crime ? Mais que devois-je penser de l' entreprise
de son meurtrier ? S' il aimoit Cécile,
qu' elle voye prenoit-il pour gagner
sa tendresse ? Ignorant les vûes odieuses
qu' il avoit formées sur elle, et n' en jugeant
encore que par les discours qu' elle m' avoit

rapportés, pourquoi chercher à l' enlever,
disois-je, lorsqu' il se propose de lui faire
une condition si heureuse ? S' il l' aime assez
pour élever sa fortune jusqu' à lui, peut-il
douter que je ne souhaite le bonheur et la
gloire de ma fille ? Cette pensée, qui se
présentoit si naturellement, me conduisit
à quelque défiance de la sincérité de Cécile.
Le récit qu' elle m' avoit fait, n' étoit-il
pas une fable de son invention, pour

p173

couvrir quelque rendez-vous accordé au
duc, et troublé peut-être par l' arrivée importune
de Dom Thadeo ? Ou, s' il avoit
été question d' enlevement, n' étoit-ce pas
de concert avec elle que cette résolution
s' étoit formée ; et le tour qu' elle avoit donné
à son discours, n' étoit-il pas un artifice
par lequel elle avoit assuré sa justification
contre le témoignage du malheureux
espagnol qui l' avoit surprise avec son
amant ? Je me rappellois sa mélancolie,
son goût pour la solitude, son insensibilité
pour les soins de Dom Thadeo, et
de plusieurs jeunes françois qui s' étoient
efforcés de lui plaire. Cette conduite, à
son âge, pouvoit-elle avoir une autre cause
que l' amour ? Elle aimoit sans doute le duc
autant qu' elle en étoit aimée. C' étoit d' intelligence
avec elle qu' il avoit feint d' aimer
sa mere ; et nous voyant fort prévenus contre
le caractére de cet amant, la crainte de
nous trouver opposés à son inclination, lui
avoit fait prendre le parti de quitter sa famille,
pour se retirer en Angleterre avec lui.
L' obstination qu' elle avoit euë à nous cacher
le sujet de sa tristesse, et à refuser un
mari de ma main, achevoit de donner tant
de vrai-semblance à toutes ces conjectures,

p174

que passant bien-loin au-delà du doute,
je crus devoir à ma pénétration des
connoissances dont je ne devois pas tarder
à faire usage ; et l' impatience bannissant
de mes yeux toute disposition au sommeil,

je me levai pour aller promener mes inquiétudes
au jardin. Drink qui avoit son
lit dans un cabinet voisin, et qui ne faisoit
que s' y mettre après avoir rétabli
un peu d' ordre dans la maison, m' entendit
sortir de ma chambre, et se sentit
porté par son zèle à me suivre. Il me demanda
ce qui m' obligeoit de quitter si-tôt
mon lit, et lui ayant confessé que j' étois
agité d' une insomnie cruelle, je le
pressai en vain de me laisser sortir seul. Il
prit aussi-tôt ses habits, pour marcher sur
mes pas à quelque distance, et pour se
trouver prêt à me répondre au moindre
signe. Je m' enfonçai dans le bois. Mes
réflexions devinrent encore plus ameres,
à la vûe du lieu où j' avois vû expirer l' infortuné
Thadeo, et où j' observois encore
quelques traces de son sang. Cependant
en me représentant aussi le triste état où
j' avois trouvé Cécile, et ces marques naturelles
de consternation et de douleur
que l' art a tant de peine à contrefaire, je

revins à douter de l' explication que j' avois
donnée un moment auparavant à ses
discours et à sa conduite. Combien d' artifice,
disois-je, ne faut-il pas que je lui
attribue, pour la croire capable de cet
excès de dissimulation ? Est-ce là le caractere
de cette fille tendre et aimable, à qui
je n' ai jamais remarqué un desir ni un
mouvement contraires à son devoir ? Elle
a le coeur plus sensible qu' une autre ;
mais n' est-elle pas aussi plus douce, plus
modeste, plus généreuse ; et pourquoi
lui supposerois-je des vices aussi grands
que ses vertus ? Enfin, plus je revins
à m' occuper d' elle et à réunir tout ce que
je me souvenois d' avoir vû moi-même
ou d' avoir appris de ses sentimens et de
ses inclinations, plus je trouvai de foiblesse
et d' injustice dans les raisonnemens
qui m' avoient conduit à tant de noirs
soupçons. Je m' excitai à demeurer ferme
dans une prévention si favorable à ma chere
fille, et n' attendant que son réveil pour
m' expliquer avec elle, je brûlois déja de
l' embrasser avec toute la tendresse de mon
coeur.

p176

Ce changement d' idées rendit un peu
de tranquillité à mon esprit. Je pensois
à regagner mon appartement, lorsque
j' entendis la voix de Drink, qui me prioit
d' un ton fort empressé de venir à lui. Je fis
quelques pas sans le découvrir, mais en
tournant le coin d' une allée d' où je jugeois
que son exclamation étoit partie, je le vis
aux prises avec un homme qui s' efforçoit
de s' échaper de ses mains, et que je reconnus
aussi-tôt pour un de mes anciens domestiques.
C' étoit celui sur la trahison duquel
j' ai déja prévenu mes lecteurs, en
racontant ses liaisons avec Dona Cortona.
Il parut encore plus effraïé de ma présence,

p177

qu' il ne l' avoit été de se voir arrêté par
Drink. Celui-ci l' avoit vu monter sur le
mur qui étoit à l' extrémité de l' allée, et
se glisser ensuite dans le bois, avec des
précautions qui lui avoient rendu ses desseins
suspects ; il s' étoit rangé sous quelques
feuillages, pour continuer de l' observer,
et se défiant de tout, après l' évenement
funeste qui étoit arrivé la même
nuit, il s' étoit crû obligé, pour notre sûreté,
de l' arrêter au passage.
Les circonstances que j' ai rapportées
m' étoient encore inconnues, et quoique
j' eusse assez mauvaise opinion d' un homme
dont je ne m' étois defait que sur des
fautes bien éclaircies, il ne me seroit jamais
venu à l' esprit qu' il fût mêlé dans
notre aventure. Cependant Drink, qui jugeoit
aussi mal de son dessein par sa frayeur
que par la voie qu' il avoit prise pour s' introduire
chez moi, le pressoit sans ménagement
de confesser ses intentions, et parloit
de le mettre sur le champ entre les
mains de la justice. Je joignis mes instances
à cette menace. Enfin la parole que je

lui donnai en même tems de lui rendre
la liberté s' il vouloit être sincere, le détermina
à me promettre une confession sans

p178

réserve. Il commença un récit dont chaque
mot me frappa d' étonnement et d' horreur.
Le seul nom de la Cortona auroit été
capable de m' en inspirer ; que fût-ce d' apprendre
qu' elle étoit à la tête de mes ennemis
et qu' elle avoit juré ma ruine ? Elle
avoit eu tant de confiance pour ce malheureux,
qu' il étoit instruit de son entreprise
depuis l' origine. Il ne m' en déguisa
aucune circonstance, et voici ce qu' il ajoûta
à celles que j' ai déja rapportées. Le projet
du duc de Montmouth étant de repasser
aussi-tôt en Angleterre avec ma fille,
la seule difficulté qui l' avoit effrayé regardoit
la route et l' embarquement, qu' il
étoit presque impossible de faire réussir
sans bruit, si des deux partis auxquels ses
espérances étoient bornées, il étoit obligé
de prendre celui de la violence. Dona
Cortona l' avoit délivré de cette peine en
faisant servir le comte de Clarendon au
succès de son entreprise. Ce seigneur
étant assez consideré à Versailles, pour
obtenir du ministre certaines faveurs personnelles
qui n' avoient point de rapport
aux interêts de l' état, il ne fit point difficulté
de s' employer pour Dona Cortona,
lorsque sous prétexte d' avoir quelque chose

p179

à redouter en France de la part de l' Espagne,
elle le pressa au nom de la duchesse
sa fille, de faciliter promptement son retour
à Londres. Elle le conjura de lui faire
obtenir un passe-port de la cour, sous le
nom d' une dame étrangere attachée à la
duchesse d' York, avec un ordre au commandant
de Calais, de lui fournir en arrivant
dans cette ville, tout ce qui pouvoit
précipiter son passage. Elle se flatta
qu' avec ces deux secours, il lui seroit aisé
de gagner le bord de la mer, sans avoir de

compte à rendre de son voyage, et sans
être exposée même à rien craindre du ressentiment
de Cécile. Ainsi la perfide employoit
le meilleur de mes amis pour me
percer le coeur. Elle obtint ce qu' elle s' étoit
promis du crédit de Mylord Clarendon,
et toutes ses mesures étant prises
pour partir avec ma fille au moment qu' elle
l' auroit enlevée, elle étoit munie des
deux piéces, qu' il lui avoit fait remettre
avec autant de diligence et de soin que s' il
eût crû rendre service à sa fille ou à la
mienne.
à l' égard du motif qui amenoit chez
moi le traître, c' étoit seulement pour observer
quel effet l' attentat du duc y avoit

produit, et si Dom Thadeo étoit mort de
ses blessures. Surpris de lui entendre nommer
Dom Thadeo, je lui demandai s' il
étoit connu du duc, et sa réponse dévoila
un autre mystere, que j' appris avec d' autant
plus de chagrin, qu' il étoit propre à
diminuer beaucoup la compassion que je
croyois devoir à ce malheureux espagnol.
Mais il servit d' un autre côté à justifier à
mes yeux la providence, dont la rigueur
m' avoit déja porté indiscretement à quelques
murmures. Dona Cortona n' avoit
pas été long-tems à Paris sans apprendre
qu' il avoit quitté ma maison. La curiosité
d' en savoir la cause, ou l' espérance de l' employer
à ses desseins, lui avoient fait trouver
le moyen de le rejoindre, et dans les
entretiens qu' elle avoit eus avec lui, elle
n' avoit pas eu de peine à tirer d' un amant
desesperé la confession de ses peines. Ces
nouvelles lumieres lui firent naître d' autres
idées. Elle conçut qu' en lui inspirant,
comme au duc de Montmouth, le
desir d' enlever ma fille, elle auroit deux
utilités à tirer de cette fourberie : l' une,
de le faire servir aux interêts du duc, par
les moyens mêmes qu' il employeroit pour
le sien, et d' assurer ainsi le succès d' une

affaire où elle ne pouvoit le faire entrer
autrement sans se trahir ; l' autre, de tourner
à son profit les dépenses dans lesquelles
il lui seroit aisé de l' engager. Si elle
trouva des obstacles dans la vertu de Dom
Thadeo, qui se révolta contre ses premieres
insinuations, elle sut lui représenter si
adroitement que la premiere loi est de se
satisfaire, et qu' il ne se proposoit d' ailleurs
qu' un mariage honnête, pour lequel il
avoit même obtenu mon consentement,
que la délicatesse et le respect furent étouffés
dans son coeur par de si flatteuses espérances.
Après l' avoir séduit, elle n' eut pas
de peine à lui faire suivre toutes ses impressions.
Il devint sa dupe, avec les circonstances
des plus humiliantes pour un
homme à qui l' honneur avoit toujours été
cher ; et le jour même qui précéda sa mort,
il avoit remis une somme considérable à
cette infâme, pour acheter mille choses
dont elle lui avoit persuadé que Cécile auroit
besoin sur la route d' Espagne.
Drink étoit d' avis de livrer son prisonnier
à la justice de Saint Cloud. C' étoit
le seul moyen, me disoit-il, d' inspirer
assez d' effroi au duc pour lui faire repasser
promptement la mer avec sa compagne.

p182

Ce conseil étoit sage. Mais outre
que j' étois lié par ma promesse, je considérois
qu' au milieu de mes justes ressentimens
j' avois des mesures à garder avec
un esprit capable des extrêmités les plus
violentes. L' intérêt de la duchesse d' York,
à qui il avoit rendu effectivement des services
essentiels, le mien même, et celui
de ma famille, étoient de trop fortes raisons
de le ménager. Je ne pouvois faire
arrêter son émissaire, sans l' exposer lui-même
aux poursuites de la justice, qui
se réveilleroit malgré moi à la moindre
déposition. Enfin, résolu d' accorder la liberté
à ce misérable, je l' obligeai seulement
de m' apprendre la demeure de
ceux qu' il servoit avec tant de zèle. J' affectai
de prendre un crayon pour l' écrire
en sa présence ; dans la pensée que faisant
ce rapport à ses maîtres, il leur causeroit

assez d' inquiétude pour leur faire prendre
le partie de se mettre à couvert par la fuite.
éloignez ce monstre de mes yeux, dis-je
à Drink, qui n' avoit pas cessé de le tenir
au collet. Qu' il aille raconter à ceux
qui l' employent, que leur nom m' est connu,
et qu' après avoir trahi et massacré un
honnête homme, on n' est pas tranquille

p183

si l' on n' a quelque charme pour endormir
la justice.
Je donnai avis sur le champ à Mylord
Clarendon de l' indigne abus qu' on avoit
fait de sa confiance, et ne m' en fiant point
à la poste, je fis partir un de mes gens
pour lui porter ma lettre. Dans la disposition
où j' étois à m' affliger, je lui reprochois
tristement d' être si long-tems à revenir
à Paris après me l' avoir promis plusieurs
fois par ses lettres, et dans un tems
où ses lumieres et ses consolations m' étoient
si nécessaires. Vous serez surpris,
lui disois-je, de me voir prendre un ton
si différent de celui que vous admiriez
dans mes lettres ; mais sais-je à quoi
le ciel me destine ? Et lui exposant ma
situation, je lui demandois ce que je devois
penser des menaces du sort, qui sembloit
n' en vouloir à rien moins qu' à ma
fille, après l' avoir épargnée dans mes plus
grandes disgraces, et qui m' affligeroit bien
plus en me la ravissant, qu' il ne m' avoit
consolé lorsqu' il me l' avoit rendue. Le
duc de Montmouth ayant continué, depuis
son départ de Rouen, d' entretenir un
commerce de lettres avec lui, je le priois
d' employer le pouvoir qu' il avoit conservé

p184

sur son esprit, pour lui inspirer des projets
plus convenables à son bonheur et à
mon repos ; ou s' il n' esperoit pas de faire
ce miracle sur un caractere si difficile à
gouverner, d' obtenir secretement par le
crédit du duc et de la duchesse d' York
qu' il fût rappellé à la cour de Londres.

Enfin, cherchant un titre qui répondît
aux sentimens de mon coeur, je le nommois
mon pere, et je l' avertissois que si
ses affaires continuoient de le retenir à
Rouen, je pensois à l' aller surprendre avec
toute ma famille. L' édifice de mon bonheur,
ajoûtois-je, menace ruine à Paris,
et je veux essayer si le changement de lieu
n' y apportera point quelque remede ; sûr
du moins que votre présence et votre amitié
en seront toujours un plus solide que
tous ceux de la fortune.
La mélancolie qui m' inspiroit des expressions
si tristes n' alloit pas encore jusqu' à
me faire craindre les malheurs qu' elles
sembloient annoncer. Je m' étois rassûré
au contraire, par mes réflexions, contre
les évenemens qui paroissoient les plus capables
de m' alarmer. Quand le duc de
Montmouth et sa confidente auroient eu
la témérité de ne pas s' éloigner, et celle

de reprendre leurs desseins avec de nouvelles
espérances, j' étois dans une situation
qui ne me permettoit point de les
redouter. Un péril de cette nature n' est
grand que tandis qu' on l' ignore. J' avois
plus de monde avec moi que le duc
n' en eut jamais osé rassembler dans le voisinage
de Paris et de la cour ; et si la confiance
que j' avois dans mes gens me rendoit
tranquille contre la violence, je me
répondois bien qu' avec toutes les lumieres
que je m' étois procurées, ma propre
vigilance me mettroit à couvert de toutes
sortes de trahison. Il ne me restoit qu' un
doute, que tant d' éclaircissemens n' avoient
pas été capables de dissiper, et que je ne
pouvois entretenir sans conserver quelque
défiance au milieu de toutes les raisons
qui servoient à me rassûrer. Dans les discours
de Cécile, je n' avois pas bien démêlé
si elle étoit sans inclination pour le
duc, et par conséquent si elle n' étoit pas
jusqu' à un certain point dans ses intérets,
du moins par les desirs secrets de son coeur.
Cette comédie jouée avec tant d' art et si
long-tems soutenue par un esprit aussi
bouillant que le duc, me paroissoit un
mystere où j' apprehendois qu' elle n' eût

trempé. Si son coeur étoit d' intelligence
avec son amant, je ne prévoyois que trop
l' inutilité de mes soins. Mais pourquoi me
refuser aussi un aveu que je lui avois demandé
avec tant d' instances, et par quel
caprice se seroit-elle obstinée à me cacher
ses sentimens, lorsque je ne lui marquois
d' ardeur que pour les satisfaire. Le rang du
duc, et la connoissance de son caractere
encore plus que son rang, ne m' auroient
jamais permis à la vérité de penser à lui
pour ma fille ; mais en supposant qu' il y
pensât lui-même, et que malgré tant de
vices que j' aurois crû peu compatibles
avec les inclinations de Cécile, il eût trouvé
le moyen de lui plaire, il n' est pas moins
certain que passant sur mes répugnances,
je me serois réduit à l' avertir que l' amour
lui faisoit bien des illusions, et je n' en aurois
pas été plus difficile à me rendre. Peut-être
l' aurois-je soupçonnée d' accorder
quelque chose de plus à l' ambition qu' à la
tendresse, et j' aurois confessé que l' honneur
de devenir la belle-fille d' un grand
roi, pouvoit être acheté par quelques sacrifices.
Toutes ces considérations supposoient
l' ignorance où j' étois encore du plus
odieux complot du duc ; car le traitre qui

venoit de me faire sa confession n' avoit pû
m' apprendre là-dessus ce que je me figure
qu' il ignoroit lui-même. Je pris, sur ces
raisonnemens, une résolution qui pourra sembler
étrange après ce qui s' étoit passé chez
moi la même nuit, mais qui achevera de
faire voir avec quelle passion je desirois le
bonheur de ma fille. Ce fut de me procurer
une entrevue avec le duc de Montmouth,
pour apprendre de lui-même le
fond de ses sentimens, et ses progrès dans
le coeur de Cécile. Cette explication étoit
l' affaire d' un moment. S' il me faisoit la
moindre ouverture qui pût me faire voir
plus clair dans les inclinations de ma chere
fille, j' étois déterminé à la lui offrir sur le
champ, avec tous les avantages que ma
fortune me mettoit en état de lui assûrer ;

et sans rejetter bien loin ce qui pouvoit
être exécuté dans l' espace de quelques
jours, je ne l' aurois assujetti qu' à prendre
le tems nécessaire pour obtenir le consentement
du roi son pere. Quelque distance
qu' il y eût entre sa naissance et la
mienne, le nom de Mylord Axminster, et
l' ancienne bonté du roi pour mon grand
pere maternel et pour moi-même, me
faisoient esperer qu' il passeroit sur un défaut

p188

qui se trouveroit encore réparé par
mes richesses.
Je m' arrêtai avec tant de complaisance
à toutes les parties de ce projet, que sans
attendre le reveil de Fanny, je fis partir
Drink, pour aller proposer civilement au
duc de Montmouth de recevoir ma visite.
Les nouvelles que j' appris de la santé
de Cécile m' auroient causé quelque alarme,
si je ne m' étois flatté d' avoir entre
les mains un remede infaillible pour toutes
ses peines. Les femmes qui étoient demeurées
auprès d' elle ne s' étoient point
apperçûes qu' elle eût goûté un moment
de repos. Elle avoit parue continuellement
agitée par de sombres méditations,
qu' il avoit été impossible d' interrompre.
Elles finiront, dis-je en moi-même ; car
en rendant justice au caractere de ma fille,
que je croyois effectivement supérieur à
toutes sortes de soupçons, je commençois
à ne plus douter, que, soit ambition,
soit amour, elle n' eût le coeur
possédé d' une violente passion pour le
duc.
Sa mere, que l' inquiétude avoit déja
réveillée et qui attendoit de ses nouvelles
au moment que j' entrois dans sa chambre,

p189

me conjura de lui donner quelques lumieres
sur tout ce qui étoit arrivé la nuit
dans le bois. Je l' avois forcée de se retirer
avant que sa curiosité eût été satisfaite, et
mes réponses avoient peut être calmé une

partie de ses alarmes ; mais les réflexions auxquelles elle s' étoit livrée en se mettant au lit, avoient troublé son sommeil. Je persistai à lui cacher le fond de l' aventure, et ne pouvant éluder néanmoins la force des raisonnemens dont elle appuyoit ses conjectures, je lui confessai que c' étoit de la main du duc de Montmouth que Dom Thadeo avoit reçu le coup mortel. En même tems ; pour arrêter les préventions que ce malheur auroit pu lui inspirer contre le duc, j' ajoûtai qu' aimant tous deux Cécile il n' étoit pas surprenant que la jalousie les eût armés l' un contre l' autre, et que si le ciel avoit résolu la mort de l' un, il étoit assez heureux pour ma fille que ce fût celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et suivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle après les soupçons qu' elle avoit été la premiere à former, je lui appris sans affectation que je me croyois certain de l' amour du duc pour Cécile, et que je

doutois presqu' aussi peu du retour qu' elle avoit pour lui. Voila le mystere éclairci, ajoûtai je ; et je continuai de lui apprendre mes projets, assez sûr qu' elle ne balanceroit pas à les approuver.
Ses objections ne furent prises en effet que de l' obstacle qu' elle apprehendoit de la part du roi d' Angleterre. Je la vis même flattée des sentimens que j' attribuois au duc, et prête à faire l' éloge d' un homme de qui elle n' avoit redouté pour sa fille que la légereté ordinaire à son âge et à son rang. L' ayant rassûrée par les mêmes espérances dont ma propre imagination s' étoit remplie, je ne pensai plus qu' à prendre le chemin de Paris pour m' ouvrir au duc ; et lorsque je revis Cécile, dont la santé me parut réellement alterée, je ne lui demandai point la cause d' un mal que je croyois pénétrer aussi-bien qu' elle.
à peine Drink fut-il de retour, que sans m' arrêter à la description qu' il me fit de l' embarras du duc, je ne pris de sa commission que ce qui étoit favorable à mes vûes. Il l' avoit trouvé seul dans son appartement, et le compliment qu' il lui avoit

fait de ma part l' avoit troublé beaucoup ;
mais après s' être un peu remis, il avoit

p191

répondu que je le trouverois toujours disposé
à me servir, et qu' il recevroit ma
visite avec plaisir. Drink n' avoit pu distinguer,
en l' observant, s' il étoit déja informé
du malheureux succès de ses derniers
ordres ; et songeant à ma sûreté, il me
conseilla de ne point entrer chez lui sans
être bien accompagné ou bien armé.
Je rejettai ce conseil avec dédain. Ce
n' étoit point des trahisons de cette nature
que j' avois à redouter du duc de Montmouth,
et si je lui ai donné quelquefois
le nom de perfide, je n' ai pas confondu
dans ce reproche ses sentimens d' honneur
avec ses principes de galanterie. Je serois
entré seul chez lui, sans crainte et sans défiance.
D' ailleurs les questions que j' avois
à lui faire n' étoient pas propres à l' offenser.
Cependant si je refusai de prendre
d' autres armes que mon épée, mon train
ordinaire étoit assez nombreux pour ne
pas craindre le reproche de m' être exposé
légerement. J' arrivai, sans doute, beaucoup
plutôt qu' il ne s' y attendoit ; car je
le surpris avec le confident qu' il avoit envoyé
le matin chez-moi, ou du moins
j' apperçûs ce malheureux qui sortoit de sa
chambre au moment que je m' y faisois annoncer,

p192

et qui ne put se dérober assez
habilement pour éviter ma vûe. Je feignis
de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à
son retour, chez Dona Cortona, qui ne l' avoit
envoyé chez le duc qu' après l' avoir
entretenu long-tems sur les circonstances
de son aventure. Il avoit été sincere dans
ce recit. Le duc l' avoit écouté, et par
un caprice difficile à expliquer pour ceux-mêmes
qui en seroient capables comme
lui dans les mêmes circonstances, après
avoir manqué de délicatesse jusqu' à tout
entreprendre pour ravir et pour corrompre

une fille aimable et vertueuse, il en
eut assez pour être sensible au procedé généreux
que j' avois gardé avec son émissaire.
Le refus que j' avois fait de le livrer à
la justice, et les termes que je l' avois
chargé de répeter à ses maîtres, avoient
fait impression sur ce naturel emporté,
mais noble et généreux. Cet entretien l' avoit
disposé à me recevoir avec d' autres
sentimens, que ceux qu' il est naturel de
conserver pour un homme à qui l' on a
voulu faire un outrage. S' il donna quelques
marques de confusion en me voyant
paroître, elles furent effacées presqu' aussi-tôt
par l' air de politesse qui leur succeda.

p193

Ma résolution étoit d' éviter tout ce qui
avoit quelque rapport au malheur de Dom
Thadeo. Je pris mon exorde du sujet
même de ma visite. L' amour, lui dis-je,
exerce son pouvoir dans tous les rangs,
et ma fille étant aimable, je ne serois
point étonné qu' il vous eût inspiré quelque
penchant pour elle, si je concevois
comment une si belle passion peut s' accorder
dans le coeur d' un galant homme,
avec le dessein de faire insulte à ce qu' il
juge digne d' être aimé. Mais je vous avoue
que cette conciliation est impossible dans
mes idées ? Aimez-vous ma fille, ajoutai-je
en le regardant d' un air ferme, mais
honnête et serain. Cette question parut
l' embarrasser. Cependant, n' appercevant
point de colere dans mes yeux, il prit
ma main qu' il porta jusqu' à sa bouche,
et son coeur vint, si j' ose parler ainsi, sur
ses lévres, pour me protester qu' il adoroit
Cécile. Il reste à m' expliquer, repris-je,
par quel oubli de vous-même vous
avez pu former le dessein de l' enlever.
Un coeur noble emploie-t-il la violence
pour se rendre heureux ? Et quand il auroit
assez d' ascendant sur ce qu' il aime
pour lui faire regarder un enlevement

p194

d' un autre oeil, quel goût trouvera-t-il
jamais dans un bonheur qu' il doit à des
voies si basses ? J' aurois pu continuer
long-tems sans appréhender d' être interrompu.
Il tenoit la vue baissée, et sa hardiesse
naturelle paroissoit l' avoir abandonné.
Je repris encore : l' honneur même est-il
bien à couvert dans une entreprise qui
blesse tant de droits sacrés, et s' il y a quelque
différence entre le voleur et le ravisseur,
n' est-elle pas à l' avantage de celui
qui n' enleve qu' une somme d' argent, ou
quelqu' autre partie méprisable du bien
d' autrui ? Cette comparaison le piqua. J' avois
eu dessein, en le voyant si consterné,
d' éprouver en effet s' il étoit capable
de reconnoître ses fautes. Ah ! S' écria-t-il
en rougissant, vous n' êtes donc ici que
pour m' insulter ? Non, repris-je aussi-tôt ;
j' ai assez bonne opinion de vous pour me
figurer que la générosité, la justice et
l' honneur, sont des qualités qui vous sont
cheres ; mais je ne vous déguise point que
la chaleur de votre passion vous les a fait
oublier. Voyez, à votre tour, continuai-je,
si vous les reconnoîtrez dans mon procédé.
Ma fille vous aime, sans doute, car
ce seroit vous insulter effectivement que

de supposer d' autres idées. Si elle vous
aime... il m' arrêta par la vivacité du
mouvement avec lequel il quitta sa chaise.
N' achevez pas, me dit-il, que vous ne
m' ayez entendu. On ne m' a pas trompé, je
le vois bien, lorsqu' on m' a dépeint la noblesse
de votre caractere, et l' honnêteté
de vos sentimens. J' ouvre les yeux sur
mon injustice, et je ne veux pas que vous
m' expliquiez vos vues avant de connoître
les miennes.
J' aime votre fille, reprit-il d' un air
plus modéré, et je la crois digne du premier
roi du monde. Cependant des idées
mal-entendues de grandeur, soutenues
par le pernicieux conseil d' une femme pour
laquelle j' ai d' ailleurs peu d' estime, m' avoient
fait craindre que mes sentimens ne
fussent point approuvés du roi mon pere
et du public. Ne me demandez point à
quel parti je m' étois arrêté. Je vous le confesserai

quelque jour pour m' en punir. Mais
vos procédés me persuadent à ce moment
qu' il n' y a rien de supérieur à l' honneur
et à la vertu. Je vous demande Cécile,
comme je vous demanderois un riche trésor,
et je ne prens que l' espace nécessaire

p196

pour faire le voyage de Londres, où je
me flatte d' arracher au roi son consentement
par mes instances.
Je l' embrassai tendrement après ce discours,
et renonçant à porter mes questions
plus loin, je me livrai à la joie de
voir prendre un si heureux tour à la fortune
de Cécile. Il ne me vint pas même
à l' esprit qu' elle pût recevoir autrement
qu' avec transport ce que je supposois qu' elle
desiroit uniquement. Si j' évitai d' approfondir
davantage les engagemens qu' elle
pouvoit avoir pris sans ma participation,
ce fut pour ménager sa modestie.
La satisfaction du duc parut encore surpasser
la mienne, lorsque je l' assurai que
dans le discours qu' il avoit interrompu,
j' allois lui offrir ce qu' il m' avoit fait l' honneur
de me demander. Comme son intérêt
devenoit le mien et celui de ma fille ;
en lui confessant que je sentois tout le prix
de son alliance, je lui représentai ce qui
pouvoit diminuer les obstacles qu' il craignoit
de l' autorité du roi et du jugement
du public. Ma fille étoit l' unique reste du
sang de Milord Axminster ; et l' héritiere
de tous ses biens. La tache de ma propre

p197

naissance étoit réparée par l' honneur que
le roi Charles m' avoit fait de me créer
chevalier de la Grande Bretagne à Bayonne ;
et quoique le fils naturel d' un simple
gentilhomme ne tire pas un grand lustre
de son origine, il y avoit peut-être quelque
distinction à faire en ma faveur, lorsque
je me trouvois le fils d' un homme
qui avoit joui longtems de l' autorité souveraine.
J' ajoutai les raisons que j' avois

d' espérer de la bonté du roi un peu de reconnoissance pour l' attachement de mon grand-pere, et j' étois informé depuis mon séjour en France, que ce bon-homme, au lit de la mort, avoit demandé pour derniere faveur à son maître, de prendre soin de ma fortune si le ciel me ramenoit en Angleterre.
Le duc de Montmouth, me traitant déja de pere, auroit souhaité de ne pas quitter Paris sans avoir fait éclater ses transports aux pieds de Cécile ; mais sans condamner ce desir, que j' aurois trouvé de la douceur moi-même à satisfaire, je lui représentai qu' après le funeste accident dont je ne voulois plus rappeller autrement le souvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint Cloud. Sa

seule présence y pouvoit faire naître des soupçons que j' avois heureusement prévenus.
Partez pour Londres, lui dis-je, et reposez-vous sur moi de tout ce qui dépendra de mes soins. Ainsi, presqu' aussi touché que lui de l' heureuse conclusion d' une aventure si délicate, je me disposois à porter promptement à Cécile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir sa santé que tous les remédes, lorsqu' en me levant pour quitter le duc, j' entendis un de ses gens qui lui annonçoit la visite de Dona Cortona.
Ce nom que j' avois tant de raisons de détester, m' auroit fait précipiter mon départ, si le duc n' eût souhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de sa droiture, que je fusse témoin du remerciment qu' il destinoit à cette infâme confidente.
Il la fit introduire. Elle fut extrêmement allarmée de me voir, et toute son effronterie ne la servit point assez bien pour rassûrer sa contenance. Cependant ayant accepté un fauteuil que le duc lui fit approcher, elle écouta avec beaucoup de modestie les reproches qu' il lui fit de l' avoir engagé dans une entreprise dont il rougissoit. Il lui conseilla, si elle retournoit

à Londres, de ne se présenter jamais
devant ses yeux, et de craindre sur tout
d' exercer ses honteuses pratiques dans les
lieux où il auroit quelque pouvoir. J' attendois
curieusement qu' elle seroit sa réponse ;
mais rien ne peut être égal à ma
surprise, lorsque lui ayant vu verser quelques
larmes, et se servir de son mouchoir
pour les essuyer, je l' entendis se plaindre
amérement d' avoir cédé elle-même à des
instances auxquelles une soumission nécessaire
l' avoit forcé de se rendre. Elle
dépendoit d' un homme qui n' avoit trouvé
que cette voie pour se procurer un
établissement à Londres, et qui s' étoit
servi des dernieres violences pour l' engager
dans une entreprise dont elle avoit
mille fois gémi. Elle étoit trop heureuse
que je me trouvasse présent, moi qui pouvoit
rendre justice à sa sincérité par mon
témoignage ; car je sçavois quels étoient
ses sentimens pour moi et pour tout ce
qui m' étoit cher. Elle se souvenoit de me
les avoir fait connoître avant que de passer
en Angleterre, et je ne me persuaderois
jamais qu' avec cette disposition à
m' aimer, elle eût pû former le dessein de
me causer un chagrin mortel, si elle n' y

p200

avoit été contrainte par la violence qu' on
avoit faite à ses inclinations. Enfin, le ton
et les gestes dont elle accompagna ce discours,
firent sur moi tant d' impression, que
me laissant entraîner par les apparences,
j' aurois exhorté le duc à la traiter avec
moins de dureté, si ce qu' elle ajouta dans
l' espérance d' augmenter la pitié dont elle
me voyoit saisi, n' eût allumé au contraire
mon indignation. Elle conjura le duc de
rendre témoignage à son tour qu' elle l' avoit
exhorté à faire des conditions avantageuses
à Cécile, et à lui marquer des
attentions qui ne fussent guéres différentes
de celles qu' on a pour une épouse. Ce
que j' avois affecté de ne pas vouloir éclaircir,
cessa ainsi d' être obscur par la hardiesse
qu' elle eut de me l' expliquer ouvertement.
J' en aurois fait des reproches amers
à l' un et à l' autre, sans la considération

de ma fille, que j' aurois cru blesser en
renouvellant ces fâcheuses idées. Cependant
le duc attribuant mon trouble au chagrin
que j' avois de voir un objet odieux, lui
ordonna brusquement de se retirer. Je partis
peu de momens après elle. Une témérité
incroyable l' avoit fait demeurer au
bas de l' escalier, où j' essuyai encore une

p201

multitude d' impostures qu' elle avoit arrangées
sur le champ avec de nouveaux artifices.
Elle compta sur ma crédulité jusqu' à
me proposer de la prendre dans mon carosse,
et de la remettre chez elle ; mais après
l' avoir écoutée en silence, je lui tournai le
dos tout d' un coup, avec un remerciment
ironique, qui acheva de lui mettre la rage
et la confusion dans le coeur.
Au milieu de la joie que j' emportois à
Saint Cloud, il m' étoit difficile de ne pas
sentir l' indécence des premieres vues du
duc, et de n' en être pas beaucoup plus
offensé que d' un simple projet d' enlevement
où j' avois pu soupçonner ma fille
d' avoir trempé, sans lui supposer d' autre
dessein qu' un engagement légitime. Mon
soin fut d' écarter les conclusions chagrinantes
qu' il auroit fallu tirer malgré moi
de ces idées ; et trop satisfait des arrangemens
que j' avois pris avec le duc, j' arrivai
chez moi avec beaucoup d' impatience
de les communiquer à Fanny. Je la trouvai
avec Cécile, qui s' étoit levée, quoique
dans un état fort languissant, mais
qui accourut à moi les bras ouverts, au
premier pas qu' elle me vit faire dans la
chambre de sa mere.

p202

Elles avoient eu, pendant mon absence,
des explications qui avoient éclairci
bien des mysteres. Fanny, mortellement
affligée de la langueur où elle l' avoit trouvée
à son réveil, l' avoit excité, par de
nouvelles instances, à lui ouvrir son coeur.
Elle n' avoit pas réussi à tirer d' elle le secret

de ses peines ; mais étant persuadée
comme moi que nous l' avions heureusement
pénétré, elle lui avoit parlé du duc
de Montmouth et de la pensée où nous
étions qu' elle l' aimoit autant qu' elle en
étoit aimée. C' étoit une déclaration qui
avoit échauffé Cécile jusqu' à lui faire quitter
aussitôt son lit, où elle étoit encore,
et où sa santé demandoit peut-être qu' elle
demeurât. Elle s' étoit plaint, avec une
abondance de larmes, de l' opinion que
nous avions d' elle ; et lorsque sa mere,
qui ne prenoit encore ce langage que
pour une véritable dissimulation, eut ajouté
que j' étois allé à Paris pour conclure
peut-être son mariage avec le duc, elle
étoit tombée dans des agitations qui s' étoient
terminées par un profond évanouissement.
Enfin, elle n' en étoit revenue que
pour protester avec la même chaleur,
qu' elle n' avoit jamais senti le moindre

penchant pour le duc ; qu' elle avoit eu
la veille les premieres nouvelles du sien ;
et que loin de mettre son bonheur à l' épouser,
il étoit de tous les hommes du monde
celui pour lequel l' amour étoit le moins
capable de la toucher. Dans l' inquiétude
qu' elle avoit ressentie, et n' osant douter
de notre tendresse pour elle, elle auroit
souhaité de me dépêcher quelqu' un sur le
champ pour me faire changer de dessein ;
mais Drink qui savoit seul la demeure du
duc, étant à ma suite, elle avoit attendu
mon retour avec des craintes inexprimables,
et elle se jettoit dans mes bras en me
voyant paroître, pour me conjurer de ne
pas faire servir les droits que j' avois sur
elle à son malheur et à son désespoir. Fanny,
persuadée par ses pleurs, joignit aussi-tôt
la même priere à la sienne.
Je les regardai toutes deux avec étonnement ;
et mon embarras croissant par
l' idée présente de la démarche que je venois
de faire, je les priai de s' asseoir pour
raisonner plus tranquillement. Il est certain,
ma fille, dis-je à Cécile, que si quelqu' un
est coupable ici d' une imprudence,
ce n' est pas votre mere ni moi, qui ne
respirons que votre bonheur, et qui cherchons

p204

depuis si longtems à découvrir ce
qui peut flatter vos desirs et vos goûts.
Est-il besoin que je vous rappelle mes efforts ?
Mais tandis que vous nous voyez
uniquement livrés à ce soin, vous vous
obstinez à garder un silence qui nous afflige,
et vous nous mettez dans la nécessité
de deviner vos inclinations pour les
satisfaire. Elle m' interrompit, les larmes
aux yeux. Hélas ! Si vous permettez que
je me justifie, ne vous ai-je pas juré mille
fois, me dit-elle, que je n' aspirois point
à d' autre bonheur qu' à vivre auprès de ma
mere et de vous ? Vous me l' avez juré,
repris-je. Mais d' où vient donc cette
tristesse qui vous dévore ? Est-on plongée
dans une profonde mélancolie, quand on
jouit du bonheur où l' on aspire ? Vous
nous trompez. Je vous ai vue l' humeur
fort différente ; et vous ne me persuaderez
jamais qu' un changement de cette nature
puisse être l' effet du hasard à votre
âge.
écoutez, repris-je, en affectant un air
plus sévere : voici ce qui me reste à faire
pour vous. Comme il est tems que je pense
à l' établissement de votre fortune, et que
la bienséance même ne permet point à

p205

une fille de rejetter des propositions avantageuses
sans donner quelques justes raisons
de son refus, je fais dépendre votre
mariage avec le duc de Montmouth de
l' ouverture que vous aurez pour moi. Tout
autre goût sera une juste raison ; mais je
demande à la connoître : sans quoi, ma
fille, vous devez sentir que plus je vous
aime, plus je dois insister sur une alliance
qui vous rend la premiere dame d' Angleterre,
et qui ne peut manquer d' être aussi
fort avantageuse à vos freres. Je vous laisse
quelques jours, ajoutai-je, pour adoucir
la loi que je vous impose. Songez d' où je
la prens moi-même : c' est de ma tendresse

autant que de la raison.
Il m' en avoit coûté beaucoup pour prendre
un ton si ferme avec ma fille. J' étois
accoûtumé à la traiter avec la tendresse et
la familiarité d' un frere. Aussi me retirai-je
après ce discours, pour éviter des attendrissemens
qui m' auroient porté peut-être
à me démentir. En me relâchant si-tôt
des promesses que j' avois faites au
duc, je ne pensai pas à l' en avertir avant
son départ. Outre le reproche de légereté
que je me serois attiré justement, j' aurois
appréhendé quelque nouvelle entreprise

p206

de sa passion ; et de quelque maniere que
les inclinations de Cécile pussent tourner,
j' étois bien aise qu' il eût le tems de s' éloigner,
et sur tout de perdre de vue sa
confidente. Mais s' il arrivoit que je fusse
obligé de rompre avec lui, je me proposois
de lui écrire à Londres. Une lettre
porte des explications et des ménagemens
que la chaleur d' un entretien rend quelquefois
difficiles. J' avois compté sur le
penchant de Cécile, et mes promesses ne
rouloient que sur cette supposition : j' étois
libre sans doute de les retracter, lorsqu' elles
manquoient d' une condition si nécessaire.
Avant la fin du jour il me vint deux
messagers, qui me causerent un embarras
presqu' égal. L' un, de la part du duc, qui
m' écrivoit dans les termes les plus tendres
avant que de quitter Paris, et qui envoyoit
des présens considérables à Cécile. Son
courrier avoit ordre de les remettre à
elle-même, avec un compliment tel que
la politesse et l' amour peuvent le dicter.
Dans les sentimens où j' avois laissé ma
fille, je n' espérois pas qu' elle reçut cette
galanterie avec beaucoup de complaisance.
M' étant fait informer de ses dispositions,

p207

j' appris fort à propos qu' un reste
d' abbattement l' avoit forcée de se retirer
dans sa chambre, où elle paroissoit dormir

depuis quelques heures. Cette excuse satisfit le courrier, qui se reposa sur moi de sa commission. Mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas, qu' un inconnu me remit une autre lettre, sans pouvoir m' expliquer de qui il l' avoit reçue. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour me l' apporter à Saint Cloud ; mais ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractere espagnol, et le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt que c' étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme, et je balançai si je ne la devois pas jetter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l' emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité et la vengeance peuvent se porter.
Ce n' étoit plus contre moi qu' elles sembloient vouloir s' exercer. La haine de Dona Cortona paroissoit tournée contre le duc de Montmouth, dont elle prétendoit me réveler les tromperies et les noirs desseins. C' étoit un perfide, si je voulois

l' en croire, dont toutes les offres et les promesses avoient été autant d' artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit non-seulement à l' honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, et sa passion étoit enflammée au même degré pour l' une et pour l' autre. Une accusation si peu vrai-semblable, et revêtue des termes les plus outrageans, m' inspira tant d' horreur pour cette affreuse lettre, que je sentis renaître la premiere pensée que j' avois eue de la brûler. Le motif qui m' en avoit empêché me retint encore. Après quelques réflexions sur le déréglement de coeur que l' espagnole attribuoit au duc, je trouvai, en continuant de lire, qu' il se proposoit de se défaire de moi, pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu' il aimoit ; et la preuve de cette résolution étoit dans les présens qu' il envoyoit à ma fille, où j' en trouverois un marqué de mon nom, et destiné pour moi, qui contenoit un poison si subtil, qu' elle craignoit que sa lettre ne me fût pas rendue assez promptement pour m' en faire éviter

l' effet. Elle ajoutoit qu' elle en avoit été
informée par un des gens du duc, qui
avoit pour elle une vive passion.

p209

Une si affreuse lecture me fit tomber
cette fatale lettre des mains ; car de quelque
côté que se portassent mes craintes,
je voyois dans le crime ou dans l' accusation
le plus noir complot dont on ait jamais
eu l' exemple. Je ne balançai pas
long-tems à faire tomber tous mes soupçons
sur la courtisane espagnole. Cependant
il étoit vrai que le duc m' annonçoit
dans sa lettre une confection admirable
pour l' estomach, que je devois trouver
entre les présens qu' il envoyoit à Cécile,
et qu' il me prioit d' accepter comme une
marque de l' intérêt qu' il prenoit à ma
santé. C' étoit, me disoit-il, un des plus
précieux élixirs de l' Europe, qu' il avoit
vérifié depuis long-tems par son propre
usage. J' avois vis-à-vis de moi la caisse où
les présens étoient contenus. Je me hâtai
de l' ouvrir, et j' y apperçus celui qui m' étoit
destiné. Quel jugement devois-je porter
dans une si étrange incertitude ? L' expérience
pouvoit-elle servir à me procurer
plus de lumiere ? Au hasard, je me fis
amener un de mes chiens, et m' étant enfermé
seul, je lui fis avaler quelques gouttes
de ce funeste breuvage. En moins
d' un quart-d' heure je le vis s' assoupir par

p210

degrés, et mourir à la fin sans aucun effort
violent. Ce tems m' avoit suffit pour
me déterminer. Je pris ma plume, et sans
marquer au duc la moindre défiance de
ses intentions, je lui écrivis toutes les
circonstances d' une aventure qui rendoit encore
ma main tremblante en écrivant. Je
lui envoyois en même tems la lettre de
la Cortona, et ses propres présens, qu' il
n' étoit pas convenable que je gardasse chez
moi, de quelque main qu' ils eussent été
empoisonnés.

Drink que je choisis pour cette commission,
mais sans lui en expliquer le mystere,
reçut ordre d' observer le visage du duc à
la réception de la caisse, et sur-tout à
l' ouverture de ma lettre. Je lui recommandai
aussi d' affecter une profonde ignorance
de ce qu' il étoit chargé d' exécuter,
et de ne répliquer rien à tout ce qu' il pourroit
entendre de picquant et d' injurieux
contre moi.
Avec quelque soumission et quelque
exactitude qu' il fût accoutumé à m' obéir,
sa curiosité fut excitée par des ordres si
extraordinaires. Il porta ma lettre au duc,
qui se préparoit à prendre la route de Londres
dès la même nuit. Il l' observa, et ne

p211

lui vit d' abord que de simples marques
d' étonnement ; mais sa fureur s' allumoit à
mesure qu' il lisoit la lettre qui étoit enveloppée
dans la mienne. Elle éclatoit déja
dans ses yeux et dans tous ses mouvemens,
lorsque voyant Drink effrayé et prêt à sortir,
il lui donna ordre de demeurer. L' expérience
que j' avois faite, et dont il venoit
de lire le récit, lui fit d' abord naître
la pensée de la renouveller. Il se fit amener
un chien, sans expliquer son dessein,
et l' ayant fait mourir en peu de momens
aux yeux de Drink, qui admiroit ce spectacle :
demeurez, lui répéta-t-il ; vous rapporterez
à votre maître que j' ai vengé mes
injures et les siennes. Les ordres qu' il avoit
donnés pour partir la même nuit, furent
avancés, et sa chaise prête en un moment.
Il se fit conduire dans un même carosse
avec Drink, chez Dona Cortona, tandis
que sa chaise et ses gens, à la réserve de
son valet de chambre allerent l' attendre
à Saint Denis. Cette femme étoit sans inquiétude,
parce que le sachant prêt à partir,
elle ne s' étoit pas figurée que sa trame
pût être si-tôt démêlée, et qu' elle se promettoit
au contraire de lui donner encore
plus de vrai-semblance après son départ.

p212

Je ne sai comment elle auroit pu concilier
le voyage qu' il alloit faire à Londres,
avec les espérances qu' elle lui supposoit ;
mais le duc lui trouva peu de marques de
trouble et d' embarras lorsqu' il entra chez
elle. Il prétexta, pour se faire annoncer,
une affaire légere dont il l' entretint un moment ;
et feignant tout d' un coup d' avoir
quelque ordre à faire donner chez lui, il la
pria de lui prêter un homme qui la servoit.
Son valet de chambre, à qui il l' envoya,
étoit chargé secrettement de le retenir. Enfin,
n' ayant plus d' autre témoin que Drink,
il changea de visage et de ton, pour la
traiter avec un emportement de fureur et
de mépris qui la fit trembler.
Elle conçut aisément par ses premiers
reproches, que l' intrigue étoit découverte
et qu' il étoit inutile de dissimuler. Son recours
fut d' abord aux larmes, et rappellant
néanmoins toutes les ressources de son
esprit, elle eut encore la hardiesse de répondre
qu' il ne devoit pas lui faire un crime
de ce qu' elle avoit entrepris pour le servir ;
qu' après l' honneur qu' il lui avoit fait de lui
accorder sa confiance, le voyant penser à
un mariage qui n' étoit propre qu' à ruiner
sa fortune, elle n' avoit rien imaginé de

plus propre à le rompre que le moyen
qu' elle avoit employé : confessoit à la vérité
qu' il s' y étoit mêlé un peu de haine
pour ma famille ; mais que ce n' étoit pas
lui qui devoit s' en offenser, lorsque malgré
la dureté qu' il avoit eue pour elle, sa
principale vue étoit de le convaincre de
sa fidélité et de son zéle.
L' artifice étoit grossier. Aussi le duc ne
repliqua-t-il que par de nouvelles marques
d' indignation, et revenant aux circonstances
de sa noire entreprise, il voulut
absolument qu' elle les confessât sans
exception. Ce détail ne put être arraché de
sa bouche, que par un renouvellement continuel
d' injures et de menaces. Elle nomma
un des gens du duc qui l' avoit instruit
de l' envoi des présens, et qui ayant en effet
de la tendresse pour elle, s' étoit laissé
engager par diverses promesses, à mêler

dans l' élixir le poison qu' elle lui avoit confié. Son inquiétude n' étoit pas qu' il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n' auroit fait que flater sa vengeance ; mais elle avoit souhaité néanmoins que je n' eusse que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joué par le duc, et de perdre toutes les espérances de grandeur que j' avois

p214

conçues pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieusement le duc, de me faire passer pour un traître et pour un lâche empoisonneur ? Et comme si cette idée eût redoublé son transport : tien, ajouta-t-il, en lui enfonçant son épée dans le sein, voilà le juste prix de tes crimes. Il te sera plus honorable de mourir de ma main, que de celle d' un bourreau. L' épée fut tirée avec tant de vîtesse, et le coup porté si brusquement, que Drink n' eut pas le pouvoir de l' arrêter. La malheureuse Cortona tomba sans connoissance, et perdit au même moment la parole et la vie.
Drink demeura saisi d' étonnement. Mais le duc paroissant plus tranquille après cette exécution, se tourna vers lui d' un air satisfait : je crains moins, lui dit-il, le reproche d' avoir trempé mes mains dans le sang d' une infâme, que celui d' avoir épargné un monstre qui n' auroit vécu que pour multiplier ses fureurs. Retournez à votre maître, et dites-lui que je ne lui refuserois pas des justifications s' il en devoit attendre d' un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres, ajouta-t-il, et si les deux accidens

p215

qui me sont arrivés, ne me permettent point de repasser si-tôt en France, je me flate que sur les heureuses nouvelles que j' aurai soin de lui communiquer, il aura la complaisance de me venir joindre en Angleterre. Drink vouloit se retirer. Non, reprit le duc, je ne veux point vous

exposer aux suites de ce qui vient d' arriver ;
et fermant soigneusement la chambre
où il laissoit le corps de Dona Cortona,
il le fit remonter avec lui dans le
carosse qui les avoit amenés, pour le conduire
au coin d' une rue éloignée. Je pars
de ce pas, lui répéta-t-il ; assurez votre
maître que j' aurois été moins ardent, si je
n' avois eu que mes injures à venger. Il ne
s' éloigna qu' après avoir vu monter Drink
dans un autre carosse, et qu' après lui avoir
recommandé même de quitter cette voiture
à la sortie de la ville, pour couper
toute voie aux soupçons qui auroient pu
tourner du côté de Saint Cloud.
Sa vengeance n' étoit satisfaite qu' à demi.
Il lui restoit à punir le valet infidele
qui avoit prêté ses mains à la Cortona,
pour mêler son poison dans l' élixir. J' ai su
dans la suite que l' ayant fait partir pour
Saint Denis avec sa chaise, il avoit eu la

constance de ne lui donner aucune marque
de ressentiment jusqu' à Calais. Son
voyage se fit avec tant de diligence, qu' il
arriva le lendemain au soir dans cette ville.
Il s' y procura sur le champ un vaisseau de
passage, où il ne reçut que ses gens ; et
lorsqu' il se vit au milieu du canal, il les
fit monter avec lui sur le tillac, sans avoir
laissé échapper un seul mot qui pût leur
donner quelque défiance de son dessein.
Là, prenant une contenance furieuse, il reprocha
au perfide l' abus qu' il avoit fait de
sa confiance. Il n' écouta ni ses justifications,
ni ses cris, et lui ayant percé le
coeur d' un coup de poignard, il le précipita
d' un coup de pied dans la mer.
J' attendois Drink avec tant d' inquiétude ;
que dans la crainte de me trahir par
ma contenance ou par mes discours, je
demeurai enfermé dans mon cabinet jusqu' à
son arrivée. L' air dont il s' approcha
de moi, et le soin qu' il eut de fermer sur
lui ma porte, m' annoncerent une partie
de ce qu' il avoit à me raconter. Il étoit revenu
à pied, suivant le conseil du duc. Je
l' écoutai avec la surprise que son récit
étoit capable de me causer. J' étois vengé
de mes ennemis, et délivré de toutes les

p217

menaces de leur haîne : c' étoit une douceur,
mais à laquelle je m' arrêtai bien
moins qu' à l' admiration de la malignité
des hommes, qui va jusqu' à leur faire un
bonheur de leurs crimes, au milieu même
des tourmens qui sont inséparables du remord.
Eh quoi ! M' écriai-je, il ne suffit pas
à un honnête homme de n' avoir plus à
combattre contre la fortune, et de travailler
à établir la paix dans son propre
coeur ? Il est en guerre avec les passions
d' autrui, lorsqu' il se flatte de pouvoir calmer
les siennes ; et pour vivre tranquille,
il faudroit qu' après s' être réglé lui-même,
il vînt à bout de communiquer le même
goût d' ordre et de tranquillité à toutes les
créatures de son espece ? Qui osera tenter
ce prodigieux effort, ou qui se flattera
d' y réussir après l' avoir entrepris ? Cependant
voilà le sort, ajoûtai-je, auquel la
perfection même de ce qu' on appelle sagesse
et vertu, est sans cesse exposée.
Que sert-il donc d' y prétendre, et de quelle
utilité peut-elle être pour rendre le coeur
heureux ? Je m' abandonnois d' autant plus
volontiers à ces plaintes, qu' elles me sembloient
justifier de plus en plus le dégoût
que j' avois conçu pour toutes les speculations

p218

philosophiques, et n' étant pas plus
satisfait des autres systêmes auxquels je
m' étois attaché, je panchai à croire dans
ce moment, que le repos de l' esprit et du
coeur après lequel je cherchois, n' étoit au
fond qu' une chimere. Drink qui me voyoit
dans une méditation si profonde depuis
son récit, demeuroit vis-à-vis de moi
pour attendre mes ordres. Un coup d' oeil,
jetté sur lui, servit à me réveiller.
Entre mille questions que je lui fis sur
ce qu' il avoit entendu, je lui demandai
comment le duc s' étoit expliqué sur la passion
qu' on lui attribuoit tout à la fois
pour mon épouse et pour ma fille. Il avoit
gardé un silence qui me fit naître de nouvelles
réflexions. Seroit-il possible disois-je,
que le coeur fût capable de ce bizarre

partage ? N' en doutons point, c' est un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle apparence aussi, reprenois-je, que la Cortona se fût arrêtée à des imaginations si étranges, si elles n' avoient plus de vérité que de vrai-semblance ? Fanny s' est crue long-tems aimée du duc. Il lui a tenu le langage de l' amour. Il a marqué de l' obéissance et de l' ardeur pour toutes ses volontés. Peut-être ne s' est-il fixé à ma fille, que

p219

dans le desespoir d' attendrir la mere ; et je conçus sans peine que se promettant de la facilité à séduire une jeune personne qu' il a supposée sans engagement, il a tournée enfin de ce côté-là toutes les inclinations de son coeur. La misérable Cortona lui a prêté le furieux dessein de me les ravir toutes deux ensemble ; mais il lui avoit confessé qu' il aimoit l' une et l' autre, c' est là-dessus qu' elle a fondé sa detestable accusation.
Ainsi, en rendant justice au duc, je me persuadai qu' il avoit long-tems nourri pour mon épouse les mêmes sentimens qu' il marquoit pour ma fille ; et cette pensée s' accordoit fort bien avec l' idée que je me formois plus que jamais de son caractere ; un jeune impetueux, avec de la générosité et de l' honneur ; mais né tel, et élevé ensuite sans autres principes : sujet par conséquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du sang ou de la force des circonstances ; enfin, un mêlange inconstant de vices et de vertus. Tel qu' il étoit, je me serois obstiné à passer sur toutes mes répugnances, si le coeur de ma fille eût été touché en sa faveur ; mais l' image sanglante du meurtre de la Cortona,

p220

où la barbarie de l' action me frappoit beaucoup plus que la justice du châtiment, donna dans mon esprit une nouvelle force aux dernieres déclarations de Cécile, et je ne pensai plus qu' à trouver quelque

moyen de rompre honnêtement avec lui.
Il ne falloit pas esperer que tant d' évenemens
extraordinaires pûssent demeurer entiérement
cachés à Fanny. Le seul moyen
de modérer ses alarmes étoit de la prévenir
par un récit dont j' étois le maître d' adoucir
les circonstances. J' exécutai dès le lendemain
une entreprise si délicate, et je ne
réussis pas mal à calmer son imagination.
Cependant il lui resta de notre entretien,
une frayeur secrette, qui étoit augmentée
à tous momens par l' abattement de sa
fille. La santé de notre chere Cécile commençoit
visiblement à s' alterer de jour en
jour. Ce n' étoit plus cette vivacité riante
qui étoit naturelle à ses yeux, ni cet éclat
qui auroit fait admirer son teint au milieu
des fleurs les plus vives. Elle pâlissoit à vûe
d' oeil, et ses lévres mêmes perdoient tous
les jours quelques choses de leur couleur.
Sans rien perdre de leur douceur, ses regards
devenoient sombres et pensifs. Si sa
complaisance lui faisoit prêter attention à

quelque trait par lequel on s' efforçoit de
la divertir, elle l' approuvoit par un soûris
tendre et gracieux ; mais tout le monde
s' aperçevoit que l' impression n' alloit pas
jusqu' au coeur. Son dégoût pour toutes
sortes d' amusemens devint si invincible,
qu' elle nous conjura à la fin de ne lui en
plus proposer. Elle ne se plaisoit que dans
la solitude ; ou si elle cherchoit la compagnie
de sa mere et la mienne, c' étoit
moins pour nous parler, que pour demeurer
assise entre nous, en s' occupant de ses
méditations sans ouvrir la bouche. Elle
nous regardoit quelquefois l' un après l' autre,
et d' un air si tendre, que sa mere qui
étudioit tous ses mouvemens ne pouvoit
retenir ses larmes. Je l' excitois à parler par
diverses questions : une courte réponse
étoit tout ce que je pouvois obtenir d' elle.
Je ne réussissois pas mieux, lorsque je l' obligeois
à quelque exercice que je croyois
capable de lui causer de la dissipation. Elle
se soûmettoit à mes ordres, mais je voyois
ce qu' il en coûtoit à son coeur ; et par pitié
autant que par tendresse, je lui laissois
la liberté que ses yeux me demandoient.

Il n' y eut point un médecin célébre à
Paris, qui ne fût consulté sur une maladie

p222

si étrange, ni peut-être un remede qu' on
ne lui proposât d' éprouver. Mais quelle espérance
de la guérir, lorsqu' elle paroissoit
aimer son mal, et qu' à toutes les questions
qu' on lui faisoit sans cesse, elle répondoit
qu' elle étoit sans la moindre incommodité ?
Les médecins ne lui connoissoient
rien eux-mêmes à quoi ils pussent donner
ce nom, et je démêlois aisément que c' étoit
au hazard qu' ils lui proposoient des
remedes. J' en étois moins pressant à la
solliciter de les prendre. Quelque idée que
je me formasse de sa situation, je ne pouvois
me persuader qu' elle fût dangereuse.
Son âge et l' excellence de son temperament
étoient de trop fortes raisons de me
rassurer. Cependant les frayeurs de Fanny
me jettoient quelquefois de secrettes alarmes
dans le coeur. Elle me disoit la larme
à l' oeil : je perdrai ma fille, j' en ai un
préssentiment que je ne saurois éloigner.
Ciel ! Ajoûtoit-t-elle, avec un effroi dont
elle paroissoit pénétrée, que me donneriez-vous
jamais, qui pût me consoler de
sa perte et m' empêcher de la suivre au
tombeau ! Je m' efforçois de lui inspirer
de meilleures espérances. Ne trouvant aucun
penchant à Cecile pour retourner à

p223

Paris, elle lui proposa de changer du
moins de situation, en se logeant dans
le pavillon du parc. Outre l' agrément de
la varieté, elle pensoit à la réjouir par
quelque divertissement champêtre, dans
une saison où la vendange qu' on alloit
commencer dans les campagnes voisines,
invitoit tout le monde au plaisir. Le pavillon
avoit du côté de la plaine une échappée
de vûe fort agréable. Fanny s' occupa
elle-même à former le plan de sa fête. Ce
n' étoit point un projet d' assemblée brillante
et de joie tumultueuse, tel que celui

que j' avois si malheureusement executé.
Des plaisirs simples ; un concert d' instrumens
rustiques, des danses de bergeres,
un repas distribué à tous les vendangeurs
de la plaine, qui devoient s' assembler
à la vûe du pavillon, enfin tout ce
que Fanny croyoit propre à réjouir un
coeur mélancolique, sans le rebuter par
l' appareil du faste et par les agitations
d' une pompe inutile. Elle fit distribuer
parmi les paysans du voisinage, une abondance
d' étoffes, de linge, et de rubans,
avec un modéle pour la forme qu' elle desiroit
dans leur parure. Elle avoit pris la
peine de le composer de ses propres mains.

p224

Son inclination bienfaisante trouvoit ainsi
le moyen de se satisfaire, sous le prétexte
d' un plaisir aussi réel, qu' elle se promettoit
à divertir sa fille. Cécile entra volontiers
dans toutes ses vûes, et marqua même
de la satisfaction à s' occuper d' une entreprise
pour laquelle elle voyoit de l' ardeur
à sa mere.
Je n' avois point négligé, dans cet intervalle,
de communiquer au duc de
Montmouth le changement qui s' étoit
fait dans mes résolutions. La crainte qu' il
ne trouvât dans le roi son pere, autant
de complaisance que nous l' avions esperé,
et qu' il ne devînt plus difficile de me dégager
lorsqu' il auroit obtenu son consentement,
m' avoit fait prendre un parti qui
avoit coûté quelque chose à ma sincérité
naturelle. Au lieu de lui marquer directement
ma pensée, j' avois engagé Mylord
Clarendon à faire prévenir le roy par le
duc d' York, sur un mariage qui convenoit
aussi peu à son fils qu' à ma fille, et j' avois
attendu pour écrire au duc, que le
refus du roi l' eût disposé à s' étonner
moins de me voir changer de sentiment
sur un prétexte si juste. Il n' eut point en
effet d' autre surprise en recevant ma lettre,

p225

que de me voir déja instruit de la
réponse de son pere. Mais son chagrin
n' en étant que plus vif, il me le marqua
dans les termes les plus capables de m' attendrir :
sa vie dépendoit du bonheur
dont je l' avois flatté. Il me conjuroit de
suspendre mes résolutions, et de lui laisser
le tems de renouveller mille fois ses
efforts auprès du roi. Il étoit impossible
qu' un pere dont il étoit aimé, persistât
long-tems à le désesperer. Et si le penchant
que j' avois marqué pour lui étoit
sincere, manquois-je de moyens pour le
rendre heureux malgré tous les obstacles ?
Il étoit prêt à quitter l' Angleterre, et à se
former un établissement en France avec
Cécile. Il n' attendoit là-dessus qu' un signe
de consentement, et les vues qu' il
avoit déja pour l' échange secret de ses
biens, lui paroissoient infaillibles.
J' ai toujours ignoré jusqu' à quel point
toutes ces protestations étoient sinceres ;
mais il est vrai que s' étant ouvert à M De
L avec lequel il n' avoit pas manqué
de lier connoissance, il trouva le moyen
de le mettre dans ses interêts. Des avances
si pressantes de la part d' un homme en
qui tous les avantages de la fortune et de

la nature étoient réunis, furent regardées
de M et Madame De L comme le
plus grand bonheur qui pût arriver à leur
chere fille. Il s' en expliquerent avec moi
dans ces termes. Je fus même surpris d' apprendre
d' eux que m le duc d' York, en
leur confiant ce qu' il avoit fait auprès du
roi pour répondre au desir du comte de
Clarendon, leur avoit marqué quelqu' étonnement
de me voir craindre une alliance
qui auroit dû piquer toute mon
ambition. Outre la considération qu' elle
m' assuroit tout d' un coup en Angleterre,
que pouvois-je desirer de plus heureux
pour ma fille ? Il me faisoit recommander
par M De L d' y faire plus d' une fois
réflexion ; et le roi, ajoûtoit-il, n' ayant
point marqué d' autre répugnance à ce mariage
que celle qu' il lui avoit inspirée, il
se flattoit, pour peu que je m' y sentisse
d' inclination, de le faire réussir aussi facilement

qu' il l' avoit detourné.
C' étoit Mylord Clarendon qui avoit
fait prendre au duc d' York ces sentimens
de bonté pour ma famille ; et lui-même
n' avoit point appris que les vues du duc
de Montmouth s' étoient tournées vers
Cécile, sans me représenter que je devois

p227

moins songer à les combattre, qu' à profiter
d' une occasion si heureuse pour l' établissement
de ma fille. Mais je lui avois
fait entendre aisément que l' ambition n' étoit
pas le premier ressort de mon coeur,
et que n' ayant point d' autre passion que
mon bonheur et celui des personnes qui
m' étoient cheres, je ne donnois le nom
de grandeur et de fortune qu' à ce qui étoit
capable de me conduire à ce but. La maniere
dont il pensoit lui-même sur tout ce
que le monde considere d' un autre oeil,
l' avoit fait revenir à mes maximes, et j' avois
reçû ses félicitations sur ce qui m' avoit
d' abord attiré ses reproches.
Quoique j' eusse renoncé à tout espoir
de guérir la froideur de Cécile, je lui communiquai
la lettre de M De L et celle
de son amant. Elle les lut sans émotion,
et le seul sentiment qu' elle fit paroître en
fut un de reconnoissance pour le soin que
j' avois pris de la délivrer de cette inquiétude.
Elle en prit occasion de me demander
s' il n' étoit pas bien injuste dans la plûpart
des hommes de troubler par leurs
importunités le repos d' une femme qu' ils
aiment, et de croire que leur amour est
un droit pour exiger d' être aimés. Je conçois

p228

bien, ajoûta-t-elle, qu' il seroit monstrueux
de haïr un amant, et que ses persécutions
même peuvent tirer de leur cause
un nom plus favorable. Mais quelle loi
nous impose la tendresse d' autrui, lorsque
loin d' avoir cherché à la faire naître, nous
avons déclaré qu' elle nous fatigue et
qu' elle nous chagrine ? Elle me pria de lui

apprendre ce qu' elle devoit penser de cette question. Mais... lui dis-je, il est assez difficile pour notre sexe de régler les bienséances du vôtre. Nous sommes éclairés sur vos fautes, et nous aurions de l' embarras à nommer tous vos devoirs. Cependant j' ai toujours pensé que les passions des hommes étant communément aussi déreglées dans leur source que dans la plûpart de leurs effets, elles n' obligent pas même une femme à cette espece de reconnoissance dont votre bonté vous fait prendre le refus pour une injustice monstrueuse. Si vous pouviez lire dans le coeur d' un amant, et si, pénétrant les motifs qui l' animent, vous connoissiez parfaitement que c' est autant le charme du mérite que celui de la beauté qu' il cherche dans son objet et qu' il y a goûté par ses sentimens, non-seulement je vous trouverois

excusable de lui accorder votre coeur, mais en vous supposant liée par d' autres engagemens, je vous croirois obligée de lui accorder du moins de la reconnoissance et de l' estime. Le malheur consistera toujours dans la difficulté de faire ce discernement, et c' est l' écueil de toutes les femmes aimables. Elles se précipitent ordinairement dans l' un ou l' autre excès, en se fiant trop à des apparences qui les trompent, ou en refusant la confiance qu' elles doivent à des sentimens dignes d' elles, mais qu' elles ne peuvent pénétrer.
Helas ! Répondit Cécile, que la seconde de ces spéculations est utile, lorsqu' il se trouve si peu d' hommes en qui l' apparence même soit capable d' imposer un seul moment à une femme raisonnable ! Elle n' ajoûta rien à cette réflexion ; et n' y voyant qu' une raillerie de notre sexe assez ordinaire au sien, je n' y soupçonnai pas plus de mystere que dans tout autre discours que le hazard auroit fait naître.
Fanny fut beaucoup plus pénétrante. Elle s' imagina sur cette repartie, que sa fille avoit eu à Paris quelque liaison de coeur qui ne s' étoit pas soutenue heureusement,

p230

et qui s' étoit terminée en un mot par son
propre dégoût, ou par l' infidélité de son
amant. Elle se rappella de fréquentes sorties
de son appartement, de petites absences,
quelques billets mistérieusement reçus
et ouverts à la dérobée ; enfin, d' autres
circonstances dont elle n' avoit jamais
approfondi le secret. Ces soupçons, qu' elle
ne tarda point à me communiquer,
me parurent sans vraisemblance. Je lui
représentai que la conduite de Cecile avoit
été trop simple et trop uniforme pour recevoir
de telles interprétations. Votre fille,
lui dis-je, n' est pas triste et pensive
d' aujourd' hui, c' est depuis long-temps sa
disposition habituelle. Si vous supposez
qu' elle ait aimé, elle n' est pas faite pour
trouver un ingrat ; et quand sa passion
auroit fini par son propre dégoût, il faudroit
toujours compter quelques momens
où son coeur en auroit été satisfait. Cependant
je ne m' en rappelle pas un seul
où je lui aye vû cet enjoûment d' esprit qui
lui est naturel, et que je lui ai connu dans
d' autres tems. Paris n' a rien changé à son
humeur. Malgré ces raisonnemens, Fanny
interrogea secrettement les femmes qui
servoient sa fille. Elle les pressa ; elle joignit

p231

les menaces aux promesses. Mais
au lieu des découvertes qu' elle appréhendoit,
elle en fit mille autres qui charmerent
son coeur en détruisant sa prévention.
Les absences de Cecile, ses billets,
ses intrigues, étoient des mistéres de générosité,
de zéle, de compassion, enfin,
l' exercice continuel de toutes ses vertus.
Il n' arriva point de changement considerable
dans notre situation, jusqu' au tems
où Fanny avoit fixé la célébration de sa
fête. Les dames habitoient le pavillon
du parc. Elles y étoient fort à l' étroit,
mais l' occasion de se voir continuellement
ou plûtôt la nécessité d' être sans
cesse ensemble, ne servoit qu' à rendre le
commerce plus animé. On eût pu s' en
promettre quelqu' avantage pour Cecile,

si les amusemens eussent été pour elle un
remede. Pour moi qui commençois à regarder
sa langueur comme une maladie
d' imagination, dont il ne falloit esperer
la guérison que du tems, je m' appercevois
bien que la contrainte où ce nouvel
ordre de vie la tenoit du matin au soir,
augmentoit plûtot ses peines, qu' elle ne
servoit à les diminuer. Pendant ce tems-là
je faisois l' essai du nouveau systême que

p232

je m' étois formé dans mes dernieres reflexions.
L' étude de la nature occupoit
tout le tems qu' il m' étoit libre d' y employer
dans mon cabinet. J' en donnois
une partie à la lecture et à la méditation
des principes, l' autre à la pratique des
expériences ; et s' il me naissoit des doutes,
je n' avois pas honte de les communiquer
aux plus célébres philosophes d' un siécle
fecond en grands hommes. Je voyois
familierement le pere Marsenne, qui faisoit
sa demeure à Passy. Sa methode et ses
soins m' épargnerent bien des difficultés
et des longueurs. Tous les amateurs de
physique qui s' étoient fait quelque réputation
à Paris, du moins ceux qui joignoient
aux lumieres de l' esprit un peu
d' agrément et de politesse, me virent
chercher leur connoissance et cultiver
leur amitié. J' étendis mes liaisons jusques
dans les pays étrangers. M Descartes
qui s' étoit fait alors une retraite philosophique
à Egmont, petite ville de Hollande,
reçut plusieurs de mes lettres, et
marqua toujours de l' empressement à me
répondre. Outre les discussions philosophiques,
je le consultois sur l' ordre qu' il
avoit mis dans les occupations de sa solitude,

p233

et sur le fruit qu' il en tiroit pour
la douceur et la tranquillité de sa vie.
Un nombre médiocre d' amis sensés et
vertueux, mais plus propres aux fonctions
communes de la société qu' à l' étude

des sciences profondes, me composoit
une autre sorte d' occupation dont je
ne goûtai pas moins la douceur. Ce n' étoient
point ces gens dissipés par le bruit
et les amusemens du grand monde, dont
M Briand avoit peuplé ma maison de Paris ;
ni ces esprits téméraires et revoltés
contre tous les principes, qui s' étoient efforcés
de m' entraîner dans leurs nouvelles
opinions. Les amis auxquels j' avois pris
le parti de me réduire à Saint Cloud,
étoient quelques personnes des deux sexes,
dont les passions n' étoient plus assez
vives pour faire illusion à leur esprit, mais
qui les avoient assez connues pour raisonner
juste de leur nature, et pour en expliquer
judicieusement les effets ; gens
exercés par l' usage du grand monde, dans
lequel ils avoient passé leur jeunesse, et
dont les embarras leur étoient devenus
insuportables dans un âge plus avancé ;
qui en avoient pris par conséquent ce qu' il
a d' estimable sans en avoir contracté les

p234

ridicules et les folies, et qui s' entretenoient
du goût qu' ils avoient eû pour lui
comme d' un péril auquel ils étoient heureusement
échappés. Ils n' avoient point
atteint l' âge où l' on cesse d' être sensible
aux plaisirs ; mais ils étoient dans celui où
l' on aime à les goûter avec décence, et
où la raison fait rejetter ceux dont elle
n' est pas aussi satisfaite que les sens. Tels
étoient les compagnons de mon loisir, et
les convives d' une table d' où j' avois écarté
le luxe, pour n' y faire regner que le
bon goût. J' allois avec eux aux spectacles
et je m' en faisois un autre d' entendre
leur critique sur une piece nouvelle,
ou de leur voir discuter le jugement qu' ils
me prioient d' en porter. Nous examinions
ainsi de concert tous les ouvrages
d' esprit qui méritoient quelqu' estime, et
nous ne manquions point d' observer les
restrictions qu' il faut quelquefois mettre
aux applaudissemens du public. Fanny,
et Cecile même, ne marquoient plus de
répugnance pour des amusemens si moderés.
Elles écoutoient nos discours, elles
y prenoient part fort souvent par leur réflexions ;

et ma tendre complaisance qui
n' étoit pas capable de se relâcher un moment

p235

pour elles, me faisoit recueillir autant
de fruit de leur satisfaction que de la
mienne.
Je le repete, avec une certitude que
je crois avoir acquise par l' expérience ; s' il
y a quelque douceur à se promettre du
commerce du monde et de la jouissance
de ses plaisirs, elle n' est que dans ce choix
et cette modération qui peuvent conserver
à l' ame la liberté de connoître et de
goûter ce qu' elle possede. Un coeur sensible,
s' il est accompagné d' un esprit juste,
n' a point de bonheur à esperer dans la confusion
qui suit nécessairement le désordre
et l' excès. Mais ce bonheur même, que
je fais consister dans la modération, est-il
sans trouble et sans mélange ? Si de tant
d' hommes, qui cherchent de bonne foi
à se rendre heureux, il en est quelqu' un
à qui il ne reste rien à prétendre au-delà de
ce qu' il possede, qu' il le publie à la gloire
de la nature et des objets où elle se flatte
de trouver son repos. Pour moi je confesse
que dans un état où je voyois effectivement
peu de choses à desirer, il me
restoit des craintes ; et je ne donne pas
ce nom seulement à mes inquiétudes pour
Cecile, en qui je découvrois au travers

p236

de tous les voiles un coeur perpétuellement
agité ; mais avec assez de raison
pour réflechir sur ce qui se passoit autour
de moi, pouvois-je voir quantité de gens
moins heureux, sans être averti par leur
exemple que le bonheur qui m' étoit accordé
dépendoit de mille biens qui leur
manquoient, et dont je pouvois être privé
comme eux, puisque je les devois au
seul hazard et qu' il ne les avoit pas attachés
nécessairement à ma personne ? Pouvois-je
me faire illusion sur tant de morts
imprévues, dont j' entendois tous les jours

le récit, et me déguiser à moi-même que
ce qui arrivoit à mille personnes auxquelles
je prenois peu d' interêt, devoit être
tôt ou tard le sort de tout ce qui m' étoit
cher ? Pouvois-je déja voir disparoître par
intervalles, quelques-uns de mes plus fidelles
amis, sans trembler d' apercevoir
le péril si proche de moi ? Et lorsque je
les voyois sortir du poste qu' ils avoient
occupé dans le monde, m' étoit-il possible
d' éloigner de ma pensée que c' étoit
pour ne le reprendre jamais ? Qu' étoient-ils
devenus ? Quel étrange pouvoir les
avoit enlevés au milieu de nous sans consulter
leurs desirs ni les nôtres ? Après

avoir travaillé comme moi à se rendre
heureux, où en étoit leur ouvrage ? Et
dans quelque lieu qu' ils fussent passés,
s' ils avoient emporté les mêmes desirs, y
devoient-ils trouver de quoi les satisfaire ?
Mais il me sembloit que c' étoit un soin
dont je ne les avois jamais vûs occupés :
étrange oubli d' un intérêt si cher ! Pouvois-je
me défendre d' une vive inquiétude
pour leur sort ? On croit donc qu' il est
nécessaire ici d' être heureux, disois-je
mille fois dans ces tristes occasions, et
l' on ne demande point si l' on est capable
de l' être où s' il est à craindre de ne l' être
pas, dans une situation qui ne change
point, et où l' on ne sait par quel sort on
est attendu.
C' est un des plus malheureux effets de
l' impression des choses sensibles, que ces
méditations sérieuses, qui ne manquent
point sans doute de se présenter quelquefois
à tout homme sensé, puissent être
dissipées en un moment par le premier
objet qui saisit l' imagination, et qu' elles
demeurent ordinairement sans force dans
ceux mêmes qui en ont le mieux compris
l' importance. Elles avoient assez de pouvoir
sur moi pour troubler souvent la

douceur de ma vie, sans être capables encore d' agir plus puissamment sur mon coeur.
Cependant le charme devoit se rompre : mais hélas, à quel prix ! S' il ne m' est pas permis d' accuser le ciel de rigueur lorsqu' il m' a fait payer si cher le plus inestimable de ses bienfaits, qu' on m' accorde du moins la liberté de gémir sur moi-même, et de déplorer l' aveuglement de mon coeur, qui ne pouvoit être éclairé par des voyes moins terribles. J' étois le matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, et peut-être plus tranquille que jamais, par la disposition de ma santé qui avoit souffert quelques atteintes dont j' étois bien rétabli ; lorsque Fanny entra seule, et d' un air si abattu, que j' en eus quelque inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins, et la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle approchée de moi, qu' elle perdit la fermeté qu' elle affectoit encore. Au lieu d' ouvrir la bouche pour m' apprendre ce qui l' amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagnées de sanglots, qui couperent le passage à sa voix. Je me levai

avec une vive alarme. He ! Qu' allez-vous m' apprendre, lui dis-je en l' embrassant ! Elle me tint encore quelques momens suspendu. Enfin, son coeur s' ouvrant avec mille soupirs : ah ! S' écria-t-elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cécile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déja morte avec elle, ajoûta-t-elle en m' embrassant elle-même, car je ne veux pas lui survivre un moment.
Avant que d' entreprendre de la consoler, je lui demandai le sujet d' une crainte à laquelle je ne connoissois encore aucun fondement. Elle m' apprit, avec moins de mots que de soupirs, qu' ayant été appellée dans la chambre de sa fille par les femmes qui la servoient, elle l' avoit trouvée dans un état dont la seule idée la faisoit trembler ; brûlante d' une fiévre affreuse, dont elle lui avoit confessé qu' elle avoit été

tourmentée toute la nuit, avec des marques
si visibles d' un mortel abattement,
qu' elle apprehendoit que les médecins,
qu' il falloit appeller de Paris, ne la trouvassent
expirante à leur arrivée. Je lui ai
fait des reproches, ajoûta Fanny, d' avoir
dévoré son mal pendant la nuit, et de

p240

n' avoir pas même demandé le secours de
ses femmes ; elle ma repondu que pour
le peu de tems qui lui reste à vivre, ce
n' étoit pas la peine qu' elle causât de fatigue
à personne.
Ce langage m' alarma beaucoup plus
que la description de sa maladie. Les objets
grossissent en passant par les yeux d' une
mere ; mais des paroles, qui sont répetées
par une bouche fidelle, ne s' alterent
pas si aisément, et je croyois voir,
dans celles de ma fille, un témoignage
d' abattement qui me paroissoit plus dangereux
que sa fiévre. Je me gardai bien
de communiquer cette remarque à Fanny,
et faisant au contraire un effort pour la
consoler, je me rendis ensuite avec elle
au pavillon du parc, où j' étois presque
le seul qui n' eût pas pris un logement.
L' état dans lequel je trouvai Cécile ne me
permit plus de regarder le récit de sa mere
comme une exageration. Malgré l' ardeur
de sa fiévre qui soutenoit encore la couleur
de son visage, je remarquai tant d' altération
dans ses yeux et jusques dans le
son de sa voix, que j' eus besoin moi-même
de toute ma fermeté pour cacher ma consternation.
Je donnai ordre aussi-tôt qu' on

p241

appellât les plus habiles médecins, et
m' employant à tout ce qui pouvoit la soulager,
j' attendis, près de son lit, que l' accès
qui me parut tirer vers sa fin, fût passé
tout-à-fait, avant que de l' engager dans
aucun entretien. Elle me serroit la main,
pour me marquer le regret qu' elle avoit
de ne pouvoir me remercier autrement

de mon affection. Enfin, je vis sa couleur
qui s' abattoit par degrés : ses yeux devinrent
plus tendres en se remettant de
leur agitation ; et son poulx, que je consultois
de tems en tems, reprit des battemens
plus réglés. Quelques rafraîchissemens
qu' elle accepta de ma main acheverent
de la rendre tranquille. Je crus le
péril passé, et tandis que sa mere alloit se
faire habiller, je demeurai près d' elle pour
l' entretenir dans le même calme.
En l' interrogeant sur les causes particulieres
de cette nouvelle maladie, il étoit
impossible de ne pas mêler à mes questions
quelques-uns de mes anciens reproches
sur son humeur mélancolique, qui étoit
visiblement la premiere source de toutes
les altérations de sa santé. J' avois comme
renoncé à la presser de ce côté-là, moins
par le refroidissement de ma curiosité,

que par la crainte de lui rendre à la fin
mes instances importunes. Cependant le
cours naturel de mes idées, et peut-être
encore plus, la vûe d' un lieu aussi cher
à mon souvenir qu' on a pû le trouver remarquable
dans mon histoire, ne me permit
point d' étouffer mille sentimens qui
s' élevérent en confusion dans mon coeur.
Chere Cécile ! Lui dis-je après avoir rêvé
quelques momens, par quelles fatales
raisons vous obstinez-vous à me refuser
votre confiance ? Vous nourrissez dans le
fond de votre coeur un poison qui vous
consume. Votre vivacité et votre enjoûment
sont éteints. Vos forces diminuent
sensiblement, et votre vie même
n' est que trop menacée de quelque accident
funeste. Enfin, vous périssez d' un
mal que j' ignore. Qui peut vous inspirer
cette haine de vous-même, et vous donner,
à votre âge, de si cruelles préventions
contre mille choses que vous devriez
aimer ? Cependant si la vie a des
avantages qui puissent quelquefois la rendre
douce, il me semble qu' on ne les
trouve guéres mieux rassemblés qu' autour
de vous. Que vous manque-t-il pour être
heureuse ? Dites, parlez, repris-je avec

p243

plus de force en lui voyant baisser les
yeux ; est-ce quelque infirmité sans remede ?
Est-ce une passion sans espérance ?
Un profond soupir, qui parut lui échapper
malgré elle, me fit interrompre mon discours.
J' attendis ce que cet effort alloit
produire. Hélas ! Me dit-elle, je n' ai pas
d' autre infirmité que celle que vous me
connoissez ; et si j' ai quelque passion, elle
m' est inconnue à moi-même.
Je crus pénétrer quelque chose dans
cette réponse, et qu' un redoublement
d' instances pourroit lui faire développer
ses sentimens. Ah ! Cécile, repris-je, je
me souviens d' un tems où vous auriez eu
moins de peine à m' ouvrir votre coeur.
Le nom de pere m' a fait perdre votre
confiance. Regardez le lieu où vous êtes.
Rappellez-vous des circonstances qui ne
peuvent être entiérement effacées de votre
mémoire. Vous ne vous seriez pas fait
presser alors pour me faire le confident de
vos peines. Je vous avois donné des exemples
de sincérité et d' ouverture qui vous
avoient touchée. Est-il possible que la nature
soit moins tendre que l' amour ? Car
vous m' aimiez alors, et vous n' auriez pas
voulu d' une autre main que la mienne

p244

pour essuyer vos pleurs. Je ne lui avois
jamais rappellé si ouvertement nos anciennes
foiblesses. Mais j' avoûrai qu' en
songeant combien elle avoit été sensible
aux témoignages de mon aveugle passion,
il m' étoit venu quelque defiance qu' elle
avoit pû conserver pour moi un reste de
tendresse, qui étoit combattue dans son
coeur par la nature et par la raison. Après
tant d' efforts pour découvrir ses douleurs
secretes et la cause de ses résistances à toutes
nos propositions, je ne voyois que
cette raison à laquelle je pusse m' arrêter.
Je me le persuadai même encore plus,
lorsqu' ayant levé les yeux sur elle, je vis
les siens tout en pleurs ; l' impression
qu' elle paroissoit ressentir de mon discours
me fit attendre plus d' éclaircissement

que je n' en avois jamais obtenu.
Elle ouvrit en effet la bouche, et ses
premieres expressions répondant moins à
sa pensée qu' à ses sentimens, je n' y pûs
rien démêler au travers de mille sanglots
qui les étouffoient à leur passage. Le nuage,
enflé, si cette expression m' est permise,
par un silence si opiniâtre et par tant de
sombres méditations, crevoit avec autant
d' amertume que de violence. Peut-être

p245

que ma propre émotion m' empêcha de
distinguer ses premieres paroles : mais celles
que je commençai à démêler, et dont
le souvenir est gravé pour jamais dans mon
coeur, en supposoient quelques-unes qu' il
m' avoit été impossible d' entendre. La
mort en sera le remede, me dit-elle, sans
que je pusse deviner encore de quelle sorte
de peine elle vouloit être délivrée, et je la
desire avec tant d' impatience, qu' il n' y a
désormais que son retardement qui puisse
m' affliger. Je ne vous dirai point, reprit-elle,
que l' amour ait été un malheur pour
moi. Faite comme je suis, j' aurois ressenti
infailliblement les mêmes amertumes
sans l' avoir éprouvé. J' en ai pensé
dans mon enfance ce que j' en pense aujourd' hui.
Je l' ai crû nécessaire au bonheur
dont j' avois déja l' idée, et me trompant
peut-être en ce que je me figurois
toutes les femmes aussi tendres que moi,
je m' occupois, dès ce tems-là, de mes
imaginations et de mes desirs. Les difficultés
ne m' échappoient pas : outre cent
récits que j' entendois faire de l' inconstance
et de la mauvaise foi des hommes, je
pressentois qu' un composé réel de tout ce
que je rassemblois dans mes idées, n' existeroit

p246

peut-être jamais hors de mon imagination ;
et cependant, soit que j' aye pris le
mouvement de la nature pour un goût
de tendresse, soit que me paroissant tel
en effet que je desirois un amant pour lui

donner mon coeur, vous m' ayiez inspiré
une véritable passion, il est vrai que je
vous ai adoré aussi long-tems que je l' ai
pû sans reproche, et que l' approbation
même de Monsieur et de Madame De L
ont autorisé mes sentimens. Je passe rapidement
sur une erreur si charmante. Il
ne m' en est resté qu' une délicieuse idée,
à laquelle je me suis fait néanmoins un
scrupule de m' arrêter, et que j' aurois sacrifiée
à la seule considération de ma mere
quand je n' aurois pas eu mille autres devoirs
pour motifs. Ces explications, continua
tristement ma chere fille, étoient nécessaires
pour jetter quelque jour sur ce que
vous voulez entendre. Vous allez concevoir
qu' au milieu de la langueur où je suis,
j' ai pû vous repondre mille fois, sans vous
tromper, que je ne me connoissois point
de passion dont j' eusse dessein de vous faire
un mystere. Hélas ! J' aurois été trop heureuse
d' en avoir un de cette nature à vous
réveler ; j' aurois vû plus clair dans mes

propres sentimens, j' aurois trouvé la confirmation
de ce qui étoit encore douteux
pour moi-même ; ou plutôt, vous n' auriez
jamais eu d' inquiétude sur ma situation,
ni moi de confidence à vous faire,
puisque ce secret même, cette passion que
je suppose, m' auroit garantie de toutes les
extrémités où je me suis laissée emporter.
Figurez-vous donc, pour vous apprendre
ce que j' y ai démêlé de moins obscur,
qu' après avoir été reconnue de ma mere à
Quevilly, et m' être livrée pendant quelques
jours aux premieres tendresses de la
nature, je n' ai pas été long-tems à ressentir
le vuide qui s' étoit fait dans mon
coeur, par la ruine d' une passion à laquelle
tout mon bonheur avoit été attaché.
Je n' étois pas capable d' une indulgence
qui pût la faire renaître, et d' ailleurs
le nom de pere étoit sans cesse un
préservatif qui m' en auroit fait triompher.
Mais tous mes sentimens n' en subsistoient
pas moins après la perte de leur objet.
J' en avois la source dans le fond d' un caractere
fort tendre ; avec quelle force se
firent-ils sentir, lorsqu' enflâmés comme ils

étoient par quelques mois d' exercice, ils
furent forcés de se contraindre, et que

p248

toute leur action se renferma dans mon
coeur ? Je ne sais où je trouvai dès-lors assez
de vertu pour résister à mes peines.
J' ignore aussi si c' est à la faveur du ciel, ou
à la seule agitation d' un esprit gêné qui
cherche à se soulager, que je dûs une ressource
presqu' aussi douloureuse à la vérité
que mes maux, mais capable néanmoins
de soutenir ma vertu, par une espece de
diversion qu' elle fit naturellement aux
combats que j' avois à soutenir. Le récit
des infortunes de ma famille et l' image de
tant de tristes aventures, dont ma vie n' avoit
pas été plus exempte que celle de
toutes les personnes auxquelles j' appartenois
par le sang, me fit naître des sentimens
aussi sombres que ces tragiques idées.
Je m' y livrai avec complaisance, parce
qu' ils devinrent comme un voile sous lequel
tous les autres mouvemens de mon
coeur commencerent bientôt à se déguiser.
C' est de ce mélange que s' est formée
insensiblement ma disposition habituelle.
J' y ai trouvé de la douceur, et je n' y ai
rien admis qui me parût blesser le devoir.
En changeant mon humeur il peut avoir
altéré ma santé ; mais vous voyez que
loin de mériter le nom d' opiniâtreté que

p249

vous avez donné à mon silence, je n' ai
jamais rien eu à vous expliquer qui fût
clair pour moi-même ; et peut-être avez-vous
peine à comprendre ce que je tâche
de vous représenter aujourd' hui.
Cependant je dois ajoûter, reprit-elle
en soupirant, que si le dérangement de
ma santé peut être attribué à ma mélancolie,
c' est depuis que vos instances m' ont
fait entreprendre de surmonter mes tristes
sentimens. Vous m' avez proposé de souffrir
les soins de Dom Thadeo : j' ai fait
mille efforts pour accoûtumer mon coeur

à les goûter, et je n' ai rien trouvé dans
moi-même qui m' ait parlé en sa faveur.
La liberté que vous m' avez accordée de
suivre mes inclinations parmi tant d' hommes
qui se sont présentés à Paris et qui
ont paru s' attacher à me plaire, m' a donné
quelque espérance de me sentir un
jour attendrie. Je me suis prêtée à cette
imagination. J' ai cherché à m' aveugler sur
le mérite qui leur manquoit, et j' ai voulu
leur supposer les qualités qui étoient propres
à me toucher. Est-il possible, disois-je,
que le ciel qui m' a faite telle que je
suis par le coeur, n' ait rien produit qui
me ressemble, ou qu' il n' ait mis ce qui

p250

s' accorde avec mes inclinations que dans
le seul homme du monde à qui il me fait
un crime d' accorder mon amour ? En me
plaignant moi-même de cette malheureuse
délicatesse qui m' a fait regarder tous les
hommes que j' ai connûs avec le même
dégoût, j' ai demandé mille fois si tout le
reste de leur sexe étoit semblable ; si la
vanité, l' amour propre, la légereté des
sentimens, l' oubli des maximes essentielles
de la justice et de la bonté, et sur tout
un misérable air de suffisance, si opposé
à la droiture et à la simplicité de coeur,
étoient le partage de tout le sexe qui se
préfére au nôtre. C' étoit à ma mere, à
Madame Riding, à ma tante, que je
faisois cette question. Elles m' ont répondu,
comme de concert, que la différence
n' étoit que du plus au moins, et qu' en
général il y a peu de fond à faire sur le
caractere de la plûpart des hommes. Je
n' ai point appellé d' une décision qui s' accordoit
avec toutes mes lumieres. J' ai renoncé
à l' espoir de trouver dans un amant
les qualités que je desirois, et sans lesquelles
il ne m' étoit pas libre d' aimer.
Ainsi, lorsque vous me pressiez de vous
apprendre quelle passion j' avois dans le

p251

coeur, j' étois sincere en vous protestant
que je n' accordois à personne la tendresse
que je refusois à Dom Thadeo.
Mais voilà le point, ajoûta-t-elle, où
je confesse que les tourmens de mon coeur
ont pû m' altérer le sang, et me jetter par
degrés dans l' affoiblissement où je suis.
L' amertume de mes réflexions n' a fait
qu' augmenter depuis avec celle de mes
sentimens. J' avois commencé à me regarder
comme l' objet de la haine du ciel,
puisqu' il sembloit me condamner à porter
toute ma vie, au fond de mon coeur, un
penchant qu' il m' ôtoit le moyen de satisfaire,
et je me suis crûe plus malheureuse
par cette pensée, que vous ne l' avez jamais
été par toutes les persécutions de la
fortune. Je me suis apperçûe de jour en
jour que mon sang s' aigrissoit dans mes
veines. Mon miroir ne m' a pas averti plus
fidellement du changement de mon teint,
et de la pâleur de mon visage. Vous me
parlez des douceurs qui sont attachées
aux circonstances de mon sort : eh !
Quel goût suis-je capable d' y prendre,
lorsque tout est triste et ennuyeux pour
moi dans la vie ? Le bonheur d' autrui
est-il autre chose qu' un supplice, pour

ceux qui ne peuvent l' obtenir, et qui le
voyent d' un oeil d' envie ? Vos fêtes et vos
amusemens m' ont jetté dans une contrainte
insuportable. La passion du duc de
Montmouth est venue mettre le comble à
mon désespoir. Je n' ai pû l' entendre parler
de sa tendresse, et vous voir admirer
vous-même dequoi elle le rend capable
pour me plaire, sans souhaiter qu' avec
tant d' amour et tant d' autres qualités brillantes,
il eut celles qui peuvent faire impression
sur mon coeur. Je l' adorerois s' il
étoit aimable. Mais malgré cette apparence
de penchant, je ne le puis souffrir. Je
n' aimerai jamais un orgueilleux et un brutal ;
c' est un monstre à mes yeux.
Ou peut être en suis-je un moi-même
aux vôtres, reprit-elle, en revenant un
peu de cette chaleur. Hélas ! Vous êtes
témoin de la vie que j' ai menée depuis
l' aventure du bal. Le malheur de Dom

Thadeo, les violences du duc, et les amusemens mêmes par lesquels vous vous êtes efforcé de dissiper mes chagrins, ont eu sur moi l' effet d' un poison funeste. Tout prend cette mortelle qualité dans un esprit aussi malade que le mien. Je n' y résiste plus. Ma mort, que je ne crois pas

p253

fort éloignée, me délivrera de tant de tourmens, et vous soulagera vous-même d' un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette conversation à ma mere, ajoûta-t-elle ; j' avois résolu de me taire jusqu' au tombeau, et le discours mal conçû dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien appris que je n' eusse pû vous cacher sans manquer à la soumission que je vous dois. Mais je ne sais quel pouvoir m' a délié la langue malgré moi. Attribuez-le moins, si vous voulez, à l' autorité paternelle, qu' au reste de ces sentimens que vous avez fait naître le premier dans mon coeur, et que vos discours ont eu la force de réveiller autant que la vue de ce lieu. Je ne lui laissai point le tems de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la suite de cette ouverture, et quoique les larmes que je voyois couler de ses yeux fussent plus propres à rédoubler la tendre compassion que j' avois ressentie en l' écoutant, qu' à me faire prendre le ton qui convient à la joie, je me hâtai de l' embrasser avec des témoignages de satisfaction dont elle fut surprise. Je triomphe, lui dis-je d' un air riant, et je payerois volontiers d' une partie de mon sang ce que je viens

p254

d' obtenir. Que vous êtes coupable, Cécile ! Ajoûtai-je en la regardant tendrement, de m' avoir fait acheter cet éclaircissement par des délais si cruels ! Non ; le devoir peut-être ne vous oblige pas d' avoir cette ouverture pour un pere ; mais combien de raisons devoient vous faire céder à des motifs plus tendres ? Va, chere

fille, repris-je en recommençant à l' embrasser,
les sentimens que j' ai conservés
pour toi ne sont guéres différents de l' amour.
Si le ciel ne t' offre pas un mari qui
soit capable de répondre à la perfection
des tiens, je te promets que tu trouveras
dans le fond inépuisable de mon coeur dequoi
remplir toute l' étendue de tes desirs.
Et loin d' avoir à craindre une rivale dans
ta mere, je te garantis qu' elle y mettra du
sien pour te convaincre que je suis le plus
passionné de tes amans.
Mais, continuai-je d' un ton plus tranquille,
en reprenant ma place auprès d' elle,
si les loix de la terre et du ciel nous forcent
de ne rien ajoûter à cette qualité,
pourquoi perdrions-nous l' espoir de vous
trouver un mari digne de vous, et tel que
vous le desirez pour être heureuse ? Les
vertus qui peuvent vous toucher sont

p255

moins rares dans notre sexe, que vous ne
vous l' êtes figuré. Vous vous défiez trop
des apparences. Souvent l' homme le plus
aimable aux yeux même de la raison, se
trouve forcé par la tyrannie de quelques
modes frivoles, à prendre un extérieur
qu' il condamne le premier, et par lequel
on lui feroit tort de juger de ses principes
et de ses sentimens. Les décisions vagues
auxquelles vous vous en êtes rapportée,
celle même de votre mere, sont un
langage ordinaire aux femmes, et qui
n' est pas plus sérieux que les railleries dont
vous voyez notre sexe s' armer quelquefois
contre le vôtre. Enfin, si c' est ma droiture,
ma complaisance, ma sensibilité de
coeur, et quelqu' autres avantages dont je
ne me défens point, qui vous ont fait
souhaiter un amant qui me ressemblât, je
m' engage à le découvrir, dans quelque
lieu de la terre qu' il se tienne caché, et
comme je crois impossible que les mêmes
raisons qui vous le feroient trouver aimable
ne vous assurassent pas bientôt toute sa
tendresse, je prens le ciel à témoin que
tout mon bien, et ma vie même, seront
employés, s' il le faut, pour rendre votre
bonheur infaillible.

p256

J' employois ainsi toute mon adresse à
calmer son esprit, et l' intention de mon
coeur répondant à mes promesses, je n' ai
jamais douté qu' elles n' eussent fait quelqu' impression
sur le sien. J' osois même en
juger déja par l' ardeur avec laquelle je lui
vis prendre ma main pour la serrer entre
les siennes, lorsque les médecins, arrivés
de Paris avec la derniere diligence,
vinrent troubler un entretien dont je commençois
à me promettre tant de fruit. Un
pressentiment secret m' avoit fait appréhender
d' être interrompu. J' avois écarté
d' un signe de main quelques domestiques
qui s' étoient présentés à la porte de la
chambre, et Fanny qui étoit plus empressée
que personne de nous rejoindre,
avoit compris fort habilement, sur leur
rapport, que je ne souhaitois pas sans raison
d' être seul avec Cécile. Cependant
l' impatience avec laquelle j' avois envoyé
chercher les médecins, fit juger à mes
gens qu' ils ne pouvoient trop promptement
les introduire. Cette précipitation,
qui les empêcha de reconnoître le duc
de Montmouth dans le déguisement où
il étoit, fut une imprudence fatale, dont
le ménagement que j' ai pour mes propres

p257

douleurs ne me permet point encore de
nommer le triste effet. Le duc, à qui j' avois
marqué sans obscurité que mes promesses
avoient supposé non-seulement le
consentement du roi son pere, mais encore
celui de ma fille, et que désespérant
d' obtenir l' un et l' autre, je le priois de ne
pas s' offenser du parti que je prenois de
rompre mes engagemens, n' avoit pas
reçu cette nouvelle sans se livrer à tous
les transports d' une passion désespérée.
N' ayant point de troisiéme voye à choisir
entre les supplications et la violence,
il s' étoit déterminé à revenir à Paris,
malgré tous les risques auxquels il y pouvoit
être exposée, en remettant à prendre
ses résolutions suivant les circonstances.
Il ne s' étoit fait accompagner que d' un

domestique, dont la fidélité et le courage
étoient éprouvés ; mais ayant fait partir
avant lui quelques autres gens de confiance,
auxquels il avoit marqué le lieu
de leur demeure à Paris, il étoit sûr de
les retrouver au besoin. à son arrivée,
ayant pris facilement des informations sur
l' état de ma fille, il avoit appris sa langueur,
et l' usage qu' elle commençoit à
faire du secours de la médecine. C' étoit

p258

sur cette connoissance qu' il avoit arrangé
ses projets. Au lieu de chercher à me
voir, il s' étoit figuré que le parti le plus
sûr étoit de se procurer la vûe de Cécile,
pour s' efforcer de l' attendrir ; sans compter
que l' ardeur de l' amour lui faisoit regarder
cette satisfaction comme le bonheur
suprême. Le prétexte de la médecine
lui parut également favorable pour ce dessein,
et pour la nécessité où il étoit de ne
se faire voir en France qu' avec quelque
ménagement. Il chargea sa mémoire de
quelques termes de l' art, et se déguisant
sous un habit et sous un nom conforme à
ses vues, il prit le titre de docteur anglois,
à la faveur duquel il trouva peu de difficulté
à se mettre en liaison avec quelques-uns
des médecins qui voyoient Cécile.
Ses libéralités et ses flatteries furent,
sans doute, auprès d' eux une recommandation
plus forte que son savoir. Mais
ayant eu l' adresse de les engager à lui parler
de ma fille, et de les faire raisonner
sur la nature de sa maladie, il obtint tout
d' un coup deux avantages qui flatterent
extrêmement ses espérances ; l' un réel,
en leur faisant promettre qu' ils le prendroient
avec eux la premiere fois qu' ils s' etoient

p259

appellés chez moi ; l' autre, aussi
chimérique que ses prétentions, qui fut
d' expliquer la maladie de Cécile en sa faveur,
et de se croire l' objet de cette mélancolie,
qu' il entendoit attribuer à quelque

passion violente. Avec cette présomptueuse
idée, il eut peine à se modérer jusqu' au
jour où les médecins le firent avertir
que je les demandois. Il se mit avec
eux dans le carrosse que je leur avois envoyé,
et s' il comptoit de n' être reconnu
de personne dans son déguisement, ses
compagnons ne douterent point que je ne
visse volontiers un médecin de ma nation,
qui paroissoit conduit chez moi par
le seul zéle de me servir.
J' étois auprès de ma fille, dans la situation
que j' ai représentée ; et voyant
entrer quatre médecins, que je pris pour
mes consultans ordinaires, je me retirai
à quelque distance pour leur laisser de la
liberté dans leurs premieres observations.
L' empressement avec lequel on les avoit
amenés, ne leur permit pas non plus de
s' arrêter d' abord à me faire un compliment.
J' entendis les questions qu' ils firent
à Cécile, et rien ne me parut nouveau dans
tout leur procedé. Cependant le duc,

ému apparemment par la vûe de ce qu' il
aimoit, s' étoit saisi de la main de ma fille,
sous prétexte d' observer son pouls, et
laissoit à peine aux autres le tems de la
prendre à leur tour. Il gardoit le silence ;
mais lorsque les autres eurent cessé leurs
interrogations, et qu' ils parurent prêts à
s' éloigner du lit pour se communiquer
leurs raisonnemens, il en fit un assez
mauvais, dont la conclusion fut que le
siége de la maladie étant à son avis dans
l' estomac, qui lui paroissoit faire mal ses
fonctions, d' où s' en suivoit nécessairement
un mauvais chile qui corrompoit
ensuite toute la masse du sang, il souhaitoit
de voir la conformation de celui de
Cécile, pour juger mieux de ses affections
interieures par la disposition du dehors.
Ainsi ce caractere leger et inconsidéré
s' abandonnoit à ses voluptueuses impressions,
à la vue d' un objet charmant,
qui devoit lui inspirer autant de respect
que de tendresse. Je fus la dupe de son
artifice, comme je l' étois encore de son
déguisement. Malgré les résistances de la
modeste Cécile, j' exigeai qu' elle se soumît

à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnerent
la confusion de l' avoir exécuté de

p261

ses propres mains. La passion déreglée du
duc, fut satisfaite sans doute, d' un spectacle
qui n' étoit fait que pour le bonheur
d' un amant vertueux. Son ravissement ne
s' exprima que par son silence. Il se retira
avec les autres dans un coin de la chambre,
sous ombre d' entrer en consultation ;
et dans la persuasion où je suis qu' il
abusoit de leur bonne foi, je ne doute
point qu' il ne soutint l' imposture par un
verbiage médité. Mais devenu plus téméraire
par les succès, il leur témoigna que
puisque je ne m' étois point apperçû qu' il
fût étranger, il étoit inutile de me faire
faire cette attention, et de le présenter à
moi avec plus de cérémonie. Il obtint
facilement d' eux cette complaisance, et
formant un autre dessein, il retourna au
lit de Cécile, tandis que les autres s' approcherent
de moi pour me rendre compte
de sa situation. Ayant repris sa main,
sur laquelle il porta inconsidérément sa
bouche, il crut ne rien risquer à lui dire :
que le duc de Montmouth seroit heureux
s' il avoit la moindre part à l' état où vous
êtes, et qu' il payeroit volontiers de tout
son sang un seul moment de la tendre
mélancolie qu' il vous auroit causée ! Cécile

p262

n' entendit point ce nom et le ton
passionné du discours qui l' accompagnoit,
sans pénétrer une partie du moins de la
vérité. Si elle ne reconnut pas le faux médecin,
elle le prit pour un émissaire du
duc, et l' imagination remplie de l' outrage
qu' il avoit fait à sa modestie, elle jetta un
cri aigu, qui dans la foiblesse où elle étoit,
fut presque le dernier de sa vie.
Il fut suivi d' un profond évanouissement.
Ce fut un bonheur pour sa mere,
que dans la crainte où j' étois de recevoir
quelque prédiction funeste de la bouche

des médecins, je l' eusse conjurée de ne pas
paroître pendant la consultation. Elle
ignora cette étrange aventure. Et moi, qui
ne m' en défiois pas encore, je me précipitai
vers le lit de ma fille, où la trouvant
pâle et sans mouvement, je demeurai persuadée
pendant quelques momens qu' elle
venoit d' expirer. Les trois médecins me
rassurerent un peu, par le battement qu' ils
trouverent encore à son poulx. Ils parurent
comme effrayés eux-mêmes d' un accident
si imprévû. Mais tandis qu' ils lui
donnoient tous leurs soins, et que je m' agitois
moi-même avec un trouble inexprimable,
le duc de Montmouth qui commença

p263

peut-être à mal augurer de son entreprise,
se déroba de l' appartement. Il
gagna la premiere cour, où son valet, dont
il avoit eu la précaution de se faire suivre
avec un cheval de main, lui procura aussitôt
le moyen de s' éloigner. Le ciel connoît
seul de quelle modération il m' auroit
rendu capable dans une occasion de
cette nature ; mais je ne puis rappeller
l' horreur et l' indignation dont je fus saisi
en dévoilant bien-tôt une scéne si odieuse,
sans me persuader que soit par mes
mains, ou par celles de mes gens, le duc
l' auroit payée sur le champ de sa vie.
Cécile ne revint à elle-même que pour
se plaindre de son sort avec la derniere
amertume. Eh quoi ! Me dit-elle ; toujours
la victime des passions d' autrui, tandis que
le travail de toute ma vie est de régler les
miennes. Elle me raconta ce qu' elle venoit
d' entendre, et son discours me fit
passer par tous les degrés de l' indignation
et de la fureur. Je donnai ordre que le faux
médecin fût arrêté. On m' apprit, après
quelques recherches, de quelle maniere il
s' étoit échappé. J' interrogeai pendant ce
tems-là ses trois compagnons, qui ne paroissoient
pas moins irrités que moi d' avoir

p264

été trompés par un imposteur. Ils ne
pûrent m' apprendre que les circonstances
par lesquelles j' ai commencé ce récit, et
leur propre étonnement, joint à l' estime
où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne
me permit point de porter plus loin mes
soupçons. Mais quoiqu' ils ne m' apprissent
rien qui me fît reconnoître le duc, et
que Cécile ne se fût pas remis son visage,
un souvenir confus qui me restoit du son
de sa voix me convainquit dès le premier
moment de ce qu' il eut bientôt la hardiesse
de me confesser lui-même.
Le plus terrible effet de cette aventure
fut le redoublement de la fiévre de Cécile,
et par consequent le coup funeste qui ne
tarda guére à nous percer le coeur ; car si je
dois avouer qu' au moment qu' elle poussa
son cri, les médecins m' avoient déja déclaré
qu' ils croyoient sa fiévre maligne, il
n' est pas moins certain, qu' un trouble si
subit en augmenta le poison, et qu' il en
précipita malheureusement l' effet.
L' ardeur du mal, et les marques de sa malignité
devinrent en peu de momens si sensibles,
que les médecins m' en firent apprehender
la contagion pour Fanny. Elle
étoit demeurée heureusement dans un cabinet,

d' où je lui avois fait promettre de
ne pas sortir avant mon retour. Il n' étoit
pas aisé de lui interdire la vûe de sa fille,
et je craignois déja que la loi que je lui
avois imposée ne lui eût parue trop dure.
Cependant c' en étoit une si absolue pour
moi de sauver du naufrage une partie du
moins de mes espérances, que si je balançai
quelques momens, ce ne fut que sur
les moyens que ma tendresse m' obligeoit
d' employer. Je laissai Cécile dans les agitations
de son mal, mais avec d' autant moins
de peine à m' éloigner d' elle, que les médecins
ne lui jugeoient rien de si nécessaire
que le repos. La grandeur de mes offres
les fit consentir à passer le reste du jour
et la nuit suivante dans sa chambre, tandis
que je prendrois soin moi-même de conduire
mon épouse à Paris. Je prévoyois
les difficultés que j' allois avoir à combattre ;
mais j' étois résolu d' employer toute

mon autorité pour la forcer de me suivre.
D' ailleurs Madame Riding qui étoit d' un
âge à craindre peu les maladies de la jeunesse,
me promettoit de ne pas perdre de
vûe sa chere éleve.
Avant que d' annoncer mes résolutions
à Fanny, j' ordonnai que les chevaux fussent

p266

mis sur le champ à mon carosse. Mon
dessein étoit d' emmener avec elle ma belle-soeur
et sa fille, autant pour les éloigner
elles-mêmes du péril, que pour lui faire
trouver son absence plus supportable. Je
les fis avertir de se préparer à notre départ,
et m' étant séparé de Cécile avec
quelques mots d' exhortation, ausquels je
lui défendis de répondre, je me hâtai de
rejoindre sa mere.
Le trouble des grandes craintes et des
grandes douleurs tient quelquefois lieu de
constance, par la confusion même qu' il
répand dans l' esprit, et qui le fait agir
avec une espece d' emportement qui a toutes
les apparences de l' insensibilité. Telle
étoit précisément ma disposition. J' entrai
d' un air ferme dans le cabinet de Fanny,
et si je mis de la douceur dans mes termes
pour ne pas lui causer trop d' effroi, je lui
parlai de la maladie de sa fille comme d' un
accident que tous nos regrets et toutes
nos larmes ne pouvoient empêcher : j' ajoutai,
que si j' en croyois les médecins,
il étoit plus dangereux pour nous que pour
elle-même. à cet âge, lui dis-je, on a des
ressources toujours certaines dans les forces
de la nature, qui croissent continuellement ;

p267

mais le nôtre ne nous promet rien
de plus que ce que nous possédons déja,
et chaque diminution, au contraire, est
une perte qu' on n' est pas sûr de réparer.
Enfin, je lui fis entendre que c' étoit la
petite vérole que les médecins appréhendoient
pour Cécile, et que l' usage n' étant
nulle part de s' exposer inutilement à cette

sorte de péril, il falloit partir absolument
pour Paris.
Je la vis trembler pendant mon discours.
Elle sembloit en prévoir la conclusion.
Aussi n' en parut-elle pas plus émûe,
que de mes préparations. Moi, Cleveland !
Me répondit-elle, en me regardant
d' un oeil fixe ; moi quitter ma fille dans
l' état où vous me la représentez vous-même !
Et c' est vous qui m' en donnez le
conseil ! Ah ! Les plus affreuses craintes ne
m' y feroient pas consentir ; et quand j' y
verrois la mort certaine, pourroit-elle
jamais se présenter à moi sous une face plus
douce ? Non non, reprit-elle en faisant
un mouvement pour sortir du cabinet,
je ne veux plus m' éloigner un moment
de son lit. Eh ! Dans quel tems me sera-t-elle
plus chere que lorsque je suis justement
allarmée pour sa vie ? Je l' arrêtai. Ses

larmes qui commencerent aussi-tôt à couler,
et l' effort qu' ele faisoit pour s' échapper
de mes bras, me firent craindre une
scene beaucoup plus embarrassante, si je
tardois plus long-tems à m' expliquer d' un
autre ton. Je ne suis point ici, repris-je,
pour consulter vos inclinations. Les miennes
ne sont pas plus écoutées. Nous partirons
à ce moment. Reposez-vous sur les
mesures que j' ai prises pour la conservation
d' une fille qui m' est sans doute aussi
précieuse qu' à vous, et ne m' exposez pas
au chagrin de vous avoir ordonné quelque
chose que vous fassiez difficulté d' executer.
Jamais le coeur de la triste Fanny, n' avoit
essuyé de plus cruelle épreuve. Je pénétrois
le fond de son ame au travers de
ses yeux. Elle eût préferé la mort dans cet
instant à la nécessité de s' éloigner de Saint
Cloud. Peut-être balança-t-elle à m' accabler
de reproches et d' injures. à moi, qui
connoissois si bien son caractere, son silence
en disoit plus que n' auroit fait un
torrent d' expressions. Elle reprit sa chaise,
en fondant en larmes, et tenant sa tête appuyée
sur une de ses mains, elle ne paroissoit
pas se disposer beaucoup à me suivre.

p269

Je la pris par la main que je voyois libre,
et je lui répetai que je comptois d' être
obéi. Elle se laissa moins conduire que
traîner. Quoi ! Je ne la verrai pas du moins
un instant ? Je ne l' embrasserai pas avant
que de partir ? êtes-vous son pere ? Voulez-vous
être son bourreau ? Mille plaintes
de cette nature, qu' elle m' adressa, en
sanglotant jusqu' au carrosse, purent bien
me toucher moi-même jusqu' aux larmes,
mais elles ne me firent rien relâcher de
ma résolution. Nous trouvâmes Madame
Bridge et sa fille, à qui je n' eus point
d' explication à donner, parce que je les
avois déja fait avertir de mon dessein. Le
tems fut employé bien tristement sur la
route. Aussi tremblant et aussi affligé que
Fanny, de quels efforts n' eus-je pas besoin
pour me rendre propre à la consoler ?
Toute sa tristesse ne lui fit pas perdre, en
arrivant à Paris, une pensée qu' elle ne me
communiqua point ; mais que je n' aurois
pas condamnée si elle m' eût consulté pour
l' exécuter. Elle fit avertir le pere recteur
du collége, de l' état où nous avions laissé
Cécile, et elle le fit prier de se rendre
incessamment à Saint Cloud. Cette précaution,
dont je ne fus informé que le lendemain,

p270

lui rendit un peu de repos pendant
le reste du jour. J' avois esperé quelle
en auroit assez pour me laisser la liberté
de retourner à Saint Cloud vers le
soir. Mais l' approche de la nuit parut redoubler
ses allarmes. Elle me seroit échappée
mille fois, et la longueur du chemin
ne l' auroit pas empêchée de l' entreprendre
à pied, si je n' eusse veillé sans cesse
sur tous ses mouvemens. Quoique j' eusse
laissé ordre à quelques uns de mes
gens, de m' apporter des nouvelles de ma
fille au moindre changement de sa situation,
je fis partir Drink, en lui recommandant
de se faire instruire de tout ce
qui s' étoit passé dans mon absence, et de
revenir au même moment s' il étoit arrivé
quelque chose qui pût augmenter mes

craintes ou mes espérances. Deux heures
s' étant passées sans que j' entendisse parler
de son retour, je commençai à tirer d' heureux
présages de ce retardement, et je
communiquai mes idées à Fanny. Cependant
la nuit continuant de s' avancer, je
m' étonnai ensuite de ne voir arriver personne,
et je tombai dans des inquiétudes
que j' eus une peine extrême à déguiser. Je
fis partir un autre domestique, qui ne fut

pas de retour non plus, deux heures après
avoir reçû mes ordres. J' en dépêchai successivement
deux autres, et quoique je
leur eusse commandé avec le dernier soin
de retourner aussi-tôt sur leurs pas, dans
quelque situation qu' ils pussent trouver ma
fille, j' eus le chagrin de les attendre aussi
vainement que les premiers. Irrité d' être
si mal obéi, et troublé de mille pensées
cruelles, j' aurois volé moi-même à Saint
Cloud, si les agitations où je voyois Fanny,
ne m' eussent fixé auprès d' elle par des craintes
qui me paroissoient encore plus pressantes.
Enfin vers la pointe du jour, j' entendis
le bruit d' une chaise dans ma cour.
Je fis espérer à Fanny d' heureuses nouvelles,
et lui recommandant de m' attendre
avec ma soeur, que je laissai auprès d' elle,
je me hâtai d' aller moi-même au devant
du coup dont j' étois menacé.
Le messager qui arrivoit chez-moi,
étoit le pere recteur, dont la bonté et le
zele ne peuvent être trop relevés dans
cette triste occasion. Il m' apperçut en mettant
pied à terre. J' étois descendu seul,
un flambeau à la main. La même discrétion
qui lui avoit fait arranger tous les événemens
de cette funeste nuit, le fit venir

jusqu' à moi sans aucun signe de trouble
et d' émotion. Il m' embrassa d' un air tendre,
et me connoissant l' ame trop forte,
me dit-il, pour regarder les disgraces de
la nature du même oeil que le vulgaire, il

me félicita d' avoir une chere fille dans le sein de Dieu.
Ce langage étoit trop clair. Je lui saisis le bras : quoi ! Ma fille est morte ? Lui dis-je d' un ton à demi étouffé par le serrement de mon coeur, et si chancellant sur mes jambes, que je serois tombé infailliblement sans l' appui qu' il me prêtoit. Hé ! Quelle affreuse sentence du ciel me réduit au dernier désespoir ! Il m' interrompit : votre chere Cécile a prévû vos douleurs, me dit-il, elle s' en est occupée en expirant, et ses derniers desirs, que je vous apporte, auront été formés inutilement, si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J' ai la même déclaration à faire à votre épouse. Vous allez rendre ma commission trop difficile, ajouta-t-il, si vous m' arrêtez dès le premier pas, par des obstacles que je n' appréhendois que de la part de Madame Cleveland. Quelle constance aurai-je droit de lui demander, si

vous ruinez l' effet de mes soins par votre exemple ?
La sincérité et la douceur, qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raisonnemens pour se faire entendre. Leur impression pénétra dans mon coeur au travers des nuages épais dont il s' étoit enveloppé tout d' un coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers desirs de Cécile, et l' intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables ausquelles toutes les révoltes de mes sens et de ma raison devoient être sacrifiées. Je vous promets de la constance, dis-je au recteur d' une voix tremblante ; mais apprenez-moi le détail de mon malheur, avant que nous le communiquions à mon épouse.
Il me répondit qu' il m' accordoit d' autant plus volontiers cette satisfaction, que j' y trouverois de nouveaux motifs de patience et de force. Fanny l' ayant fait avertir la veille de se rendre à Saint Cloud, il s' étoit hâté de lui marquer son obéissance et son zele par le plus vif empressement. Il avoit trouvé Cécile dans l' état où

je l' avois laissée, c' est-à-dire, avec une fiévre violente ; mais assez forte encore, au

p274

témoignage même des médecins, pour ne rien faire appréhender de trop fâcheux dans un espace si court. La connoissant protestante, et n' ignorant pas que sa mere l' avoit entretenue souvent des matieres de religion, il n' avoit pensé d' abord qu' à découvrir à quel point de lumiere elle étoit parvenue. Avec l' innocence de coeur et les principes de charité qu' il lui avoit trouvés dans ses réponses, il avoit conçû qu' elle ne pouvoit être fort éloignée de la voie du ciel, et qu' un dieu dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point des lumieres si étendues ni si parfaites à cet âge. Mais qu' avoit-ce été, lorsqu' approfondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un coeur digne de Dieu même par l' ardeur étonnante de ses sentimens. à la vérité l' objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d' aimer sans bornes et sans mesures, et les ténébres des sens lui avoient caché jusqu' alors où ses desirs devoient se porter pour être heureusement satisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l' amour, que son coeur s' étoit enflammé d' une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la nature ;

p275

et ne respirant que la possession d' un bien qu' elle regrettoit amérement d' avoir connu trop tard, elle n' avoit plus eu de pensées ni de desirs qui ne fussent rapportés à cette heureuse fin. Il n' avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un coeur si bien disposé par l' amour. Sa fiévre, que les médecins avoient commencé à juger mortelle, avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion en redoublant la chaleur de son sang. Elle s' étoit entretenue dans ce céleste état jusqu' au dernier instant de sa vie, et déja

moins semblable à une créature mortelle
qu' à ces bienheureux esprits dont la substance
est toute composée d' amour, son
dernier soupir n' avoit été que l' élancement
passionné d' une amante, qui se précipite
dans le sein de ce qu' elle aime, pour y rassasier
à jamais la fureur qu' elle a d' aimer et
d' être aimée.
Elle étoit morte à quatre heures du matin.
Le pere recteur ayant sçu des médecins,
après l' arrivée de Drink, qu' ils commençoient
à craindre sérieusement pour sa
vie, n' avoit pas jugé à propos de le laisser
retourner vers moi avec une si fâcheuse
nouvelle. Il connoissoit le coeur de mon

p276

épouse, et sans compter l' espérance qu' il
avoit encore de voir revenir ma fille
d' un si grand péril, il avoit mieux aimé,
en supposant même qu' il eût bientôt
à lui annoncer sa mort, qu' elle reçût tout
d' un coup ce funeste éclaircissement de sa
bouche, que de l' exposer à mourir mille
fois de ses agitations et de ses craintes sur
le récit mal conçu d' un domestique. J' ai
pris tout sur moi, ajouta-t-il, et je me persuade
que vous approuverez mes intentions.
Votre fille, elle-même, à qui l' on
n' a pû cacher qu' on demandoit des nouvelles
de sa situation par vos ordres, a
souhaité qu' on déguisât à sa mere le danger
où elle se voyoit ; et en me recommandant
de vous apporter les dernieres tendresses
de son coeur, elle m' a conjuré de
vous demander à l' un et à l' autre une modération
dans vos regrets, qu' elle regardera
du haut du ciel, comme la plus haute
preuve de votre affection.
J' écoutai ce discours sans l' interrompre,
mais n' en prenant que ce qui étoit propre
à justifier ma douleur, et regardant même
le reste comme les imaginations d' un honnête
et simple ecclésiastique, je lui dis tristement :
allez, mon pere, allez remplir

p277

votre commission d' une maniere qui réponde
à l' opinion que j' ai de votre bonté
et de votre zele. Je ne me sens ni le courage
d' annoncer notre malheur à mon
épouse, ni l' espérance de réussir à le déguiser.
Menagez-la : au nom de dieu, ménagez
cette chere moitié de moi-même,
puisque vos soins n' ont pû me sauver l' autre.
Il monta seul dans l' appartement de
Fanny. Je le suivis néanmoins, mais avec
la résolution de demeurer assis dans l' anti-chambre ;
assez près d' elle pour voler à
son secours, si elle se laissoit surmonter par
la douleur ; mais trop abattu pour entreprendre
de lui inspirer un courage dont je
me sentois dépourvû moi-même. Que
les tems étoient changés ! Quelle différence
de cet abattement, à la force d' esprit
qui m' avoit fait résister si longtems
à mes anciennes infortunes, et qui m' avoit
fait trouver assez de ressource dans
moi-même pour soutenir toute ma famille
par mes conseils et par mon
exemple ! La vigueur de l' ame, comme
celle du corps, dépend de certains principes
de vie et d' action qui doivent être
employés sans cesse à l' entretenir et à la
renouveller. Elle ne se répare point quand

cette source de force est épuisée. Il ne me
restoit rien de mes anciennes maximes ;
et l' habitude que j' avois formée d' une vie
sensuelle et voluptueuse, avoit achevé de
m' amollir. J' étois comme un foible roseau
qui céde au souffle de tous les vents.
Ma tendresse pour Fanny, le seul de mes
sentimens qui fût à l' épreuve de toutes sortes
d' altération, pouvoit bien me faire partager
ses peines, et me les rendre même
beaucoup plus douloureuses que les miennes ;
mais je n' en étois que plus à plaindre,
avec cette double sensibilité, qui m' exposoit
aux atteintes les plus redoutables,
sans me fournir les moindres armes pour
m' en défendre.
J' ignore avec quelle précaution le recteur
entreprit de percer le coeur de Fanny,
ou plutôt avec quel air il lui fit d' abord
éviter la vue et le sentiment de sa blessure.
Je n' entendis ni les cris, ni les transports

ausquels je m' étois attendu. Il se passa plus
d' un quart d' heure, pendant lequel je demeurai
partagé entre le doute et l' espérance ;
heureux moi-même que cette espéce
de diversion m' empêchât de me livrer
tout entier à mes noires agitations.
Un cri néanmoins qui vint jusqu' à moi,

p279

et que je reconnus pour la voix du recteur,
m' obligea d' entrer dans l' appartement.
Il appelloit ma soeur et les femmes
de Fanny, qu' il avoit priées d' abord de
passer dans un cabinet voisin. Je fus près
de mon épouse aussi-tôt qu' elles. Si l' adresse
de son consolateur l' avoit soutenue
contre ses premiers transports, il n' avoit
pû élever la nature au-dessus d' elle-même,
ni lui fournir dequoi réparer les épuisemens
que cette contrainte même lui avoit
causés. Fanny après avoir résisté à l' impétuosité
de sa douleur, étoit tombée tout
d' un coup sans force et sans connoissance.
Rappellez-la seulement de cette foiblesse,
me dit le recteur, et comptez
qu' avec les sentimens de religion que je
lui connois, je parviendrai à calmer son
esprit et son coeur. Oh ! Vous l' avez tuée
cruellement, lui répondis-je, sans faire attention
à ses promesses ; laissez vos consolations,
si elles ne sont propres qu' à me
ravir dans un même jour mon épouse et
ma fille. Il ne se rebuta point de cet outrage.
Nos secours, ausquels il joignit les
siens avec le même zele, rendirent enfin
la connoissance à Fanny : en revenant à

p280

elle, sans retrouver encore assez de force
pour ouvrir les yeux, elle prononça le
nom de sa fille ; et cette tendre invocation
fut aussi-tôt suivie du mien. Je me
présentai à elle. Rien ne peut être si touchant
que les premieres plaintes qu' elle
m' adressa. Est-ce là le bonheur dont vous
m' avez flattée ? Est-ce là le fruit de tant
de promesses et d' espérances ? Il faut donc

recommencer une malheureuse vie, pour
être condamnée à la passer dans l' amertume
et dans les larmes ! Ne m' avez-vous
pas dit cent fois, ajoutoit-t-elle, que j' étois
à la fin de toutes mes peines, et qu' il
ne me restoit qu' à faire un bon usage de
notre fortune ? O bonheur funeste ! O
cruelle erreur, falloit-il compter sur des
apparences si perfides ! La vue du recteur,
qui avoit voulu laisser le passage libre à
une partie de ses gémissemens avant que
de se rapprocher d' elle, eut le pouvoir de
les lui faire interrompre, et je remarquai
au cours que la douleur avoit fait prendre
à ses premieres réflexions, par quelles
maximes il avoit entrepris de la consoler.
Il reprit gravement ses exhortations dans
les mêmes principes, c' est-à-dire, en lui
représentant la vanité de tout ce qu' on

appelle biens de nature et de fortune, et
l' imprudence d' un coeur qui s' y attache
comme au bonheur solide. Tout ce qu' il
lui dit étoit si juste et si sensé, qu' il fit la
même impression sur mon esprit. Nous
l' écoutâmes avec un silence dont il dut
être satisfait, et Fanny même, sans discontinuer
de verser des larmes, parut sensible
aux charmes de la vérité et de l' éloquence,
qui se faisoient admirer également
sur les lévres de cet honnête homme.
Elle l' interrompit néanmoins par quelques
exclamations, qui échapoient peut-être
malgré elle à la violence de ses sentimens.
Au moment que je lui croyois le
plus d' attention pour ce qu' elle paroissoit
écouter, elle prononçoit le nom de sa fille
avec un redoublement de larmes. Elle se
leva plusieurs fois brusquement, en me
conjurant de la conduire sur le champ à
Saint Cloud. Que je la voye du moins,
me disoit-elle en joignant tendrement les
mains ; que j' aie encore une fois la douceur
de la voir et de l' embrasser. Le zélé
consolateur recommençoit ses instructions
avec une nouvelle ardeur, et reprenoit
assez d' ascendant sur elle pour lui rendre

quelque apparence de calme et de résignation.
Une partie du jour se passa dans ces
alternatives. Enfin, je lui fis entendre que
ma présence étant nécessaire à Saint Cloud,
elle me feroit manquer à tout ce que nous
devions encore à Cécile, si elle ne me
promettoit de demeurer tranquille à Paris
jusqu' à mon retour ; et ne pouvant arracher
d' elle une promesse, qui lui ôtoit
l' espérance d' embrasser pour la derniere
fois sa fille, il me vint à l' esprit de lui faire
prendre le change par des propositions
qu' elle ne pouvoit manquer de goûter avidement.
Il n' y a pas d' apparence, lui dis-je,
qu' après le coup dont le ciel nous
afflige, vous puissiez trouver beaucoup
d' agrément à Saint Cloud. Je prévois même
que votre dégoût va s' étendre à toute
la France, et je vous confesse que si le vôtre
est encore à naître, le mien l' a déja
prévenu. Je ne reverrai jamais d' un oeil satisfait
ce qui servira éternellement à me
rappeller ma perte. En un mot je vous
propose de passer en Angleterre ; et comme
il nous en coûteroit trop de laisser
derriere nous le trésor dont nous pouvons
conserver les restes, j' aurai soin que
notre chere fille soit précieusement embaumée,

pour être notre fidelle compagne
jusqu' à Londres, d' où nous la ferons transporter
en Devonshire dans le tombeau de
ses peres. Cette espérance flatta la douleur
de Fanny, et la fit enfin consentir à
me laisser monter seul dans ma chaise.
Que Saint Cloud me parut changé, à
mesure que j' approchai du centre de ma
tristesse ! Cette retraite enchantée, ce délicieux
séjour, où j' avois fait le plus doux
usage de ma fortune, et que j' aurois préféré
quelques jours auparavant aux plus
vastes possessions de la terre, ne me parut
qu' une affreuse demeure où la mort
avoit étendu ses voiles, et qu' elle sembloit
obscurcir de ses plus noires couleurs.
Ce sentiment ne fit qu' augmenter jusqu' à
l' entrée de ma maison. Le triste accueil de
mes domestiques, les gémissemens de
Madame Riding, le désordre funébre que

je crus remarquer dans tout ce qui s' offrit
à mes regards, servit encore à redoubler
l' horreur qui régnoit dans le fond
de mon ame. Madame Riding, dont j' entendois
déja retentir les sanglots, n' apprit
point mon arrivée sans se précipiter
aussi-tôt à ma rencontre ; et les bras ouverts,
le visage baigné de pleurs, elle me

p284

répéta mille fois le nom de Cécile en me
serrant de toute sa force, sans pouvoir y
joindre un seul mot d' explication. Drink,
qui n' avoit pas quitté Saint Cloud depuis
que je l' y avois envoyé, vint mettre le
comble à mon trouble, en m' apprenant
que le duc de Montmouth venoit d' arriver,
et qu' il s' étoit introduit malgré lui
dans la chambre où reposoit le corps
de ma fille. Mais ce qu' il ajouta aussi-tôt
n' eut que trop de force pour arrêter
les mouvemens de colere et d' indignation
qui s' élevoient déja au travers des nuages
de ma tristesse. Ce jeune téméraire, indigne
de posséder aucune vertu, ou digne
en effet, par quelques-unes de ses rares
qualités, de n' être pas vertueux à demi,
ne s' étoit pas éloigné assez de Saint Cloud
pour ignorer long-temps la mort de Cécile.
Il étoit accouru avec tous les transports
qu' on peut se figurer de l' impétuosité
de son caractere, et rien n' avoit pû
l' empêcher de pénétrer dans la chambre
de Cécile, et de se jetter à genoux
devant son lit, où il étoit à verser un
torrent de larmes, avec des cris et des
soupirs qui attendrissoient tous mes domestiques.

p285

J' entrai sans le faire avertir, partagé encore
entre les divers mouvemens qui m' agitoient.
Je le trouvai à genoux comme
on me l' avoit représenté, la bouche collée
sur la main de ma fille, et s' épuisant
en gémissemens et en soupirs. Il m' aperçut.
L' emportement de sa douleur ne l' empêcha
point de se lever, et prévenant le

discours que je me disposois à lui adresser :
o pere infortuné ! S' écria-t-il, malheureux
gardien de mon bonheur et du vôtre,
qu' avez-vous fait de votre fille ? Ah !
N' eut-elle pas été plus sûrement entre mes
bras ? N' aurois-je pas sauvé sa vie aux dépens
de la mienne ? Vivez donc, ajouta-t-il,
si vous en êtes capable après l' avoir
perdue. Pour moi, je n' espere pas de lui
survivre.
Ces reproches, qui partoient d' un coeur
pénétré, eurent de la douceur pour le
mien. Je pouvois pardonner tout au désespoir
d' un amant. Mais le souvenir d' une
témérité qui n' étoit pas éloignée, et dont
je ne doutois pas que le ressentiment n' eût
précipité la mort de Cécile, me fit mettre
plus d' amertume qu' il n' en attendoit dans
ma réponse. Il vous siéd bien, lui dis-je
la larme à l' oeil, de rejetter sur le défaut

de mes soins un malheur que vous m' avez
attiré par vos outrages ? Et passant au lit
de ma fille, sans prêter l' oreille à ses
justifications, j' y pris la place et la posture
qu' il avoit quittées.
Ce ne fut pas pour faire entendre mes
cris, ni pour attendrir les spectateurs par
mes larmes. Toute ma consternation se
rassembla au fond de mon coeur. Je considérai,
avec une morne avidité, ce composé
de perfections et de graces, que la
mort même n' avoit pas encore eu le pouvoir
de défigurer. Triste jouet de la nature,
qui n' avoit pris plaisir à le former, que pour
l' abandonner dans sa fleur à la plus cruelle
ennemie de la jeunesse et de la beauté.
Eh ! Quel fond ai-je donc à faire sur la durée
de ma vie, lorsque cet âge n' est pas
à couvert des traits de la mort ? Mais je
songe à la vie ! Reprenois-je en moi-même.
Hélas ! Ce qu' elle me promet à l' avenir
n' est-il pas plus cruel que le malheur de
la perdre ? Que me sera-t-elle sans toi,
chere Cécile ! Et que dois-je espérer désormais
qui puisse remplir le vuide que tu
laisses dans mon coeur. Je me serois oublié
long-tems dans ces considérations lugubres,
et je ne sais comment de la

tristesse même de mes idées et de la mortelle
amertume qu' un tel spectacle répandoit
sans cesse dans tous mes sentimens,
il se formoit une situation où je trouvois
des charmes. Mais le duc de Montmouth
qui s' étoit promené à grand pas dans cet
intervalle, se rapprochant du lit avec de
nouveaux transports, je pensai que si Cécile
pouvoit encore être sensible à quelque
chose, elle regarderoit cette familiarité
d' un homme qui l' avoit outragée,
comme une nouvelle insulte ; et le voyant
recommencer à porter ses lévres sur un
de ses bras, je regardai moi-même cette
hardiesse comme une profanation. Je me
levai, je l' écartai de la main. Ensuite me
courbant sur le visage de ma chere fille,
je lui donnai le baiser d' une paix et d' une
tendresse éternelle. Voilà pour moi, lui
dis-je après avoir pressé un moment ses
lévres ; pour ton malheureux pere, que tu
n' as jamais bien connu si tu as crû qu' il
ait cessé un moment de t' adorer. Et voilà
pour ta mere, repris-je en la baisant encore
une fois au même lieu ; pour cette
incomparable mere, qui auroit ici laissé son
ame si je lui avois accordé la triste satisfaction
que je viens lui dérober. Cette

pensée qui réunissoit comme au même
point tous les mouvemens de mon coeur,
me coûta un sanglot si violent, que je
crus mes forces prêtes à m' abandonner.
Je fermai aussi-tôt les rideaux du lit ;
et prenant le duc par la main pour l' engager
à sortir avec moi, j' ordonnai à
Drink, en sa présence, de n' accorder l' entrée
de l' appartement à personne. J' ajoutai
à cet ordre celui de faire appeller promptement
de Paris quelques chirurgiens pour
embaumer le corps de ma fille avec les
parfums les plus précieux, et la garantir
de toutes sortes de corruption. Le duc
prêta l' oreille à ce discours. Je fus surpris
de le voir tomber à mes genoux, qu' il
embrassa d' un air passionné. Il me conjura
par la mémoire d' une fille si aimable et si

chere, par la tendresse de mon épouse,
enfin, par tout ce qu' il put s' imaginer
de saint et de propre à m' attendrir, de
lui accorder le coeur de Cécile pour en
faire toute sa vie son idole. Je lui refusai
cette faveur, en assaisonnant néanmoins
mon refus de toutes les civilités qui pouvoient
l' en consoler. Il se jetta sur un tableau,
où j' avois fait tirer la mere et la fille
par un des meilleurs peintres de Paris. Je

p289

lui contestai jusqu' à ce leger présent, et je
fis toutes sortes d' efforts pour le tirer de
ses mains. Mais ayant plusieurs portraits
de Cécile où elle n' étoit pas moins ressemblante,
je me laissai vaincre à la fin par son
obstination. Nouvelle source de traits empoisonnés,
que le sort préparoit de loin
contre le repos de ma vie.
M' étant reposé sur Drink de tous les
arrangemens qui ne demandoient pas ma
présence, je comptois, en retournant le
soir à Paris, de me faire accompagner de
Madame Riding, et je lui supposois autant
d' empressemens qu' à moi pour revoir
mon épouse. Mais elle se défendit de
quitter Saint Cloud par deux raisons. La
résolution, me dit-elle, que vous avez
prise de faire embaumer le corps de ma
chere éleve, et de le transporter avec nous
en Angleterre, est tout ce que je pouvois
souhaiter d' heureux dans l' affreuse désolation
où sa mort me condamne pour le
reste de ma vie. Si vous aviez pris le parti
de l' ensevelir en France, je ne me serois
jamais éloignée de son tombeau. La même
raison m' empêchera de quitter son cercueil
jusqu' au moment de notre départ. à
l' égard de Madame Cleveland, ajouta-t-elle,

p290

quoique je n' aie plus rien de si cher
que cette tendre amie, je tremble à la voir,
et je ne sais comment je serai jamais capable
de soutenir sa présence après avoir si
malheureusement répondu à la confiance

qu' elle a eue pour moi en me laissant ici
sa fille. Il me fut impossible de faire prendre
d' autres idées à Madame Riding.
Je m' armai de tout ce qui me restoit de
courage pour reparoître aux yeux de mon
épouse. Les soins du pere recteur ne s' étoient
point relâchés. Je le trouvai dans
l' occupation où je l' avois laissé auprès d' elle,
et l' on m' apprit à mon arrivée que s' il
n' avoit pu lui communiquer la force de
retenir ses larmes, il l' avoit garantie du
moins de tous les excès que j' avois appréhendés.
Le compte que je lui rendis de
mon voyage, lui fit goûter aussi une sorte
de douceur, qui se mêle quelquefois dans
la plus grande tristesse. Si elle redoubla ses
pleurs au récit du dernier adieu que j' avois
adressé de sa part à Cécile, elle trouva
une satisfaction sensible dans cette tendre
image. Les ordres que j' avois donnés
à Drink, la constance de Madame Riding
auprès de son éleve, la visite même et
les transports du duc de Montmouth,

tout ce qui étoit conforme en un mot à
sa tendresse et à sa douleur, eut quelque
pouvoir pour appaiser un peu le trouble
de son imagination. Je prévis pour elle
ce que je commençois à sentir déja pour
moi-même. Notre infortune n' ayant point
été précédée de ces circonstances éclatantes
qui portent quelquefois autant de
confusion dans toutes les facultés de l' ame
que le mal même dont elles sont comme
les avantcoureurs, elle étoit plus capable
de se fixer dans la partie intime de notre
coeur pour y laisser des traces ineffaçables,
que de nous porter longtems à ces
grands mouvemens de désespoir, dont
l' excès même semble annoncer infailliblement
la fin. Aussi dès le premier moment
que me trouvant seul avec mon
épouse, nous commençâmes à réflechir
ensemble sur notre cruelle disgrace, toutes
nos idées nous conduisirent à un certain
dégoût du monde et de tous ses
biens, qui est peut-être la plus sûre marque
des fortes impressions de l' adversité.
Nous ne sommes pas faits pour ce
que le commun des hommes appelle

bonheur ; telle fut notre premiere conclusion.
Il est vrai, dis-je à Fanny qui

p292

venoit de finir son discours par cette
remarque, que la fortune nous a accoutumés
depuis notre enfance au langage et
aux méditations de la tristesse. Lorsque
nous avons voulu nous en écarter, nous
sommes entrés dans une carriere inconnue.
Les premieres traces subsistent toujours.
Les nouveaux objets ne font pas naître de
nouveaux goûts en présentant à l' esprit
de nouvelles images. On est appellé sans
cesse à ses habitudes ; et la différence même,
ou plutôt l' opposition totale qui est
entre la tristesse et la joie, ne sert qu' à
rendre cette nécessité plus sensible dans
ceux qui croient pouvoir se livrer aisément
au plaisir, après s' être fait comme
une seconde nature de tout ce qui lui est
opposé. à quoi ai-je donc pensé, continuai-je,
lorsque j' ai fait choix d' un si misérable
système, pour le faire succéder à
toutes les disgraces que la fortune nous
avoit fait essuyer ? Je me suis fait illusion
par quelques faux raisonnemens, qui m' étoient
peut-être restés de mon ancienne
philosophie, et qui vous ont entraînée
dans les mêmes erreurs. Mais non, vous
vous en êtes défendue mieux que moi, et
je porte tout à la fois la faute de mes foiblesses

p293

et celle des combats où je me reproche
de vous avoir engagée. Dieu ! Repris-je,
est-ce mon égarement que vous
auriez eu dessein de punir ? Vos châtimens
seroient justes s' ils n' avoient point eu d' autre
objet que moi. Ne pouviez-vous me
rendre misérable sans envelopper dans
cette punition des ames innocentes ? Mais
c' est autant de raisons qui m' obligent de
me punir à mon tour. Je rentrerois par
choix dans l' abîme de deuil où je suis,
quand je n' y serois pas forcé par le funeste
cours qui m' en fait désormais une loi nécessaire.

Fanny m' interrompit avec douceur :
livrons-nous à la tristesse, me dit-elle,
mais par d' autres motifs. Notre perte suffit
pour justifier nos pleurs, sans en chercher
une nouvelle matiere dans des murmures
qui en augmenteroient trop l' amertume
s' ils nous rendoient aussi coupables
que nous sommes malheureux. Affligeons-nous,
parce que le ciel même, en nous
ôtant ce que nous avions de plus cher, nous
impose la nécessité de nous affliger. Renonçons
à la joie, parce qu' elle est aussi
contraire à notre devoir qu' à notre goût.
Rentrons, comme vous dites ; dans un
deuil qui ne finisse plus, et ne cherchons

plus d' autres plaisirs jusqu' au tombeau, que
dans les sentimens d' une douleur si juste.
Nous ne soutînmes que trop religieusement
l' exercice de cette résolution.
Mais je dois confesser la différence qui
étoit entre la tristesse de Fanny et la mienne.
Son coeur solidement nourri par la
religion, ne vit peu à peu dans notre
malheur que des raisons de se fortifier
dans le mépris des biens périssables, et
de soupirer après un autre bonheur dont
elle croyoit déja sa fille en possession. Elle
en devint plus sombre et plus mélancolique,
mais c' est-à-dire plus attachée à la
méditation des vérités qu' elle connoissoit,
plus ennemie des vaines occupations qui
n' étoient propres qu' à la dissiper, plus ardente
pour tout ce qu' elle se proposoit
comme un devoir, plus tendre même et
plus attentive pour moi, qu' elle regardoit
désormais comme le seul bien du
monde qu' il lui fût permis d' aimer. Ainsi
notre perte, du moins après les premiers
mouvemens qui l' avoient forcée de céder
à la nature, devint pour elle une source
de lumieres et de vertus ; au lieu que de
la maniere dont j' envisageois ma situation,
je n' y trouvois que des motifs d' une

secrette horreur de moi-même, et d' un
continuel désespoir. Quelle ressource me
restoit-il, lorsque je ne voyois pas mieux
où tourner mes desirs que mes espérances ?
J' avois fait l' essai de tout ce qui passe
pour des plaisirs et des biens. Si j' en avois
remporté si peu de satisfaction dans un
tems où j' avois le coeur assez tranquille
pour m' assûrer qu' il n' y avoit que leur vanité
qui eût pu m' en inspirer le dégoût,
comment serois-je revenu à m' en former
de meilleures idées, ou à m' en promettre
plus de fruit pour mon repos, lorsque
la douleur de ma perte m' avertissoit
sans cesse que j' avois besoin des plus puissans
remedes ? L' étude et le commerce de
mes amis avoient eu pour moi quelque
douceur ; mais je sentois encore que c' étoit
l' amusement d' une ame libre : et le
souvenir continuel de ma chere Cécile,
dont la mienne étoit pénétrée, ne me laissoit
guéres d' attention pour des traces si
legeres. Je n' avois donc pour ressource
que ma tendresse pour Fanny ; assez heureux
sans doute par un sentiment si plein
de charmes, si le vuide de mon esprit n' y
eût toujours laissé place à de sombres méditations,
qui communiquoient nécessairement

p296

leur poison jusqu' aux plus tendres
mouvemens de mon coeur.
Le projet de notre départ ne s' étant
point affoibli, je ne laissai pas de donner
mes soins aux préparatifs d' un voyage qui
n' étoit pas sans difficulté. Quelque sujet
que j' eusse de me louer des égards qu' on
avoit eus pour ma famille depuis la mort
de madame, je me défiois que la résolution
où j' étois de partir, pourroit y mettre
quelque changement, du moins à l' égard
de mes deux fils qu' on auroit peut-être
peine à laisser sortir du lieu de leur
éducation. Je ne m' en serois pas faite une
de les confier aux jésuites jusqu' à la fin de
leurs études, si leur mere eût pu consentir
à les voir si éloignés d' elle. Ne pensant
qu' à la satisfaire il me vint à l' esprit d' employer
un innocent artifice pour nous
délivrer de tous les obstacles que notre
tendresse nous faisoit craindre. Au lieu

d' annoncer notre départ pour l' Angleterre,
je ne parlai que d' un voyage de
Rouen, où je feignis d' être appellé par
des lettres pressantes du comte de Clarendon.
Un étrange hasard donna plus
de vérité que je ne pensois à ce prétexte.
Je n' avois pas écrit au comte depuis la

p297

mort de ma fille, et quoique je n' eusse
point à espérer de plus parfaites consolations
que celles d' un tel ami, le trouble qui
ne m' avoit pas encore abandonné m' avoit
fait négliger également mon intérêt et la
bienséance. En allant passer effectivement
quelques jours chez lui, non-seulement
je m' acquittois d' un devoir auquel je ne
pouvois manquer plus long-tems, mais je
m' imaginai qu' il me seroit facile d' y faire
venir après moi mes enfans, et que paroissant
souhaiter lui-même de rassembler
pendant quelque tems toute ma famille,
il me fourniroit sans affectation le moyen
de les faire passer secrettement en Angleterre.
L' embarras de recueillir tout ce que
j' avois amassé de meubles et de livres
dans le séjour que j' avois fait à Saint
Cloud et Paris, étoit l' affaire de mes
domestiques.
Il s' en fallut peu néanmoins que dans
les témoignages de reconnoissance que je
crus devoir au recteur des jésuites, je ne
me trahisse par quelques expressions qui
pouvoient lui faire pénétrer mon dessein.
La durée que je lui garantissois pour mes
sentimens, et les offres de service que je
lui fis dans ma patrie, n' étoient pas le

p298

langage d' un homme qui pense à son retour.
Je joignis à ces politesses un présent
de mille pistoles ; et si quelque chose a pu
me persuader que les craintes que j' avois
pour la liberté de mes fils étoient injustes,
c' est que ce pere, à qui l' on ne peut supposer
assez peu d' esprit pour ne m' avoir
pas entendu, ne fit aucune opposition à

leur départ lorsqu' ils abandonnerent Paris
pour me suivre. J' ai mieux aimé faire cet
aveu de mon imprudence, que de faire
soupçonner de quelque vue violente une
société pour laquelle j' ai toujours conservé
de l' estime.
Madame Riding ayant été informée de
nos résolutions, se disposa de son côté à
prendre la route de Rouen, dans une voiture
que je fis construire exprès pour elle.
Le fardeau précieux dont elle étoit chargée,
l' obligeoit à bien des précautions.
L' usage de France est incommode pour
le transport d' un cadavre. Quoique Cécile
eût rendu les derniers soupirs entre
les mains du recteur des jésuites, elle
avoit été attachée toute sa vie à la religion
protestante ; et Madame Riding qui
étoit toujours dans ses anciens principes,
n' auroit pas consenti aisément à la déposer,

suivant l' ordre établi en France, dans
toutes les églises qui se trouvent sur la
route, ou à recevoir à prix d' argent la permission
d' un curé pour passer sans obstacles.
Le cercueil pouvoit être dérobé à la
vue dans la voiture que je lui envoyai.
D' ailleurs j' avois pensé que chaque jour
apportant quelque diminution aux plus
violentes douleurs, c' étoit donner à la
constance de Fanny quelque tems de plus
pour se fortifier, que de faire partir Madame
Riding douze ou quinze jours après
nous. Je lui recommandai même d' inventer
quelque prétexte pour différer autant
qu' elle pourroit son départ.
Si nous quittâmes Paris sans regrets avec
les motifs qui nous portoient à nous retirer
dans notre patrie, ce ne fut pas sans
reconnoissance et sans estime pour un
grand nombre d' amis illustres dont la société
nous avoit été chere. Mais des coeurs
enivrés de tristesse étoient peu capables
d' être fort attendris par d' autres sentimens.
N' ayant aucune raison de hâter notre marche,
nous n' arrivâmes chez milord que le
soir du second jour. Le premier spectacle
dont nous fûmes frappés à sa porte, fut
l' écusson de ses armes, qui y étoit attaché

p300

en noir, suivant l' usage que les anglois
observent pendant le tems du deuil. J' avois
laissé passer quelques semaines sans
lui donner de mes nouvelles. Une mortelle
crainte me fit imaginer aussi-tôt qu' il étoit
lui-même l' objet de cette cérémonie funébre.
à peine osâmes-nous marquer ce doute
au portier. Mais Fanny ayant été reconnu
de plusieurs autres domestiques,
ils previnrent nos questions en lui apprenant
que le comte et toute sa maison
pleuroient depuis trois jours la mort de
sa chere fille, madame la duchesse d' York.
Quel surcroît d' affliction pour nous ! La
douleur de notre propre perte se renouvellant
par l' idée de celle du comte, nous
descendîmes avec presqu' autant de consternation
qu' à la premiere nouvelle de la
mort de Cécile. Je défendis aux domestiques
de prévenir leur maître sur notre
arrivée, et nous faisant introduire aussi-tôt
dans son cabinet, où l' on nous avoit
dit qu' il étoit seul, nous y entrâmes les
yeux couverts de larmes.
Il étoit assis au milieu de ses livres,
une plume à la main ; et tenant la tête panchée
sur sa table, il paroissoit fortement
occupé de ce qu' il alloit écrire, ou de ce

p301

qu' il avoit déja jetté sur le papier. S' étant
tourné néanmoins au bruit qui venoit
le troubler, il se leva en nous reconnoissant,
et il vint à nous les bras ouverts.
Ses regards étoient sombres, mais sa contenance
me parut ferme et tranquille. Je
crus remarquer seulement sur son visage
un peu de pâleur, qui n' étoit point la couleur
naturelle de son teint. Les marques
de notre affliction étant beaucoup moins
mesurées, il s' imagina que c' étoit la seule
compassion qui nous faisoit prendre un intérêt
si vif à sa disgrace, et nous prévenant
dans cette pensée : vous vous êtes
trop peu ménagés, nous dit-il d' un ton
que la reconnoissance animoit plus que
la douleur, et n' ayant pu recevoir que
ce matin ma lettre, l' amitié vous a

fait faire une diligence dont votre santé
peut se ressentir. Hélas ! Lui répondis-je
en l' embrassant, votre lettre n' est pas
tombée entre mes mains. Nous apprenons
à ce moment la premiere nouvelle de votre
infortune ; et lorsque nous partîmes
hier de Paris pour venir pleurer avec vous,
c' étoit la nôtre seule que nous reprochions
encore à la rigueur du ciel. Les soupirs
de Fanny augmentant à ce discours ; vous

p302

voyez, repris-je, les larmes de mon épouse,
et j' avoue que je me fais violence pour
contraindre les miennes. Vous n' êtes pas
le seul pere malheureux. La mort nous a
ravi notre chere Cécile.
Le comte, aussi frappé d' un accident
si imprévu que de la force de notre affliction,
parut oublier quelques momens sa
perte pour ne s' occuper que de la nôtre.
Il me pressa de lui apprendre les circonstances
de la maladie de ma fille ; et moi,
trop plein encore de ma douleur pour faire
attention si la bienséance me permettoit
de lui faire ce récit avant que d' avoir entendu
le sien, je m' abandonnai au triste
plaisir de lui représenter Cécile mourante,
et de lui peindre ma désolation. Revenant
néanmoins à moi-même après un
long détail ? Ah ! Milord, repris-je, avec
quelque confusion, j' oublie que je fatigue
un pere qui n' est pas moins à plaindre que
moi. Mais c' est de votre douleur même
que j' espere de l' indulgence pour la mienne.
Il m' avoit écouté avec différentes marques
d' attendrissement et de pitié. Cependant
la sérénité et la modération reprenant
leur siége sur son visage, ses premiers discours

p303

furent une exhortation à nous soumettre
aux jugemens toujours équitables
de la providence. Ensuite se rendant à la
priere que je lui fis de m' apprendre à son
tour les circonstances de sa perte, il me
raconta avec la même douceur et la même

constance, ce qu' il avoit reçu de la
bouche du docteur Morley, que le duc
d' York lui avoit dépêché après la mort de
la duchesse. Sa relation auroit mérité toute
entiere de trouver place dans un autre
lieu de mon histoire ; mais ici, où l' intérêt
même du plus cher de mes amis refroidiroit
la compassion que je demande pour
le mien, je ne m' arrêterai qu' au petit nombre
d' événemens qui sont liés avec le fond
de ma narration.
Le caractere foible et inconstant du roi
Charles n' avoit pas soutenu longtems le
retour de tendresse et de confiance qu' il
avoit marqué pour le duc et la duchesse
d' York. Soit que les bons offices du duc
de Montmouth se fussent relâchés depuis
que je lui avois ôté l' espérance d' obtenir
ma fille, soit que les ennemis des Hydes
eussent acquis un nouveau degré de faveur,
on avoit vu essuyer à la duchesse
des froideurs et des marques d' aversion

p304

qu' on avoit pris pour les présages d' une
haine ouverte, et d' une disgrace absolue.
Elle n' avoit eu qu' un enfant, qu' elle avoit
perdu ; mais sa jeunesse lui en faisoit espérer
d' autres, et le souhait de la nation
étant d' en voir du moins au duc d' York
lorsque la stérilité constante de la reine
ne permettoit plus d' en attendre du roi,
les plus fidéles amis du comte de Clarendon
persuaderent à sa fille que le seul
moyen de résister aux injustes persécutions
de ses ennemis étoit de feindre une grossesse
avancée, qui intéresseroit toute l' Angleterre
à son honneur et à sa conservation.
Elle céda à leurs conseils. Le duc
d' York fut trompé lui-même par des apparences
qu' il est toujours facile à une
femme de contrefaire. Il en marqua une
joie qui se communiqua bientôt à toute
la nation, mais qui ne fit qu' irriter secrettement
le roi son frere en renouvellant
toutes ses préventions. La duchesse,
sous prétexte de ménager le précieux dépôt
qu' elle portoit dans son sein, évitoit
de paroître à la cour. Cette affectation
servit encore de matiere à mille interprétations
malignes. On la fit passer pour

un commencement d' indépendance, qui

p305

aboutiroit après les couches de la duchesse
à des hauteurs dont le roi même
ne seroit point excepté. On fit craindre à
ce prince défiant et jaloux de son autorité,
que les faveurs qu' il avoit prodiguées
imprudemment aux deux fils du comte, ne
devinssent pour lui des chaînes qui le rendroient
infailliblement leur esclave comme
il l' avoit été de leur pere. On lui fit
même envisager le rappel et le rétablissement
de Milord Clarendon comme une
nécessité à laquelle il seroit forcé de se
rendre. Enfin, la gloire des Hydes et
l' humiliation de la maison royale des
Stuarts, furent représentées à Charles comme
des conséquences inévitables. Sa fierté
ne put les supporter. On n' ose penser qu' elle
l' ait pu engager dans des résolutions qui
jetteroient un opprobre éternel sur sa
mémoire ; mais une cour dissolue, où le
vice ouvre le chemin le plus sûr à la faveur,
ne manque point de gens propres
à tout entreprendre ; et les ennemis du
comte, qui n' auroient été que trop capables
d' un crime pour satisfaire uniquement
leur haine, furent animés bien autrement
par les marques de colere et de jalousie
que le roi ne put déguiser.

p306

De quelque main que l' enfer se soit
servi pour exécuter un de ses plus noirs
attentats, la duchesse fut atteinte d' un mal
si prompt et si violent, qu' elle en reconnut
tout d' un coup la nature. La grandeur de
son ame lui fit dédaigner d' en pénétrer la
source. Elle fit appeller le docteur Morley,
qui avoit depuis long-tems sa confiance ;
et lui découvrant son malheur, elle exigea
de lui, pour ne point allumer de ressentiment
inutile dans l' esprit de son mari,
qu' il lui cachât éternellement la cause
de sa mort ; mais une juste précaution
pour sa famille lui fit souhaiter que son

pere et ses deux freres fussent informés
d' un péril qui sembloit les menacer après
elle. Entre les ouvertures qu' elle fit au
docteur, elle lui confessa, en gémissant,
la supposition de sa grossesse ; mais par
une disposition du ciel, qu' elle regardoit
comme un châtiment, après avoir trompé
quelque tems le public par cette fiction,
elle se croyoit réellement enceinte. C' étoit
tout à la fois un nouveau crime pour ses
ennemis, et pour elle un surcroît de
douleur qui mit plus d' amertume dans ses
derniers momens, que la perte de sa fortune
et de sa vie. Morley, chargé de cette
confidence, et de ses tendres sentimens

pour un pere qui n' avoit jamais rien eu
de si cher qu' elle, étoit arrivé à Rouen
trois jours avant nous. Il avoit cru devoir
employer beaucoup de ménagemens pour
apprendre une si triste nouvelle au comte.
Mais il ignoroit le fruit que ce héros avoit
tiré de ses disgraces. Le comte, élevé à
la perfection de la sagesse par les principes
dont il s' étoit rempli dans sa solitude,
avoit le coeur préparé à toutes sortes
d' événemens. Sans affecter d' être insensible
aux mouvemens de la nature, il avoit
trouvé l' heureux art de les régler. Sa tendresse
n' étoit pas diminuée pour sa fille,
mais portant ses vues au-delà d' un espace
dont le cours est borné, et dont il ne
croyoit pas le terme éloigné pour lui-même,
il ne s' affligea point d' un malheur
qui la déroboit à la malignité des hommes,
ni d' une séparation qui ne devoit
servir qu' à lui assûrer plutôt le plaisir de la
rejoindre. Nous l' avions trouvé dans une
méditation profonde des grandes vérités
qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit
ses réflexions pour les graver dans son
coeur, et pour les rapprocher plus souvent
de sa mémoire. La pâleur que j' avois
remarqué sur son visage venoit moins de

sa douleur que de la contention de son esprit,
et de sa modération dans l' usage de
tous les biens qui ne servent qu' à fortifier
la tyrannie des sens.
Nous passâmes une partie de la nuit à
nous entretenir de nos pertes ; mais le
ton que milord avoit pris, et qu' il soutint
sans affectation, nous mit dans la nécessité
de faire violence à nos sentimens.
Fanny même se sentit encouragée par cet
admirable exemple de constance. Nous
nous retirâmes fort tard. Ma lassitude devoit
me faire chercher naturellement un
peu de repos dans le sommeil. Cependant
l' impression qui me restoit des discours et
de la fermeté du comte, me mit le sang
dans une agitation qui ne me permit point
de fermer les yeux. Je cherchois avidemment
dans quelle source il avoit puisé les
principes d' une philosophie si héroïque,
et je me rappellois quelques légeres ouvertures
qui lui en étoient échappés dans
d' autres tems. Mais des systêmes d' imagination,
tels que je me figurois encore le
sien, étoient-ils capables de soumettre
les sens avec cet empire ? Celle du comte,
disois-je, est peut-être plus vive et plus
ardente que la mienne. Il se présente plus

fortement ses propres chimeres, et cette illusion
produit l' effet d' une réalité. D' ailleurs,
ajoutois-je, quelle comparaison de
son coeur au mien, et dois-je juger de ce
qu' il éprouve par ce qui se passe au-dedans
de moi-même ? Le comte est un homme
affoibli par l' âge et par l' application
du travail. Peut-être a-t-il ignoré toute sa
vie ce que c' est qu' une passion violente ;
je sais de lui-même qu' il n' en a point connu
de plus forte que l' ambition. Combien
la vieillesse a-t-elle achevé de refroidir
son sang ? Il réussit facilement à se vaincre,
parce qu' il n' a rien dans lui-même à combattre.
Ah ! S' il avoit eu pour sa fille la
moitié de notre tendresse pour Cécile, il
ne raisonneroit pas si tranquillement sur
sa perte, et l' espérance de la rejoindre dans
un avenir obscur et incertain ne suffiroit
pas pour le consoler.
Après avoir passé la nuit dans ces réflexions,

je n' eus rien de si pressant à mon
lever que de revoir le comte. Quelque
idée qu' il fallût me former de cette sagesse
prétendue, dont il m' avoit dit tant de fois
qu' il faisoit son étude, et dont je voyois
effectivement qu' il recueilloit le fruit, j' étois
résolu d' approfondir ses principes. Sa

p310

tranquillité me causoit une espéce de jalousie.
Quoi ! Disois-je, la nature, la raison,
la religion si l' on veut, car c' est un
nom célebre, à quelque chimére qu' on le
donne auront des secours pour surmonter
la douleur, des secrets pour rendre heureux
qui ne sont peut-être inconnus qu' à
moi, et que j' aurai desirés toute ma vie,
sans pouvoir les découvrir ? Dans l' ardeur
dont je me sentis enflammer par cette pensée,
aussi pressé par ma curiosité que par
le trouble et l' impatience de mes peines,
j' allai droit à l' appartement du comte,
et le trouvant déja occupé de ses études,
je le conjurai de les interrompre pour
m' écouter.
Votre tranquilité, lui dis-je, ou l' empire
que vous prenez sur vos agitations,
dans le malheur le plus sensible qu' un pere
puisse avoir essuyé, me paroît un prodige
qui surpasse toutes mes lumieres. Je cherche
depuis le premier instant de ma raison
ce port heureux où vous êtes parvenu.
Après mille efforts, j' ai désespéré de le
trouver ; et lorsque je me suis flatté le plus
témérairement d' en approcher, un orage
imprévu n' a pas manqué de me repousser
dans le sein des tempêtes, qui m' ont précipité

p311

aussi-tôt dans quelque nouvel abîme.
Le calme dont je vous vois jouir, est-il
votre propre ouvrage, ou l' effet du hasard ?
Est-ce un secret constant, qui puisse
être communiqué sans perdre sa vertu ;
ou n' est-ce qu' un bonheur aveugle et mal
assuré, dont la source soit inconnue à vous-même
qui le possédez ? Pardonnez mes

instances ; mais je ne puis vous voir si heureux sans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m' avez vanté la paix dont vous jouissez : il seroit cruel de me refuser la communication d' un bien qui paroît vous coûter si peu.
Un air de complaisance et de bonté qui se répandit aussi-tôt sur le visage du comte fut comme l' aurore de tous les beaux jours que la faveur du ciel me tenoit en réserve. Mais les ténébres qui m' obscurcissoient les yeux, étoient trop épaisses pour se dissiper à cette lumiere. J' attendis la réponse du comte, qui paroissoit chercher des termes, au gré de la tendresse et de l' empressement de son coeur. Enfin, cédant au mouvement qui le pressoit ; cher Cleveland ! Me dit-il, ami dont je connois la droiture, et dont j' ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je sens de compassion

pour vos peines, et quel surcroît de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir ! Mais autant que je connois vos principes, la guérison que vous desirez, n' est pas une entreprise aisée. Il alloit continuer. Je l' interrompis : vous me connoissez des principes, m' écriai-je ! Ah ! Quelle idée avez-vous prise de moi, sur les restes de quelques fausses connoissances que vous avez bien mieux nommées mes erreurs ? Je vous ai trompé, lui dis-je, si j' ai pu vous persuader quelque chose à l' avantage de ma force et de mes lumieres : car on est foible quand on ne résiste à rien ; on est aveugle, lorsqu' on manque de discernement pour se conduire. Oui, interrompit-il à son tour ; mais c' est être fort, et c' est être éclairé que de connoître son aveuglement et sa foiblesse. Cette sorte même de vigueur et de lumiere, qui consiste à reconnoître qu' on est destitué de l' une et de l' autre, est peut-être ce qu' il y a de plus opposé à la véritable sagesse, dans ceux du moins à qui cet aveu ne fait pas sentir le besoin qu' ils ont d' elle ; parce qu' en perdant l' espoir ou l' envie de chercher une autre ressource, ils s' éloignent sans retour de l' unique

p313

voye qui pouvoit les y rappeller.
Voilà, reprit le comte, ce qui m' a fait
craindre de vous trouver plus rebelle
qu' un autre à la vérité, et ce qui a fait gémir
souvent mon amitié. Vous vous êtes
rempli dans votre jeunesse de mille maximes
auxquelles vous avez donné le nom
de principes, et qui vous ont soûtenu dans
plus d' une épreuve. Elles vous ont manqué.
Mais je n' ai pas reconnu qu' en vous
plaignant de leur foiblesse, vous ayiez
pensé à vous en former d' autres. Le discours
que vous m' avez tenu à Saint Cloud,
et le parti que vous avez pris presqu' aussi-tôt
de vous livrer au tumulte du monde
dans votre séjour à Paris, m' avoit fait juger
que si vous n' êtiez pas retombé dans
vos anciennes erreurs, vous êtiez peut-être
dans un état encore plus triste, qui
est celui de renoncer à toute lumiere.
Non, non, mylord, me hâtai-je de
lui répondre ; comptez qu' après avoir reconnu
sensiblement la fausseté d' un principe,
je ne suis pas capable de m' y tromper
deux fois. Soyez sûr de même qu' ayant
abandonné ceux qui m' avoient fait illusion,
je n' ai pas cessé de sentir qu' il ne suffisoit
pas de m' être délivré de ces malheureux

p314

guides, et que dans le tems même
où j' ai crû mon bonheur le mieux affermi
il manquoit quelque chose à la perfection
de mon repos. Combien ce sentiment est-il
devenu plus vif depuis que la mort de
ma fille a rouvert les anciennes playes
de mon coeur ? Mais un triste désespoir,
effet aussi nécessaire de la vanité des
biens dont j' ai fait l' essai, que de celle de
toutes mes lumieres, m' a fait regarder l' état
tranquille où je vous vois avec les mêmes
sujets de douleur, comme une perspective
chimerique, à laquelle je ne pouvois tendre
que par d' impuissans desirs, dont l' inutilité
auroit augmenté mes peines. Le
témoignage même que mes yeux me rendent
de votre égalité d' ame, ne suffira
point pour persuader que cette heureuse

situation n' est pas impossible pour moi, si
vous ne m' ouvrez dès aujourd' hui quelque
chemin sûr, dont la vûe commence à me
rendre un peu d' espérance.
Vous me demandez, reprit le comte,
ce qui surpasse peut-être mes forces. Un
ministre d' état, accoûtumé pendant le
cours d' une longue vie au tumulte des affaires
est peu propre à la discussion de tant
de points importans auxquels je crois votre

p315

guérison attachée. La vérité même perd
quelque chose de son éclat lorsquelle est
mal établie. Cependant, continua-t-il,
avec un homme accoutumé à faire usage
de sa raison, et capable par conséquent de
saisir toute l' étendue d' un objet dont on
lui découvre une partie, je ne crains pas
de m' engager trop en mettant le pied
dans une si belle carriere. J' entreprens de
vous présenter un côté nud de la vérité,
et levant vous-même le reste du voile,
vous aurez la gloire de ne devoir qu' à votre
pénétration le progrès de vos lumieres.
Je souhaiterois néanmoins, ajoûta-t-il,
avant que de vous demander l' attention
que vous paroissez disposé à m' accorder,
que vous prissiez la peine de m' expliquer
quelles sont précisement vos idées sur les
principaux devoirs de l' homme, pour me
faire connoître ce que j' ai à combattre
dans votre esprit ou dans votre coeur, et
de quel point je dois partir.
Cette proposition m' éfraya. à quels
retours ne m' obligeoit-elle pas sur moi-même,
et quelle apparence de pénétrer
tout d' un coup un cahos sur lequel j' avois
évité de tourner les yeux depuis si
long-tems ? Hélas, cher comte ! Lui dis-je,

p316

comment prétendez-vous que je puisse
vous apprendre ce que je m' efforce continuellement
d' ignorer ? Songez-vous que
depuis plusieurs années toute mon étude
est de fuir la vue de moi-même, par la

crainte d' y trouver sans cesse un ennemi,
dont je n' ai pû obtenir presqu' un seul moment
de composition. Que vous dirai-je
de l' ordre de mes idées ? Je reconnois le
pouvoir suprême de l' être infini à qui je
dois l' existence. Mon culte est la bonté
et la justice, par lesquelles je me suis toujours
efforcé d' imiter ce grand modele. La
variété des établissemens humains qui portent
le nom de religion, m' a toujours ôté
l' envie de les connoître ; et j' ai refusé même
de prêter l' oreille aux éclaircissemens
qu' on m' a proposés, par cette seule raison
que chaque secte condamnant sans pitié
toutes les autres, j' ai toujours trouvé le plus
grand nombre opposé à celle qu' on m' a
pressé d' embrasser. Content du témoignage
de mon coeur, qui n' a jamais été souillé
par l' injustice ni par la haine, je n' ai
pas porté mes vues plus loin ; et je m' y suis
borné avec d' autant plus de confiance que
s' il y avoit quelque religion utile ou nécessaire,
ce ne pourroit être que par le rapport

p317

qu' elle auroit à ce but. Un point m' a
jetté dans quelque embarras : encore n' ai-je
dû mes doutes qu' aux raisonnemens captieux
d' une société de gens d' esprit, qui
s' étoient fait comme un bonheur de m' entraîner
dans leurs opinions. L' ame est-elle
une substance distinguée du corps, qui
soit destinée à l' usage de ses facultés après
cette vie mortelle ? Où n' est-ce qu' une modification
de la matiere, qui rend le corps
propre à des fonctions plus ou moins relevées,
suivant la délicatesse de ses organes ;
et dans cette supposition a-t-elle
d' autre rapport avec l' être qui l' a formée,
que celui d' un hommage passager, qui
doit finir avec son existance ? Toute la
force des preuves qui m' ont jetté quelque
tems dans le doute n' a pû prévaloir
sur celle du sentiment. Je suis revenu à
penser malgré moi, que ce qui est capable
de se replier sur soi-même par la force
de la réflexion n' est rien qui ressemble
à la matiere. Enfin, mes lumieres telles
que je vous les explique, ont été
constantes, et si quelque nuage a pû les
obscurcir, il ne me les a jamais fait rejetter

comme des notions dont j' eusse reconnu
la faussété.

p318

Mais, repris-je avec un soupir, je m' arrête
à vous exposer mes speculations, et
mon malheureux coeur cherche à retarder
par de longs détours l' ouverture que vous
me demandez de ses miseres. Abîme,
dont l' obscurité l' épouvante lui-même,
et dans lequel j' entreprendrois en vain de
porter le flambeau s' il étoit nécessaire de
vous retracer toutes ses situations, et de
vous peindre tous ses sentimens. Je puis
vous dire à ma gloire que jamais je n' y ai
reconnu de variation dans ce qui s' est accordé
avec mes lumieres ; c' est-à-dire,
que fondant mes principes de bonté et
de justice sur l' idée des mêmes attributs
dans un être souverainement bon et juste
auquel le devoir de l' homme est de se
conformer par une fidelle imitation, je
n' ai point à me reprocher de m' être jamais
écarté de cette régle. Mais avec un
coeur sensible, et un heureux temperamment,
combien d' inclinations et de desirs
dont je n' ai connu ni la source, ni le terme,
et pour lesquels j' ai cherché inutilement
un guide plus éclairé que la raison ?
Je ne parle point de ma tendresse pour
mon épouse, quoiqu' elle m' ait exposé à
tous les tourmens que vous connoissez ;

p319

je sais qu' un juste penchant anime les deux
sexes l' un pour l' autre ; il est établi pour
la douceur autant que pour la conservation
de la société, et les atteintes du sort
ou de la malignité des hommes qui peuvent
en troubler les charmes, ne doivent
point être reprochées à la nature. Mais à
ne compter mes miséres que depuis l' heureux
retour de Madame Cleveland, quelles
plaintes ai-je à faire de mille desirs importuns,
qui ne m' ont conduit qu' au trouble
et à l' ennui lorsque j' ai entrepris de
les satisfaire, et qui m' ont laissé moins

de repos encore quand je les ai combattus ?
Pourquoi, dans tous les objets
dont l' état de ma fortune m' offre incessament
le choix, n' ai-je rien trouvé qui
m' ait assez rempli pour m' occuper entiérement,
et pour guérir mes distractions ?
Je n' ai senti que de la langueur dans les
plaisirs que je vois rechercher avidement
à tous les hommes, dans la bonne chere,
dans les concerts, dans la continuité des
jeux et des spectacles, enfin, dans tout
ce qui passe aux yeux du monde pour le
comble de la felicité. Suis-je donc le seul
pour qui le plaisir se change en amertume ?
Que dis-je ? J' ai vû naître dans

p320

mon sang une chaleur dont ma raison m' a
fait honte, et qu' elle n' a pas eu le pouvoir
d' arrêter : au mépris de l' amour le
plus tendre et le plus saint dont on ait
jamais brûlé pour une épouse, les charmes
d' une courtisane ont excité une révolte
imprévue dans mes sens, et, ce que j' ose
à peine vous réveler, leur trouble a fait
passer un moment le poison dans mon
coeur. Quelle situation funeste, de n' être
ni content du plaisir, ni sûr de soi pour
le devoir !
Mais j' arrive à la plus insuportable de
mes peines. Le souvenir du passé n' est pas
nécessaire ici pour grossir mon objet. J' ai
perdu ma fille. La mort est un malheur
attaché à la condition humaine, et je n' ai
pas dû me promettre que la faveur du
ciel me dispensât de la loi commune.
Dites-moi seulement, continuai-je en redoublant
la force de mes expressions avec
l' ardeur du sentiment qui les animoit ; ah !
Mylord, dites-moi par quelle rigoureuse
disposition de mon sort, la même puissance
qui m' a formé avec un coeur si sensible, ne
me fait pas trouver dans mes sens ou dans
ma raison, sinon le remede absolu de mes
douleurs, du moins un équivalent de consolation

p321

qui les balance, et qui arrête l' effet
continuel de mon désespoir ? Je vous
demande, mylord, pourquoi je ne trouve
rien de propre à me consoler, après avoir
été capable de devenir malheureux ?
C' est à cette question qu' il faut répondre,
si vous voulez m' éclairer avant que
de me guérir. Ne l' éludez pas, je vous
conjure. N' ayez point recours à des suppositions
vagues et incertaines. Oui, mylord,
faites-moi découvrir dans les attributs
du souverain être ou dans les miens,
dans les idées de la raison ou dans la nature
des choses, une apparence de preuves,
une couleur de justice, une ombre
de vraisemblance, qui servent à me faire
trouver moins de déreglement et de
cruauté dans cette disposition. Vous augmenterez
tout d' un coup mes espérances ;
je ne croirai rien d' impossible à votre
philosophie, si elle m' offre d' abord de quoi
concilier une si affreuse contrarieté.
Le comte n' ayant pas besoin, pour
ses vues, d' une si longue exposition, sembloit
en attendre impatiemment la fin. Il
saisit l' occasion que je lui donnois de m' arrêter.
Ce que vous me demandez pour
prélude, me dit-il, et ce qui vous paroît

si propre à jetter du jour sur vos difficultés,
dépend de plusieurs autres explications.
Ce seroit renverser l' ordre que de
placer les conséquences avant les principes ;
mais défiez-vous à jamais de ma bonne
foi, si vous me voyez éluder une
seule de vos objections. Ensuite, levant
les yeux au ciel comme s' il eût voulu l' intéresser
au succès de son entreprise : je
benis, continua-t-il, l' être souverain dont
vous reconnoissez la puissance, de vous
avoir fait conserver du moins une idée
générale de la dépendance que vous lui
devez. Je parle à un homme qui reconnoît
un maître, et qui n' a pas effacé dans
son coeur les premieres impressions de la
nature. Il m' importeroit peu qu' il vous fût
resté des doutes sur la spiritualité de l' ame
et sur son immortalité. C' est une question
que j' abandonne à la phisique. Supposez
l' ame immortelle par sa nature, vous ne

contesterez point au créateur le pouvoir
de la détruire. Supposez-là périssable par
elle même, composée de parties, materielle
en un mot (si l' on peut se former
cette idée sans contradiction, d' une substance
capable de penser et de réflechir)
vous confesserez de même que le créateur

p323

tout puissant dont elle a reçû l' être avec
les facultés qu' elle possede, peut lui
conserver éternellement ces avantages, c' est-à-dire,
aussi long-tems qu' il jouira lui-même
de sa puissance. La difficulté n' est
qu' à savoir à quelle durée il la destine, et
ce qu' il a décidé de son sort. Voilà le
point sur lequel la raison est peut-être arrêtée,
lorsqu' elle n' a pour guide que ses
seules lumieres.
En rapportant les premieres circonstances
de l' entreprise du comte, je ne
veux pas faire attendre à mes lecteurs
une rélation fort étendue de tous nos entretiens.
C' est assez que dans ces esquisses
imparfaites on puisse prendre quelque
idée de sa méthode. Il ne fit pas difficulté
de me la déclarer d' abord. Tel,
me dit-il, que vous venez de vous faire
connoître, ai-je pû vous vanter trop un
remede, auquel j' ai dû ma propre guérison
par les mêmes degrés dont j' attens infailliblement
la vôtre. écoutez mes promesses,
ajoûta-t-il, et dans le détail où
je brûle d' entrer, si vous trouvez quelque
terme obscur ou quelque idée qui
vous blesse, ne craignez point d' exiger

p324

de moi tous les éclaircissemens qui peuvent
vous satisfaire.
Encore une fois c' est en peu de mots que
je retracerai l' ouvrage de plusieurs jours et
le sujet d' un grand nombre d' entretiens.
Le comte s' étoit proposé trois objets, qui
se développerent par degrés, et que l' orateur
le plus habile n' auroit pas représentés
avec plus de force sous leurs différentes faces.

Dans son premier discours il me fit le
plan de ce qu' il ne m' annonçoit encore
que sous le nom de son remede ; et sa promesse
étoit, qu' indépendamment même de
mes maux, qui devoient me rendre ardent
pour ma guérison, je ne verrois pas
le tableau qu' il avoit à m' offrir, sans souhaiter
qu' il fût la peinture d' un bien réel.
En effet, la description qu' il commença
de tous les avantages particuliers de la
religion me fixa bien moins par la nouveauté
des images, que par les douceurs
qu' il m' y fit voir attachées. Les idées de
christianisme que j' avois reçues à Saumur
consistoient en un certain nombre de
suppositions tristes et rebutantes, qui
n' avoient pû m' inspirer que du dégoût
lorsqu' elles avoient été separées de leurs
preuves. Ici l' on m' offroit une face riante

et dont les charmes seuls étoient d' abord
un soulagement pour mon imagination ;
des graces intérieures, des secours invisibles,
des faveurs constantes qui n' avoient
besoin que d' être demandées pour
être obtenues, une liaison anticipée de
l' esprit et du coeur avec un ordre supérieur
à la nature, et pour derniere perspective
une éternité de bonheur et d' amour.
Ce que je réunis dans un espace
si court m' étant exposé avec toute la force
et toute l' onction d' une éloquence simple
et naturelle, je ne pus retenir quelques
soupirs, à la vue de tant de biens qui flattoient
l' amertume de mon coeur.
Le comte s' en apperçut. Je ne vous
ai pas trompé, reprit-il ; votre agitation
décele vos desirs. Mais si j' ai réussi à vous
faire souhaiter le remede que je vous propose,
je vous forcerai de confesser à présent
que c' est le seul qui vous convienne,
et qu' en consultant même les foibles
moyens que la nature nous offre pour en
juger, il n' y a rien qui s' accorde si bien
avec la connoissance que nous avons de
nous-mêmes et des objets qui nous environnent.
Mon attention redoubla d' autant
plus, que c' étoit la vraisemblance

p326

qui me paroissoit manquer à ses propositions.
Il m' avoit vanté des biens dont je
ne voyois pas la liaison avec notre condition
présente. Qu' étoit ce que des secours
invisibles et des graces intérieures,
pour des maux qui se faisoient sentir par
l' ébranlement des organes ? Quelle ressource
dans des consolations spirituelles
contre des douleurs qui tourmentent les
sens ? Et l' espérance même de ce bonheur
si parfait, qui appartenoit à un autre état
et à un autre tems, étoit-elle capable de
diminuer le sentiment d' une misere actuelle
qu' elle ne pouvoit nous faire éviter ?
Ce point de vûe, vers lequel il avoit sû
tourner mes desirs, ne me paroissoit donc
qu' un objet chimérique, et je revenois
à croire comme je l' avois déja pensé, qu' il
ne se réalisoit dans son esprit, que par la
force de son imagination.
Dans ces idées j' attendis impatiemment
ce qu' il m' avoit promis pour un second
entretien. L' air de confiance avec
lequel il s' y présenta m' auroit disposé à l' écouter
avec quelque espérance, si je n' eusse
été rempli de mille réflexions, qui me tenoient
en garde contre tout ce qui pouvoit
faire prendre le change à ma raison. Quel

p327

fruit aurois-je à tirer d' une nouvelle erreur,
et que me serviroit-il, disois-je, de
devoir peut-être quelques momens de repos
à mon illusion ? C' est ici que je regrette
la loi que je me suis imposée de ne
faire entrer aucune de ces discussions
dans mon histoire. Ceux qui cherchant
de bonne foi la vérité, n' attendent qu' un
guide qui les éclaire, et ne demandent
que de solides raisons pour se rendre,
trouveroient ici dans le discours du comte
une source d' instructions et de lumieres.
Il fit une juste impression sur mon esprit.
Si je ne prétens point que la vérité ait
beaucoup d' honneur à tirer de cette victoire,
parce qu' étant à l' épreuve de toutes
sortes d' objections, c' est toujours à
nous-mêmes que nous devons imputer

nos ténébres, il y a du moins une gloire
extrême pour le comte à me l' avoir présentée
dans ce jour qui porte la lumiere
jusqu' au fond du coeur, et qui ne laisse
plus d' accès au moindre doute.
Je pese avec raison sur cette époque du
changement de mes principes, ou plutôt
sur ce renouvellement de mon ame, qui lui
fit reprendre insensiblement toutes la vigueur
qu' elle avoit perdue dans un si long

p328

oubli d' elle-même, et qui l' éleva enfin au
degré de connoissance et de force où le
ciel l' appelloit par tant d' épreuves. à l' esprit
juste et sincere qui s' est persuadé une
fois de la nécessité de la religion, par sa
convenance avec l' idée que nous avons
des droits du créateur, et avec celle que
notre propre coeur nous force de prendre
de la nature humaine, le chemin est court
jusqu' à la conviction de toutes les autres
parties de la vérité auxquelles le parfait repos
du coeur est attaché. La créance des
mysteres, celle des points historiques, la
soumission aux regles de moeurs et de discipline,
ne sont plus que des conséquences
qui sortent d' elles-mêmes du principe.
Cependant après m' avoir proposé la religion
comme le bien le plus desirable,
et me l' avoir fait regarder comme la nécessité
la plus juste, le comte entreprit
de me la prouver comme la vérité la plus
réelle et la mieux établie.
Ses preuves n' eurent rien de nouveau
que la méthode, car je me souviens de les
avoir reconnues depuis, dans tous les ouvrages
que je me suis procurés sur cette importante
matiere. Mais il avoit remarqué
que l' incrédulité n' oppose point d' armes

p329

plus fortes à la religion, que la foiblesse
qu' elle prétend trouver dans chacun des
argumens sur lesquels on la fonde ; et n' osant
encore faire autant de fond qu' il l' auroit
pû s' il eût consulté mes sentimens,

sur l' impression que j' avois conservée de
notre second entretien, il prit avec moi la
méthode, qu' il souhaitoit, m' a-t-il dit
mille fois dans la suite, qu' on prît toujours
avec les incrédules. Au lieu de me
prévenir sur le dessein qu' il avoit d' employer
chaque argument comme une preuve,
il éloigna de moi cette idée pour me
faire recevoir son discours sur le pied d' une
discussion historique dont il se reservoit
à m' apprendre l' utilité. Il m' en faisoit examiner
avec soin toutes les circonstances ;
et sans pénétrer ses vues, j' observois que
s' il ne laissoit rien échapper de la force des
témoignages, il ne me déguisoit pas non
plus celle des objections. Après avoir fait
passer sous mes yeux tous ce qui appartient
à la religion par quelque rapport, il me
demanda ce que je pensois d' une vérité
soutenue de tant de preuves ? Je ne pus refuser
une soûmission qui m' étoit comme arrachée.
On éteint du moindre souffle la lumiere
d' un flambeau. Mais cent flambeaux

réunis jettent une clarté victorieuse, que
tous les vents ensemble ne sauroient affoiblir.
Je tremble néanmoins que ce ne soit faire
tort à la religion que d' en resserrer les élémens
dans des bornes si étroites. Mon respect
qui croît tous les jours pour elle avec
ma reconnoissance, m' oblige de prévenir
par cette reflexion le reproche auquel je
pourrois m' attendre d' avoir donné moins
d' étendue à mes éclaircissemens qu' à mes
doutes. Mais au fond n' est-ce pas rendre un
temoignage glorieux à la vérité que de reconnoître
avec quel empire elle nous a
soumis ? Et lorsque par d' autres raisons l' on
est forcé de supprimer une partie de ses
progrès, peut-on mieux dissiper les nuages
dont on a eû le malheur de l' obscurcir,
qu' en se faisant honneur de l' avoir embrassée
sans interêt et sans contrainte ? D' ailleurs
la principale objection qui m' avoit
refroidi si long-tems, et que j' avois même
renouvellée au comte, se trouvoit fort heureusement
détruite par quelques-uns de ses
principes. Si la diversité des religions est
un obstacle qui arrête la raison dans le
choix, c' est à la raison fiere et orgueilleuse

à le craindre. Celle qui cherche à s' éclaircir,
avec cette humble défiance que sa foiblesse

p331

naturelle est capable de lui inspirer,
n' a point à redouter d' obstacles, puisque
dans les principes de la doctrine que j' adoptois,
elle est dirigée par un secours intérieur
qui supplée à ses lumieres. Mon expérience
même suffisoit donc pour ruiner
un malheureux sophisme. J' ajoûte que n' étant
encore qu' à l' entrée de la foi, je ne
pouvois être arrêté par la concurrence de
quelques religions monstrueuses qui sont
l' opprobre de la raison ; et quand mon
objection auroit eû quelque force, ce ne
pouvoit être qu' à l' égard des différentes
sectes qui partagent le christianisme.
Quelle idée donnerai-je de la satisfaction
de mon coeur, lorsqu' étant seul à
méditer sur mes nouvelles connoissances,
je trouvai dans mes réflexions un secours
presqu' aussi puissant que les instances et
les instructions du comte ? Le prix du service
qu' il m' avoit rendu, consistoit à
m' avoir montré la carriere. J' y étois entré
par ma propre ardeur, et je brûlois
déja d' y courir. En un moment je vis
tomber le charme que ma raison seule
n' avoit jamais eû la force de pénétrer. Les
attachemens du monde, ses biens, leur
durée, tout prit à mes yeux sa valeur réelle.

p332

Je n' estimai plus rien que par le rapport
de chaque chose avec les nouveaux
objets de mon estime et de mon affection.
Rien ne me parut grand que les vérités
saintes dont j' étois pénétré, et rien d' important
que ce qui dure toujours. Fanny
s' apperçut bien-tôt de ce changement ;
mais loin d' en prendre quelque sujet d' alarme,
elle marqua de l' empressement à
m' en féliciter. Il avoit fait depuis long-tems
l' objet de tous ses voeux. Sa modestie
seule et le respect dont elle étoit remplie
pour moi, l' avoit empêchée de me

faire honte de mes égaremens, et de me proposer ses lumieres. Avec quelle joie me vit-elle prendre volontairement le chemin qu' elle n' avoit osé me montrer ! Je reçus ses félicitations comme un surcroît de bonheur. Vous étes donc aussi heureuse que moi, lui dis-je, puisque vous sentez le prix des biens dont je commence à jouir. Quoi ! Repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos momens de solitude, ce que vous nommiez vos exercices de piété, et que je regardois comme un amusement pardonnable à la foiblesse de votre sexe, étoit peut-être la méditation des profondes vérités que j' ignorois ? Le

p333

ciel vous avoit favorisé de cette connoissance, tandis que je languissois près de vous dans les ténébres, ou que par un malheur encore plus affreux, je m' abandonnois imprudemment à l' erreur ! Hélas, ajoûtai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos ? Elle s' excusa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner son zèle, et par l' idée même que je lui avois marquée plusieurs fois de ses occupations. Elle ne s' étoit pas trompée, continua-t-elle, puisque j' en venois de faire l' aveu. Mais combien avoit-elle adressé de soupirs au ciel pour obtenir de sa bonté qu' il me désillât les yeux !
Une autre question que je me hâtai de faire à Fanny, et qui formoit pour moi une difficulté considérable dans ma premiere ferveur, regardoit l' abattement où je l' avois vue pour ses anciennes disgraces, et particulierement pour la mort de sa fille. Avec la force dont je me sentois rempli par la considération des grandes vérités de la religion, j' avois peine à comprendre qu' ayant depuis long-tems les mêmes secours, elle eût pû s' abandonner à tant de regrets dont j' avois été témoin,

p334

et paroître si sensible à des malheurs
ou à des pertes qui ne me paroissoient
plus capables de troubler la tranquillité
d' un chrétien. Ce que je n' avois
pas compris dans la bouche du recteur,
lorsqu' il l' exhortoit à regarder la mort de
Cécile comme une séparation de courte
durée, et à ne pas donner le nom d' infortune
à ce qui pouvoit arriver de plus
heureux pour sa fille, me devenoit si clair
et si sensible que je ne concevois plus
qu' elle eût pû penser autrement avec les
mêmes principes. Je la pressai de satisfaire
à cette question. Elle me repondit
qu' il étoit sans doute humiliant pour elle
d' avoir marqué si peu de patience et de
soumission dans cette épreuve, et qu' elle
étoit persuadée que l' assistance du ciel
n' ayant pû lui manquer, c' étoit sur elle-même
que devoit retomber tout le blâme de
sa foiblesse. Mais je suis mere, ajoûta-t-elle,
et naturellement la plus tendre de toutes
les femmes. Les liens de la nature ne
sont point détruits par les secours de la
grace. J' ai appris de la religion même, reprit-elle,
que notre malheureuse vie est
une scéne perpetuelle de miseres, et cette
vérité ne doit proprement s' entendre que
des combats que nous avons à soutenir

contre nos propres sentimens. Tout ce
qui se passe hors de nous, comme la
perte des biens, et l' agitation des objets
qui nous environnent, ne demande pas
plus de patience et de courage qu' on n' en
peut trouver dans les seules forces de la
raison ; et vous même, si vous en rappellez
la mémoire, vous n' avez pas eû besoin
jusques-là d' autres secours que votre
fermeté naturelle. Où commencent donc
les combats qui sont les véritables épreuves
d' un chrétien ? C' est dans ces sortes
de disgraces dont le sentiment est si intime
que tous nos efforts ne peuvent ni le
vaincre ni l' écarter. Le trait nous suit
malgré nous ; et la patience qui ne vient
que de la nature, est bientôt épuisée. La
grace est alors une ressource qui ne manque
point à celui qui la demande ; mais
en la recevant même, dans la juste mesure

de nos besoins, il arrive encore que la
foiblesse de la nature se fait sentir. Elle
joignit à cette réflexion quantité d' excellentes
maximes, qui me parurent le
fruit d' une vertu consommée, et qui
m' enflammerent d' une espece d' émulation.
Une femme, disois-je avec admiration,
une créature foible et délicate a découvert

p336

un trésor inconnu aux hommes
les plus éclairés ! Elle s' est assuré un bonheur
que tant d' aveugles cherchent inutilement ;
et dans la simplicité de son coeur
elle se trouve capable de communiquer ses
lumieres à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.
L' ardeur que je sentis croître de jour en
jour par ses entretiens et par ceux du comte,
auroit peut-être emporté trop loin un
coeur aussi facile à émouvoir que le mien,
si l' habitude que j' avois de raisonner, ne
m' eût fait découvrir dans leurs principes
mêmes, autant de régles de modération,
que de motifs de zèle. L' éloignement du
monde et le goût de la solitude, qui
avoient été les premieres conclusions de
ma nouvelle philosophie, me parurent
bientôt des excès, quand je considérai suivant
les maximes de Fanny, que nos obligations
ne sont pas bornées à nous-mêmes,
et qu' avec la connoissance des vrais principes,
la religion en demande la pratique,
qui consiste dans l' exercice de toutes les
vertus. Ainsi, loin de m' arrêter au sentiment
farouche qui m' auroit porté volontiers
à rompre tout commerce avec les
hommes, je conçus qu' il ne pouvoit venir

p337

que d' une coupable indolence, qui fait
fuir la peine de se rendre utile aux autres
par la force des leçons et des exemples ;
ou d' une défiance outrée de soi-même,
qui fait renoncer au mérite du combat
pour se mettre lâchement à couvert du
danger. En m' élevant même au-dessus des
biens du monde, et en apprenant enfin à

quels plaisirs le nom de bonheur appartient,
je démêlai au travers d' une infinité
d' idées fausses et de raisonnemens sans justesse
dont je voyois la plûpart des livres
de piété remplis, que l' évangile ne peut
accorder l' usage des biens sensibles sans
en permettre le goût, et par conséquent
que tout système de morale où l' on fait
un crime d' un attachement raisonnable
aux créatures, est un fanatisme qui blesse
autant la religion que la nature. Après
bien des méditations sur cet important article,
je me persuadai que l' une et l' autre
n' en condamne que l' excès, c' est-à-dire,
cette sorte d' emportement qui suppose la
préférence du plaisir au devoir. Par-là se
trouvent justifiés tous les penchans et les
goûts d' un honnête-homme, qui fait non-seulement
renfermer ses desirs dans les
bornes de la loi, mais qui les ennoblit

p338

même par le rapport qu' il leur donne à
une meilleure fin.
Je me formois, sur ce principe, un nouveau
plan de conduite, tout différent,
peut-être, de celui qu' on pourroit s' imaginer
après l' idée que j' ai fait prendre de
ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels
liens la nature et la religion tiennent l' une
à l' autre, auront peine sans doute à
m' approuver : mais fondé sur les régles
mêmes de la vérité que j' embrassois, et
dont je me flattois de pénétrer les devoirs,
après avoir placé l' amour de Dieu
et le desir des biens célestes au premier
rang de mes affections, je mis l' ordre suivant
dans les inclinations de mon coeur,
et dans le cours de mes actions. 1 les
devoirs de la religion : ils devenoient la
source de mon bonheur, comme l' unique
voie qui devoit me conduire à ma
derniere fin. 2 ma tendresse pour mon
épouse : c' étoit un sentiment si juste,
qu' il ne pouvoit être en opposition avec
aucune loi. 3 les devoirs de la société,
dans lesquels je comprenois ceux de l' amitié.
4 l' étude assidue des saintes lettres,
pour me fortifier de plus en plus
dans le goût de mes nouvelles maximes ;

p339

mais sans abandonner l' étude de la nature,
dont je n' avois guéres moins de fruit
à tirer pour les mêmes vûes, puisqu' à
des yeux bien éclairés par la religion,
l' ordre naturel se rapporte à Dieu comme
celui de la grace. 5 l' usage moderé
des plaisirs ; par ce principe, que la
perfection de l' évangile ne consiste pas
plus à se priver, qu' à jouïr avec sagesse.
Ainsi la bonne chere, la musique, et les
autres douceurs qui flattent les sens, ne
furent point exclues de mon systême. Le
goût même des femmes, qui passe pour
un écueil si terrible, me parut sans danger
avec les sentimens qui me servoient de préservatifs.
Ma tendresse inalterable pour
Fanny, donnoit assez d' exercice à mon
coeur pour ne jamais craindre qu' il fût capable
de me trahir ; et lorsque je n' avois à
douter que la revolte grossiere de mes
sens, je me promettois des grands motifs
de la religion plus de force qu' il n' en
falloit, dans un péril où la facilité avec laquelle
je m' étois laissé vaincre dans d' autres
tems, n' avoit prouvé que mon extrême
foiblesse. Pourquoi ne pourroit-on
pas trouver des douceurs innocentes dans
le plus parfait ouvrage de la nature ? La

p340

beauté et les graces seroient des avantages
bien funestes pour une femme. Il faudroit
donc la fuïr, parce qu' elle mérite
qu' on la cherche, et la traiter, parce
qu' elle est aimable, avec toutes les marques
de la haine ? Quelle étrange contradiction !
Sur cette courte idée de mon
nouveau systême, on me demandera peut-être
comment la religion pouvoit me
faire revenir à quelques-uns des amusemens
que la raison m' avoit fait abandonner.
Celui qui ne prévoit pas ma réponse,
ignore les deux principaux avantages
du christianisme : l' un, qui est de sanctifier
par l' innocence des desirs et par le
soin de les rapporter au dernier terme,
tout ce qui n' est pas, ou mauvais en soi-même,
ou particuliérement défendu par la

loi ; l' autre, qui consiste dans la force qu' il communique à ceux qui se prêtent de bonne foi à ses impressions, de se garantir d' un attachement immoderé aux biens sensibles, et de prendre occasion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui suivent toujours leur possession, pour redoubler l' ardeur qui les fait tendre sans cesse à celle d' un bonheur plus solide. En un mot, le chrétien trouve dans les plaisirs

p341

qu' il se procure par l' usage des biens passagers du monde, une raison d' en desirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu' il compte sur un dédommagement certain. Il les regarde comme un essai de ceux qui l' attendent dans un état moins sujet à changer ; et cette disposition, dans laquelle il est soutenu par les secours intérieurs de la religion, lui fait conserver cette paix et cette égalité d' ame dont la seule philosophie ne donne que l' ombre, et qui est déja comme une anticipation du bonheur auquel il aspire.
Mais ce qui fait le plus d' honneur à la religion, et qui prouve invinciblement la force divine de son secours, c' est qu' au lieu de cette lenteur avec laquelle la raison et la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout d' un coup autant de douceur et de facilité dans l' exécution de ses maximes, que si l' on n' avoit point eu d' autre exercice pendant toute sa vie. Nous eûmes, Fanny et moi, l' occasion de faire bientôt cette heureuse expérience.
Nous n' avions rien appris de Madame Lallin depuis son évasion. Drink m' avoit confié l' ordre que mon épouse lui avoit

p342

donné secretement de s' informer du chemin qu' elle avoit pris, et d' employer tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite. Je connoissois trop bien Fanny pour l' avoir soupçonnée de quelque autre vue

que celle d' une généreuse compassion ;
mais je ne me serois pas imaginé non
plus qu' après avoir fait plusieurs démarches
inutiles pour suivre un sentiment si
noble, et remplie d' ailleurs de tant d' autres
idées qui l' avoient occupée sans cesse, elle
eût pû trouver place pour un souvenir que
rien ne l' obligeoit de conserver. Cependant
elle vint un jour à moi, avec une
lettre de Drink, qu' elle avoit reçûe de
Saint Cloud, et me prévenant par un
discours fort tendre, elle me pria, pour
conclusion, de lui accorder la liberté de
rendre quelque service à une malheureuse
femme qui s' étoit punie trop rigoureusement
des injustices de la fortune. J' avois
peine à comprendre son dessein, lorsque
m' ayant expliqué la triste situation où
Madame Lallin s' étoit réduite, elle me
proposa de la rappeller auprès de nous,
et de lui rendre notre confiance avec une
estime qu' elle n' avoit jamais mérité de
perdre. Le hazard avoit fait découvrir à

Drink ce qu' il avoit cherché long-tems
sans succès. Mon nom s' étant répandu,
depuis nos dernieres aventures, parmi
quelques anglois qui avoient fréquenté
la cour de madame, il étoit passé jusqu' en
Angleterre, où l' un de mes plus anciens
ennemis ne l' avoit pas entendu sans surprise.
C' étoit John Will, le persécuteur
du vicomte d' Axminster et le tyran de
Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un
âge où le remords commence à expier les
déreglemens d' une longue vie. Un simple
repentir suffisoit peut-être pour l' acquitter
envers le ciel des chagrins qu' il avoit causés
à Mylord Axminster et à sa famille ;
mais il devoit d' autres réparations à Madame
Lallin, qu' il avoit trompée cruellement
sous l' ombre du mariage, et dont
le bien étoit resté entre ses mains lorsqu' elle
avoit pris le parti de se délivrer de
sa tyrannie par la fuite. Il ne douta point
qu' elle n' eût trouvé le moyen de me rejoindre,
ou qu' en passant en France il
n' apprît de moi ce qu' elle étoit devenue.
Son espérance étoit de gagner son coeur
par des soumissions, et de l' engager à

prendre chez lui le rang et le titre qu' elle
y avoit acquis par ses malheurs. Il se rendit

p344

à Saint Cloud. J' en étois parti. Mais
Drink, que j' y avois laissé après moi, lui
donna les informations qu' il desiroit, jusqu' au
moment du moins où les obscurités
de notre propre sort l' avoient portée à
s' éloigner volontairement de ma maison.
S' il ne put lui procurer d' autres éclaircissemens,
il lui fit entendre qu' étant partie
avec peu de commodités pour une longue
route, elle ne pouvoit être fort éloignée
de Paris.
Cette recherche devint l' unique occupation
de Will, et lui réussit plus heureusement
qu' à Drink, qui n' avoit pû s' y
livrer entiérement. Une angloise, à qui
l' habitude que Madame Lallin s' étoit formée
de vivre avec des femmes de notre
nation, faisoit comme une nécessité de
donner sa confiance, se trouva heureusement
liée avec quelques amis de John
Will. Il apprit d' eux que notre malheureuse
fugitive avoit passé quelques jours
chez cette fidelle amie, et que s' étant retirée
dans le couvent d' hautebruyeres,
qui est à quelques lieues de Paris, elle
n' avoit pas cesse d' entretenir un commerce
intime avec elle. Mais avec peu de
ressource du côté de la fortune, elle se

p345

voyoit forcée, pour subsister dans une
maison où sa dépense auroit bientôt surpassé
ses richesses, de se réduire au rang
de cette espece de domestiques, à qui l' on
adoucit l' humiliation de leur état par le
titre de *soeurs converses* . Will avoit demandé
à la voir sous un nom moins capable
de l' effrayer que le sien. Elle l' avoit
reçûe avec horreur, et dans la confusion
qu' il avoit ressentie de ses reproches, il
étoit revenu à Saint Cloud sans avoir eu
la force d' y répondre.
Drink nous marquoit tout à la fois et

la demeure de Madame Lallin, et les propositions de Will. Mon épouse, pour qui la perfidie avoit toujours été le plus affreux de tous les crimes, trouvoit Madame Lallin aussi à plaindre de n' avoir rien de plus heureux à esperer que les offres de Will, qu' elle étoit par la triste situation de sa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes, et la religion même donne-t-elle des motifs de sécurité contre les artifices d' un traître ? Cette considération toucha si puissamment Fanny, que venant à s' attendrir encore par la misere d' une femme à qui elle reconnoissoit

p346

enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, et me donner un exemple de générosité qu' elle me pressa de suivre.
Je l' arrêtai. Mon coeur n' avoit point de violence à se faire, puisque loin de nourrir le moindre ressentiment contre Madame Lallin, j' avois toujours rendu justice à ses intentions, et je lui pardonnois de bonne foi tous nos malheurs. Mais en applaudissant aux généreuses inclinations de Fanny, je craignois de blesser la prudence par une facilité trop prompte à les suivre. Il falloit d' autres témoignages que celui de Will et qu' une lettre de Drink, pour justifier une démarche dont je croyois sentir toute l' importance. En considerant même le véritable intérêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu' elle dût marquer tant de repugnance à recevoir les soumissions d' un homme qui revenoit à elle par la voye du repentir. Et quelque opinion qu' il en fallût prendre, je me croyois obligé du moins de ne m' en rapporter qu' à mes propres yeux. Ainsi, sans rejetter absolument les instances de mon épouse, je lui fis approuver la résolution

p347

que je pris d' engager Will et Madame
Lallin à se rendre à Rouen, pour examiner
de concert ce que leur intérêt et le
mien pouvoient nous permettre. Madame
Riding, que j' attendois incessamment, fut
chargée par une lettre que je lui écrivis
le même jour, de prendre Madame Lallin
à hautebruyere. Malgré tous ses projets
de retraite, je ne doutai point qu' une
invitation de la part de Fanny et de la
mienne ne la disposât sur le champ à se
mettre en chemin. J' avois écrit, d' un autre
côté, au recteur du collège, pour
le prier de faire partir mes enfans sous
la conduite de ce gouverneur dont il m' avoit
tant vanté le zèle et la sagesse. Tout
s' arrangeoit ainsi pour mon passage en Angleterre,
et j' avois déja fait embarquer à
Dieppe la plus grande partie de mes équipages.
J' étois dans l' attente des seules personnes
dont l' absence retardoit mon départ,
et Mylord Clarendon étendant les
bons offices de l' amitié à tous mes besoins,
s' occupoit à me donner des lumieres
sur le caractere et les intérêts de
ceux qui gouvernoient à la cour de Londres,
lorsqu' on nous annonça un jour la

visite du duc de Montmouth. Il étoit sans
éclat et presque sans suite, mais il fut reconnu
des domestiques du comte qui
l' avoient vû si souvent chez leur maître.
Nulle raison ne devoit plus me donner
d' éloignement pour sa personne, et dans
le dessein où j' étois de quitter la France,
il sembloit au contraire que son amitié
pouvoit me devenir utile. Je m' imaginai
qu' après avoir employé quelque tems à
pleurer la perte de ma fille, il venoit rendre
à Fanny les devoirs communs de la
politesse. Cette conjecture étoit juste,
mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs,
ni même tous ses prétextes.
Après avoir satisfait à l' usage par un
compliment qui parut renouveller sa douleur,
il me prit à l' écart, et me vantant
beaucoup son amitié, il m' annonça une
disgrace qui m' alloit mettre dans la nécessité,
me dit-il, de faire promptement
le voyage de Londres. Préparé à toutes

sortes d' évenemens comme je l' étois dans
ma nouvelle ferveur, j' entendis cet exorde
sans émotion, et je lui répondis que
j' étois heureusement à la veille de partir
avec toute ma famille. Il parut plus émû
que moi de ma réponse, et je crus remarquer

p349

du moins qu' elle étoit contraire
à son attente. Cependant après en avoir
affecté une satisfaction qu' il ne ressentoit
pas, il m' apprit que Monsieur et Madame
De L, dans l' embarras où ils étoient
pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait
chagrinante, s' étoient adressés à
lui par une lettre où ils se plaignoient
amerement d' avoir perdu le titre qui les
avoit mis en possession de l' heritage de
Mylord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner
de ce vol que la malheureuse Cortona,
pour laquelle ils avoient eu long-tems
une confiance aveugle, et dont ils
n' avoient pas ignoré la juste punition.
Mais dans quelques mains que fût tombée
cette piéce, le plus grand mal, ajoûtoient-ils,
venoit des héritiers de Mylord
Tervill, qui ayant trouvé apparemment
le moyen de la retirer, commençoient
à s' en prévaloir pour leur disputer des
biens dont leur pere avoit été en possession
l' espace de trente ans. En effet, quelque
injustice qu' il y eût à porter leurs prétentions
sur l' héritage d' autrui, il sembloit
que dans l' absence de l' héritier légitime,
ils eussent plus de droit que deux étrangers
sur un bien qui avoit été conservé
si long-tems dans leur famille. Je pris la

p350

chose aussi-tôt dans ce sens, et malgré
l' air d' importance que le duc de Montmouth
avoit donné à son récit, je me figurai
que la présence de Fanny et de mes
enfans suffiroit pour dissiper toutes les
difficultés.
Ce n' étoit pas la pensée du duc, qui
avoit formé sur cet incident deux espérances

dignes de sa légereté et de sa présomption.
Le portrait de Fanny, joint
dans un même tableau à celui de ma
fille, avoit servi non-seulement à le guérir
de sa douleur, mais encore à lui inspirer
une nouvelle tendresse, qui étoit devenue,
en peu de jours, la passion dominante
de son coeur ; ou plutôt ayant été
prévenu, comme je l' ai fait remarquer,
d' une ardeur presqu' égale pour la mere
et pour la fille, ses desirs qui s' étoient
réunis sur Cécile reprirent impétueusement
leur cours vers Fanny. Il avoit vû
peu d' apparence de les satisfaire, et peut-être
avoit-il passé quelque tems à les combattre.
Mais la priere qu' il avoit reçûe de
Monsieur De L étoit une ouverture si
favorable, que dans les principes de galanterie
qui régnoient alors en Angleterre
comme à Paris, il avoit pris le parti de ne
la pas négliger. Il se promettoit donc que

la disgrace qu' il m' avoit communiquée
m' engageroit non-seulement à faire le
voyage de Londres, mais à me lier avec
lui plus étroitement que jamais, par le
besoin que j' aurois de sa protection, et que
la liberté que mon épouse ne pourroit lui
réfuser de la voir familiérement pendant
mon absence, lui donneroit mille occasions
de satisfaire son amour.
Quoique l' approche de notre départ,
et la froideur avec laquelle je reçus ses
offres de services dans une affaire où je
les croyois inutiles, eût rabattu tout d' un
coup une partie de ses espérances, il ne
perdit pas celle de faire du moins connoître
ses sentimens à Fanny. L' habitude qu' il
avoit eûe de vivre chez Mylord Clarendon,
pendant le séjour qu' il avoit fait à
Rouen, lui donnoit la liberté de lui demander
pendant quelques jours un asyle.
Sa passion y prit de nouvelles forces, par
la présence continuelle de ce qu' il aimoit.
Bientôt elle n' eut plus le pouvoir de se
déguiser. Le comte et toute sa maison
s' en apperçûrent à mille marques. Fanny
et moi, nous fûmes les seuls à qui cette
idée ne se présenta point. J' étois livré sans
cesse à des méditations si sérieuses, qu' elles

me laissoient peu d' attention pour la

p352

conduite d' autrui, et Fanny dans le mélange
de tristesse et d' affaires où elle étoit
à la veille de notre départ, n' étoit pas plus
capable d' ouvrir les yeux sur une folie
qu' elle auroit méprisée quand elle s' en seroit
apperçûe.
Mylord Clarendon, à qui notre repos
étoit aussi précieux qu' à nous-mêmes
s' alarma sérieusement d' un excès de securité
dont il craignit les conséquences.
L' ancienne connoissance qu' il avoit du
caractere du duc, étoit pour lui une aussi
forte raison de défiance que tout ce que je
lui avois raconté de nos dernieres aventures.
Il prit un moment où j' étois seul avec
Fanny pour nous découvrir ses inquiétudes.
à des amis moins fidéles et moins
vertueux, nous dit-il, je ferois peut-être
difficulté de donner un avis dont le succès
seroit plus incertain. Mais vous connoissant
si bien, continua-t-il, en s' adressant
à mon épouse, je ne risque que
de m' attirer trop de reconnoissance pour
une foible marque de mon zèle. Et
nous expliquant toutes les observations
qu' il avoit faites sur la passion du duc,
il nous fit craindre que cette extravagance
ne devint funeste en effet pour

p353

notre tranquillité. Les exemples n' en
étoient pas éloignés. C' est une fureur,
reprit le comte, et votre expérience a
deja dû vous persuader que toutes ses
passions ne méritent jamais un autre nom.
Je lui vois passer des nuits entieres,
ajoûta-t-il, à se promener sous vos fenêtres,
avec une agitation qui m' a quelque fois
fait trembler des entreprises qu' il pouvoit
former contre votre vertu. Je ne me suis
rassuré que par la précaution que j' ai prise
de faire veiller autour de vous quelque
gens de confiance. Je suis informé, reprit
encore le comte, qu' il a votre portrait sur

une espece d' autel, dans le cabinet le
plus secret de son appartement, et qu' il
y passe tout le tems qu' il ne peut passer
auprès de vous. Je ne sais où il vous a fait
ce vol ; mais vous comprenez bien que je
ne vous l' aurois pas découvert avec cette
liberté, si je n' étois sûr qu' il l' a fait sans
votre participation.
Nous remerciâmes vivement ce cher
ami d' un témoignage de zèle si pur et si
constant. Je lui appris dans quelles circonstances
le duc s' étoit saisi du portrait.
Il étoit plus facile de le retirer adroitement
de ses mains, lorsque nous savions

p354

dans quel lieu il le tenoit renfermé, que
de nous délivrer des importunités dont
nous étions menacés par sa passion. L' ordre
fut donné sur le champ à quelques
domestiques, de lui enlever son idole
dans quelque moment du jour. à l' égard
de ses sentimens, il n' étoit pas au pouvoir
de Fanny de les détruire, et si la
bienséance l' obligeoit même à feindre de
les ignorer aussi long-tems qu' ils ne le
feroient point sortir des bornes du respect,
nous pensâmes comme elle qu' à la moindre
déclaration qu' il lui en feroit ouvertement,
elle devoit punir sa témérité
par une réponse qui le couvrît de confusion.
Mylord Clarendon avoit d' abord
été d' avis que sans attendre de sa bouche
des explications qui la mettroient dans
quelque embarras, elle pouvoit prendre
droit de diverses extravagances qui
avoient éclaté à la vue des domestiques
pour lui en faire publiquement un reproche.
Mais c' étoit espérer de mon épouse
plus de hardiesse qu' elle n' en étoit capable ;
et la plaignant même de la violence
qu' elle auroit à se faire pour s' armer
d' une juste fierté dans l' occasion, je fis
convenir mylord qu' elle souhaitoit avec

p355

raison d' attendre qu' elle se vît forcée de

parler.
Cependant la voie que prit le duc pour
lui faire l' ouverture de ses sentimens fut si
adroite et si respectueuse, que ç' eût été
pour elle un autre sujet d' embarras, si le
ciel n' eût pris soin lui même de conduire
cette aventure au plus heureux dénouement.
On saisit un moment si favorable
pour enlever le portrait, que les soupçons
du duc n' ayant pû tomber sur personne,
sa présomption lui fit croire qu' il
n' y avoit que Fanny qui eût osé lui causer
une mortification si cruelle ; ou peut-être
ne feignit' il d' en être persuadé que pour
se procurer l' occasion de lui faire l' ouverture
qu' il méditoit depuis long-tems. Il
prit le parti de lui adresser ses plaintes
dans une lettre. Le tour en étoit si naturel,
qu' on l' auroit crû sincérement affligé
de la nécessité où il étoit de s' exposer à son
ressentiment : mais lorsqu' il se faisoit assez
de violence pour étouffer au fond de son
coeur une passion funeste, et qu' il vouloit
être toute sa vie la victime d' un respect sans
exemple, n' avoit' il pas droit de l' accuser
de cruauté, elle qui le privoit de l' unique
consolation à laquelle il bornoit tous ses

desirs ? étoit-ce de sa main qu' il tenoit ce
cher portrait ? Hélas ! C' étoit un bonheur
auquel il n' avoit jamais osé prétendre.
Pourquoi donc lui ravir ce qu' il ne devoit
qu' au hasard ; l' accusoit-on de l' avoir profané
par quelque indiscretion, ou de ne l' avoir
pas assez religieusement adoré ? Enfin
sous prétexte de vouloir se réduire éternellement
au silence, et de ne rien desirer
au-delà du bien dont il demandoit la restitution,
il faisoit une peinture plus vive
de sa passion, que s' il n' eût point affecté de
la déguiser sous ce voile. Sa lettre fut remise
à Fanny, par un inconnu, qui feignit
de l' avoir apportée de Rouen. La lecture
qu' elle en fit au comte avant que de me
la communiquer, fut une précaution
qu' elle crut devoir à ma tranquillité. Ils
me l' apporterent ensemble. Nous étions à
raisonner sur cet incident, lorsqu' on nous
avertit que mes enfans arrivoient de Paris
avec leur gouverneur, et leur empressement

étant aussi vîf que le nôtre, ils se présenterent
à nos yeux au même moment.
Tandis que leur mere les recevoit de
mes bras où je les avois tenus serrés fort
longtems, je jettai les yeux sur leur
gouverneur, qui étoit démeuré modestement

p357

quelques tems derriere eux. L' opinion
qu' on m' avoit donnée de son mérite et la
reconnoissance que je devois à ses importans
services me faisoient déja chercher
dans moi-même par quelle récompense je
devois payer son zèle, ou par quelles offres
je pouvois parvenir à me l' attacher
tout-à-fait. Je croyois reconnoître dans sa
lenteur à s' approcher, ce désinteressement
et cette modestie, dont le pere recteur
du collége m' avoit fait tant d' éloges. Sa
physionomie étoit un peu défigurée par un
défaut naturel ; il ne voyoit que d' un
oeil ; et l' autre, trop foible m' avoit-on dit
bien des fois, pour soutenir la lumiere,
étoit perpetuellement couvert d' une large
emplâtre qui lui cachoit presque la moitié
du visage. Mais cette légere disgrace
étoit réparée par une contenance fort noble
et par d' autres avantages qui faisoient
trouver sa figure interessante au premier
coup d' oeil. Mille personnes, que j' avois
vûes dans le cours de ma vie, pouvoient
avoir avec lui quelque ressemblance ; ainsi
quoique j' eusse crû démêler d' abord quelques-uns
de ses traits, je ne m' arrêtai point
à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit
y rester d' une impression si vague.

p358

Impatient de le voir tarder encore à s' avancer,
je fis moi-même quelques pas
vers lui, en lui tendant les bras avec un
reproche tendre de sa froideur. Me croyez-vous,
lui dis-je, insensible à tout ce que je
vous dois ; ou vous imaginez-vous que
vos soins généreux ayant pû me demeurer
aussi inconnus que votre personne ?
Vous avez rendu service, ajoûtai-je en

l' embrassant, à des coeurs capables de
reconnoissance, et je commencerois pour
la premiere fois à me plaindre de vous, si
vous ne faisiez pas fond sur mon estime
et mon amitié. Il reçut mes embrassemens
en se courbant de la moitié du corps, et
lorsque je le pris par la main pour le
présenter à Mylord Clarendon et à mon épouse,
il me dit d' une voix basse et embarrassée
quelques mots dont je n' entendis que les
derniers : c' étoient des instances pour
m' engager à sortir un moment avec lui.
Quoique je ne comprisse rien à ce mystere,
je ne balançai point à le satisfaire.
Me figurant même qu' il avoit peut-être
quelque faveur pressante à me demander,
je lui dis en marchant que je m' estimois
fort heureux s' il pouvoit me donner
l' occasion de commencer notre connoissance

p359

par quelques services qui répondît à mes
desirs. à peine fûmes-nous sans témoins,
qu' il me pria d' arrêter, et levant le masque
qui lui changeoit le visage, il me demanda
d' un ton timide et d' un air humilié, si
je reconnoissois le misérable Gelin.
Il profita de la surprise, qui m' ôta la
voix pendant quelques momens, pour me
protester en peu de mots, que s' il ne
s' étoit pas rendu plus utile à mon service,
c' est qu' il avoit ignoré à quel usage ses
forces et sa vie même pouvoient être employées.
Et quant à la reconnoissance dont
il venoit d' être assez heureux, me dit-il,
pour m' entendre prononcer le nom, il ne
m' en demandoit point d' autre que d' oublier
les outrages qu' il m' avoit faits.
Je me garderai bien ici de faire honneur à
la nature d' un des plus grands miracles de
la grace. Après la pésanteur qui avoit arrêté
ma bonté naturelle dans la visite que j' avois
reçûe de Gelin à Saint Cloud, et qui
m' avoit fait même regarder comme un
effort insigne, la patience avec laquelle
j' avois prêté l' oreille à ses remords, je
n' attribuerai jamais le changement que
j' éprouvai tout d' un coup à une autre puissance
que celle qui gouverne les coeurs.

p360

La grandeur d' ame ira jusqu' à faire mépriser
la vengeance ; mais elle ne fera jamais
accorder de la tendresse à un ennemi cruel,
pour prix du repentir. En voyant Gelin
humilié devant moi, attendri même et revenu
au devoir, comme il ne pouvoit m' en
rester aucun doute après une si longue et si
constante expiation de ses fautes, je ne
pensai qu' à l' embrasser, avec toutes les
marques d' affection que je crûs capables de
relever son courage. Que le passé, lui dis-je
dans le mouvement de mon coeur, sorte
pour jamais de votre mémoire et de la
mienne. Je n' en veux plus rappeller que
les premieres raisons que j' ai eûes de vous
estimer. Et lui promettant mon amitié aussi
long-tems qu' il conserveroit lui-même
du goût pour la vertu, j' ajoûtai, dans
l' impression qui me restoit de ses services,
qu' une maniere si noble de réparer ses
offenses, m' inspiroit plus d' admiration
qu' elles ne m' avoient jamais causé de haine.
Il paroissoit pénétré de joie ; son silence,
et l' ardeur avec laquelle il serroit mes
mains, m' apprenoient mieux ce qui se passoit
dans son coeur, que toutes ses expressions.
Je voulus savoir ce qui l' avoit empêché

p361

de se faire connoître à mon épouse,
et s' il doutoit qu' elle ne fût aussi sensible
que moi, au plaisir de le revoir vertueux.
Il me confessa que ne s' étant point attendu
à paroître devant elle au premier moment
de son arrivée, il avoit été déconcerté de sa
présence. Venez, venez, lui
dis-je, en le traînant par la main, et ne
croyez pas Fanny moins capable que moi
de distinguer les sentimens d' une véritable
vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans
l' appartement. Il détournoit encore le
visage, tandis que je l' annonçois à mon
épouse sous le titre de tous les services
qu' il nous avoit rendus. C' est votre libérateur,
lui dis-je, dans un péril que milord
a partagé avec vous, et dont il m' a
répété mille fois que vous ne seriez point
sortie sans son secours ; c' est le fidéle

gardien de vos deux fils. Il n' a ménagé sa vie ni pour vous, ni pour eux. Et ne m' appercevant point que dans la situation où il étoit, déguisé d' ailleurs par une grande perruque, elle commençât encore à le reconnoître, c' est Gelin, si vous l' ignorez, ajoutai-je, en levant plus haut la voix : c' est un ami généreux et fidéle, à qui

p362

nous devons tous deux la conservation de tout ce qui nous est cher.
Un mouvement mêlé de surprise et de frayeur que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l' accueil qu' il devoit attendre d' elle. Mais se tournant vers moi, et paroissant consulter mes yeux : s' il est tel que vous le représentez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentimens dont vous me donnez l' exemple. Ces deux mots, prononcés avec les graces qui n' abandonnoient jamais cette chere épouse, rendirent la vie et l' assûrance à Gelin. Il mit un genouil à terre pour lui exprimer le transport de sa joie. Son compliment fut court, et parlant de la reconnoissance éternelle qu' il alloit emporter, il paroissoit disposé à nous quitter sur le champ. Mais après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu' un simple oubli de ses fautes en fût une marque suffisante. Si le pardon étoit dû à son repentir, je devois une juste récompense à ses services. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je ; je ne consentirai jamais à vous perdre lorsque je vous retrouve aimable et vertueux. Ma fortune me

p363

met en état de faire quelque chose pour la vôtre. Le desir de lui assûrer une vie douce et heureuse m' avoit déja fait penser à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu' une de mes terres. Il se fit presser pour se rendre à mes offres. Mais les instances du comte de Clarendon et de Fanny acheverent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l' honnêteté de ses sentimens, l' air libre et familier qu' il ne tarda point à reprendre aussi-tôt qu' il nous crut persuadés de la sincérité de son repentir. Ma curiosité me fit souhaiter d' apprendre comment il avoit pû s' introduire au collége, et mériter les témoignages que le pere recteur m' avoit rendus de son caractere. Il ne nous déguisa rien. Dans les secours, me dit-il, que la seule compassion lui avoit fait rendre au malheureux qui étoit mort à Ruel de ses blessures, il avoit été frappé des sentimens de piété qu' il lui avoit vus aux derniers momens de sa vie. Ce spectacle et les autres circonstances de sa mort avoient fait tant d' impression sur lui, que l' image qu' il en avoit emportée l' ayant accompagné fort longtems, elle l' avoit

enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler sa conduite par les maximes de la religion. Quoique protestant, les dispositions d' un homme qu' il avoit vu mourir dans des principes opposés aux siens, lui avoient fait naître des embarras dont il n' avoit jamais eu l' idée. Il s' étoit attaché quelque tems à l' étude, et ses difficultés ne faisant qu' augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumieres dans un corps dont il s' étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s' étoit adressé au recteur du collége, qui avoit dissipé heureusement tous ses doutes. Mais ne s' étant pas borné à lui éclairer l' esprit, il avoit porté la lumiere jusques dans le fond de son coeur, en lui faisant sentir la nécessité de remplir les devoirs dont le ciel lui accordoit la connoissance. C' étoit ce vertueux jésuite, qui, sur l' exposition de ses remords, lui avoit conseillé de se faire un mérite aux yeux du ciel, des services qu' il pouvoit me rendre. Il avoua que l' état de sa fortune lui avoit fait regarder aussi cette proposition comme un avantage, mais que si

p365

j' en jugeois néanmoins par ses vrais sentimens,
sa principale vue avoit été de réparer
le mal qu' il m' avoit causé et de mériter
l' oubli de ses fautes, sans s' être jamais
flatté de l' heureux retour que je venois
de lui accorder à mon estime.
Cette noble franchise alloit me faire
redoubler des caresses auxquelles je le
voyois si sensible. Mais l' ouverture d' une
scéne beaucoup plus intéressante m' appella
dans la cour du comte, où l' on
vint m' avertir que Madame Riding arrivoit
avec le cercueil de Cécile. Je défendis
à mes gens, qui m' avoient donné
secrettement cet avis, de le faire éclater
avant mon retour : mon espérance étoit
de ménager les larmes de Fanny, qu' un
spectacle si triste alloit infailliblement
renouveller. Je sortis seul. Madame Riding,
qui étoit déja descendue de sa voiture,
vint tristement à ma rencontre. Quoiqu' accoutumée,
par un usage de plusieurs semaines,
à la vue du précieux dépôt qu' elle
m' apportoit, elle ne put me recevoir sans
un serrement de coeur qui lui ôta la force
de parler entre mes bras. J' attendois Madame
Lallin avec elle. Je ne vis paroître
qu' un homme âgé qui lui donnoit la main,

p366

et que je reconnus aisément pour le capitaine
Will. Ce titre échappe à ma plume,
parce que c' est le seul sous lequel je le
connoissois encore. Mais ayant fait sa paix
avec la maison royale, les services qu' il
avoit continué de rendre à l' état l' avoient
élevé au rang de vice-amiral, et je fus
surpris de le voir revêtu de l' ordre de
Bath que le roi avoit joint à cette
récompense.
Il m' aborda timidement. Son discours
fut un humble aveu de l' horrible trahison
par laquelle il s' étoit deshonoré. Mais les
plus justes ressentimens, me dit-il, devant
céder au repentir, il se flattoit que le sien
feroit impression sur mon coeur, et que sa
honte me tiendroit lieu de réparation. Je
lui épargnai la suite d' une confession si

humiliante, et lui tendant les bras, vous
devez être tranquille, lui dis-je, si la paix
de votre coeur dépend de moi. Je vous
pardonne. Cette assûrance ne me coûta
point d' effort. Une supériorité d' ame, qui
étoit l' effet sensible de mes nouvelles
lumieres, me faisoit regarder tous les maux
qui m' étoient venus de la part des hommes,
comme des désordres qui leur avoient
nui plus qu' à moi ; et lorsque je les verrois

p367

revenir à eux-mêmes par le repentir
de leurs offenses et par le goût de la
vertu, j' étois disposé à m' en réjouir pour leur
intérêt beaucoup plus que pour le mien.
Je louai le vice-amiral de l' intention où
j' avois appris qu' il étoit de faire une juste
réparation à l' honneur de Madame Lallin,
et je demandai à Madame Riding
pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils
m' apprirent que toutes les instances par
lesquelles ils s' étoient efforcés de lui faire
quitter son couvent, n' avoient pu l' ébranler.
Elle avoit rejetté constamment
les offres de Will, et lorsqu' il avoit fait
valoir les engagemens qu' il avoit pris avec
elle, sa réponse avoit été que s' il faisoit
son devoir en s' offrant à les exécuter, elle
n' étoit obligée par aucune loi de répondre
à ses desirs, elle dont il avoit forcé
la volonté par une affreuse tyrannie. Madame
Riding avoit eu la complaisance de
l' aller solliciter elle-même à Hautebruiere.
La situation où elle l' avoit trouvée, l' avoit
attendrie ; triste, pauvre, et comme
abandonnée. Elle n' avoit pu tirer d' elle
que des regrets touchans d' avoir servi
d' instrument à la malignité de mon sort
pour me causer les plus cruels chagrins

p368

qu' il m' eût jamais fait essuyer. Elle ne se
pardonnoit pas d' avoir percé le coeur à
son ami, et d' avoir accablé de maux son
bienfaiteur. Enfin, dans la résolution
invariable où elle étoit de s' en punir volontairement

tout le reste de sa vie, elle me
conjuroit d' oublier des malheurs et des
fautes qu' elle n' osoit me prier de pardonner.
Madame Riding étoit chargée de tenir
le même langage à mon épouse, et de
lui rendre une lettre de sa main, qui n' étoit
qu' une répétition de ses excuses et de
ses regrets. Will plus touché que jamais
de ce récit, me supplia les larmes aux yeux
d' employer tout le pouvoir que mes bienfaits
m' avoient donné sur elle, pour la
faire entrer dans d' autres sentimens. Je
ne connoissois rien de plus pressant que
les efforts qui m' avoient déja mal réussi,
et commençant à craindre que Fanny ne
se défiât du sujet de mon absence avant
que j' eusse pris certaines mesures, je le
priai de suspendre un moment son impatience.
à l' aide de quelques domestiques fidelles,
que je fis appeller sans bruit,
j' écartai ceux dont je craignois l' indiscrétion,
et faisant approcher la voiture d' une

porte dérobée, je donnai ordre que le
cercueil de ma fille fût déchargé sécretement,
et transporté dans une salle que
je croyois peu fréquentée par mon épouse.
Je commençois à me repentir de la
résolution que j' avois prise de le faire
transporter en Angleterre, ou du moins
d' en avoir donné la connoissance à Fanny.
Ce qui m' avoit paru nécessaire pour
modérer les premiers transports de sa
douleur ne me paroissoit plus propre qu' à les
renouveller. Cependant je me flattois qu' en
voyant arriver Madame Riding sans le
triste monument qu' elle nous avoit apporté,
elle pourroit s' occuper uniquement
de la satisfaction de revoir son amie, et
perdre tout-à-fait de vue ce qui ne pouvoit
servir qu' à les affliger l' une et l' autre.
Il ne m' auroit pas été difficile de lui
dérober la vue du cercueil dans le vaisseau,
et de le faire transporter sans sa participation
dans nos terres de Devonshire.
Mais je rendois peu de justice à la vertu
de Fanny, lorsque je la croyois capable
de perdre en un moment la constance et
la résignation qu' elle s' étoit efforcée
d' acquérir. Les larmes qu' elle avoit encore à

répandre n' étoient pas celles d' une mere

p370

foible et passionnée, qui céde aux premiers
mouvemens de la nature, et qui
n' a point d' autre raison de pleurer que
le sentiment d' une aveugle douleur. C' étoit
le fruit des réflexions dont elle se
nourrissoit continuellement, sur la misere
de la condition humaine, et sur l' éloignement
d' un meilleur sort, qui devoit nous
réunir quelque jour avec sa fille dans le
sein même du bonheur. Elle fit un accueil
tendre à son ami. Elle lut la lettre
de Madame Lallin, et marquant de
l' admiration pour ses sentimens, elle
conseilla, d' un air tranquille, au vice-amiral,
de laisser à cette femme infortunée le
repos qu' elle paroissoit desirer. Ensuite
me proposant de lui assûrer avant notre
départ une pension qui pût la faire honnêtement
subsister, elle ne rompit cet entretien
qu' après avoir réglé avec moi la
somme et les moyens de la lui faire payer
régulierement. Je m' imaginois déja que
l' idée du cercueil étoit effacée de sa
mémoire ; mais au moment que je la croyois
occupée d' une autre réflexion, elle me
pria, d' un ton si ferme et si pressant, de
lui faire voir les restes de sa fille, que je
ne pus résister à ses desirs. Toute l' assemblée

p371

s' empressa de l' accompagner dans
cette triste visite, et le duc Montmouth
qui étoit venu nous joindre dès l' arrivée de
mes enfans, ne fut pas le plus lent à la
suivre. C' étoit à lui qu' elle rapportoit ses
vues sans les avoir expliquées. Après avoir
arrosé quelques momens le cercueil de
ses larmes, elle se tourna vers lui, et lui
montrant de la main ce lugubre spectacle,
elle en prit occasion de lui adresser un
discours si touchant sur l' indécence de ses
sentimens, et sur la vanité de ses espérances,
que si elle n' éteignit point sa passion
dans son coeur, elle se délivra du chagrin

d' en essuyer plus longtems les marques. La confusion qu' il en eut lui fit quitter sur le champ l' assemblée et la maison du comte. Tout le reste s' étant arrangé au gré de nos desirs, nous n' eûmes plus d' autre soin que de nous préparer à notre départ. Fin.

le manuscrit de Monsieur Cleveland ne contient que ce qui se trouve renfermé dans les six volumes, dont celui-ci fait

p372

la conclusion. C' est dans cet état que je l' ai reçu de son fils. Mais les événemens de sa vie chrétienne ont été écrits par ses enfans et seront donnés quelque jour au public.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo